LIBRARY OF CONGRESS
00000687807

THE LIBRARY OF CONGRESS
1800

Class DC 223.4

Book .B 11

HISTOIRE

Régimentaire et Divisionnaire

DE L'ARMÉE D'ITALIE

COMMANDÉE

Par le Général **Bonaparte.**

HISTORIQUES DES DEMI-BRIGADES
RÉDIGÉS EN VERTU DES ORDRES DU GÉNÉRAL EN CHEF
BONAPARTE PAR LES CHEFS DE CORPS OU LES
CONSEILS D'ADMINISTRATION;

Recueillis par A. B.

Avec une Carte,

DRESSÉE SPÉCIALEMENT POUR L'INTELLIGENCE DU TEXTE.

PARIS,

A LA DIRECTION DU SPECTATEUR MILITAIRE,

RUE DE L'UNIVERSITÉ, N° 23;

J. DUMAINE, neveu et successeur de G. LAGUIONIE (maison ANSELIN), libraire, rue Dauphine, 36;
LENEVEU, rue des Grands-Augustins, 18;
BOCCA, à Turin.
ARTHUS-BERTRAND, rue Hautefeuille, 23;
BROCKHAUS ET AVENARIUS, à Leipsig.
MICHELSEN, à Leipsig.
DOORMANN, à la Haye.

1844.

DC223.4
B11

HISTOIRE
RÉGIMENTAIRE ET DIVISIONNAIRE
DE L'ARMÉE D'ITALIE,

COMMANDÉE

PAR LE GÉNÉRAL BONAPARTE.

HISTORIQUES DES DEMI-BRIGADES,
RÉDIGÉS EN VERTU DES ORDRES DU GÉNÉRAL EN CHEF
BONAPARTE PAR LES CHEFS DE CORPS OU LES
CONSEILS D'ADMINISTRATION ;

Recueillis par A. B.

AVANT-PROPOS.

L'instruction régimentaire manque de livres, de publications appropriées à son usage. Ce n'est pas que tout ce qui tient à la guerre n'ait ses écrits, ses traités

spéciaux ; mais les uns reposent sur de vagues théories, les autres sont consacrés au développement des grandes opérations. Ce qu'il faut aux corps n'est ni l'un ni l'autre ; il leur faut un guide sûr, un tableau de mouvements circonscrits, de manœuvres limitées où ne se trouvent ni doctrines incertaines ni traditions douteuses, mais seulement l'application des faits dans des circonstances données. Or ce livre unique, cet ouvrage dont l'expérience, la bravoure, l'esprit d'entreprise doivent faire tous les frais, les corps eux-mêmes ont pris soin de l'écrire.

Toutes les demi-brigades de l'armée d'Italie ont fait la relation des combats qu'elles ont soutenus, des expéditions dont elles ont été chargées. C'est une tâche qui leur avait été imposée par le général en chef Bonaparte, après la signature des préliminaires de Leoben, et aucune n'y a manqué. Ce travail cependant n'avait pas reçu la publicité qu'il devait attendre. Partie s'était perdue par les vicissitudes de la guerre, partie avait été livrée à la poussière comme souvenirs d'un temps odieux. Nous avons été assez heureux pour rassembler une portion de ces documents qu'avait dispersés l'orage, et pour arracher l'autre aux passions qui les condamnaient à l'oubli.

Ce sont ces esquisses des travaux d'une armée célèbre que nous livrons aux méditations de l'armée actuelle. Celle-ci sans doute est faite pour remplir sa carrière ; elle paraîtrait avec éclat dans l'arène si l'intérêt de la France l'y appelait; mais elle n'a eu jusqu'ici que de rares occasions de gloire, et quels que soient le courage, l'habileté dont elle a fait preuve, elle n'accueillera pas sans intérêt les traditions de l'expérience.

Elle verra ce que peut l'art, de quoi le patriotisme est capable ; elle verra comment des hommes, d'abord mal armés, sans instruction, sans vêtements, souvent même sans subsistances, ont fait tête au déluge de soldats aguerris qui débordaient sur eux; comment de pauvres agriculteurs menés par des chefs choisis parmi eux, ignorants comme eux, ont fini par battre, par disperser ces cohortes savantes qui se flattaient de les asservir.

Ce n'est pas tout; ce tableau ne dépose pas seulement de la valeur, de l'aptitude nationales, il renferme encore un vaste enseignement, et présente à chacun la leçon qui lui est propre. A celui-ci il offre des modèles de cette bravoure fabuleuse qui nous a si souvent donné la victoire; à celui-là de nombreux exemples de cette ténacité qui ne plie, ne désespère jamais ; à cet autre, il révèle le mécanisme de la guerre, le secret des mouvements qui décident les batailles ; enfin, il présente un dernier avantage moins grand sans doute, mais qui console et soutient le courage malheureux ou méconnu. L'histoire, jusqu'ici, s'est montrée fort dédaigneuse : elle a payé les services subalternes du plus parfait oubli, de la plus complète obscurité. Elle a rebuté les plus vaillants soldats d'Alexandre, laissé périr la mémoire de ceux qui succombèrent avec Léonidas, qui firent les succès d'Annibal, assurèrent les triomphes de César ; elle n'a pas même recueilli le nom du caporal de Turenne; le nom d'un homme dont la sagacité pénétra le secret de son chef n'a pas trouvé grâce devant elle.

La publication que nous présentons au public en use

autrement. Faite par des chefs de corps, des conseils d'administration plébéiens, elle est tout-à-fait plébéienne : tambours, soldats, sous-officiers, officiers, chacun a sa part de gloire comme il a eu sa part de danger. Elle est sans acception de rang, retrace tout ce qu'il y a eu de bien, de généreux, et fait preuve à chaque page que sous le régime d'égalité proclamé par la révolution, chacun est fils de ses œuvres, et peut prétendre à tout suivant la mesure de ses talents, de sa bravoure et les chances de la fortune.

HISTOIRE

RÉGIMENTAIRE ET DIVISIONNAIRE

DE L'ARMÉE D'ITALIE.

5e DEMI-BRIGADE DE BATAILLE.

La 5e demi-brigade de bataille arriva à Milan le 6 juin 1796. Elle prit le service de la place, ouvrit la tranchée devant le château, et mérita les éloges de ses chefs par le zèle, la constance qu'elle déploya pendant le siége.

Le château rendu, elle se porta sur Lonato. Attaquée devant cette place le 31 juillet, elle gagna les hauteurs, battit l'ennemi, le repoussa dans la ville, le chassa des maisons où il s'était retranché, et, après une lutte opiniâtre, le rejeta dans la plaine. Une partie de la demi-brigade venait de le tourner. Il se précipita sur elle et combattit long-temps encore; mais enfin, il fut rompu et vida le champ de bataille en abandonnant 400 prisonniers et 150 blessés.

La 5e avait elle-même 100 blessés et 30 tués. De ce nombre était le capitaine Thomas, qui commandait le 2e bataillon; victime devouée, il avait péri en donnant l'exemple de la bravoure.

Les ennemis s'étaient repliés sur Brescia; la demi brigade se porta sur eux et les joignit par une marche de flanc. Cette disposition, la seule que prit le

général Despinoy, eut l'issue q .'elle devait avoir, puisqu'il n'y avait que la tête de la colonne qui fût en état d'agir. La 5e, que de sages mesures eussent fait vaincre, fut contrainte de se retirer. Elle se rallia cependant et reprit l'attaque; mais l'ennemi rentrait dans ses positions; elle ne put joindre que l'arrière-garde, à laquelle elle enleva quelques prisonniers.

Cette journée lui coûta 12 hommes faits prisonniers, 10 tués et 30 blessés au nombre desquels se trouvait le sous-lieutenant Voudière.

Le 4 août, la 5e leva son camp à 8 heures du soir; elle marcha toute la nuit et arriva à Castiglione le lendemain dans la matinée. Elle prit position en avant de la ville. L'action commença presque aussitôt, et se prolongea long-temps. La demi-brigade parfaitement en ordre et toujours à son rang de bataille, fit 400 prisonniers, s'empara de deux pièces de canon, de trois caissons et eut 6 hommes hors de combat.

Elle passa après cette affaire dans la division Augereau, et marcha sur le Tyrol. Elle s'engagea dans les montagnes; elle les fouilla, les pénétra dans tous les sens. Elle se flattait d'atteindre les Autrichiens, mais le mouvement qui les emportait était trop rapide. Elle ne put les engager, et descendit à Alla, rendue de fatigues et de privations. Quoique exténuée par quatre jours de poursuite, elle alla encore bivouaquer à Roveredo, et gagna Trente le lendemain. Après une courte halte dans cette ville, elle prit la route de Bassano, atteignit Borgo le 7, et assista le 8 à l'attaque du fort qui fait la limite du Tyrol et des États de Venise.

Le 9, la division se présenta devant Bassano. Les Autrichiens étaient retranchés, couverts de batteries;

déployés à droite et à gauche, ils s'étendaient des deux rives de la Brenta aux sommets des montagnes. Ils furent attaqués dans cette position formidable par la 57ᵉ, et lui mirent en un instant 50 hommes hors de combat. La demi-brigade, outrée d'une telle perte, se jeta sur eux et renversa tout ce qui se trouvait sur son front. Les Autrichiens avaient 2,000 hommes étendus sur le champ de bataille. Ils s'éloignèrent, laissant dans les mains des Français leur artillerie, une masse de munitions et 6,000 prisonniers.

La division se remit en mouvement le 11. Elle gagna Padoue, Legnano, où elle arriva après une marche des plus pénibles. L'ennemi s'était jeté dans Mantoue; elle se rendit sous les murs de cette place, mais ne s'égara pas, comme le publièrent les feuilles du temps. Conduite par un officier général, elle ne pouvait qu'exécuter les ordres qu'il lui donnait. Si elle eût fait fausse marche, c'eût été la faute du chef et non la sienne.

Le 15 septembre, les troupes firent un mouvement général sur l'ennemi. La demi-brigade le rencontra en avant du château de la Favorite. Il était retranché, couvert par des haies, assis dans une position qui ne pouvait être plus redoutable. Elle l'attaqua néanmoins, et le combat, commencé à onze heures du matin, se soutenait encore que la nuit était déjà close. Les officiers, les sous-officiers donnaient l'exemple, les soldats chargèrent avec une impétuosité que l'ennemi ne put soutenir. Vainement il essaya de profiter des avantages du terrain, vainement il se prévalut des fermes, des tranchées, des clôtures dont la plaine était coupée; il perdit 4 pièces de canon, des caissons, des chevaux, et fut refoulé dans Mantoue. Quelques soldats, cédant à l'ar-

deur qui les emportait, allèrent même lui enlever un obusier sous le feu des palissades. Tout cela du reste ne se fit pas sans perte. La 5e eut 60 hommes tués, 150 blessés et une vingtaine prisonniers. Au nombre des premiers étaient le capitaine Blandin, dont la mort causa de vifs regrets à sa compagnie, et les lieutenants Gellon et Carabin, si réputés pour leur courage. Parmi les seconds étaient les lieutenants Vollot, Vernast, Augustin, Harville, les capitaines Desgiron et Debauve, les sous-lieutenants Humbert, Morisot et Girardelet.

L'ennemi fit le 7 octobre une sortie sur la Favorite et força la ligne de blocus du côté de Prada. Joint presque aussitôt par la demi-brigade, il perdit un convoi de fourrage et fut repoussé dans Mantoue. Il se remit en mouvement le 23 novembre; stimulé par la faim, il tenta une nouvelle sortie, et se porta sur la Favorite, sur Saint-Antoine et sur Prada. Le canon de la place tonnait depuis deux heures. Les troupes se présentèrent, et fondirent avec impétuosité sur les assiégeants. Ceux-ci reçurent d'abord l'attaque avec courage; mais peu à peu ils furent contraints de fléchir; Saint-Antoine, le château de Prada furent enlevés. La 5e cependant resta inébranlable. Elle défendit le terrain pied à pied, et occupa si bien l'ennemi qu'il ne put jeter ni vivres ni fourrages dans Mantoue. Un des bataillons de la demi-brigade arrêta une colonne qui se rendait à Bancoli, et lui prit deux pièces de canon. Les deux autres, fatigués d'une lutte qui menaçait de se prolonger encore, demandèrent la charge. L'ennemi effrayé n'osa l'attendre, et se retira dans ses murailles, abandonnant une centaine de morts, autant de blessés et 40 prison-

niers. La 5e eut de son côté 75 hommes tués ou blessés; une centaine furent faits prisonniers.

L'ennemi ne jugea pas à propos de renouveler l'attaque. Il resta paisible, et se borna à harceler les postes, à les fatiguer par les feux de la citadelle.

Le 26 janvier 1797, la demi-brigade prit la droite d'une des colonnes chargées de contenir le général Provera, qui débouchait sous les murs de Saint-Georges. Elle se mit en mouvement une heure avant le jour, traversa la Favorite, et ne tarda pas à se trouver en présence des Autrichiens; la fusillade s'engagea, et l'adjudant général Rimbault ayant été blessé dès les premières décharges, le chef de bataillon Martin prit le commandement. Il détacha deux compagnies qui donnèrent la chasse à l'ennemi, lui tuèrent quelques hommes, lui en prirent d'autres et s'emparèrent de deux pièces de canon. Un épais brouillard avait succédé à la nuit. L'obscurité était profonde ; les éclaireurs jetés en avant, pour s'assurer de la position des Autrichiens, se répandirent sur un front très étendu; ils s'établirent dans les fermes, derrière les haies, dans les fossés qui se trouvaient sur la ligne. Le temps s'éclaircissant enfin permit à la colonne de discerner les troupes qu'elle avait devant elle, et l'action commença. Elle fut vive, impétueuse, semée d'incidents divers. La colonne, deux fois victorieuse, fut ramenée autant de fois. Elle se reforme une troisième, s'élance sur l'ennemi, ne tient compte ni des forces qu'il lui oppose, ni des positions qu'il occupe. La baïonnette en avant et dédaignant une vaine fusillade, elle pousse aux Autrichiens. Elle les serre, les presse, les enveloppe, leur prend 4,000 hommes, des convois considérables, et, chose étrange,

d'aussi grands résultats ne lui coûtent que 15 morts et 40 blessés. Elle alla le soir même reprendre ses positions, et les garda jusqu'à la reddition de Mantoue, qu'elle avait cernée pendant tout le blocus.

Elle partit peu après de Saint-Georges, et se rendit à Legnano, dont elle fit le service jusqu'au 18 février. Elle se remit en route le 19, gagna Vérone le 20, la Chiusa le 21; elle alla le 23 à Roveredo, d'où elle gagna Trente, Pergine, Caldenazo, dont elle mit la vallée à l'abri des incursions que pouvaient tenter les Autrichiens.

De Pergine elle s'avança le 19 mars dans les gorges qui mènent à Bassano et poussa le 20 à Cembra. Elle trouva l'ennemi couvert par une rivière des plus rapides, établi dans des positions qui semblaient inexpugnables. Les grenadiers néanmoins exécutèrent le passage ayant de l'eau jusqu'au cou; ils l'exécutèrent sous le feu des Autrichiens, qui les tiraient à bout portant et roulaient sur eux d'énormes quartiers de roches. Les premiers postes furent rapidement enlevés; les derniers, grossis de ceux qui se repliaient devant les assaillants, présentèrent plus de résistance; mais une fois forcés, Cembra se trouvait découvert. Les grenadiers, animés par l'importance du résultat, escaladèrent des hauteurs qui paraissaient inaccessibles, et, gagnant les sommités à la faveur des bois dont elles sont couvertes, tournèrent Cembra. L'ennemi, fort d'un millier d'hommes, était rangé dans une petite plaine en arrière du village; se voyant attaqué de front et de flanc, il abandonna la position, et s'enfuit dans le plus grand désordre. Leferon, depuis peu chef de la 5e, le

poursuivit avec vigueur. Il lui prit 300 hommes et 2 pièces de canon. Cette expédition, commandée par les généraux Dumas et Baraguay d'Hilliers, ne coûta à la demi-brigade que 6 blessés.

Partie de Cembra le 21 mars, la 5[e] s'enfonça dans les gorges, traversa des montagnes de neige et de glace, atteignit l'ennemi sur le soir, et lui enleva quelques postes. Elle rejoignit le lendemain sur l'Adige les troupes qui étaient venues de Trente par Saint-Michel. Quoique exténuée de fatigue, elle repartit au bout de quelques heures pour Bronzello. Elle se rendit le 23 à Bolzano, porta un bataillon sur la gauche de cette ville, s'avança avec les autres sur la route d'Inspruck, et poussa jusqu'aux portes de Muhlbach. Voyant les paysans toujours plus agités, elle revint sur Bolzano. Elle arriva le 29 dans cette ville, trouva un bataillon aux prises avec les troupes autrichiennes, tua quelques hommes à celles-ci, et leur fit une trentaine de prisonniers. Laudon revint à la charge avec tout ce qu'il avait de soldats, de paysans. Ces montagnards, qui jusque là avaient tenu les hauteurs éloignées, se prenant d'une subite audace, étaient descendus à mi-côte. Deux compagnies de grenadiers marchèrent à eux et les dispersèrent. Malheureusement elles se laissèrent emporter par leur courage. Elles poussèrent trop avant et se virent soudain assaillies d'une grêle de balles, de quartiers de roches qui descendaient avec fracas de la montagne, et furent obligées de se jeter dans un château. 3 à 4,000 paysans entourent aussitôt le manoir, menacent, si on n'ouvre les portes, de donner l'assaut. La petite garnison reste impassible.

Elle ménage son feu, tire à propos, tire juste et abat les plus ardents. Les paysans s'éloignent, reviennent, et sont toujours accueillis avec la même fermeté. La nuit survient au milieu de la lutte; la troupe se barricade, résolue de périr plutôt que de capituler avec d'implacables, de féroces montagnards. Deux bataillons accourent au secours de cette vaillante troupe, et la dégagent. Le courage, la fermeté dont elle avait fait preuve, lui méritèrent les éloges du général Monnier et les applaudissements de la division.

Pendant qu'une partie de l'insurrection se pressait autour du château, l'autre descendait sur la ville, et cherchait à l'emporter; mais les grenadiers, qui gardaient les avenues, opposèrent à la colonne assaillante une résistance dont elle ne put triompher. Ils l'arrêtèrent, la continrent pendant 5 heures, et la forcèrent enfin de s'éloigner. Le général Monnier la fit attaquer elle-même le lendemain. Deux bataillons soutenus par trois compagnies de grenadiers s'avancèrent sur les rochers qui se trouvent à la gauche de la route de Bolzano à Brixen; ils les escaladèrent, mais furent bientôt assaillis par des nuées de paysans furieux. La demi-brigade ne devait que garder la position; elle chargea cette multitude, et se contenta de la repousser chaque fois qu'elle voulut approcher. Pendant qu'elle était aux prises sur ces lieux élevés, son 3e bataillon combattait dans les gorges avec la division. Il lutta tout le jour, et contribua à empêcher l'ennemi de pénétrer dans Bolzano.

Les deux autres descendirent pendant la nuit, et suivirent la division qui se mettait en mouvement pour se porter à Brixen.

La demi-brigade quitta enfin les gorges du Tyrol; elle entra dans celles de Saltzbourg, traversa une partie de la Carinthie, et gagna le Frioul. Elle s'établit autour d'Osoppo, de Saint-Daniel, sur les bords du Tagliamento. De là elle se mit en route pour Vérone, et atteignait Vicence, lorsqu'un contre-ordre la reporta à Trévise. Elle se rendit de cette ville sur les bords du golfe, pour intercepter toute communication entre Venise et la terre ferme. Elle s'embarqua, le 15 mai, dans la nuit, et entra à Venise, où elle prit le service de la place.

Le chef de la 5e demi-brigade,
LEFERON.

22e DEMI-BRIGADE D'INFANTERIE LÉGÈRE.

La 22e demi-brigade d'infanterie légère entra en campagne avec l'armée. Elle fournit, le 13 avril 1796, l'avant-garde de la colonne qui marcha sur Saint-Michel. Tombée au milieu des ennemis, cette avant-garde fut sommée de mettre bas les armes. Le chef de brigade Aylies, qui la commandait, repoussa vivement la proposition. Il engagea un combat désespéré, et tomba en recommandant de tenir ferme et de ne pas laisser ternir la gloire de la demi-brigade. L'adjudant-major Doriol, qui lui succéda, continua le feu jusqu'au moment où une balle le coucha lui-même dans la poussière. La troupe néanmoins eut beau redoubler d'audace; prise en flanc et en queue, elle fut forcée de céder. Le sergent-major Simon essaya vainement de la ramener à la charge; il fut blessé, obligé de fuir. L'ennemi, maître des derrières, enleva jusqu'au pont, par lequel l'avant-garde cherchait à s'écouler.

Le 20, chargée d'enlever une redoute qui couvrait l'entrée de la ville de Mondovi, la demi-brigade hésita un instant devant les torrents de feu qui jaillissaient de cet ouvrage. Le capitaine Camas ne put supporter cette indécision. Il s'élança dans les rangs ennemis, fut entouré, sommé de rendre ses armes. « Jamais, répondit-il; ma vie est à vous, mais mon sabre m'appartient. » Le lieutenant Toulouse, emporté par le même élan, reçoit la même sommation, et abat d'un coup de sabre l'imprudent qui la lui adresse. Les soldats s'animent à ce bouillant courage, et la redoute est emportée. Le sous-

lieutenant Curialan ne montra pas moins de constance. Vivement pressé par sa troupe d'aller faire panser sa blessure : « Non, non, dit-il, le coup est grave, il faut qu'il soit vengé. » Il continua de combattre, et partagea même les souffrances du bivouac par une nuit cruelle.

De Mondovi, la 22e gagna Vérone; ses carabiniers se réunirent à ceux des autres demi-brigades, et prirent position à la Corona. Attaquée le 29 juillet, elle fit tête pendant 10 heures à une masse de 24,000 hommes qui cherchait à l'enlever. Vainement l'ennemi revint à la charge; il fut constamment mis en désordre. Culbuté huit fois à travers les rochers, il paraissait peu disposé à essayer une neuvième tentative ; mais la fusillade était moins ardente, les soldats demandaient à grands cris des cartouches. Il jugea que les munitions étaient épuisées, il reprit l'attaque, et parvint enfin à s'emparer de la Corona. Repliée pendant deux jours, repoussée jusqu'à Goïto, la demi-brigade rallia une colonne de 4,000 hommes, avec laquelle elle s'avança au-devant des Autrichiens. Elle les joignit après une marche forcée de 36 heures, et, quoique exténuée de fatigue et de faim, elle se déploya avec l'assurance, la résolution qu'elle avait tant de fois montrées. Elle était conduite par le général en chef; elle se forma sans reprendre haleine, s'avança au pas de charge sur l'ennemi, qui, épouvanté de sa contenance, gagna les gorges. La colonne le poursuivit jusqu'à Nave, sans néanmoins s'engager. Bonaparte n'avait pas vu les Impériaux en fuite, qu'il avait pris la plus grande partie des troupes pour marcher au-devant d'un autre corps ennemi. Il n'avait laissé que trois demi-brigades, pour tenir en échec celui qui avait décliné le combat. Mais ces demi-

brigades avaient la conscience de leurs forces ; pendant que le général en chef triomphait à Castillon, elles poussèrent de gorge en gorge les troupes qu'elles avaient en tête, et les refoulèrent jusqu'à la Rocca d'Anfo. La position où était bâti ce fort le rendait inaccessible. La 22ᵉ, conduite par le chef de bataillon Arnaud, fut chargée de le tourner, ce qu'elle exécuta d'une manière si heureuse et si prompte, que l'avant-garde ennemie se trouva presque aussitôt coupée. Celle-ci ne manqua pas néanmoins à la circonstance. Voyant des chasseurs, dont elle ne connaissait pas le nombre, s'élancer d'un rocher à l'autre et pousser à la course sur le défilé, elle chercha à les prévenir ; mais la demi-brigade était réunie au bas de la gorge. L'ennemi fut repoussé, obligé de fuir, après avoir eu 600 hommes faits prisonniers. La 22ᵉ reprit sa marche, et mena les fuyards battant jusqu'à Condino, où elle resta quelques jours sur la défensive, puis se remit en mouvement, atteignit Cavraste le 14 septembre, et se trouva, le 15, en présence des masses ennemies. Elle les culbuta, les poursuivit encore, et fut portée par le mouvement du combat sous une batterie qui la couvrit de feux. Ébranlée d'abord par cette grêle de mitraille, elle ne tarda pas à se remettre, marcha aux pièces et les enleva. Elle s'abandonna alors à son élan. Elle se jeta sur les Autrichiens, qui, consternés, éperdus, s'embarrassaient eux-mêmes dans ces gorges étroites, se précipitaient les uns sur les autres, et tombaient sans résistance sous les coups qui leur étaient portés. La demi-brigade formant l'avant-garde fnt la seule qui en vint aux mains. Elle eut 21 tués, 9 blessés dont 2 officiers. Elle passa l'Adige dans la nuit, et gagna Trente le len-

demain. Elle était exténuée, rendue de fatigue, mais un ordre du général l'appelait à l'ennemi, elle continua sa marche et se disposa à franchir le Lavis. L'eau était profonde, le village défendu par une colonne épaisse. Vains obstacles! Les carabiniers étaient impatients d'atteindre la rive opposée; ils se jetèrent dans le torrent et le passèrent sous le feu le plus terrible. L'ennemi, ébranlé par tant d'assurance, chercha vainement à se rallier. Tourné, attaqué de front, il fut obligé de s'éloigner. L'adjudant-major Pouyet était déjà sur ses derrières. Suivi de deux chasseurs, cet officier s'était intrépidement jeté sur la route, et semait le désordre parmi les fuyards, lorsque l'obscurité amena un piquet de cavalerie sur lui. Il ne s'effraya pas de la disproportion du nombre; il s'adossa froidement à un mur, somma les cavaliers de mettre bas les armes, en tua un, en prit un autre et contraignit le reste à se tenir au large.

Le lendemain, la 22e fit halte. Aylies s'établit au poste de la Croix, et Arnaud, chargé du commandement d'une colonne de 1,200 grenadiers, prit celui de la Traille. Ce vigilant officier voulut connaître le terrain qu'il devait défendre. Il multiplia les détachements, explora les avenues, les gorges, les défilés, et ne laissa pas un buisson sans le battre. Surpris dans une de ces excursions par la cavalerie autrichienne, il faillit être enlevé. Sa présence d'esprit le sauva. Il avait aperçu des tonneaux, il s'en saisit et présenta aux Impériaux un rempart qui les arrêta. Voyant bientôt que la partie était trop inégale, il se mit en retraite; mais trop à découvert pour se maintenir contre cette cavalerie tumultueuse qui le pressait de toutes parts, il fut obligé de se réfugier

dans des vignes et de gagner les hauteurs. Une partie de ses carabiniers, échappée à cette rude alerte, avait depuis long-temps rejoint le premier poste, et Arnaud ne paraissait point. Désolée comme une famille qui a perdu son chef, toute la troupe se répandait en regrets, quand tout-à-coup il se présenta. Il était déchiré, la figure saignante, sans chapeau, sans épée, mais il était sauf; chacun fut consolé. Ce vaillant officier ne se conduisit pas avec moins de bravoure dans une autre circonstance. Il enleva Saint-Michel à la tête de quelques carabiniers, et s'empara de deux pièces de canon. Moins heureux cette fois, il fut atteint d'un coup de feu. Blessé dans la même rencontre, le sergent Fabre fait bander sa plaie, se jette sur les Autrichiens, abat le premier qui se présente et se retire satisfait. Le chef de brigade Aylies montra plus de dévouement encore. Malade depuis huit jours, affaibli par une fièvre qui le minait depuis deux mois, ce brave officier apprit sur le soir, que la 22e marchait le lendemain. Il se leva aussitôt, joignit sa troupe et, tout épuisé qu'il était, chargea deux fois à la tête de la demi-brigade et fit 200 prisonniers. Pertes : tués, 1 officier et 5 sous-officiers ou chasseurs; blessés, 2 officiers, 11 sous-officiers et soldats.

La demi-brigade s'engagea de nouveau à Coleandre. Elle était placée à la droite de la colonne, et combattait avec sa vigueur accoutumée, lorsqu'elle vit la gauche fléchir et se débander. Consternée de cette déroute inattendue, elle recule, hésite un instant, mais elle se remet bientôt et attend l'ennemi de pied ferme. Quoique blessé, le chef de brigade Aylies reste à la tête de sa troupe. Les capitaines Beaume et Bouzenac, les lieutenants Hugues, Turin, redoublent de courage,

le combat s'anime et devient ardent. Soldats et officiers ont juré de vaincre; c'est à qui montrera le plus d'audace. Le lieutenant Fertoret s'élance sur deux houlans; vainqueur de l'un, il est accablé par l'autre, et périt en demandant que sa mort soit vengée. Le capitaine Camas aperçoit quelques soldats qui fuient, il s'élance au milieu d'eux, et, traçant une ligne avec la pointe de son sabre, jure d'immoler qui la dépassera; mais sa résolution leur a déjà rendu leur audace, tous le suivent, tous retournent avec lui au combat, et l'ennemi vaincu est obligé de vider le champ de bataille.

Le 18 octobre, la droite de la demi-brigade est encore compromise à Rivoli par la retraite inopinée de la gauche. Elle se trouble, fléchit un moment, mais rendue presque aussitôt à elle-même, elle se maintient calme, intrépide. L'ennemi essaie en vain de forcer les retranchements qui la couvrent. Deux fois il vient à la charge, deux fois il est repoussé. Il fait une nouvelle tentative qui lui réussit. Officiers, sous-officiers, chasseurs essaient en vain de l'arrêter. Ils sont accablés par le flot qui les presse et ne peuvent que s'ouvrir passage à travers les baïonnettes autrichiennes. Un escadron court à leur poursuite, mais le capitaine de carabiniers Daltel a vu le danger; il s'avance avec sa compagnie à la rencontre des houlans, il les arrête, les met en fuite et leur fait 150 prisonniers. Le lieutenant Bernard montre un autre genre de courage. Grièvement blessé, il veut encore se rendre utile; il court de rang en rang, encourageant le soldat et lui distribuant des cartouches. Mais ce qu'il y eut de plus admirable dans cette journée sanglante, c'est le dévouement, la constance que déployèrent quelques chasseurs. Maîtres du rocher de

Rivoli, après une lutte des plus vives, ils se trouvèrent presque aussitôt en face des Autrichiens qui venaient de tourner la division. Ils les attendirent, les arrêtèrent plus d'une heure, et donnèrent à la colonne le temps de se rallier. Cernés, épuisés de forces et de munitions, ils furent enfin contraints de mettre bas les armes, mais la division était sauvée.

La demi-brigade, commandée par le chef de brigade Chavardès, s'établit quelque temps après à la Corona et s'y maintint jusqu'au 12 janvier 1797. Convaincu qu'il ne parviendrait pas à forcer une position défendue par les hommes et les neiges, l'ennemi poussa une forte colonne sur le Montebaldo. La 22e courait risque d'être prise entre deux feux, elle se replia sur Rivoli; mais le 3e bataillon que le temps, l'obscurité, avaient empêché de prévenir, fut cerné dans la nuit même et attaqué de toutes parts. Le capitaine Paul qui le commandait ne perdit pas contenance. Trop faible pour s'ouvrir passage, il se déploya, rangea sa troupe sur un rang et se donna l'apparence d'une force qu'il n'avait pas. Le stratagème lui réussit. Les troupes ennemies, rencontrant sur le Montebaldo une colonne qui paraissait formidable, arrêtèrent leur marche, mais au jour la méprise fut reconnue et le bataillon sommé de mettre bas les armes. Composé de 237 hommes, celui-ci hésitait sur ce qu'il avait à faire lorsque le capitaine Davanne élevant la voix : « Que je me rende, moi, s'é » crie-t-il, que je m'humilie devant les Autrichiens que » nous avant tant de fois vaincus, jamais! » Cela dit, il s'élance à travers les baïonnettes ennemies et rejoint la demi-brigade, les habits déchirés, en lambeaux, le chapeau criblé de balles. Le caporal Guillemain déploya

un autre genre de courage. Le bataillon, cerné de toutes parts, avait perdu ses communications, et cependant il fallait faire connaître la position où il se trouvait. Guillemain se charge du message. Il se glisse de rocher en rocher, et parvient, à force de courage et d'adresse, au terme qu'il doit atteindre. Il se remet en marche avec la réponse, échappe encore aux sentinelles, et arrive si las, si exténué qu'il s'évanouit en se félicitant d'avoir pu rendre un service qui lui coûte la vie.

Rivoli fût attaqué le 12 au matin. La demi-brigade défendait les hauteurs de Saint-Marc; elle fit ferme, combattit avec sa valeur accoutumée. La lutte recommença le 13 avant le jour et ne finit qu'à la nuit close. Elle fut sanglante, opiniâtre, et, comme celle de la veille, elle fut encore sans avantages marqués. Le chef de brigade Chavardès disposa sa troupe avec art et opposa aux Autrichiens la plus opiniâtre résistance. Officiers, sous-officiers, chasseurs, sentaient que la ligne de la division dépendait de leur constance. Tous combattirent avec la plus rare audace; mais le caporal Boutet se distingua entre tous. Fatigué des ravages qu'une pièce de canon portait sur la hauteur, il s'avance, se glisse de rocaille en rocaille, arrive à trente pas sans être aperçu. Il fait feu alors, blesse un des canonniers, s'élance avec deux de ses camarades sur les autres et les prend avec la pièce. Le carabinier Boutel fait mieux encore. Au moment où la mêlée est le plus ardente, il aperçoit un bataillon ennemi qui s'avance enseignes déployées : il forme aussitôt le projet de les enlever. Il s'associe son camarade Charriot; tous deux se jettent à travers une pluie de balles sur le flanc du bataillon; tous deux fondent sur le drapeau et s'en emparent. Le

sergent Chapuis fit aussi preuve de bravoure. Aux prises sur les hauteurs de Saint-Marc, il est entouré, sommé de se rendre, continue de faire feu, et ne cède que lorsqu'il est désarmé. Il se laisse alors conduire sur les derrières; il choisit son temps, se jette sur les soldats qui le gardent, les blesse, les étourdit et s'échappe.

L'action recommença le 14, et s'ouvrit avec plus de violence encore que les jours précédents. Officiers et soldats sentaient également l'importance d'une affaire dont dépendait le sort de Mantoue; officiers et soldats étaient résolus de vaincre. Il était onze heures; le combat devenait à chaque instant plus vif, et la troupe, tantôt victorieuse, tantôt vaincue, commençait à se rebuter de cette longue lutte, lorsque derrière elle se présente une colonne qui la cerne et se répand en bruyants cris de joie. Elle est un instant ébranlée; mais les représentations des officiers, les suites qu'entraînerait un moment de faiblesse lui rendent bientôt son énergie. Le feu devient plus animé, plus ardent et se soutient deux heures encore. Le soldat se lasse de cette éternelle fusillade; il s'arrête tout-à-coup; il s'élance à travers les rochers, il les gravit, les escalade et enlève la chapelle de Saint-Marc. Le chef de brigade Chavardès n'avait pu le suivre. Atteint d'une balle au moment où l'ennemi commençait à lâcher prise, il veut encore prendre part au combat. Il s'assied tout sanglant sur un quartier de roche et continue de guider de la voix et du geste ses intrépides chasseurs, jusqu'à ce qu'épuisé de sang et de fatigue, il ne peut plus se faire entendre.

Le chef de bataillon Pouyet fut plus maltraité en-

core. Blessé deux fois le 23 octobre, il ne rejoignit la demi-brigade que pour être atteint une troisième fois. Plus heureux que ses chefs, le capitaine Guizard poussa avec quelques braves jusqu'au Passon. Il fut repoussé, revint à la charge et se trouva cerné. Les Autrichiens étaient 45; il n'avait que 7 hommes, mais l'audace pouvait seule le sauver. Il poussa au détachement ennemi, brava son feu, et le joignant à la baïonnette le força de se rendre prisonnier. Le chasseur Mérode aperçoit une batterie qui se dispose à faire retraite; il court sur elle, coupe les traits des chevaux et s'empare de deux pièces. Le sous-lieutenant Andouel survient : les pièces sont mises en batterie, tirent au hasard dans les gorges, mais n'achèvent pas moins de porter l'épouvante dans les rangs ennemis. Attaqué par deux puissants croates, le chasseur Nacier les tue l'un et l'autre; il est ressaisi par un groupe d'Autrichiens, leur laisse sac, chapeau, giberne, mais s'échappe avec son fusil.

L'ennemi cependant tenait encore sur les hauteurs de la Corona. La division marcha contre ces rochers si souvent teints de sang; elle les enleva de haute lutte et poussa sur Campadel les troupes qui les défendaient. La demi-brigade se mit à la poursuite d'une colonne de 3,000 hommes qui avait eu la malheureuse pensée de se retirer par l'escalier de l'Ermitage. Cet escalier est un passage étroit qui court à travers d'affreux précipices. La 22e se saisit des hauteurs, fusilla, écrasa à coups de pierres la colonne qui s'était engagée dans cette funeste voie et la prit tout entière.

Pertes des quatre journées : tués; officiers 3, sous-

officiers et chasseurs 106; blessés, officiers 2, sous-officiers et chasseurs 137.

La demi-brigade s'établit après cette affaire sur la Corona, et malgré le froid, le manque de vivres, elle conserva cette position jusqu'au moment où elle reçut ordre de suivre la division. Elle se mit aussitôt en marche. Elle s'engagea au milieu de la nuit à travers les gorges, franchit le Montebaldo avec des peines infinies, tantôt engloutie dans la neige, tantôt obligée de se glisser le long d'affreux précipices. Elle arriva à la chute du jour en face des Autrichiens qui refusèrent l'attaque et s'échappèrent. Une partie de leur arrière-garde, trop vivement pressée, se jeta dans l'Adige où hommes et chevaux se noyèrent. La demi-brigade continua de les pousser devant elle; elle passa le fleuve sur des radeaux et atteignit Trente sans éprouver de résistance. La division reprit la ligne du Lavis.

La demi-brigade, conduite par le général Belliard, se porta de Trente sur Segunzano. Elle y trouva un corps de troupes autrichiennes qu'elle était habituée à combattre, et 8 à 900 paysans qu'elle voyait pour la première fois. Déjà rompue à ce genre de guerre, elle laissa les insurgés faire leur première décharge et s'élança sur eux sans leur donner le temps de recharger. Cette manière leur imposa. Ils se troublèrent, et emportés par un mouvement de terreur subit, ils abandonnèrent retranchements et canons.

Après avoir guerroyé quelque temps dans ces lieux sauvages, avoir eu diverses rencontres, dans l'une desquelles le carabinier Gaçon prit un drapeau, la 22e quitta les Montagnes Bleuâtres, et pénétra dans le Tyrol. Elle passa le Lavis au-dessous de Cembra, dans la nuit du 29

au 30 novembre. L'eau était profonde, couverte de glaçons; le chef de brigade Chavardès voulut donner l'exemple, et descendit le premier dans la rivière. Le courant trop rapide commençait à le faire trébucher, les capitaines Guigard et Boyard coururent à son aide, et l'arrachèrent au péril qui le menaçait. Chavardès fit saisir les hauteurs par les carabiniers, et, dès que le jour parut, il marcha à l'ennemi. La 22e était animée, ardente; elle se déploya dans la plaine, et ouvrit le feu avec une vivacité sans égale. Le combat cependant durait depuis une heure, et ne se décidait point. La troupe s'emporta, s'ébranla au terrible cri d'*en avant*, et chargea à la baïonnette. L'ennemi épouvanté n'osa l'attendre. Il se rompit, et s'éloigna dans un incroyable désordre. La demi-brigade le suivit au pas de charge. Le capitaine Gelin, à la tête d'une centaine de chasseurs, se jeta en même temps sur la redoute carrée, et la prit avec les 3 pièces de canon et les 450 hommes qui la défendaient, et, chose singulière, il s'en empara sans même avoir un blessé. Les Autrichiens cependant ne perdent pas courage. Leur première ligne est rompue, la deuxième s'avance nombreuse, en bon ordre et lance des torrents de feux; mais la 22e est sous les yeux des autres demi-brigades; elle a pour juges du combat les généraux Joubert, Belliard, Liebaut, Dumas. Elle pousse au-devant de l'ennemi, elle l'aborde comme elle a abordé ceux dont il veut venger la défaite; en un instant, elle le rompt et le met en fuite. Les carabiniers, qui s'étaient emparés des hauteurs, débouchent alors sur ses derrières. Ils se saisissent de la gorge par laquelle il s'échappe, ils lui ferment la voie et lui enlèvent 900 hommes. Une foule de bra-

ves se signalent dans cette journée. Le chef de brigade Chavardès, non content de charger à la tête de sa troupe, pousse au chef qui commande la colonne ennemie, et le fait prisonnier. Le carabinier Mante s'empare d'un drapeau ; le fourrier Juliard attaque un peloton tout entier, et lui fait mettre bas les armes; le chasseur Humbert enlève un obusier, le chasseur Laurent une pièce de canon; le sergent-major Baud, le caporal Chevos, les chasseurs Mittalos, Billion, Vincent, font à eux cinq un détachement de 33 hommes prisonnier.

La 22ᵉ partit de Cembra le 21 mars, deux heures avant le jour. Elle s'engage dans les montagnes, chemine long-temps au milieu de précipices dont l'œil n'ose mesurer la profondeur, et quand elle croit enfin avoir surmonté tous les obstacles, elle se trouve en face d'un rocher dont les Autrichiens tiennent la cime. Cette rencontre inattendue ne fait qu'irriter son audace. Elle demande la charge, gravit, escalade la position et fait la troupe qui la défend prisonnière. Libre d'ennemis, elle se livre alors au spectacle qui se déroule devant elle. La plaine déploie sa robe de verdure, les arbres sont en fleurs, le printemps avec toute sa magnificence se montre à ses pieds. Mais comment atteindre cette plaine délicieuse? comment franchir les abîmes qui la couvrent? Le soldat est stimulé par le froid, la faim, le spectacle de la végétation. Il ne tient compte ni de la fatigue, ni des obstacles. Il se laisse aller sur le dos, à la ramasse, et arrive presque au pied de la montagne. Les Autrichiens en force défendent les approches du village de Padena. La nuit commence à être sombre; les généraux sont loin encore. La troupe incertaine ne sait d'abord quel parti prendre, puis se jetant sur le village, elle

l'emporte, continue sa marche, atteint Bolzano, Brixen, où elle arrive le 2 avril. Les villages étaient déserts, les paysans réfugiés dans les montagnes. Le général Joubert cherche à mettre fin à un état de choses qui causait au pays des dommages irréparables, et pouvait devenir funeste à son corps d'armée. La magistrature de Clausen lui avait demandé une demi-brigade qui respectât les personnes, les propriétés et dissipât par sa conduite les préventions dont le peuple était rempli. Il lui envoya la 22ᵉ comme la plus disciplinée et la plus sûre. Chavardès entra dans les vues du général. Il vit les prêtres, leur montra des sentiments de religion, d'humanité; il les invita à user de leur ascendant sur le peuple, à détourner les malheurs dont ces montagnes étaient menacées. Ce moyen eut le succès qu'il devait s'en promettre. Les villages se repeuplèrent; les habitants, rassurés et tranquilles, rendirent leurs armes et abandonnèrent les drapeaux de l'insurrection. Alarmé d'une désertion semblable, le général autrichien Laudon se jeta brusquement sur Bolzano. Le 2ᵉ bataillon de la 22ᵉ, qui se trouvait à Clausen, était attaqué avec violence. Le chef de brigade appelle les deux autres, et n'apprend pas sans surprise que toutes les communications sont coupées, qu'une nuée de paysans encombre la route et les gorges. Mais le 1ᵉʳ bataillon, qui était le plus éloigné, avait prévenu ses ordres. Il s'était ouvert passage à travers les masses ennemies, et allait joindre le 3ᵉ, lorsqu'un surcroît de montagnards mit son avant-garde entre deux feux. Celle-ci, d'abord étonnée, reprit bientôt courage. Elle fondit sur cette multitude furieuse, la mit en déroute, et rallia la colonne qu'elle voulait atteindre. Les deux

bataillons réunis balayèrent la route, se mirent en communication avec le 2e. La 11e accourut bientôt après. Les insurgés regagnèrent leurs montagnes. Le corps d'armée néanmoins courait trop de chances. Le général Joubert le rallia rapidement à Brixen et, trompant les ennemis en position sur la route d'Inspruck, il s'écoula par celle de Lientz. Il pénétra en Carinthie, gagna Villach, où il reçut la nouvelle qu'une suspension d'armes était conclue; juste et glorieuse récompense de tant de peines et de dangers. Le plus implacable ennemi de la France était vaincu, la cause de la révolution était sauvée.

Le chef de la 22e demi-brigade,

Chavardès.

27e DEMI-BRIGADE D'INFANTERIE LÉGÈRE.

La 27e demi-brigade d'infanterie légére partit de Calissano le 9 avril 1796. Elle se porta sur Ziovetti, attaqua cet ouvrage en chantant et l'enleva sans tirer un coup de feu. Le chef de brigade Dessaix, atteint, en entrant dans la redoute, d'un coup de baïonnette à la tête, n'en pressa que plus vivement sa marche. Il lança sa troupe au milieu des bois, des rochers, et se trouva bientôt en face de Saint-Jean-de-Maramas. Cette redoute, armée de deux pièces de canon, munie d'une garnison nombreuse, annonçait une vive résistance ; il se mit en mesure de l'enlever. Son bataillon de gauche, conduit par le brave chef de bataillon Dupas, s'avança à travers les ravins pour saisir la plaine. Celui de droite se plaça en observation et celui du centre se disposa à donner l'assaut. Les ennemis ne jugèrent pas à propos d'en courir la chance ; ils avaient aperçu le mouvement ; ils se mirent en retraite, emmenant leurs pièces. La troupe s'échauffa, la charge battit avec une nouvelle force et l'artillerie fut enlevée.

Les capitaines Menès et Forestier furent blessés dans cette affaire. Le lieutenant Besançon y reçut un coup de feu dont il mourut quelques jours après. Cet officier, aussi patriote que brave, fut vivement regretté. Un homme se distingua entre tous : c'est le brave sergent-major Bouvier. Il avait déjà fait plusieurs prisonniers, il continuait à porter le désordre dans les rangs ennemis, lorsqu'il se trouve inopinément engagé avec trois grenadiers royaux. Il ne s'effraie pas du nombre, il fait tête aux assaillants, il les blesse, et, quoique atteint lui-même, il les oblige à mettre bas les armes.

Maîtresse de Maramas, la demi-brigade gagne Montezema, Rocaglia, Ceva, et pousse sur le Pô. Arrivé sur les bords du fleuve, Dessaix aperçoit sur la rive opposée trois barques chargées de sel ; il se jette dans un bateau avec cinq carabiniers et saisit ce convoi à la vue des troupes ennemies.

On était au 20 avril. Le général en chef avait donné l'ordre de franchir le fleuve. La demi-brigade s'approcha de Plaisance et jeta sur le Pô les trois compagnies de la 4e, qui faisaient partie d'un bataillon d'élite commandé par le chef Dupas. Accueillies par une grêle de balles, ces compagnies se trouvèrent un instant compromises, mais elles déployèrent tant de sang-froid, montrèrent tant d'assurance, que l'infanterie autrichienne prit la fuite. La cavalerie impériale accourut sans être plus heureuse ; le bataillon avait rejoint ses grenadiers ; elle fut repoussée et obligée de se tenir au large. L'avant-garde, protégée par les troupes que la 27e avait jetées sur la rive droite, effectua son passage. Elle se forma aussitôt, marcha à l'ennemi et le refoula sous les murs de Pizzighitone.

La demi-brigade s'avança sur Lodi. Les Autrichiens venaient d'y prendre position ; ils étaient nombreux, couverts par une artillerie qui enfilait, battait les approches de l'Adda, et semblaient inattaquables. Mais la 27e était exaltée par la victoire : rien ne put l'arrêter. Ses carabiniers, commandés par le chef de bataillon Dupas, s'élancèrent sur le pont avec une intrépidité qui a peu d'exemples. Ils passèrent sous une pluie de balles, de mitraille, et déployèrent un héroïsme qui s'était rarement vu. Trop peu nombreux cependant pour tenir tête aux masses ennemies, leur position fût

devenue critique si le reste de l'avant-garde ne fût accouru. Mais Dessaix se précipita sur le pont à la tête de sa demi-brigade ; il brava, comme Dupas, un feu roulant d'artillerie et de mousqueterie, fondit sur les Impériaux et les poussa au loin.

Cette action avait eu lieu le 10 mai ; elle avait été vive, meurtrière. La 27e fit halte et ne reprit le mouvement que trois jours après. Elle gagna Crema, Pavie, Milan, Cassano, Brescia, et déboucha, le 29, sur les hauteurs de Salo. L'ennemi s'était replié de l'autre côté de l'Adige ; il fallait l'atteindre et la traille amarrée sous son feu ne laissait aucun moyen d'aller à lui. Deux lieutenants de carabiniers, Savoye et Cullouard, entreprennent d'ouvrir la voie. Ils quittent leurs vêtements, se jettent à la nage, joignent la barque, la saisissent et s'éloignent. Malheureusement la corde cède à la pression qu'elle endure ; elle casse et livre l'esquif au courant. Savoye et Cullouard se jettent de nouveau à la nage. Ils poussent, manœuvrent, font si bien qu'ils conduisent enfin leur prise au rivage ; mais les Autrichiens n'attendent pas qu'on aille les chercher. Le 29 juillet, ils descendent par le Val de Sabio et débouchent en masses épaisses. La demi-brigade ne peut faire tête aux flots qui la pressent ; elle est obligée d'abandonner la Corona, elle gagne Salo, trouve encore les Impériaux sur sa route ; elle les heurte, les enfonce, et arrive enfin au *camp des Piémontais*. Attaquée presque aussitôt, elle oppose une résistance si vive, si soutenue que l'ennemi renonce enfin à l'espoir de la forcer. Le brave Rusca était dangereusement blessé, le chef de bataillon Zanneti, les capitaines Marion, Voisin, les lieutenants Savoye, Fournier, Jotisier étaient prison-

niers; la plupart même étaient blessés. Le combat du reste n'était pas à terme : 400 hommes qui se trouvaient au-delà de Salo essayèrent de s'ouvrir passage à travers les colonnes ennemies. Ils n'y purent parvenir et se jetèrent dans le château de Marteningue. Mais à peine avaient-ils repris haleine que déjà ils tentaient un nouvel effort. La sortie fut d'abord heureuse ; déjà même le chef de bataillon Bérard qui la commandait s'était emparé des hauteurs ; mais le nombre des ennemis allait toujours croissant. Le détachement fut obligé, après une journée de périls et d'efforts, de regagner l'asile qu'il avait quitté.

Les Autrichiens le sommèrent aussitôt de céder à la force des armes, et, chargeant encore le tableau, ils ne craignirent pas de l'abuser, de garantir que « les » cohortes républicaines avaient été battues partout ; » qu'il ne restait plus de traces de leurs victoires, et » que ce qui avait échappé allait succomber au pas- » sage du Pô. » Ce fut peine perdue; la troupe resta inébranlable et renvoya tous les parlementaires qui lui furent adressés.

La colonne, de son côté, s'était maintenue au camp des Piémontais ; mais, attaquée sans cesse, elle se retira sur Desenzano, passa le 30 dans cette ville et se reporta à la nuit sur Salo. Elle aperçut au jour les bivouacs ennemis qui se prolongeaient au loin ; elle les culbuta et arriva jusqu'à la porte de la ville. Accueillie par deux pièces de canon qui tiraient à mitraille, elle fut rompue, obligée de rétrograder. Trois fois déjà elle s'est avancée à la charge et trois fois elle a été ramenée. Elle s'irrite de cette résistance, elle s'anime, s'élance à la voix de son chef et pénètre enfin dans Salo

aux cris de vive la république ! vive la France ! L'artillerie qui l'a si obstinément foudroyée est prise, et le détachement que battaient à la fois les troupes et la flottille est dégagé. Malheureusement ce succès ne fut pas obtenu sans perte : le chef de brigade Dessaix était blessé, le lieutenant Drapperon atteint de plusieurs coups de feu, le lieutenant Denneville hors de combat, et le lieutenant Paulin étendu sans vie sur le champ de bataille avec une foule de volontaires.

L'ennemi reparut bientôt; il arrivait en force par les hauteurs ; Salo n'était plus tenable. La demi-brigade regagna Desenzano, se porta sur Brescia le 1er août au soir, et revint sur Salo le 2 dans la nuit. Elle se jeta d'élan sur les Autrichiens ; elle les força, pénétra dans la place, enleva 200 hussards et 300 fantassins. Enhardie par ce succès, elle marcha au secours d'un détachement de la 29e qui était cerné à Gavardo. Mais les colonnes ennemies couvraient la campagne ; elle ne put arriver à terme, et se retira encore sur Desenzano. A peine arrivée, elle reçut l'ordre de se reporter sur Salo. Elle se mit immédiatement en route, attaqua avec vivacité la porte de Brescia et perdit inutilement quelques hommes, entre autres trois excellents officiers, Collet, Bocquet et Marion, qui furent faits prisonniers. Elle fut plus heureuse le lendemain : elle battit les Impériaux près de Thermini et les rejeta jusqu'à Vestone dans le val de Sabio. Elle reprit les positions qu'elle occupait au moment de l'attaque, et les garda jusqu'au 24 août. Elle se porta alors sur la Rocca d'Anfo. La Rocca d'Anfo est un ancien château adossé à un roc escarpé que baigne le lac de Hydra. Retranché et défendu par 120 hommes, il semblait in-

accessible ; mais, sans se laisser arrêter par les obstacles, les carabiniers Chenier et Malfroi poussent en avant; ils s'aident l'un l'autre, se soutiennent, escaladent le glacis et coupent les cordes qui suspendent le pont levis. La troupe fait irruption dans le château, elle enlève la garnison, atteint l'ennemi et lui prend un millier d'hommes avec toute son artillerie.

Cantonnée à Storo à la suite de cette affaire, la 27ᵉ se porta le 4 septembre sur Thion, Riva, Torbole et Mori. L'avant-garde, accueillie par une grêle de mitraille, avait fléchi. Dessaix prit l'attaque et s'avança sur le fort; mais, reçu comme l'avait été la colonne dont il prenait la place, il voit presque aussitôt son bataillon décomposé; en un instant il a 60 hommes couchés dans la poussière; il est lui-même renversé, le capitaine Tortès est hors de combat, les lieutenants Guessier et Donnet sont atteints de plusieurs coups de feu. L'action n'est plus soutenue que par quelques soldats intrépides, par les capitaines Devesle et Vivien, par les frères Perrier que suit une poignée de braves. Cette troupe héroïque cependant n'en devient que plus ardente. Elle s'élance sur la redoute, pénètre dans les ouvrages et fait mettre bas les armes aux 4,000 Autrichiens qui les défendent. Les deux autres bataillons surviennent, ils suivent vivement les vaincus, ils les rejettent au-delà de Trente et débouchent sur le Lavis.

Les Autrichiens étaient en position sur la rive opposée. Les bateaux étaient enlevés, les avenues barricadées, couvertes d'obstacles. Le capitaine Dessaix essaya néanmoins de les forcer; mais, blessé presque aussitôt, il fut contraint de se retirer avec sa compagnie. L'avant-garde cependant continuait à gagner du

terrain : elle avait couronné les hauteurs et commençait à tourner le village. Le chef de brigade Dessaix fait reprendre l'attaque. Quelques carabiniers s'élancent sur le pont, et l'un d'entre eux, emporté par son ardeur guerrière, franchit le parapet, court à la porte et la déblaie. Dessaix rallie quelques soldats, pousse l'ennemi au loin et lui fait 200 prisonniers. Il veut alors s'étendre sur la gauche. Il se porte sur la Navre avec une dizaine de hussards, et tout occupé à reconnaître les abords de cette rivière, il donne peu d'attention à un parti de cavalerie qui se montre à quelque distance. Il le prend pour un détachement français, il l'appelle, le charge de faire reconnaître des vedettes qu'il aperçoit au loin. Pendant ce colloque la troupe s'est approchée, Dessaix parle encore que déjà un houlan l'atteint et lui déclare qu'il est prisonnier. Dessaix l'examine alors et reconnaît sa méprise. Il dégage son sabre, et s'adressant aux Autrichiens : « C'est vous au » contraire, leur dit-il d'une voix menaçante, c'est » vous qui êtes mes prisonniers. Si vous ne mettez de » suite pied à terre, je vous fais tous fusiller. » Outré d'une réponse si fière, l'un d'entre eux lui décocha quelques coups de sabre qui furent adroitement parés. Les autres, chargés par les hussards de l'escorte, mirent pied à terre et furent conduits à Lavis. Le capitaine Devesle périt dans cette rencontre. Ce fut une perte, mais un si brave officier méritait d'être un des martyrs de la liberté.

Dessaix se porta, à la suite de cette affaire, sur les hauteurs de Pressano, et plaça son 1[er] bataillon partie à Torbole, partie à Nago. Attaqué le 6 novembre dans ce cantonnement, il évacua d'abord ses provisions,

réunit les barques nécessaires pour emmener sa troupe, et marcha aux Autrichiens, les mit en fuite. Ils se rallièrent cependant, se jetèrent sur Nago, enlevèrent Torbole, et, portant rapidement leur artillerie au rivage, coulèrent à fond deux barques de transport. Poussé par le flot qui le chasse devant lui, Dessaix aperçoit encore une colonne de Tyroliens qui cherche à le prévenir dans les gorges de Zobi. Il lui oppose le capitaine Sicard, mais cet intrépide officier tombe sous un coup de feu; le chef de brigade est au moment d'être coupé avec les 80 hommes qu'il conduit. Il ne perd pas néanmoins courage; loin de là, il manœuvre, attaque, culbute les colonnes qui le pressent, puis continue sa route. Il est inquiété de nouveau, de nouveau il prend l'attaque et rejette au loin ceux qui le poussent. Outrés de ne pouvoir le rompre, les Autrichiens reviennent encore à la charge sans être plus heureux. Ils sont renversés chaque fois qu'ils l'approchent, chaque fois qu'ils l'approchent ils jonchent la terre de leurs cadavres. Dessaix, suivant des yeux leurs colonnes en désordre, aperçoit un Hongrois qui agite son arme et rebrousse chemin; il croit que c'est un déserteur, il attend pour le recueillir; mais arrivé à trois pas le Hongrois le met en joue et le somme de se rendre. Sans s'émouvoir de la surprise, Dessaix ordonne au lieutenant Arnaud de prendre un fusil qui se trouvait à quelques pas, et fait casser la tête au Hongrois. Il atteignit enfin Mori; les Autrichiens y arrivaient eux-mêmes. Il courut à la barrière par laquelle ils se présentaient; secondé par le capitaine Dodan, par le sous-lieutenant Therme, il les reçut à coups de sabre; les postes eurent le temps d'accourir, et les Impériaux furent

obligés de s'éloigner. Ne pouvant enlever le village, ils le couvrirent de projectiles. Dessaix, battu par une artillerie bruyante, gagna Roveredo, la Corona, Montebaldo.

Chargé, à quelques jours de là, de se rendre à Bussolingo, il gardait les hauteurs qui dominent le lac de Garda, lorsque le 7 novembre les Autrichiens se présentèrent devant Rivoli. L'attaque était vive, inopinée; il courut au secours, fit d'une haleine le long trajet qu'il avait à parcourir, et engagea vivement le feu. Mais les Impériaux devenaient à chaque instant plus nombreux. L'artillerie française avait vidé le champ de bataille, les généraux Valette et Fiorella étaient pris; il fut enveloppé et obligé de mettre bas les armes avec une partie de sa troupe.

La 27ᵉ quitta bientôt après ces plages sanglantes. De Rivoli elle passa à Mantoue, de Mantoue à Bologne, de Bologne à Ferrare, à Legnano, à Anghiari, où elle retrouva les Autrichiens. Officiers, sous-officiers et chasseurs firent également assaut de bravoure. A la tête de 50 volontaires, l'adjudant-major Blanc pénètre dans le village de Rorechiarta, attaque 500 hommes barricadés dans une maison et les fait prisonniers. Sur les autres points, ce furent même dévouement, même courage. Les trois chefs de bataillon Zanneti, Dumas, Francoul furent blessés en poussant les troupes à la charge, et le sergent Andouel prit deux pièces de canon.

La demi-brigade suivit les Autrichiens sous les murs de Mantoue. Elle les attaqua devant Saint-Georges et leur enleva encore 5 bouches à feu. Elle les poursuivit sur Bassano, et leur livra, le 24 janvier 1797, un combat des plus sanglants, dans lequel périt un grand

nombre d'hommes, entre autres le capitaine Michel, si renommé pour sa bravoure. Les trois chefs de bataillon y furent encore blessés.

Le 24 février elle eut une nouvelle rencontre. En reconnaissance le long de la Piave avec deux escadrons de cavalerie légère, elle se trouva inopinément en face d'une colonne formidable. Trop faible pour engager la lutte avec quelque espoir de succès, elle veut se retirer. Les Autrichiens la pressent; elle les reçoit de pied ferme, leur désorganise 4 escadrons et les rejette au-delà du fleuve. Elle le franchit elle-même quelques jours après sous le feu de l'ennemi. Elle le passa par peloton, l'arme au bras, l'eau jusqu'à la ceinture. L'adjudant Apcher se distingua dans cette affaire: n'écoutant que sa bravoure, il se jeta à la nage et attei gnit des premiers la rive ennemie. La demi-brigade arriva le 13 mars à Sacile. Elle avait été en mouvement toute la journée, sa fatigue était extrême et la nuit des plus sombres; mais la charge se fit entendre, le soldat recueillit ce qui lui restait de forces; il s'élança sur la ville, la força et enleva 300 prisonniers.

Arrivée le 16 sur les bords du Tagliamento, la 27e s'avança aussitôt pour reconnaître les positions de l'armée impériale. Elle descendit dans le fleuve, traversa la plupart de ses branches, et touchait aux pièces ennemies lorsqu'elle fut rappelée. Il lui en coûta de rétrograder, mais tel était l'ordre. Elle revint sur ses pas et attendit avec impatience le signal du passage. Enfin deux heures sonnèrent, la 27e, placée à l'aile gauche, partit d'un bond et passa sur la rive opposée sans que le courant ni la mitraille pussent l'ébranler. Une balle frappe le sous-lieutenant Lachaume, un boulet enlève un bras au sergent Branchedor, un obus em-

porte une file entière de carabiniers, mais la troupe s'exalte sous ce déluge de projectiles; elle se presse, elle se hâte, elle joint une colonne ennemie et la dissipe comme une ombre.

La demi-brigade s'était emparée de trois pièces de canon; elle poussa en avant et entra le 22 dans les gorges du Frioul. L'art avait ajouté aux difficultés de la nature : la route était coupée et l'ennemi retranché dans des rochers inaccessibles. Tous ces obstacles cependant furent bientôt vaincus, les positions les plus affreuses furent enlevées à la baïonnette. Les échos ajoutaient à la solennité des charges, le soldat était irrésistible. Les Autrichiens se réfugièrent d'abord derrière Caporeto, puis derrière la Chiusa; situé sur la grande route, entre des montagnes couvertes de neige, de redoutes, de canons, ce dernier fort semblait imprenable. Il tomba néanmoins; la troupe gravit les rochers avec son intrépidité ordinaire, elle s'élança à travers les précipices, et s'empara pendant la nuit de toutes les positions qui commandent cette forteresse. Au point du jour, une grêle de balles et de pierres lancées dans les retranchements oblige les canonniers à quitter leurs pièces. Le sergent-major Hilaire se précipite aussitôt dans les ouvrages; son collègue Forbach le suit, la troupe s'élance sur leurs traces et le fort est emporté.

La 27e se mit à la poursuite de l'ennemi; elle l'atteignit, le culbuta encore devant Freisach, gagna Leoben et porta aussitôt sur les montagnes des détachements qui enlevèrent aux Autrichiens un convoi considérable. Les préliminaires furent signés sur ces entrefaites et mirent fin aux opérations de la 27e.

Le Conseil d'administration de la 27e légère.

4e DEMI-BRIGADE D'INFANTERIE LÉGÈRE.

La 4e demi-brigade d'infanterie légère portait, au commencement de la campagne, le numéro 8 de l'arme. Elle fut embrigadée à Savone le 7 avril 1796, et partit le jour même pour Cadibone. Elle comptait environ 1,200 hommes.

Spectatrice du combat de Montelegino, elle contemplait les masses autrichiennes collées au pied de la redoute, lorsqu'elle fut jointe par la 21e, devenue plus tard la 32e de bataille. Elles se formèrent l'une et l'autre en colonnes, et se tinrent prêtes à marcher.

Montenotte. Elles se mirent en mouvement une heure après minuit, se portèrent sur le flanc droit de la division ennemie entassée devant la redoute de Montelegino. Le chef de brigade Blondeau formait l'avant-garde avec les carabiniers et les grenadiers. Le général Mesnard était à la tête de la 8e, Masséna conduisait la 21e. Arrivée, au point du jour, à la vue de Montenotte, la colonne se divisa. L'avant-garde et la 21e marchèrent droit aux Autrichiens, déjà rangés sur les hauteurs; la 8e prenant un détour s'avança par des sentiers difficiles sur leur flanc droit. L'avant-garde se trouva de la sorte rendue à terme long-temps avant la 8e. Elle se mit aussitôt en bataille, ayant la 21e en seconde ligne, et engagea ses tirailleurs. La 8e cependant gravissait à la course des montagnes escarpées. Elle débusquait successivement les postes ennemis et touchait au terme qu'elle devait atteindre, lorsque les carabiniers, emportés par l'impatience de combattre, se jetèrent en tirailleurs et attaquèrent, soutenus par les grenadiers en bataille. La ligne ennemie fut enfoncée,

mise en fuite ; mais la 8e, encore trop en arrière, ne put lui couper la retraite. Les Autrichiens du reste furent poursuivis avec chaleur par l'aide-de-camp Murat.

Du champ de bataille la 8e marcha sur Carcare ; elle y marcha sans les carabiniers, qui, emportés sur les traces de l'ennemi, se trouvaient à plus de trois lieues de distance. Le général en chef avec son état-major avait joint la demi-brigade ; l'ennemi fut rejeté sur les montagnes. La 8e s'était attachée à ses pas ; elle marchait, combattait depuis vingt-quatre heures ; la nuit était à moitié écoulée qu'elle luttait encore. Enfin, elle fit halte ; mais le jour n'était pas éclos que déjà elle reprenait l'attaque. Elle débusqua l'ennemi de toutes les hauteurs, lui fit une centaine de prisonniers et le rejeta sur Cossaria.

Cossaria. Quoique cerné, Cossaria refusait de se rendre ; la 8e escalada les montagnes qui se trouvent sur la droite de cette position ; elle culbuta les postes ennemis et les mena battant l'espace de deux lieues. Provera, malgré la dispersion de ses troupes, persistait à se défendre ; on décida de lui donner l'assaut. La résolution était fâcheuse : les Autrichiens n'avaient pas de vivres, force était qu'ils se soumissent à la fortune. L'attaque, mal conçue, fut plus mal exécutée encore. L'un s'amusait à fusiller pendant que l'autre escaladait les murs. On échoua faute d'ensemble, et le brave général Danel paya de sa vie cette échauffourée. On se décida enfin au seul parti qu'on aurait dû prendre ; on se borna à bloquer le château, qui ouvrit ses portes dès le lendemain. La 8e en avait à peine pris possession que déjà elle était obligée de se remettre en route. L'ennemi occupait toujours les montagnes qui s'étendent de Cossaria à Cairo. Elle le joignit, la bri-

gade Dommartin s'avança de son côté; elles attaquèrent ensemble et firent 4 à 500 prisonniers.

L'armée avait marché sur Dego. Le chef Blondeau la suivit avec une partie de la demi-brigade. Il la trouva aux prises, s'engagea vivement lui-même avec les carabiniers, tourna la gauche de l'ennemi, s'empara d'une de ses batteries et contribua au succès de la journée. Le reste de la 8e, chargée de le rejoindre, se mit en marche dans la nuit. Le temps était affreux, l'obscurité profonde, la troupe fut long-temps à se débattre au milieu des précipices. Enfin, elle sortit de ce périlleux dédale, et arriva à Cairo par une pluie battante avec trente hommes couverts de contusions.

2e *attaque de Dego.* Les Autrichiens avaient mis le temps à profit. Ils s'étaient jetés sur Dego au milieu du désordre, de la sécurité qu'amène la victoire, et l'avaient enlevé. Le combat était engagé lorsque la demi-brigade se présenta; mais il était encore incertain, elle lui donna bientôt une autre face. Le général Menars, qui la commandait, avait ordre de prendre la droite, de pousser à une redoute qui formait la gauche de l'ennemi. Une colonne aux ordres du général La Salcete était chargée de la tourner. La marche de celle-ci était un peu lente; Mesnard fait faire halte au milieu du feu, afin de lui donner le temps de gagner de l'espace. Mais au lieu de marcher, elle s'arrête; au lieu de se porter sur la redoute, elle interrompt son mouvement. Mesnard pousse en avant; il charge Destaing de se jeter sur l'ouvrage avec un bataillon, et se met en devoir de le tourner avec les deux autres. Destaing, repoussé d'abord, rallie sa troupe à quinze pas de la batterie et lui fait mettre le ventre à terre pour éviter les projectiles. Il n'avait sous la main que 200 hommes, mais la

colonne de gauche était en déroute, celle du centre ne se reformait qu'avec peine à la voix du général en chef. Destaing donna le signal ; sa troupe s'élança comme un trait, enleva la redoute et se jeta sur les derrières des autres positions. Le mouvement fut décisif : les masses autrichiennes n'essayèrent pas de faire une plus grande résistance. Elles abandonnèrent 4,000 prisonniers, 13 pièces de canon, et s'éloignèrent. Le succès de cette attaque fut attribué dans le temps au général Lannes. C'est à tort, le général Lannes ne la commandait pas; il n'arriva qu'au moment où la victoire se décidait. La demi-brigade perdit dans cette affaire neuf officiers et une centaine de sous-officiers ou soldats.

Les Piémontais s'étaient retirés sur le camp retranché de Ceva ; la demi-brigade les attaqua sans pouvoir les enfoncer. Le général Augereau menaça de les tourner, ils fléchirent et passèrent le Tanaro. La division se mit à leur suite; elle gagna Mondovi, Cherasco, et alla s'établir à Larmorrec. Elle se remit en route après quelques jours de halte, et se porta à Salo, entre Alexandrie et Tortone. Arrivée dans cette position, elle multiplia les reconnaissances, ébaucha des redoutes, réunit des matériaux. L'ennemi fut dupe de ces démonstrations; il éleva des batteries, construisit des retranchements, des ouvrages de toute espèce sur la rive opposée. Une contre-marche qui n'avait pas échappé à la sagacité des soldats rendit tous ces apprêts inutiles. L'avant-garde se porta rapidement sur Plaisance et y passa le Pô. La cavalerie autrichienne essaya de l'arrêter; mais elle était seule, sans infanterie, elle s'épuisa en vains efforts.

L'ennemi s'était replié sur l'Adda. L'armée s'avança sur Lodi. Le général en chef avait résolu d'effectuer son passage sur ce point, et voulait redescendre par la rive gauche sur Pizzighetone, qu'il eût été difficile de forcer de front.

L'avant-garde avait franchi le Pô et était en position devant Casale. Elle attaqua vers trois heures. La demi-brigade accourut à son aide et eut bientôt atteint Lodi. Le pont était déjà enlevé, elle passa la rivière et détacha divers pelotons qui firent bon nombre de prisonniers. Le lendemain elle marcha sur Crema; d'où elle se reportait en diligence sur Pizzighetone, lorsqu'elle apprit que cette place était rendue. Elle repassa l'Adda et gagna Lodi. Elle s'attendait à pousser sur Mantoue, mais le général en chef voulait lui laisser reprendre haleine; il la dirigea sur Milan et la chargea de faire le blocus du château.

Elle quitta cette capitale sur la fin de mai. Elle revint à Lodi, où elle changea de numéro. De 8e devenue la 4e de l'arme, elle prit la tête de la division et arriva à Borghetto, sur les pas de l'avant-garde. Ses carabiniers se jetèrent sur l'ennemi, le refoulèrent sur la rive opposée d'une manière si brusque qu'il ne put détruire qu'une des arches du pont. Le carabinier Guignard franchit la coupure. Quelques uns de ses camarades bravèrent la rapidité du courant sans s'inquiéter de la mousqueterie ni de la mitraille. Ils réunirent des portes, assemblèrent des poutrelles, construisirent un nouveau tablier et donnèrent passage à la colonne, qui, abordant les Autrichiens avec son audace accoutumée, les força dans toutes leurs positions. La demi-brigade, animée par le bruit du canon, accourut en

toute hâte ; mais le trajet qu'elle avait à parcourir était trop long, elle n'arriva que pour jouir de la victoire. Elle se porta sur Villafranca, sur Castel-Novo, et déboucha devant Vérone. Le gouverneur, après quelques pourparlers, baissa ses ponts-levis. La 4e s'établit en avant du faubourg Saint-Georges après s'être saisie des portes, des ponts et de la place d'armes.

Le blocus de Mantoue était formé. La division Massena, chargée de le couvrir du lac de Garda à l'Adige, prit position à Torbole, à Rivoli, et l'avant-garde, commandée par le général Joubert, se plaça à la Corona.

La Corona est peut-être la plus belle position que l'armée ait eue à attaquer ou à défendre pendant cette mémorable campagne. Si les neiges encombrent le Montebaldo, elle devient inexpugnable et ne peut être tournée que par Montagna ou Rivoli. Sa droite et son front sont défendus par un ravin qui n'est praticable que sur deux points, qui eux-mêmes sont en quelque sorte hors d'insulte. Sa gauche est fermée par le Montebaldo, qui est inaccessible dans sa pente et n'est abordable sur sa cime que par un ou deux sentiers étroits. Celui de ses versants qui donne sur le lac, tout aussi abrupte, ne peut être atteint que par la route de Malsazena à Montagna. Le versant opposé est presque aussi difficile. De l'un on ne peut attaquer l'autre que par deux sentiers où 100 hommes arrêteraient une armée, et dont le débouché ne peut être défendu avec avantage qu'à Rivoli.

On avait placé la 11e légère à Brentin et à Preabano. C'était une faute : la demi-brigade eût été plus utile à la Corona. Établie dans le canal, elle était perdue du

moment où la Corona était forcée. Mais, si l'on exepte le général Joubert, personne ne sentait l'importance de cette magnifique position. On avait chargé un ingénieur de la reconnaître, et celui-ci, la parcourant dans une matinée, l'étudia avec si peu de soin qu'il prit pour de nouveaux ouvrages une ligne que les Français avaient autrefois occupée sur ce plateau. Il ordonna quelques constructions, et laissa pour les diriger un jeune homme qui, n'ayant du génie que l'uniforme, dépensa beaucoup de temps et d'argent en travaux inutiles ou dangereux. Ceux qui servirent à la défense furent exécutés la plupart sur les plans des chefs de corps. Quelque bonne du reste que fût cette ligne, elle n'avait pas le nombre de troupes nécessaires pour la défendre : elle ne comptait pas 2,000 hommes lorsqu'elle fut attaquée. Une demi-brigade, il est vrai, devait accourir au secours si la chose était nécessaire; mais la Corona ne pouvait être enlevée que par surprise ou de premier choc, et la demi-brigade avait besoin de plusieurs heures pour se rendre sur les lieux. Elle ne pouvait donc être utile.

Expédition sur le col du Campion. L'ennemi était établi en face de la Corona; il avait ses avant-postes sur le col du Campion, et chaque jour il élevait de nouveaux ouvrages, chaque jour il rendait sa position plus forte. Les carabiniers de la 4e furent chargés de troubler ses travaux et se mirent en marche au milieu de la nuit. Ils dépassèrent le col sans être aperçus, surprirent, enlevèrent la montagne connue dans l'armée sous le nom de Casque. Ils culbutèrent les postes qui la couvraient, firent mettre bas les armes aux uns, précipitèrent les

autres à travers les rochers et ruinèrent les ouvrages. La position ne valait pas celle de la Corona, elle fut évacuée. L'ennemi la couvrit de nouvelles constructions; on attaqua de nouveau, on enleva redoutes, camps, bagages, et 500 prisonniers.

Attaque de la Corona. La colonne fut attaquée à son tour. Elle prit le change sur les mouvements, les desseins de l'ennemi; elle crut, en le voyant lever son camp, qu'il se mettait en retraite. Il était loin d'y songer; il faisait filer ses troupes par la cime du Montebaldo. Au point du jour il dispersa les avant-postes, se jeta sur le poste principal, qui n'était pas suffisamment gardé, et poussant en avant, il ouvrit l'attaque sur deux colonnes. Ici la scène changea de face : il fut repoussé, battu, mis dans un affreux désordre. Il revint à la charge, fut rompu de nouveau, et courait risque de se voir arrêté lorsqu'une colonne de 3,000 hommes, descendant sur Valfresco, aborda vivement le 3e bataillon de la 4e. Celle qui attaquait le front de la gauche profita de la circonstance : elle força un petit sentier éloigné du champ de bataille et obligea grenadiers et chasseurs de faire un mouvement rétrograde.Ceux-ci se replièrent sur une batterie qui se trouvait à 5 ou 600 pas en arrière. L'ennemi, ne pouvant pas les débusquer, se jeta sur le 2e bataillon, qui, pris en flanc et en queue, fut cerné après une résistance énergique. Les carabiniers de la demi-brigade, ceux de la 11e, qui étaient un peu plus bas, montrèrent la même constance. A la fin cependant, la troupe comprit que la position n'était pas tenable; elle laissa 200 hommes dans les redoutes, et s'avançant la baïonnette haute, elle s'ouvrit passage à travers les rangs autrichiens. La

18e légère accourut au secours, mais toutes ressources étaient épuisées lorsqu'elle se présenta ; la 4e continua son mouvement. Du reste elle dut être flattée de la relation que les Autrichiens firent de ce combat. Ils l'avaient attaquée avec 15,000 hommes, ils l'avaient complétement cernée, et pourtant ils n'avaient pu ni la prendre ni même intercepter sa retraite, et ce qui n'était pas moins rare, elle leur avait mis 1,200 hommes hors de combat. Il est vrai qu'elle-même en avait une centaine morts ou blessés, et qu'elle en avait laissé 150 dans les mains de l'ennemi.

La demi-brigade s'établit partie à Rivoli partie à Caprino, et déploya dans cette position une constance à toute épreuve. Trois fois elle chargea les Autrichiens à la baïonnette, et trois fois elle les chassa d'un hameau dont ils s'étaient emparés sur sa gauche, puis gagna la butte de la Croix. L'ennemi voulut la suivre ; elle fit demi-tour, se jeta sur lui et le culbuta. La nuit était close, la division alla s'établir sur les hauteurs qui s'étendent de Campana à Guarda, où la demi-brigade la joignit le lendemain.

Affaire du 30 juillet. L'ennemi avait employé la matinée à se former, à manœuvrer dans la plaine ; à midi il poussa en avant et marcha sur la division. L'avant-garde, commandée par le général Joubert, reçut l'attaque et la repoussa avec vigueur ; mais à sa droite, dans la gorge de Campana, se trouvaient deux bataillons de la 11e de bataille. Ces bataillons fléchirent à la vue de quelques centaines de hulans, revinrent à la charge, se prirent encore de frayeur et abandonnèrent l'artillerie, qui pourtant n'était pas attaquée, qui fut même plus d'une heure encore avant de se mettre en retraite.

Cette folle terreur faillit devenir fatale à la 4ᵉ. En pleine sécurité sur sa droite, elle marchait dans ce moment même à l'ennemi et le mettait en déroute pour la seconde fois; elle se trouva débordée et fut obligée de charger encore pour se frayer passage. Le tumulte se propagea, le désordre devint général. Accouru au milieu de la débandade, Massena essaya de l'arrêter; les généraux, les chefs de corps joignirent leurs efforts aux siens. La troupe, un peu rassurée par leur présence, commençait à reprendre du calme; mais cinq hulans paraissent, la terreur n'a plus de bornes, et ces hommes naguère si braves, ces hommes qui tout à l'heure eussent défié l'armée autrichienne tout entière, s'éloignent comme un troupeau de daims. Un officier, l'intrépide Germain, essaie alors ce que cette multitude éperdue n'ose entreprendre. Il se jette au-devant des hulans; il en blesse trois et les met tous les cinq en fuite. Il est lui-même couvert de coups de sabre, mais il a arrêté une charge malheureuse, il a garanti la division qui fuyait éperdue.

Cependant la brigade du général Victor était toujours aux prises. Placée sur les bords du lac, elle continuait de combattre et opposait à l'ennemi une résistance opiniâtre. La nuit vint à son aide; elle gagna Castel-Nuovo, où était la division; mais elle le gagna aux dépens du 3ᵉ bataillon de la 4ᵉ. Victor le retint d'autorité, le chargea de garder les positions qu'il devait défendre et disparut. Heureusement les paysans vinrent au secours de la troupe ainsi compromise; ils lui firent prendre des chemins détournés et la conduisirent à Peschiera, où elle rejoignit la demi-brigade.

Bataille de Lonato. L'armée se dirigea le 1ᵉʳ août sur

Brescia, prit position le 2 sur les hauteurs qui vont de Castillon à Salo. L'avant-garde, qui ne se composait que de la 4ᵉ et des carabiniers de la 11ᵉ, s'établit à Lonato. Malheureusement elle n'avait plus le général Joubert pour la commander.

Les Autrichiens passèrent la nuit à faire leurs dispositions d'attaque. Une colonne fila par la gauche, deux autres se formèrent en face, à une portée de canon. Tous ces apprêts étaient d'heure en heure signalés au général Pigeon, qui sans doute les transmettait avec la même exactitude au général Massena. Cependant les heures s'écoulaient, et la belle ligne de Lonato, sur laquelle les troupes étaient disséminées, restait sans défense. Enfin, le jour parut, l'ennemi ouvrit le feu et déborda sur l'avant-garde. Du premier coup celle-ci se trouva placée dans une position pénible. Quatre compagnies de carabiniers fermaient la route de Lonato, deux autres établies à gauche défendaient le chemin qui mène au plateau. Les trois bataillons de la 4ᵉ, trop faibles pour garnir le vaste espace qu'ils ont à garder, suivent les mouvements de l'ennemi; ils l'arrêtent, ils le repoussent partout où il se présente. Quoique battue par une nombreuse artillerie, cette poignée de braves reste impassible et ne se laisse pas ébranler. Enfin, les Autrichiens, cessant d'attaquer de front, se portent sur la droite. Le chef de la 4ᵉ n'est pas long-temps à pénétrer leurs vues; il voit qu'il va être pris en flanc et qu'il est hors d'état de résister si la division n'accourt; mais il a beau attendre, examiner, il n'aperçoit aucun nuage de poussière, et se convainc qu'il ne doit compter sur aucun renfort. Il cherche alors la position la plus propre à couvrir son flanc : il y jette 12 compa-

gnies, en range 4 sur son front, et place les 8 autres en seconde ligne. Ces dispositions ne sont pas achevées que déjà 6,000 Autrichiens gravissent le coteau; les uns marchent sur la 4e, les autres cherchent à saisir ses derrières. Le feu s'engage, toute l'économie du combat est aussitôt changée. Au lieu de pousser en avant, la 1re colonne ne songe qu'à fusiller; l'autre revient sur ses pas et se jette sur la seconde ligne. Celle-ci est rompue, poussée en désordre sur la première, où elle répand le trouble qui l'emporte. Alors s'engage une mêlée épaisse: les compagnies de la 4e ont d'abord l'avantage, mais la première colonne autrichienne fond sur elles. Pressées en tête et en queue, elles ne peuvent soutenir le choc; elles se fraient la voie avec peine et s'échappent en laissant bon nombre de prisonniers. Elles vont se rallier derrière la seconde ligne, se mettent successivement en retraite, mais ne cèdent jamais qu'elles ne soient tournées. Il y avait cinq heures que le combat durait, et la division ne paraissait point. Enfin, un nuage de poussière se montra sur la route. La troupe se ranima, elle se mit en devoir de prolonger la lutte, d'arrêter l'ennemi, de le contenir encore; mais la chose n'était plus possible. Les compagnies de carabiniers qui combattaient en avant de Lonato, épuisées de fatigues et de munitions, avaient été rejetées dans la place. Celles qui tenaient les hauteurs venaient elles-mêmes d'y être refoulées, et les Autrichiens les pressaient de toutes parts. La 4e se forma alors en colonne serrée, et essaya de rejoindre la division. Chargée aussitôt par la cavalerie, elle la reçut avec calme, joncha la terre d'hommes, de chevaux, mais elle n'en restait pas moins dans une position pénible lorsque l'apparition inopinée du 15e dra-

gons la dégagea. Elle se mit aussitôt en devoir de reprendre la position qu'elle avait perdue, et se dispersa en tirailleurs. Elle était soutenue par la division en colonnes ; elle n'employa à culbuter l'ennemi que le temps qu'il lui fallut pour l'atteindre. Le chef de brigade Destaing traversa Lonato avec ses éclaireurs et enleva une masse de prisonniers. Le mouvement du combat l'avait porté sur une butte ; il aperçoit de là ceux qu'on lui a faits à lui-même. Il les aperçoit qui s'éloignent sous l'escorte d'un escadron de cavalerie et gagnent Desenzano. Il court à Junot, qui se trouvait à quelque distance avec une quinzaine de guides, et lui propose de charger une masse de hussards qui intercepte la route. Junot marche au groupe, Destaing l'appuie avec une vingtaine de tirailleurs à pied ; le 15e de dragons survient, ils fondent tous ensemble sur les hussards, et poussent à Desenzano. La colonne qu'ils voulaient dégager n'y était plus, ils la suivent, se jettent chemin faisant sur un corps ennemi, et lui prennent six pièces de canon. Le succès les enhardit, ils fondent sur l'escorte ; l'un attaque la cavalerie, l'autre serre l'infanterie et lui fait mettre bas les armes. Junot, atteint de plusieurs coups de sabre, était hors de combat ; Destaing prit sa place et poussa les hussards avec vigueur ; mais presque aussitôt blessé lui-même, il se retira avec une vingtaine de dragons qui lui restaient, et rejoignit le gros du régiment sur la route de Desenzano, où il s'était replié, laissant la voie libre aux cavaliers ennemis, dont une partie cependant fut prise par les prisonniers qui venaient d'être délivrés.

L'ennemi perdit dans cette affaire 2,000 prisonniers, et eut 2,000 hommes hors de combat. La demi-brigade

eut six officiers et une centaine de volontaires tués ou blessés.

La colonne qui s'était jetée sur les derrières de l'avant-garde se présenta le lendemain devant Lonato. Arrivée par la route de Brescia, elle somma les troupes du général Victor, dont la 4e faisait partie, de mettre bas les armes. Le général en chef survint au moment même où le parlementaire se présentait. Il le reçut avec la fermeté, avec la présence d'esprit qui lui étaient propres, et comme on sait, il le chargea d'aller rendre à son chef la sommation qu'il lui apportait; mais ce qu'on ne sait pas, et ce qui pourtant mérite d'être recueilli par l'histoire, c'est que l'officier autrichien était à peine congédié que Bonaparte, se jetant lui-même au milieu de la colonne impériale, alla lui faire déposer les armes. Il n'avait cependant avec lui que 1,200 hommes, et les Autrichiens en comptaient 4,000.

La 4e continua de faire l'avant-garde. Elle prit part aux affaires de Solferino, de Pui Vesano et gagna Rivoli. L'ennemi occupait encore la Corona et le canal de l'Adige. Elle reçut ordre de marcher sur lui. La chaleur était suffocante, le soldat fut bientôt exténué. On ne lui laissa pas néanmoins le temps de reprendre haleine; on le poussa en avant, on le lança de front contre un rocher taillé à pic. Il n'avait que 150 hommes en tête, mais ces 50 hommes étaient hors d'atteinte, et, comme l'aigle du haut de son aire, ils choisissaient leur temps et leurs ennemis. En quelques minutes une partie des assaillants se trouva hors de combat; l'autre, rebutée de cet inutile carnage, refusa de se faire plus long-temps décimer. Massena prit alors l'attaque en main; il laissa à la troupe le temps de recueillir ses forces, et tourna

le rocher. La 4e s'avança en bataille; elle attaqua les retranchements de front et les enleva. Trois pièces de canon, 200 prisonniers, une position formidable ne lui coûtèrent que six hommes, tant est puissante la bonne direction des forces.

Expédition de Trente. L'armée se mit en mouvement le 2 septembre 1796. La division Massena, chargée d'enlever les positions de la rive gauche de l'Adige, passa ce fleuve à Paolo. L'avant-garde, composée des 4e, 18e demi-brigades et du 5e régiment de dragons, rencontra l'ennemi en avant de Borghetto. Elle le chassa du village, des postes qu'il occupait, et le rejeta sur Alla. Alla était couvert de bons retranchements, les tirailleurs firent prévenir la colonne et s'engagèrent. Les Autrichiens, qui avaient aperçu leur faiblesse, fondirent sur eux et cherchèrent à les refouler au-delà du défilé qui avait été franchi. La résistance fut vive : une partie du 5e dragons mit pied à terre, les carabiniers chargèrent avec leur vigueur accoutumée. Un détachement de l'avant garde eut le temps d'accourir. La troupe reprit l'attaque; les retranchements, le village furent enlevés d'élan, et les Autrichiens, poursuivis jusqu'à Saint-Valentino. Deux compagnies de la 4e se portèrent le lendemain sur cette position importante, trois autres gravirent les rochers qui la dominent, le reste de la demi-brigade suivit les bords de l'Adige. L'ennemi fut mené battant jusqu'à Roveredo. Les carabiniers, les chasseurs descendus de la montagne, joignirent leur drapeau et prirent la tête de la colonne qui débouchait devant la Pietra.

La Pietra est une position formidable. L'Adige, qui dans ce lieu se rapproche de la chaîne, ne laisse que la

largeur de la route, et la route est fermée, défendue par un château que dominent des rochers perpendiculaires. La route était garnie de canons, de cavalerie, et le château, les rochers remplis de soldats, parfaitement couverts.

Le général en chef fit lui-même les dispositions d'attaque. Il porta les carabiniers de la 4e, ceux de la 18e sur les rochers de droite, engagea la 4e le long de l'Adige, et gardant un détachement de 100 hommes : « Vous allez, leur dit-il, passer entre le château et les rochers; vous essuierez deux coups de mitraille, peut-être même serez-vous faits prisonniers, mais vous serez promptement délivrés. Marchez! » Ils marchèrent, le château fut pris, la montagne enlevée et la retraite interceptée. L'armée autrichienne voulut accourir au secours de ses ouvrages, mais le général Bonaparte porta le 1er de hussards en ligne; ce régiment, lancé à propos, acheva la déroute et fit mettre bas les armes à plus de 3,000 hommes. Le succès l'avait enhardi; il poussa trop loin et essuya une décharge qui coucha par terre le chef de brigade Carové et le général Dubois; mais aidé de quelques chasseurs qui accoururent à son aide, il reprit la poursuite et arriva sous les murs de Trente. La cavalerie ennemie voulut vainement lui disputer la possession de cette ville; les carabiniers de la 4e venaient de le joindre, il la poussa au loin.

Au lieu de gagner Bolzano, Wurmser s'était jeté dans le canal de la Brenta. Les divisions Massena et Augereau se mirent sur sa trace; mais dans des défilés comme ceux qu'il fallait franchir, les têtes de colonne seules pouvaient agir. Les troupes d'Augereau firent les frais de l'expédition; elles forcèrent les postes,

enlevèrent 5,000 prisonniers et débouchèrent dans la vallée de Bassano. La division Massena put alors prendre son essor. Elle suivit Wurmser à marches forcées, dépassa le Montebaldo, atteignit Ronco. Il était temps; quelques carabiniers avaient à peine passé l'Adige avec le général en chef, qu'un parti de cavalerie autrichienne s'y présenta. Il fit volte-face, la division pressa son passage et l'acheva dans la nuit.

Affaire de Cerea. Une foule de soldats étaient en arrière. La division se mit néanmoins en marche et s'avança sur la route de Legnago. L'avant-garde, composée du 10ᵉ de chasseurs, du 15ᵉ de dragons, commandés par Murat, éclairait les routes latérales. Le 1ᵉʳ de ces deux régiments ne tarda pas à rencontrer les hussards de Wurmser, et s'engagea avec eux sur la route d'Imola; le général Pijeon prit celle de Cerea, laissant un bataillon sur la premiére pour observer l'ennemi. Le général Murat suivit la même voie après avoir jeté, sur les chemins de la gauche, des partis qui avaient ordre de charger vivement les Autrichiens. Ils les joignirent en effet, fondirent sur eux en avant de Cerea, et les poussèrent jusqu'au village; là étaient des forces considérables, les dragons furent ramenés. Ils se rallièrent à leurs pièces, prirent de nouveau la charge et enlevèrent le pont de Cerea. Le général Pijeon crut devoir les soutenir. Il mit à la course sa troupe déjà exténuée, et s'avança au secours de la cavalerie. Celle-ci poussa à l'ennemi, fut de nouveau ramenée et se rallia de nouveau à son artillerie. Une trentaine de carabiniers arrivaient en ligne, ils se jetèrent sur le village et y prirent position. Le général Pijeon ne tarda pas à les suivre; mais il n'avait cessé de presser sa

marche, il n'avait pas 200 hommes quand il arriva. Cependant, sans les rallier, sans leur laisser reprendre haleine, il les engage, les disperse, les lance à travers le village. La tentative, d'abord heureuse, l'enhardit, il pousse sur la tête de la colonne ennemie, qui se déploie et recueille les fuyards. Il est reçu par une fusillade des plus vives; la cavalerie le devance et s'empare du village. Alors commence la déroute la plus entière qu'on ait jamais vue, déroute facile à prévoir, puisqu'au lieu de serrer la troupe, on l'avait présentée au combat exténuée, décousue. La division, dispersée sur trois lieues de route, regagna Ronco, et Wurmser fila sur Mantoue. La colonne se remit en marche le lendemain; elle traversa Cerea, où elle ne trouva personne, alla bivouaquer au-delà de Sanguinetto, et s'avança le 14 sur Saint-Georges. L'avant-garde, accrue de la 29e légère et du 6e bataillon de grenadiers, se mit en bataille sur la grande route, les trois demi-brigades à droite dans les champs. Les carabiniers avaient en tête une cavalerie nombreuse; ils s'embusquèrent derrière un fossé, à l'angle des anciennes fortifications, laissèrent approcher les hulans, et, ouvrant inopinément le feu, couvrirent la route d'hommes et de chevaux. Cette troupe impétueuse courut à la charge et fut accueillie de la même manière; mais beaucoup moins engagée cette fois, elle essuya une perte beaucoup moins forte. La demi-brigade combattit avec le même succès; elle repoussait vivement les Autrichiens dans leurs ouvrages lorsqu'elle fut prise en flanc par un corps considérable. Elle passa aussitôt un large ruisseau dont il s'était couvert, elle le culbuta et le mena battant jusqu'à Saint-Georges, où quelques chasseurs entrèrent avec lui. Les troupes qui

avaient la gauche fléchirent malheureusement sur ces entrefaites. La 4e fut obligée de se replier sur la 29e; l'ennemi se jeta dans la lacune que le mouvement produisit; les carabiniers furent tournés, enlevés et rudement traités pour la résistance qu'ils avaient faite.

La 4e cependant continuait de se battre avec succès. Elle avait couvert de feux un escadron de hulans, poussé au loin un régiment de cuirassiers. L'action semblait à terme et la victoire près de se déclarer lorsque la gauche, qui n'avait pas un homme à cheval devant elle, s'imagina que la cavalerie la tournait. Un cri d'alarme partit de ses rangs; elle se mit en déroute, tout fut entraîné. Les hulans accoururent alors; ils se répandirent comme un torrent au milieu des colonnes éperdues, et firent un grand nombre de prisonniers. La 4e réussit enfin à se rallier; elle s'établit sur la route, opposa à l'ennemi une résistance dont il ne put triompher. Le caporal Gausserant, avec une douzaine de chasseurs, présenta la baïonnette à une colonne de hussards, et la contraignit de rétrograder. La demi-brigade ne comptait plus alors que 200 hommes; 500 étaient restés sur le champ de bataille ou gisaient sur le lit de douleur; 500 étaient prisonniers Les officiers avaient été maltraités d'une manière particulière; presque tous étaient tués ou blessés, il n'en restait pas deux en état de combattre.

Toute mutilée qu'était la 4e, elle ne craignit pas cependant de se présenter encore dans l'arène. Elle avait rafraîchi ses cartouches, elle poussa en avant et s'empara d'une butte voisine de Saint-Georges. Elle y fut aussitôt attaquée; des masses d'infanterie et de cavalerie se précipitèrent successivement sur elle, mais elle resta iné-

branlable et ne céda le terrain que lorsqu'elle eut ordre de le céder. Le lendemain elle fut chargée de faire ce que les carabiniers avaient fait la veille. Elle reçut ordre de s'établir sur la grande route, de s'y mettre en mesure contre la cavalerie et d'avancer, si l'on s'engageait à Saint-Georges; mais Saint-Georges fut presque aussitôt enlevé; elle se porta sur la gauche, où elle contribua à la défaite des cuirassiers.

Elle se rendit à Legnago à la suite de cette affaire. Les prisonniers qui lui avaient été enlevés à Cerea, à Mantoue, rentrèrent dans ses rangs; les blessés que l'art et la nature avaient rétablis la joignirent; en quelques jours elle présenta une force de 600 hommes. Le général en chef vint la passer en revue; il loua son courage, déplora ses pertes et réveilla, par ses flatteuses paroles, l'énergie dont elle avait si souvent fait preuve.

Départ de Legnago. Alvinzi débouchait; l'armée française s'avança sur la Brenta. La 4e, chargée de prendre la tête de la division Augereau, quitta Legnago par une pluie battante et se mit en marche au milieu des boues et de l'obscurité. Le soldat, hors d'état de se conduire, se jetait de fossé en fossé; la voix était le seul moyen de ralliement.

Rendue à Montebaldo, la demi-brigade reçut une autre destination, et gagna Rivoli, où elle arriva le 10. Le général Vaubois était en pleine retraite, et la Corona encore inoccupée; la 4e poussa une reconnaissance sur le col du Campion, et le général Joubert s'établit à Rivoli et à Caprino avec le reste de la division.

Retraite de Rivoli. Le général en chef retira une partie des troupes de la division pour renforcer la ligne de l'Adige. La Corona fut évacuée, par suite de cette dispo-

sition, dans la nuit du 14 au 15 novembre. Le général Vaubois se porta avec deux demi-brigades et la cavalerie à Bussolengo, d'où il couvrait l'Adige et se trouvait à portée de Vérone. L'ennemi s'étendit de Saint-Marc à Passon; c'est dans cette position respective que les troupes reçurent la nouvelle de la bataille d'Arcole.

17 *novembre*. La distribution des troupes ne fermait pas les débouchés de la gorge. La droite, composée des carabiniers et de la 22e légère, défendait le front de Rivoli, au grand ravin qui en sépare le plateau. Au centre, la grande route était gardée par la 4e légère et une pièce d'artillerie. La 17e occupait les buttes à gauche. Ces troupes composaient la brigade Joubert; celle du général Valette, formée de la 85e de bataille, était rangée à gauche sur les hauteurs qui dominent le bassin de Caprino. La ligne ennemie avait sa droite appuyée à la chute du Montebaldo, son centre aux crêtes de Sainte-Marie, sa gauche avec sa cavalerie dans le canal de l'Adige.

L'attaque s'ouvrit au point du jour par le feu d'une batterie placée au-delà du fleuve, en face du plateau. En même temps une première colonne déboucha par la grande route avec quelques pièces de trois; une autre s'avança au centre et marcha sur la position qu'occupait la 17e; enfin, une troisième, partant de la droite de l'ennemi, se dirigea par les crêtes sur la 85e. La colonne du centre arriva la première et emporta les retranchements de la 17e, au moment où celle de gauche commençait à se déployer devant la 4e. Le général Joubert rallia la 17e. Destaing, à la tête de deux de ses bataillons, s'avança à la rencontre de la ligne ennemie qui arrivait à lui. Il la chargea à la baïonnette et la dis-

persa. La 17e, se jetant presque simultanément sur celle qui lui était opposée, la mit aussi en déroute. Les deux demi-brigades la suivirent avec vigueur et lui firent 500 prisonniers; le reste alla se rallier derrière la seconde ligne : la colonne qui attaquait la 85e se trouva ainsi placée entre deux feux; cette situation ralentit d'abord son mouvement et la décida bientôt à la retraite.

L'affaire eût fini là, tout ce qui était dans la plaine eût été pris ou jeté dans le canal de l'Adige, si la 85e eût poursuivi l'ennemi avec la même vivacité que les deux autres demi-brigades; mais elle ne poussa en avant qu'un bataillon, qui refusa même de descendre le coteau. Le général Joubert fut obligé de rentrer dans ses positions. Il écrivit aussitôt au général Valette, et lui manda que si les Autrichiens reparaissaient, ce qu'il y avait de mieux à faire était de les charger avec les deux brigades réunies. Les Autrichiens en effet ne tardèrent pas à reparaître. Dès qu'ils furent revenus de leur stupeur, ils reprirent l'attaque et s'avancèrent dans le même ordre qu'ils s'étaient présentés d'abord. La 17e les reçut derrière ses ouvrages; la 4e, qui n'était pas retranchée, courut au-devant d'eux et les culbuta comme la première fois; mais la 85e restant immobile, elles furent encore contraintes de faire halte pour ne pas être prises en flanc, et regagnèrent leurs positions. Elles laissèrent toutefois un bataillon de la 4e à l'angle de la route où commence le grand ravin. Ce bataillon gênait les mouvements des Impériaux; une cavalerie nombreuse s'avança pour le débusquer, mais elle était obligée de défiler devant son front, le ravin entre deux; un feu de file bien nourri la força de s'éloigner Les choses allaient moins bien à la gauche : la 85e per-

dait du terrain et ne faisait rien de convenable pour remédier au mal. Elle avait sur son flanc droit une poignée de tirailleurs qui la fusillaient à bout portant; 100 hommes descendus du coteau eussent suffi pour prendre ou mettre en fuite cette troupe audacieuse, elle ne les envoya pas. Elle n'avait fait jusque là que de faux mouvements; plusieurs fois, au lieu de présenter le front à l'attaque, elle lui avait offert le flanc: cette maladresse amena le désordre. La demi-brigade ne forma plus qu'une foule disséminée, une foule dont l'allure fut constamment rétrograde. De temps en temps se groupaient quelques braves, de temps en temps une irruption subite semait le trouble dans les rangs autrichiens; mais ces élans de courage n'étaient pas soutenus, et ceux qui d'abord avaient porté la confusion au milieu des colonnes ennemies étaient eux-mêmes refoulés sur celles qui pliaient. La gauche de la 17ᵉ se trouva bientôt découverte. Assaillie par des masses formidables, la demi-brigade fut obligée de céder. Il fallut rappeler le bataillon placé en avant, bataillon qui jusque là avait contenu la colonne que la 4ᵉ avait en face.

Cette colonne voulut profiter de la circonstance; elle essaya une troisième fois de se déployer, mais elle fut encore contenue par la mousqueterie et la mitraille. La cavalerie impériale se présenta à son tour et ne fut pas plus heureuse. Elle fila alors par sa droite, un bataillon de la 4ᵉ la suivit et la tint à bonne distance. La déroute de la 85ᵉ continuait, la 17ᵉ fut contrainte de se retirer. Le général Joubert, voyant qu'il n'y avait pas moyen de relever le combat, profita de la résistance qu'opposait la 4ᵉ légère pour évacuer les redoutes de Rivoli. Cela fait, la demi-brigade se mit en retraite; elle fit son mouve-

ment en échelons, menant sa pièce à la prolonge, et se joignit à la 17e pour contenir encore l'ennemi. Elle se flattait que la 85e s'arrêterait quelque part et que les troupes de Bussolengo arriveraient enfin. Il n'en fut rien. Quelques tirailleurs qui s'étaient jetés à la suite de la 85e suffirent pour la pousser au loin. La colonne qui avait mis cette demi-brigade en déroute se porta sur le flanc gauche de la 4e, qui , toujo attaquée de front par celle du centre, était encore menacée par celle qui, déjà repoussée trois fois, se présentait encore, soutenue par une cavalerie nombreuse.

Le général Joubert, voyant se développer une attaque si formidable, concentra la 4e sur la route pour attendre les troupes qui défendaient Rivoli; mais ces troupes gagnèrent les hauteurs qui dominent le village, la demi-brigade se trouva réduite à ses propres forces. La pièce qu'elle avait ramenée arrêta encore la colonne qui s'avançait par la grande route et la rejeta sur celle du centre; ces deux colonnes réunies marchèrent alors de conserve, elles poussèrent sur le flanc de la demi-brigade tandis que la troisième faisait irruption sur ses derrières et cherchait à lui couper la retraite. La 27e légère arrivant de Bussolengo débouchait; Joubert croyant qu'elle arrêterait cette colonne, fit tête aux deux autres et se retira au petit pas vers les hauteurs de Rivoli. Malheureusement la 27e était disséminée, décousue, lorsque les Autrichiens se présentèrent. Elle voulut se mettre en avant en bataille, mais en marche par le flanc, elle le fit avec lenteur, elle s'arrêta même en partie à la vue de la 85e qui fuyait toujours devant une poignée de tirailleurs. Ainsi surprise, brisée dans son mouvement, la 27e ne put

soutenir le choc; elle fut rompue, perdit une foule de prisonniers et laissa enlever son chef ainsi que le général Fiorella. Le général Valette fut pris de son côté avec quelques officiers qui cherchaient à se sauver.

La grande route se trouvait coupée, la 4e n'eut plus qu'à gagner en toute hâte les hauteurs de Rivoli; la cavalerie autrichienne s'élança sur ses pas, tout ce qui ne fit pas diligence fut enlevé. Le chef de brigade rallia une partie de sa troupe, avec laquelle il força le passage en perdant quelques prisonniers. Un autre détachement se réunit à la butte de la Croix, mais il ne put se faire jour, et fut contraint de mettre bas les armes. Le général Joubert s'échappa avec une vingtaine de cavaliers et quatre ou cinq officiers montés, à travers les hulans et les tirailleurs ennemis. La demi-brigade perdit dans cette affaire la moitié de ses officiers et 120 sous-officiers ou volontaires, qui furent tués ou pris. Les chefs de bataillon Bribas et Marchand étaient au nombre des derniers.

Retraite sur Peschiera. La colonne se rallia à la Sega, puis gagna Peschiera, qu'elle traversa sans être inquiétée. Le 29 au matin, la 4e se porta avec un détachement de cavalerie sur la route de Castel-Nuovo, pour couvrir les approches de la ville et éclairer les mouvements de l'ennemi. Elle rentra à Peschiera, suivit la division sur Borghetto, passa le Mincio et se rendit à Villafranca. Le général Massena venait d'y arriver avec ses troupes. Les deux divisions s'avancèrent à la rencontre du corps ennemi qui descendait du Tyrol sous les ordres de Davidowich.

Affaire du 21 novembre. La 4e était détachée sur la droite; elle aperçut bientôt les feux de l'ennemi en

position dans le bassin. Elle marcha sur Puyvesano, descendit à la Sega, où elle joignit un détachement du 1er de hussards. Les carabiniers, qui étaient en tête, furent attaqués en avant du village par un gros de hulans. La 4e se déploya entre la route et la montagne, et marcha dans cet ordre à l'ennemi, qu'elle rejeta de l'autre côté du ravin. Destaing plaça un de ses bataillons sur les bords de ce ravin, et, formant les deux autres en colonne, passa le pont, suivi par le 1er de hussards, qui se déploya à la gauche de la grande route, chassa au loin quelques escadrons de hulans qui cherchaient à l'arrêter, et se trouva maître de la plaine. La fusillade faisait des progrès sur les montagnes de la gauche; il prit à droite et poussa sur celles de Rivoli. Voulant tâter une triple ligne d'infanterie dont la présence gênait les mouvements des hussards, Destaing appela à lui son 3e bataillon, fit défiler deux ou trois fois la même troupe par les ravins, puis se forma sur un seul rang derrière des murs et des haies. La première ligne autrichienne n'était guère plus nombreuse que les troupes qu'il menait lui-même; il crut pouvoir l'attaquer. Il répandit des tirailleurs dans les rochers, multiplia les feux, poussa, enfin, deux bataillons en avant. Au lieu de l'attendre de pied ferme, les Impériaux se mirent immédiatement en retraite; il comprit qu'ils n'avaient d'autre but que de couvrir Rivoli jusqu'à ce qu'ils eussent réuni leurs colonnes et gagné l'Adige ou le Passon; il donna à l'attaque une impulsion plus vive, plus animée. Il montra des têtes de colonne à l'issue de plusieurs ravins, lança les carabiniers en tirailleurs avec ordre de suivre, d'inquiéter l'ennemi dans tous ses mouvements. Puis il s'avança avec deux bataillons sur

la ligne autrichienne, qui s'éloigna comme la première fois; il se jeta sur elle et la talonna tant que dura sa retraite, qui, du reste, se fit en ordre et par échelons. Le 1er hussards eût pu charger, culbuter les hulans qu'il avait en face. Destaing engagea à diverses reprises Picard à marcher. Les hussards le demandaient à grands cris. Quelles considérations arrêtèrent leur chef? On ne sait, mais il resta immobile.

Les Autrichiens, parvenus à la dernière butte, cherchaient encore à faire résistance. La 4e poussa deux bataillons sur eux et porta l'autre sur leurs derrières. Tout s'enfuit en désordre sur Rivoli. Les carabiniers, les tirailleurs se jetèrent à la traverse. Deux bataillons accoururent leur prêter main-forte; le village fut enlevé; 7 à 800 hommes qui n'avaient pu le traverser à temps furent vivement poursuivis. Les batteries ennemies firent feu, couchèrent une centaine des leurs sur la poussière. Le reste mit bas les armes et fut fait prisonnier.

La 4e arriva au pied des hauteurs de Saint-Marc. Joubert la joignit presque aussitôt. La vallée de l'Adige fut saisie. Ce qui était encore vaguant dans la plaine se trouva coupé. Ainsi, les mêmes troupes qui, trois jours auparavant, avaient été forcées, suffirent pour battre l'ennemi qui les avait mises en fuite; les autres ne brûlèrent pas une amorce. C'est que dans ces dernières affaires Joubert commandait, et que tout marchait d'ensemble.

Joubert prit bientôt après le commandement de la division. Il fit fortifier le plateau de Rivoli, et mit le plus grand ordre dans le service. Le général en chef, de son côté, donna un soin particulier à l'organisation des

troupes. Il fit des promotions, récompensa le mérite et la bravoure, ranima l'énergie de l'armée qui commençait à s'affaiblir. Tous les corps furent renforcés. La demi-brigade reçut pour sa part 200 recrues et fut rejointe par un détachement qu'elle avait sur les vaisseaux.

Attaque du 12 janvier 1797. Alvinzi avait réparé les pertes qu'il avait faites à Arcole, à Rivoli. Il avait réorganisé ses troupes et s'avançait avec une nouvelle armée plus belle et plus nombreuse. Trop faible pour lui résister sur tous les points, le général Bonaparte s'était concentré à Vérone, et attendait le développement du plan de son adversaire, lorsque la Corona fut attaquée le 12 janvier 1797. Comme les neiges rendaient le col de Campion peu praticable, qu'une partie des forces autrichiennes était obligée de remonter l'Adige par un chemin étroit et difficile, le mouvement d'Alvinzi fut lent, et le général Joubert put se rendre à la Corona avec des troupes suffisantes. Le feld-maréchal attaqua avec 12 à 15,000 hommes; l'action fut vive, meurtrière; on en vint plusieurs fois à l'arme blanche, mais la 4e et la 17e entre autres montrèrent une contenance si ferme que l'ennemi arrête sur toute la ligne s'épuisa en vains efforts. A la fin du jour, le feu fit halte, et les deux colonnes bivouaquèrent en présence.

Retraite sur Rivoli. Le général Joubert apprit dans la nuit qu'une colonne ennemie filait sur Montagna, qu'il avait été obligé de dégarnir. Il apprit qu'une partie de cette colonne avait, malgré les neiges, surpris un bataillon qui se trouvait à Montebaldo; enfin, que des forces considérables menaçaient Rivoli. Il ordonna sur-

le-champ l'évacuation de la Corona et alla s'établir, la droite, à la chapelle Saint-Marc, le centre, sur les hauteurs de Saint-Martin, et la gauche sur celles de Caprino.

Alvinzi, de son côté, se porta en avant du Passon, où il se déploya, usa le temps en vaines dispositions. Le général en chef connaissait maintenant les vues de son adversaire. Il poussa sur Rivoli. Les troupes de Joubert, qui commençaient à se mettre en retraite, reçurent ordre de faire volte-face, de reprendre de suite les positions qu'elles avaient quittées.

Bataille de Rivoli. La 4e s'achemina sur la chapelle Saint-Marc, força le poste qui l'occupait, et se mit en bataille. Les carabiniers, soutenus par le 1er bataillon, marchèrent aux buttes dont ils devaient se rendre maîtres. Ils s'emparèrent de la première, la remirent à un bataillon de la 17e qui venait d'arriver, et s'avancèrent sur la deuxième qu'ils enlèvent avec la même rapidité. L'officier qui dirigeait l'attaque n'avait pas dessein de pousser plus avant; mais les carabiniers étaient emportés par leur courage; une colonne accourait leur prêter main-forte; ils s'abandonnèrent à leur élan, et couronnèrent le plateau du Signal où se formait l'ennemi. Leur apparition jeta d'abord dans ses rangs le trouble et l'épouvante, mais il comptait 3,000 hommes d'élite, et n'en avait pas devant lui plus de 150; il reprit courage, la mêlée s'engagea, et devint d'autant plus vive que l'obscurité était encore profonde. Le 1er bataillon s'avança, les carabiniers redoublèrent d'énergie et finirent par se dégager. Trois officiers et quarante soldats restèrent dans les mains de l'ennemi. Ainsi commença, deux heures avant le jour, la fameuse bataille de Rivoli.

Dès le début, c'en était fait des Autrichiens, s'il y eût eu une colonne prête pour seconder l'attaque des carabiniers. On arrivait à la Corona avant que les premiers eussent le temps de se reconnaître; mais les troupes étaient encore en arrière, l'action fut engagée plus tôt qu'elle n'eût dû l'être.

Destaing avait à Saint-Marc un de ses bataillons. Il lui ordonna de se construire un épaulement, et fit marcher l'autre avec celui de la 17e sur une butte élevée qu'un ravin profond séparait du plateau du Signal. Les autres troupes, déjà en bataille sur cette cime, faisaient un feu roulant sur les ennemis. Le reste de la 17e joignit la 4e. Les deux demi-brigades chargèrent de concert et mirent en déroute une masse autrichienne qui s'avançait par un bois situé à gauche. Enfin, le jour parut, les deux lignes se trouvaient en présence; elles détachèrent leurs tirailleurs. La droite de la ligne française, déployée sur le plateau de Rivoli et les hauteurs de Saint-Marc, était commandée par le général Joubert. Le général Berthier menait le centre sur les hauteurs de Saint-Martin, et le général Massena la gauche sur celles de Caprino. Il y avait près de 13,000 hommes en ligne.

L'ennemi cherchait à forcer le plateau pour faire déboucher sa cavalerie et son artillerie, retenues dans le canal de l'Adige. Il avait porté sur sa gauche l'élite de ses troupes. Il se proposait de balayer toute la crête de Saint-Marc, et de tomber sur le flanc de la position que devait attaquer une colonne de grenadiers placée sur la rive droite du fleuve. Il réunit des masses imposantes devant les deux autres divisions, et détacha une colonne de 4,000 hommes sur sa droite.

Cependant il ne cessait de presser Saint-Marc. Repoussé dans une attaque, il revint à la charge plus nombreux, plus animé, et réussit enfin à forcer les premiers ouvrages. Il commençait à couronner la première butte, lorsque Joubert se présenta; ce général amenait des troupes fraîches, il fondit sur les Hongrois, et leur enleva 200 grenadiers. Il voulut pousser plus avant, et donna l'ordre d'escalader le plateau du Signal. On fit de vains efforts pour l'emporter. Le général Sandos périt au milieu de la mêlée. Le chef de bataillon Lacroix, Destaing et une foule d'officiers supérieurs furent blessés sans pouvoir se rendre maîtres de la position. La lutte se soutenait cependant encore lorsqu'une colonne s'avançant à la faveur des bois vint cerner la butte déjà pressée par celle qui l'attaquait de front. La troupe se rallia à la vue de ce surcroît d'ennemis, et fondant sur la colonne qui avait saisi ses derrières, elle la culbuta et lui fit une centaine de prisonniers. Mais celle qui se présentait de front mit la circonstance à profit. Elle enleva la butte, força la 33e et lui prit un drapeau.

L'attaque et la défense étaient partout des plus vives. Les troupes françaises néanmoins fléchirent un instant à gauche, une batterie fut prise au centre; il fallut céder le terrain, se replier sur la chapelle. Mais la ligne ne tarda pas à se rétablir, la batterie elle-même fut reprise. Cependant on ne put tenir, le plateau fut forcé ; la cavalerie autrichienne déboucha, la colonne qui avait tourné les troupes françaises se déploya à droite et à gauche de la route sur les hauteurs de Rivoli.

C'est dans ce moment critique, dans ce moment où

tout semblait perdu, que se manifestèrent le sang-froid des généraux et le courage des soldats. Personne ne désespéra du salut de l'armée. Berthier et Joubert se rencontrèrent sur la grande route, à l'endroit où prend naissance le ravin qui sépare le plateau du village de Rivoli. Ils se fixèrent, pénétrés du même sentiment : Eh bien, demanda le premier au second, où prends-tu ta ligne? Ici, répond Joubert avec feu. Il saisit en même temps deux carabiniers par le bras; il les met en bataille et rallie sa troupe. Le chef de la 4ᵉ fond sur l'ennemi, paye de sa personne, se bat corps à corps. Les hulans qui débouchent par la grande route, d'abord arrêtés par la cavalerie française, sont culbutés à l'approche de l'infanterie. Le plateau est nettoyé avec la même vigueur. Les troupes se rallient partout, partout elles se jettent sur les Autrichiens qui se croient sûrs de la victoire. Elles les enfoncent et les refoulent sur le Passon après leur avoir fait une foule de prisonniers. Les 4,000 hommes qui couvraient les hauteurs de Rivoli étaient encore intacts. Bonaparte fit marcher à eux. On les attaqua, on les plia comme un éventail, on les poursuivit jusqu'à Guarda, où ceux qui n'avaient pas été enlevés en route mirent bas les armes le lendemain. L'ennemi fuyait; le général en chef s'éloigna emmenant avec lui les généraux Berthier et Massena.

Continuation de la bataille. La bataille continuait; la 4ᵉ marcha sur la Chapelle, et ne s'en empara qu'après la résistance la plus vive. Chassés de ce poste, les Autrichiens essayèrent de l'enlever à leur tour. Ils revinrent vivement à la charge, et ne cessèrent de combattre tant que dura la nuit. La 17ᵉ s'avançait, ils se retirèrent dès qu'ils l'aperçurent. Mais alors s'agrandit la

scène. Joubert avait fait ses dispositions de combat, Alvinzi avait rallié ses troupes ; tous deux se cherchaient, se préparaient à en venir aux mains. Le feld-maréchal était loin de s'attendre que son adversaire songeât à prendre l'initiative ; sa surprise fut extrême lorsqu'il le vit s'avancer : sa résolution déjà si affaiblie la veille s'évanouit tout-à-fait. L'attaque fut poussée avec ensemble, avec vigueur. Les Autrichiens, partout rompus, furent obligés de se mettre en retraite, et bientôt après de fuir en désordre. Ils trouvèrent le général Murat déjà en position sur la Corona, perdirent courage, et se rendirent par milliers. Il en fut de même sur les crêtes de Saint-Marc où combattait la 4e légère. L'ennemi chassé du plateau du Signal, se retira en désordre partie sur la Corona, partie par le sentier qui du Signal mène à l'Adige. Arrivé à la Corona, il se jeta en tumulte dans l'escalier qui va à la Madone et de là à Brentin, à travers des rochers et des précipices effroyables. Des soldats français gagnent les hauteurs qui de droite et de gauche dominent le gouffre ; ils font rouler sur les fuyards des quartiers de roche qui renversent des files entières, ou les accablent de balles. Emportés par la terreur, les derniers poussent avec violence ceux qui les précèdent. A chaque tournant, 30 à 40 de ces malheureux sont lancés dans l'abîme. Alvinzi lui-même, au moment d'être atteint, n'échappe qu'avec une jambe blessée. Enfin ses officiers font signe qu'ils se rendent. Le feu, les quartiers de roches cessent aussitôt d'accabler cette masse éperdue, et le massacre s'arrête. 1,000 à 1,200 hommes succombèrent dans ce tortueux sentier. L'artillerie fut prise ; la cavalerie n'é-

chappa qu'en gagnant précipitamment le sentier qui conduit à l'Adige.

Expédition de Trente. Le général Bonaparte ne laissa pas le temps de respirer aux Autrichiens ; il fit aussitôt marcher sur eux. Massena s'avança par la vallée de la Brenta, Joubert prit celle de l'Adige, ce général dirigea son avant-garde sur la Corona, sur le Montebaldo, et remonta la rive droite du fleuve avec le gros de sa division. Les trois colonnes avaient Mori pour point de réunion.

Le temps était pluvieux, la terre couverte de neige ; le mouvement ne se fit pas sans difficultés. L'avant-garde surtout éprouva les peines les plus vives à surmonter les lieux abruptes qu'elle devait parcourir. Elle les franchit enfin, et arriva devant une montagne escarpée. La route était fermée par deux redoutes, dominée par deux rangs de retranchements que garnissait un millier d'hommes. La 17e pénétra d'abord dans une des redoutes, mais ne put s'y maintenir. La 4e prit l'attaque ; un de ses bataillons conduit par Delzons s'avança soutenu par une partie de la 17e qu'avait ralliée l'adjudant-général Devaux. La redoute, les ouvrages, tout fut également enlevé. La demi-brigade victorieuse poussa en avant ; elle joignit une masse de troupes de ligne et d'insurgés considérable, et la prit sans tirer un coup de feu ; puis continuant sa marche, elle gagna Brentonico, Mori, Trente et déboucha sur le Lavis. Les Autrichiens semblaient résolus à faire résistance. Le général Vial marcha à eux et leur fit 800 prisonniers. La division prit position. Elle se prolongea de l'Adige au château de Segonzano et jeta une brigade au-delà du fleuve pour contenir le général Laudon qui occupait le

val de None. Les escarmouches devinrent continuelles, souvent même elles se changèrent en engagements assez vifs.

Expédition du Tyrol. Joubert résolu de forcer la rive gauche de l'Adige pour arriver à Bolzano, fit plusieurs reconnaissances sur le val de None. Puis quand il eut bien éveillé l'attention de l'ennemi, il chargea le général Serviez de couvrir Trente, et porta toutes ses forces sur la ligne du Lavis. Son plan était simple : Vial devait attaquer le flanc et tourner la droite de cette ligne, Delmas forcer le centre, et Baraguay d'Hilliers la gauche.

La 4e légère eut ordre de se diriger sur le sommet du Monte-Corona après avoir enlevé les retranchements qui en défendaient l'accès. La 17e fut chargée de tourner cette montagne à mi-côte, et la 29e de se porter au village de Fay. Le général Monnier devait attaquer la montagne de front après avoir déblayé les villages qu'elle domine sur le Lavis. Joubert dirigeait cette partie de l'attaque.

Le 3e bataillon de la 4e demi-brigade tomba au point du jour sur les postes ennemis. Ce fut le signal de l'attaque. Les colonnes s'ébranlèrent; elles escaladèrent les hauteurs avec sang-froid, l'arme au bras, au milieu du feu le plus vif. Les tirailleurs et les carabiniers de la demi-brigade tournèrent un retranchement qui incommodait le général Monnier et firent successivement évacuer toutes les buttes qui gênaient la marche, puis s'avancèrent sur un grand retranchement qui faisait le pivot de la défense. Cet ouvrage attaqué des deux côtés n'opposa pas une longue résistance. La cime de la montagne fut emportée ainsi que les monticules qui l'entourent, et telle fut la vigueur de l'attaque, que tout

était enlevé avant que la colonne du général Monnier fût maîtresse des villages qu'elle devait forcer. Les approches cependant s'étaient faites à découvert. Les colonnes, exposées au feu pendant une demi-heure, avaient tout bravé, tout surmonté.

Un dernier mamelon restait à prendre. La 29e légère s'engagea dans les retranchements qui couvraient Fay.

Une partie de la colonne se précipita sur le village. Le feu devint ardent. Le général Joubert, arrivé sur ces entrefaites, poussait le reste à l'attaque, lorsqu'une fusillade violente s'alluma au pied de la montagne. Un bataillon de la 4e accourut, mais les ennemis tournés se repliaient déjà en toute hâte; la 4e passa le ravin un peu plus haut qu'ils ne le passaient eux-mêmes, et les rejeta sur le général Dumas qui les fit prisonniers. La demi-brigade se dirigea alors sur Salurne. Elle était appuyée par le reste de l'avant-garde; elle enleva des hommes, des chevaux, des munitions.

Les Autrichiens cependant ne tardèrent pas à reprendre l'attaque. Leurs tirailleurs s'avancèrent soutenus par des forces considérables. Destaing fit un mouvement sur la droite. Il se saisit d'un tournant de la route, occupa un petit plateau qui la domine et l'enfile. La plus grande partie de sa troupe lui avait été enlevée pendant sa marche par l'adjudant-général Argod; il n'arriva qu'avec sa tête de colonne. Cependant le chef de son 1er bataillon, se croyant soutenu, fondit sur les Autrichiens et les mit en fuite. Quelques centaines d'hommes appartenant à la 17e et à la 29e vinrent à son aide; il poussa en avant et s'établit aux deux tiers de la montagne; mais les tirailleurs étaient

déjà parvenus aux villages qui en couvrent la base. Ils avaient trouvé du vin, des subsistances de toute espèce. Une bonne partie de la troupe que le chef de brigade avait ralliée dans les neiges courut partager leur bonne fortune. Il ne resta au drapeau que les postes et les patrouilles qui étaient déjà organisés. Cet abandon faillit devenir funeste. Des masses d'Impériaux dépassées par la poursuite emplissaient les bois. La colonne ayant derrière elle toute l'avant-garde, n'avait couvert que ses flancs et son front. Les Autrichiens se saisirent d'une route qui restait ouverte, poussèrent au village, surprirent la garde et la firent prisonnière. Destaing et huit de ses officiers venaient d'entrer dans une maison pour se rafraîchir : ils furent au moment d'être enlevés. Bloqués par un poste établi presque en face, ils allaient essayer de se faire jour le sabre à la main, lorsqu'il prit fantaisie au sergent de le changer de place. Ils s'échappèrent à petit bruit, rencontrèrent chemin faisant un détachement ennemi qui cherchait à rallier les siens, lui firent mettre bas les armes et gagnèrent les bivouacs de la 11e de bataille. Le jour venu, l'avant-garde se remit en mouvement, et alla prendre position sur les montagnes à droite de Salurne.

Affaire de Neumark. L'avant-garde, descendue pendant la nuit, s'avança sur Neumark; elle passa l'Adige, et se porta sur Bolzano. Laudon, abandonnant alors le val de None, remonta la rive droite de l'Adige. Il déboucha dans la plaine et chargea vivement les troupes qui l'occupaient; mais la 85e de bataille et le 5e de dragons, fondirent sur les colonnes autrichiennes, et leur firent 1,500 prisonniers. Une députation se

présenta bientôt après. Bolzano ouvrit ses portes, et l'avant-garde continua son mouvement. La 4e était en tête ; elle joignit l'arrière-garde ennemie, elle la culbuta et la suivit avec vigueur. Les masses autrichiennes avaient pris position sous les murs de Clausen ; les paysans soulevés s'étaient réunis à la troupe. Un ravin profond, encaissé, courait sur le front d'attaque. Les jardins étaient remplis d'infanterie ; la cavalerie couvrait les approches avec du canon, et au centre du faubourg se trouvait un mamelon entouré d'un mur élevé que gardaient 400 Croates. Le pont était barricadé, et le ravin garni d'une ligne de troupes dont le feu, se croisant avec celui du château, protégeait la redoute et rendait l'approche de la ville périlleuse. Les crêtes de la montagne de gauche étaient garnies de soldats, de pâtres armés, et les aspérités de la rive gauche chargées de tirailleurs. Tout cet appareil néanmoins ne put arrêter l'élan de la demi-brigade. Les carabiniers avaient forcé les murailles, nettoyé le ravin pendant qu'on disposait l'attaque. Les colonnes se mirent en mouvement ; un bataillon de la 4e fondit avec la 17e sur les paysans répandus dans la montagne. Il les battit, marcha aux grenadiers hongrois qui les soutenaient, et en culbuta près de 2,000 dans le ravin. Ce qui restait de la 4e et deux bataillons de la 29e entrèrent de vive force dans le faubourg et pénétrèrent jusqu'au pont. Accueillies par la mitraille, ces troupes furent obligées de rétrograder, mais le gros de la division arrivait. Une colonne, tournant à droite, passa le ravin à son embouchure. L'ennemi pris en flanc s'éloigna en toute hâte, en abandonnant 8 à 900 prisonniers, et, chose

singulière! ce feu si vif, si retentissant, ne coûta que trois hommes à l'attaque.

L'avant-garde poussant ses avantages, jeta l'ennemi au loin. Elle dépassa Brixen, porta des partis dans les montagnes qui séparent la route d'Inspruck et celle de Lientz. Les colonnes de Kerpen qui s'étaient jetées dans les gorges d'Inspruck se trouvèrent complétement coupées.

Affaire de Mulbach. L'esprit d'indépendance qui anime ces montagnes ne tarda pas à mettre en scène des hommes plus redoutables que les soldats autrichiens. Déjà le général Laudon, profitant de l'humeur guerrière de ces populations, avait formé autour de Bolzano un rassemblement considérable qui avait fini par intercepter la route de Trente; celle même qui va de Brixen à Bolzano était peu sûre. La 22e légère, cantonnée à Clausen pour faciliter le passage était insultée jusqu'aux portes de la ville. Les Tyroliens étaient si animés qu'ils faisaient rougir des quartiers de roche et les lançaient sur nos convois d'artillerie et de munitions. Les bivouacs de Brixen étaient eux-mêmes entourés de bandes; la levée en masse s'organisait partout. Le général Kerpen, se prévalant de ce mouvement et de quelques renforts qu'il avait reçus du Rhin, conçut le projet d'ensevelir l'armée française dans le Tyrol. Il fit vivement menacer Bolzano, afin d'attirer sur ce point l'attention de Joubert, et, se portant sur lui, il l'attaqua avec vigueur. Mais les colonnes françaises se réunissaient. Elles prirent à leur tour l'attaque et ressaisirent bientôt l'avantage. Un régiment qui arrivait du Rhin soutint chaudement la retraite, sa

résistance donna le temps de le tourner; il fut obligé de mettre bas les armes après avoir beaucoup souffert.

Cette entreprise était soutenue par deux fausses attaques que les paysans tentèrent sur les flancs de Brixen, et secondée par une attaque réelle sur la montagne de Mulbach. Cette montagne, comme on l'a déjà dit, sépare la gorge qui conduit à Inspruck de celle qui mène à Lientz. Elle est praticable, habitée même jusqu'au tiers de sa hauteur; au-dessus est une vaste forêt de sapins qui s'étend jusqu'aux rochers de glace, aux neiges éternelles dont est couronnée sa cime. Dans cette forêt, s'était formé un rassemblement considérable qui, dès le point du jour, lança sur les postes de la 85ᵉ un déluge d'hommes armés de carabines, de haches, de fourches, de pierres, et qui, insouciants du danger, songeaient bien moins à se défendre qu'à atteindre leur ennemi. Ils renversèrent les postes, mais furent rejetés par la demi-brigade jusqu'au-delà de leur repaire. Là sans doute étaient des forces inattendues; car la 85ᵉ, brisée à son tour, fut refoulée jusqu'au pied de la montagne. Elle se rallia, reconduisit les paysans jusqu'au bois, et fut de nouveau rompue. Ce va-et-vient se prolongeait; la 4ᵉ s'avança pour y mettre fin. Elle arriva au moment où la 85ᵉ, ayant de nouveau reconduit les paysans dans le bois, les y contenait sans oser les suivre.

Destaing, chargé de monter par la droite pour tourner les Tyroliens et les rejeter sur la 85ᵉ, s'avancait par file, dans une avenue creuse, pour déboucher au-dessus d'un petit village, lorsqu'une nouvelle irruption des montagnards éparpilla encore cette demi-brigade. Une bonne partie s'enfournant par le chemin que suivait

Destaing, traversa, renversa même sa colonne de la tête à la queue; à peine lui resta-t-il 50 carabiniers. Cette petite troupe ne tarda pas à se voir assaillie par une masse de pâtres qui fondirent sur elle avec la plus grande intrépidité. Ces hommes ardents étaient si animés qu'ils se précipitèrent sur les baïonnettes et se percèrent eux-mêmes; mais à mesure que l'un succombait il en reparaissait un autre; il en venait de gauche, de droite, et au lieu de se reporter en ligne, la troupe accablait de balles ceux qui y étaient restés. Les carabiniers furent obligés de la rejoindre en toute hâte, ce qu'ils ne purent faire qu'au pied de la montagne; car en les voyant venir à elle, elle se rompit une seconde fois et prit la fuite. Le général Joubert arriva heureusement avec un bataillon. Il reporta les deux autres sur la montagne; les paysans s'échappèrent, et la colonne s'établit dans la position qu'elle occupait le matin.

Marche sur Lientz. L'armée se trouva après la victoire dans l'état où elle était avant de combattre, c'est-à-dire qu'elle resta sans communications, et par conséquent à la veille de manquer à la fois de munitions et de subsistances. Joubert, sans nouvelles de la grande armée, résolut de se tirer au plus vite de cette fâcheuse position; néanmoins il voulut en sortir d'une manière convenable, en traversant le reste du Tyrol et en marchant sur la Carinthie. Il aurait pu faire rétrograder sur Trente les troupes nécessaires pour mettre cette place en sûreté; mais en divisant ses forces il se compromettait sur ces divers points. Il fallait, dans les circonstances difficiles où il se trouvait, concentrer ses forces, se porter en masse sur l'Italie ou l'Allemagne.

Le corps d'armée se mit en marche le 5 avril, formé en trois divisions. La 4e avait la tête de l'avant-garde sous les ordres du général Baraguay. Le corps de bataille était commandé par le général Dumas; la division d'arrière-garde par le général Delmas. Les convois, les équipages marchaient dans les intervalles.

Le corps d'armée s'avança ainsi dans le plus grand ordre, précédé d'une proclamation qui promettait sûreté et protection aux contrées qui resteraient paisibles, le feu et la dévastation à celles qui s'insurgeraient. La veille du jour où la colonne arriva à Lientz, 10,000 paysans, qui s'y trouvaient encore, regagnèrent leurs foyers. Cette dispersion sauva la ville d'une exécution qu'elle avait méritée en laissant surprendre, quelque temps auparavant, une reconnaissance dans ses murs, et surtout en laissant égorger des malades à l'hôpital. Elle en fut quitte pour une contribution.

Le corps d'armée continua sa marche jusqu'à Spital, et se trouvait déjà sur la route de Salzbourg, lorsque la nouvelle de l'armistice lui parvint. Il se rendit alors à Villach, où il ne tarda pas à apprendre les événements de Vérone, la révolution de Venise et la signature des préliminaires de Leoben. Il repassa les Alpes par le col de Tarvis, gagna Osoppo, Spitemberg, Trevise, Bassano, où il entra en cantonnement.

Le chef de la 4e demi-brigade,

DESTAING.

18e DEMI-BRIGADE LÉGÈRE.

La 18e demi-brigade d'infanterie légère était forte de 2,500 hommes lorsqu'elle quitta l'armée des Alpes. Arrivée à Tortone le 30 mai 1796, elle porta le lendemain sur Arquata un détachement de 1,200 hommes qui dissipa les rassemblements formés dans ces montagnes, et dégagea 300 Français au moment d'être égorgés.

Cette petite expédition faite, elle reprit son mouvement, gagna l'Adige, s'établit d'abord au camp de val Dominique, puis à celui de Magnon. Ses trois compagnies de carabiniers établies à la Corona marchèrent, le 29 juin, sur les redoutes de Carpio; elles les enlevèrent après la plus vive résistance, tuèrent quelques hommes, et firent 165 prisonniers.

Les Autrichiens ne tardèrent pas à prendre leur revanche. Ils se jetèrent, le 29 juillet, sur les avant-postes de la Corona, et les replièrent vivement. La demi-brigade accourut au secours. Elle se plaça dans les redoutes et les défendit avec vigueur ; cependant, bientôt épuisée de munitions, entourée, pressée de toutes parts, elle fut obligée de céder. Elle avait jonché le champ de bataille de cadavres ennemis, mais elle avait elle-même 160 hommes tués, blessés ou prisonniers. Jullane, chef cordonnier, donna dans cette rencontre une preuve des généreux sentiments qui remplissaient son âme. Au premier bruit de la fusillade, il quitta son atelier et courut prendre part à l'action ; il tomba dans un groupe d'ennemis, écarta les uns, tua les autres, et était au moment de se dégager lorsqu'il fut atteint d'un coup de feu qui l'étendit roide mort.

La lutte recommença avec le jour; la demi-brigade établie sur les hauteurs de Rivoli, de Garda, de Caulas, continua d'opposer la résistance la plus vive; mais quelque valeur qu'elle déployât, elle fut encore contrainte de céder, et se retira sous le canon de Peschiera. Le capitaine Rolland perdit la vie dans cette affaire malheureuse. L'adjudant-major Ney, le lieutenant Fannet, et 50 volontaires furent mis hors de combat.

Le 31, la demi-brigade fut chargée de défendre Borghetto. Elle coupa le pont sous le feu de l'ennemi, et se retira sur Castiglione. Attaquée le 4 août dans cette position, elle se replia, partie sur Montechiaro où était la division d'Augereau, partie sur Ponte-San-Marco où se trouvait celle de Massena.

La 1re colonne se porta le lendemain de Montechiaro sur Castiglione. L'action s'engagea. La 18e, sillonnée par la mitraille, eut bientôt une partie des siens hors de combat. Le général Aubert, qui la commandait, était gravement atteint, le chef de bataillon Boulogne couché dans la poussière, avec une foule de soldats. Cependant le feu devenait à chaque instant plus vif, les balles couraient plus épaisses et frappaient à coups redoublés. La troupe ne tint compte de ces ravages. Elle combattit, manœuvra, opposa à l'ennemi une fermeté que le danger ne fit qu'accroître.

La partie de la 18e, qui s'était repliée sur Ponte-San-Marco, prit la droite des colonnes qui marchaient sur Lonato. Les Autrichiens, mis en fuite après une résistance opiniâtre, essayèrent vainement de se rallier à Salo. Ils en furent chassés, et deux compagnies de la demi-brigade passèrent la nuit dans la place. Attaquées au jour par une colonne formidable que soutenait de

l'artillerie, elles essayèrent en vain de s'emparer des pièces. Trois fois elles les chargèrent et furent repoussées autant de fois. Mais secourues bientôt après, elles reprirent l'attaque, rompirent les Autrichiens, et leur firent 900 prisonniers. Les capitaines Sage et Millot, et le lieutenant Pelet, contribuèrent à ce résultat par leur audace. Ils se jetèrent sur les bouches à feu qui les foudroyaient, les prirent et les tournèrent contre l'ennemi.

Réunie le 5 à la division Massena, la 18e prit part au combat de Solferino; elle culbuta les colonnes qu'elle avait en face, et perdit 60 hommes. Elle alla se renfermer dans Peschiera, fit le 6 une sortie où elle fut d'abord mise un peu en désordre; mais, ralliée presque aussitôt, elle joignit les Autrichiens, et les força d'abandonner une pièce de 4 qui fut de suite dirigée contre eux. Plusieurs officiers se distinguèrent dans cette rencontre. Le capitaine Cottin, à la tête de quelques braves, donna l'impulsion à la colonne ébranlée. Le lieutenant Neperchmitt appuya le mouvement, et la troupe incertaine épuisa sur l'ennemi le trouble qui l'agitait. Elle n'avait qu'une quarantaine d'hommes hors de combat; elle se mit à la suite des Autrichiens, traversa Rivoli, et s'avança sur les redoutes de la Corona, par section, l'arme au bras, sans répondre au feu qui la sillonnait. L'ennemi épouvanté n'osa l'attendre et s'éloigna. C'est dans cette rencontre que périt le capitaine Bigey. Mortellement atteint, ce brave officier aperçoit des volontaires qui se disposent à le secourir : Non! non! leur dit-il, à votre poste; que la victoire soit complète, je mourrai content. Il mourut, en effet,

deux jours après, en faisant des vœux pour la France.

La 18e se répandit dans les montagnes qui sont en avant de la Corona; elle les fouilla, poussa ses excursions jusqu'au Magnon et au Montebaldo. Enfin, elle passa l'Adige, et joignit de nouveau les Autrichiens à Saint-Marc. Elle les battit, leur prit 200 hommes, en perdit une vingtaine, et eut deux capitaines hors de combat. L'un d'eux, le brave Millot, fut vivement regretté par la troupe qui faisait cas de son courage. La 18e atteignit encore les Autrichiens au village de Sainte-Marguerite. Elle les refoula sur Roveredo, sur la Pietra, les força de nouveau et leur fit un nombre considérable de prisonniers. Elle leur prit de l'artillerie, des caissons, et eut elle-même 40 hommes hors de combat. Le capitaine Boisset, ne pouvant atteindre l'ennemi assez promptement, se jeta à cheval, chargea avec les hussards, tua plusieurs hulans, en prit d'autres, et s'empara d'un cheval.

L'ennemi était en fuite. La demi-brigade le suivit avec sa vivacité habituelle. Elle occupa Trente le 5 septembre, entra à Bassano le 8, à Vicence le 9, passa l'Adige le 10, et arriva le 11 devant Cerea. Quoique exténuée de marches, de combats, elle prit hardiment l'attaque. Mais les masses qu'elle avait en tête étaient trop compactes, elle fut ramenée et perdit 123 hommes. De ce nombre était le capitaine Guignard, dont le courage et les talents étaient appréciés du corps entier. La 18e attaqua de nouveau, le 14, sans être plus heureuse. Elle eut 14 officiers faits prisonniers et 200 hommes hors de combat. Elle reprit néanmoins l'offensive le 15. Elle joignit les Autrichiens près de la Favorite et les aborda avec une sorte de fureur, mais elle éprouva une résistance non moins vive; déjà les

munitions commençaient à lui manquer lorsqu'un caisson ennemi se jetant inopinément dans ses rangs lui rendit toute son énergie. Elle rafraîchit ses cartouches et poussa sur une batterie qui la fatiguait. Se trouvant inopinément en face d'un large fossé, elle montrait de l'indécision. Le capitaine Gibert, le lieutenant Frazet, jettent quelques madriers devant elle et s'élancent sur les retranchements. Le lieutenant Gruder, les sergents Chabrié, Dubout, Courtois, Parisot, Trescourt, Camus, le carabinier Brunet, le tambour Pillot, tombent au même instant sur une pièce; ils s'en emparent et la tournent contre l'ennemi. Le sous-lieutenant Rigollier, suivi de 50 hommes, en prend une seconde. Le sergent Parisot, avec un grenadier de la 5e de bataille, fond sur un peloton de cavalerie. Il se saisit de l'officier, met la troupe en fuite et prend encore deux pièces.

Établie à la Favorite le 22 septembre, la 18e se mit en route dès le lendemain. Elle traversa Borghetto, Saint-Michel, Vérone, Montebello, Vicence, et arriva le 18 octobre à Romano. Elle continua le mouvement, emporta le village de Fontaniva, et s'engagea, le 6 septembre, sur la Brenta où elle essuya des pertes assez fortes. Le chef de brigade Lucotte, les capitaines Sage, Bourote, Gouillot, l'adjudant-major Ducher, le lieutenant Bortal, étaient hors de combat; 150 sous-officiers et soldats étaient tués, blessés et prisonniers. La demi-brigade n'avait pas encore eu de journée si fâcheuse. Elle se replia le 7 sur Montebello, le 8 sur les glacis de Vérone. Elle se porta de là sur Saint-Michel, et assista le 12 à la bataille de Caldiero. Placée à la gauche de la division Massena, elle s'empara d'un village que l'ennemi occupait en forces, enleva une pièce de canon et

trois caissons. Mais attaquée à son tour, elle ne put tenir tête à une colonne épaisse qui se déploya sur la droite. Elle perdit les trophées dont elle s'était saisie, et se mit en retraite laissant sur le champ de bataille le général Delaunay avec une quarantaine d'hommes. Elle se remit dès le lendemain en campagne, passa l'Adige, prit la tête de la division Augereau, et s'avança sur Arcole. Elle ne put en débusquer les Autrichiens malgré les efforts, le dévouement de ses officiers, qui furent blessés la plupart. Plus heureuse le 16, elle contribua à la défaite des Impériaux qui, les deux jours précédents, avaient balancé la fortune de l'armée française. Elle eut dans cette longue lutte une centaine d'hommes hors de combat.

La demi-brigade se remit en mouvement le 18. Partie alla garder le pont de Ronco, partie marcha au secours de la division de droite. Elle s'avança, le 19, sur Villafranca, Castel-Nuovo, puis se porta sur Garda d'où elle chassa les Autrichiens. Cette expédition achevée, elle s'établit à Caldiero et à Saint-Michel où elle resta jusqu'au 10 décembre.

L'ennemi était depuis quelques jours en mouvement. Le 13 au matin, un coup de canon se fit entendre; ce fut le signal de l'attaque. Les Autrichiens se portèrent sur Saint-Martin et replièrent les avant-postes. Les trois compagnies de carabiniers étaient placées en arrière du village. La cavalerie impériale fut obligée de faire halte, mais l'artillerie légère accourut à son aide. Les carabiniers contraints de se mettre en retraite prirent position à la tête de la demi-brigade qui était en bataille en avant du dôme de Saint-Michel, la droite appuyée à l'Adige.

Le combat dura six heures. Il fut vif et sanglant L'ennemi, quoique bien supérieur en forces, fut chassé deux fois à la baïonnette, deux fois mis dans un affreux désordre. Mais, rallié presque aussitôt, il se déploya sur la gauche et cherchait à envelopper la demi-brigade, lorsqu'un renfort de la 75e arriva. Les Autrichiens furent de suite abordés, rompus, perdirent 5 canons, 14 caissons, 400 prisonniers, et laissèrent la terre jonchée de morts. La 18e eut de son côté 160 soldats tués ou blessés, et 10 officiers hors de combat. Elle passa, à quelques jours de là, dans la division Victor, franchit le Pô, gagna Imola, Faenza, Forli, Cesene, Laurette, Macerata, Serravale, et arriva le 18 janvier 1797 à Foligno sur les terres de l'Église. Elle se remit en route le 24 mai, revint sur l'Adige, séjourna quelque temps à Vicence, et gagna Venise, où elle reçut la nouvelle des préliminaires de Leoben.

Le chef de brigade,
BOYER.

11e DEMI-BRIGADE DE BATAILLE.

La 11e demi-brigade de bataille, employée d'abord dans la division de gauche de l'armée d'Italie, joignit l'armée active devant Coni. Elle continua sa marche, traversa Borghetto, Vallegio, et alla s'établir à la Corona. Attaquée le 29 juillet 1796 par les troupes de Wurmser, elle les arrêta toute la journée, se porta le lendemain sur les hauteurs de   , attaqua, fut ramenée, et se retira sur Peschiera. Le capitaine Étienne, trop lent à abandonner le poste qui avait été confié à son courage, fut pris avec sa compagnie. Le chef de bataillon Roux, au moment d'éprouver le même sort, se jeta à travers les colonnes ennemies, et se dégagea. Le sergent-major Rondelet, le caporal Rivière, déployèrent même bravoure, même fermeté : attaqués par un détachement de hussards, ils abattirent les trois premiers qui vinrent à eux, imposèrent aux autres et s'éloignèrent. Le troisième bataillon, commandé par le chef Agarrat, fit également preuve de courage : détaché du côté de Gavardo, il repoussa l'ennemi, et couvrit la retraite du général Guyeux. Le lieutenant Chrétien et le sous-lieutenant Barat ne s'en tinrent pas là: emportés par leur bravoure, ils voulurent intercepter le passage de l'Adige ; ils bravèrent la mitraille, incendièrent le pont de Salo, mais furent grièvement blessés et eurent 80 hommes hors de combat.

La demi-brigade continua de combattre, mais par parties brisées. Ses trois bataillons assistèrent isolé-

ment aux affaires de Lonato, de Gavardo, de Castiglione. Le premier, envoyé, sous les ordres du général Dallemagne, au secours de la division Guyeux cernée à Salo, battit les Autrichiens qui la bloquaient.

Le troisième, commandé par le général Bertin, attaqua l'ennemi à Lonato, et lui fit 500 prisonniers; il marcha ensuite sur le camp de Termini, enleva une masse de troupes, d'artillerie considérable. Chargé à son tour avec vigueur, s'il ne put conserver sa prise, il ne la céda du moins qu'après avoir fait un mal affreux aux Impériaux; le sergent-major Teyssier, entre autres, les cribla de mitraille avec une pièce qu'il leur avait prise.

Une partie du deuxième bataillon, sous les ordres du général Victor, combattit aussi à Lonato, où il eut la satisfaction de voir 4,000 Autrichiens mettre bas les armes. L'autre partie, renfermée dans Peschiera, contribua à la défense de la place.

Réunie après ces diverses affaires, la demi-brigade joignit les Autrichiens en avant de Rivoli, et les attaqua avec une vivacité peu commune. Chassés des hauteurs où ils avaient pris position, ils se replièrent sur la Corona, et essayèrent de s'y mettre en défense; mais culbutés par une partie de la demi-brigade dirigée par le chef Carvin, ils furent atteints par l'autre dans leur fuite, et perdirent une partie de leur artillerie. La résistance néanmoins fut des plus vives. Le capitaine Pastour fut tué à la tête de sa troupe, le lieutenant Favre dangereusement blessé, 250 volontaires furent pris ou couchés dans la poussière.

La demi-brigade prit, à la suite de cette affaire, position sur la Corona, qu'elle quitta le 22 avril pour se déployer le long de l'Adige, garder les ponts de Paulo

et de Bussolengo. Elle poussa ensuite dans le Tyrol où elle obtint un succès signalé. Elle trouva les Autrichiens en position sur les rochers de la Pietra, les aborda, les rompit, leur enleva 6 drapeaux, 22 pièces de canon et 5,000 prisonniers. Elle continua son mouvement après ce beau fait d'armes. Elle assista aux affaires de Roveredo, de Trente, de Saint-Michel, de Bassano, revint sous Mantoue, s'établit d'abord à Saint-Georges, puis à Saint-Antoine, à la Favorite, enfin, au château de Prada, où elle eut souvent à lutter contre les sorties de la garnison. Elle eut entre autres un engagement des plus vifs le 7 octobre : attaquée par une colonne composée d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie, elle fut d'abord obligée de céder; mais, ralliée par une partie de la 69e, elle reprit l'avantage, battit les Autrichiens et leur enleva un convoi qu'ils introduisaient dans la place.

Le 17 novembre, le premier bataillon suivit la colonne mobile qui joignit l'armée attaquée sur l'Adige; il gagna Ronco avec elle, assista à la bataille d'Arcole, marcha ensuite contre la colonne autrichienne qui s'était emparée de la Corona, et reprit le chemin de Mantoue dès qu'elle fut en fuite. Le blocus était plus animé. Le 23 s'ouvrit par une canonnade furieuse, bientôt suivie d'une irruption qui s'étendit de Saint-Antoine au château de Prada. La 11e resta d'abord impassible sous ce torrent de feux; mais lassée bientôt de servir de but au tir de l'ennemi, elle aborda les Impériaux à la baïonnette, et les refoula sur la Favorite. Soutenue alors par un bataillon qui vint à son aide, elle continua de charger les colonnes qu'elle avait battues, et les rejeta dans la citadelle. Elle avait mis 600

hommes hors de combat; elle s'était emparée de deux pièces d'artillerie, avait fait un assez grand nombre de prisonniers, mais elle avait 50 hommes morts ou blessés.

Le 15 janvier 1797, le corps de blocus fut de nouveau attaqué. Une colonne autrichienne était parvenue à surprendre le passage de l'Adige ; elle s'était portée d'un trait sous Mantoue, et avait enveloppé Saint-Georges et la Favorite. La 11e s'avança à sa rencontre et fut rejetée sur le château. Pressée par les colonnes de Provera, par celles qui étaient sorties de Mantoue, elle se défendit avec courage, et donna le temps aux troupes françaises d'accourir. Elle fondit alors sur les Autrichiens, les mit en désordre, leur enleva un assez grand nombre de prisonniers, et eut 150 hommes hors de combat.

De Mantoue, la 11e se rendit à Trente, à Pergine, à Lavico dans le Tyrol. Elle assista à toutes les affaires qui eurent lieu dans ces montagnes; elle combattit tour à tour les troupes réglées et les paysans, et mérita les éloges du général Joubert par le courage, la célérité dont elle fit preuve. Elle enleva le pont et le village de Clausen sans tirer un seul coup de feu. Elle poussa les Autrichiens au-delà de Brixen, s'empara des hauteurs de Mulbach, mit en déroute un rassemblement d'insurgés considérable, et lui fit 500 prisonniers. Elle se rendit ensuite à Villach, où la nouvelle des préliminaires de Leoben arrêta sa course.

Le Conseil d'administration de la 11e demi-brigade de bataille.

18e DEMI-BRIGADE DE BATAILLE.

Composée des débris de plusieurs corps, réunis d'abord sous le no 69, la 18e demi-brigade de bataille eut sa part de la longue misère qu'endura l'armée dans les rochers de la Ligurie. Le général Bonaparte prit enfin la direction des troupes et les lança à travers les montagnes au pied desquellesel les avaient si cruellement souffert.

La 18e suivit le mouvement. Assemblée le 11 avril, elle se présenta le 12 devant le château de Cucheria; c'était un fort défendu par une garnison choisie, et bâti sur un mamelon élevé. La nature et l'art semblaient s'être réunis pour le mettre hors d'atteinte. De la prise de ce poste, cependant, dépendait en partie le succès de l'entrée en campagne. La demi-brigade l'attaqua; elle était impatiente d'entrer dans l'arène dont il fermait l'avenue; elle lui donna vivement l'assaut. Mais l'ennemi, protégé par l'élévation des remparts, la couvrit de feux. Le chef de brigade Riondet et son adjudant-major périrent dès les premiers coups. Les capitaines Rey, Charlat, Gallet, Florent, furent mis hors de combat. Les lieutenants Saint-Orans et Vitte éprouvèrent le même sort. La troupe vit en un instant tomber une partie de ceux qui étaient chargés de la conduire. L'action cependant se soutenait toujours plus vive : le soldat était ardent, intrépide, et les officiers qu'avait épargnés la mitraille le poussaient incessamment à l'assaut. Le sous-lieutenant Fasse se signalait entre tous par l'énergie dont il lui donnait l'exemple : blessé, couvert de sang, il l'entraînait encore sur le mamelon

fatal, et l'excitait à venger ceux de ses chefs, de ses camarades qui avaient succombé. Mais le cratère continuait de vomir des torrents de feux. Le combat fit halte, et la troupe alla reprendre haleine à quelques pas. Cette disposition si simple paraît faiblesse au grenadier Mille-Homme; il refuse de s'y associer, reste seul et continue le feu. Les ennemis étonnés admirent son courage, le félicitent sur son intrépidité, et l'invitent à se rafraîchir. Mille-Homme accepte, entre dans le fort, s'assied au banquet qu'on lui offre; mais, champion imperturbable, il reprend l'attaque dès que son appétit est satisfait. La demi-brigade entre elle-même en action. Le combat s'allume et devient ardent. Le sergent Duval tombe en fredonnant: *Je meurs pour ma patrie*, etc.; le caporal Sabattier, atteint comme lui, quitte, comme lui, la vie en chantant. Mais la défense se soutient, et la lutte se prolonge inutilement jusqu'à la nuit. La 18e comptait 107 morts et 206 blessés. Elle alla s'établir à quelque distance, résolue de revenir à la charge avec le jour. L'ennemi ne jugea pas à propos d'en courir la chance; il ouvrit ses portes et se rendit à discrétion.

La demi-brigade marcha immédiatement sur Dego; Dego était rendu. Elle s'avança sur Cairo, gagna Courtimille, Acqui, Plaisance. Les troupes de l'avant-garde passaient le Pô, lorsqu'elle arriva sur les bords du fleuve; ses grenadiers les joignirent, attaquèrent l'ennemi avec elles, et contribuèrent à la prise de quelques pièces de canon. Ils assistèrent encore avec elles au passage du pont de Lodi, et partagèrent la gloire et les périls de cette grande journée. Le corps fut moins heureux; il ne put atteindre les Autrichiens, et alla suc-

cessivement s'établir sur les hauteurs de la Sega, à Rivoli, au camp de la Mort, à Paolo. C'est dans cette position qu'il se trouvait, lorsque Wurmser déboucha. Attaqué inopinément, le 29 juillet, par des masses formidables, il les arrêta d'abord et les contint; mais ses forces ne tardèrent pas à s'épuiser dans cette lutte inégale; il perdit du terrain, les ennemis purent se déployer, sa position devint critique. L'intrépidité cependant, la résolution de vaincre, étaient générales. Le capitaine Florent se jette au devant d'une colonne autrichienne, et lui oppose une résistance dont elle ne peut triompher. L'adjudant sous-officier Garrigue se présente devant une autre, et brise son mouvement. Cette admirable résolution change l'état des choses. La demi-brigade, qui était au moment d'être enveloppée, se dégage, et prend une position qui lui permet de tenir les Autrichiens en échec jusqu'à la nuit.

Ses pertes étaient déjà nombreuses. Le chef de bataillon Michel, toujours si brave, si intrépide, se trouvait hors de combat. Le sous-lieutenant Boyand avait un bras fracassé; les lieutenants Lievaux et Lestrade étaient couverts de blessures; 69 volontaires étaient morts, et 92 plus ou moins grièvement blessés. 200 autres jetés dans une position difficile s'étaient mal à propos obstinés à la défendre, et avaient été faits prisonniers.

La retraite donna lieu à divers actes de courage. Le lieutenant Goyon, poursuivi par un Autrichien, se retourne brusquement sur son adversaire, l'étourdit d'un coup de pied, et lui passe son sabre au travers du corps. Le sous-lieutenant Seguin en saisit un autre, le désarme, et le tue avec le fusil qu'il lui arrache. Le ca-

pitaine Quiot escalade, à la tête de quatre volontaires, une position élevée ; il renverse le groupe d'Autrichiens qui l'occupe, et s'y établit. Ceux-ci reviennent à la charge, et attaquent vivement la hauteur ; le capitaine la défend avec non moins d'énergie et repousse trois fois les assaillants ; mais, enfin, blessé, hors d'état de faire face à la multitude qui le presse, il se retire après avoir, lui cinquième, tenu en échec une colonne entière.

Le grenadier Mille-Homme, toujours des premiers au feu, signale aussi son courage ; il se jette sur une colonne ennemie et lui fait 6 prisonniers. Mais celui de tous qui montra le plus de dévouement, de bravoure, est assurément le fusilier Julien. Excédé des fatigues de la journée, le chef de brigade Fugières était hors d'état de suivre sa troupe; cependant les Autrichiens accouraient, et Julien restait seul auprès de lui. « Éloigne-toi, lui dit Fugières ; fuis pendant qu'il en est temps. — Non, répond Julien ; mon devoir est de vous défendre ; je courrai la fortune que vous courrez. » Il s'attacha en effet à ce chef intrépide. Il protégea, couvrit sa retraite, ajustant, tirant avec calme, avec précision; il ne put néanmoins contenir les Autrichiens qui se pressaient sur leurs traces. Ils furent obligés l'un et l'autre de se précipiter du haut d'un rocher, et n'échappèrent à la captivité qu'au péril de leur vie.

La demi-brigade évacua pendant la nuit sa nouvelle position, et alla se rallier à Peschiera. Trop faible pour faire tête aux flots d'ennemis qui la pressaient, elle continua son mouvement, et se replia sur Brescia, où elle joignit la division qui marchait sur Lonato.

Le premier bataillon, conduit par le général Victor,

se porta sur les hauteurs qui sont à droite de la ville; le deuxième, s'avançant sur la route, prit la gauche de la 32e, et le troisième couronna les monticules qui se trouvent à gauche de la route.

La 18e était impatiente de venger les pertes qu'elle avait faites; elle aborda l'ennemi avec impétuosité: mais il était lui-même déterminé, intrépide, et lui opposa une résistance qu'elle fut long-temps à vaincre. La 32e, le deuxième bataillon, écrasés par la mitraille, semblaient même hors d'état d'en triompher, lorsque le capitaine Galler, accourant avec sa compagnie, ouvrit un feu de file qui força les pièces de rétrograder. Les deux corps prirent alors leur élan. La demi-brigade poussa devant elle, le bataillon tourna, enleva la batterie et ceux qui la défendaient. L'action était toujours vive, animée; les chaloupes canonnières continuaient de vomir des torrents de feu; le fusilier Nicas tourna sur elles une des pièces qu'on venait de prendre, et leur envoya plusieurs boulets.

Le troisième bataillon n'était pas moins vivement engagé. Aux prises avec une colonne épaisse, il combattait depuis plusieurs heures sans pouvoir ni l'entamer ni la rompre. Mais tout-à-coup le sous-lieutenant Boyand se jette au plus fort de la mêlée; le caporal Troche le suit avec sa bravoure accoutumée, et entraîne trois volontaires sur ses pas; ils poussent droit à une pièce, ils la prennent, et sèment le désordre dans les rangs ennemis.

Le premier bataillon cependant occupait toujours les hauteurs où il s'était placé. Assailli inopinément par une colonne épaisse, par une colonne mêlée d'artillerie, de cavalerie, qui le somme de mettre bas les armes, il

ne perd pas courage; loin de là, il prend l'attaque; et le général en chef, témoin de son énergie, somme à son tour les Autrichiens, qui cèdent et se livrent à sa merci. Hommes, artillerie, drapeaux, fléchissent devant la bravoure de ce bataillon intrépide.

Le premier bataillon suivit le lendemain le général Victor à Castiglione, et les deux autres se portèrent avec leur chef de brigade sur Salo. L'ennemi était en position sur les hauteurs; ils l'attaquèrent sans pouvoir l'enfoncer. La mêlée durait depuis cinq heures, depuis cinq heures le sang coulait, et les Autrichiens se maintenaient toujours fermes, intrépides. Le capitaine Cassagne était hors de combat, le lieutenant Raymond atteint d'une balle. Fatigué de cette lutte obstinée, Fugières fit un mouvement par la droite. La retraite de l'ennemi se trouvait coupée; chacun redoubla de courage, tenta de nouveaux efforts. Le lieutenant Rabbe, suivi du volontaire Escoffier, enleva un poste de grenadiers hongrois; le sergent Rougé et le caporal Forestier contraignirent avec quelques hommes une compagnie entière à mettre bas les armes. L'ennemi fut obligé de fléchir, et s'éloigna en désordre.

Les deux bataillons se mirent en marche pour Castiglione; ils rallièrent, le 4, celui qui s'y trouvait déjà, et s'avancèrent, le 5, au secours de Peschiera; ils n'arrivèrent devant la place qu'au milieu de la nuit. La colonne autrichienne ne s'attendait pas à les voir paraître, elle fut d'abord mise dans un affreux désordre. Le sergent Rougé s'était jeté dans les redoutes, la troupe avait fait irruption dans le camp. Le corps de siége semblait irrévocablement battu; mais il était formé de soldats éprouvés, aguerris; il prit à son tour l'attaque; la

demi-brigade ne put se maintenir. Elle avait perdu 200 hommes dans cette échauffourée; le lieutenant Gardel avait succombé; le chef de bataillon Michel, le capitaine Gallet, le lieutenant Bardel étaient blessés. Le combat se soutenait cependant; depuis cinq heures on était aux prises et on se chargeait toujours avec fureur. La demi-brigade comptait 62 morts et 104 blessés. Exaspérée d'une résistance aussi vive, elle redoubla d'efforts, contraignit enfin l'ennemi de fuir, et lui prit deux pièces de canon et une masse de prisonniers assez considérable.

Elle s'avança ensuite sur les montagnes, aida à reprendre la Corona, et alla s'établir à Cistermano, qu'elle quitta le 2 septembre. Elle joignit alors la division, et gagna Roveredo. L'ennemi était en position devant la place; l'attaque s'ouvrit et fut poussée de la manière la plus vive. Les Autrichiens opposèrent une longue, une opiniâtre résistance. Le capitaine Germain fut blessé dans cette rencontre sanglante, et le brave, le vaillant Mille-Homme y perdit la vie. Chéri, honoré de la brigade entière, il fut vivement regretté.

La division s'était mise sur les traces de l'ennemi; la 18ᵉ, emportée dans le mouvement, atteignit Cinone, Bassano, et tournant tout-à-coup sur la gauche, elle suivit l'armée autrichienne sur Mantoue. Elle passa l'Adige près de Ronco, et arriva le 11 à la vue de Cerea. Elle était exténuée d'une marche aussi longue, rendue de chaleur, de lassitude; mais les Autrichiens avaient mis en désordre la 18ᵉ légère. Elle les aborda au pas de charge, et leur enleva, après une lutte opiniâtre deux pièces de canon dont ils s'étaient rendus maîtres. Ce ne fut pas sans perte : les capitaines Bosc et Florent

gisaient sans vie; le chef de bataillon Suchet était hors de combat; les lieutenants Bourlot, Huet, le capitaine Grégoire étaient blessés, et le capitaine Charlat, entré encore tout sanglant dans l'arène, était atteint une seconde fois. La 18ᵉ se maintint néanmoins malgré ces pertes; long-temps elle fit tête à l'orage, et rendit vains les efforts qu'on tenta pour l'ébranler. A la fin, cependant, obligée de lâcher prise, elle abandonna les pièces qu'elle avait si vaillamment enlevées, et, ce qui était plus cruel encore, deux de ses compagnies, trop lentes à se mettre en retraite, furent coupées, contraintes de mettre bas les armes. La demi-brigade n'avait pas encore éprouvé un si sanglant échec. Les trophées de sa défaite avaient été acheminés sur Legnago; elle les suivit, se présenta devant la place par une nuit profonde; elle s'en fit ouvrir les portes, ressaisit ses prisonniers, son drapeau, et se remettant aussitôt en marche, elle se porta d'une haleine sur le champ de bataille qu'elle avait quitté. L'infanterie autrichienne ne jugea pas à propos de l'attendre; elle fit volte-face et s'éloigna. Il n'en fut pas ainsi de la cavalerie : elle vint à sa rencontre et chargea avec vigueur; mais elle fut accueillie par un feu si vif qu'elle ne tarda pas elle-même à se disperser.

La demi-brigade poussa, le 15, sur Saint-Georges; elle attaqua les Autrichiens, les mit en fuite et les suivait vivement, lorsqu'elle aperçut une masse de grenadiers hongrois qui manœuvrait pour la tourner par sa gauche. Elle fit aussitôt un changement de direction et s'avança à leur rencontre. Le capitaine Pineau les joignit avec le second bataillon; le lieutenant Trouillet, à la tête de sa compagnie, en aborda une colonne

épaisse, lui prit ses pièces, les tourna sur elle et l'accabla de projectiles. La demi-brigade fit même accueil aux troupes qui se présentaient devant elle; elle les rompit et les poussa au loin. Un escadron de cuirassiers voulut vainement relever la charge, il fut accablé de feux et périt presque en entier. La 18e, de son côté, avait 64 morts et 174 blessés. En retour, elle n'était pas seulement maîtresse du champ de bataille, elle avait 6 pièces de canon et une foule de prisonniers dans les mains.

Elle quitta presque aussitôt le théâtre d'une lutte aussi vive; elle se rendit à Bassano, où elle séjourna jusqu'au 4 novembre. Elle se mit alors en mouvement, joignit l'ennemi sur la rive droite de la Brenta, et engagea une action qui se prolongea jusqu'à la nuit. Repris le lendemain au point du jour, le combat fut plus vif, plus sanglant encore.

Les chefs de bataillon Royer et Delga, le capitaine Grégoire, les lieutenants Lestrade, Boyand, Robert, les sous-lieutenants Leyx, Leval, Materre, tous intrépides officiers que les troupes aimaient à suivre, étaient grièvement blessés. L'ennemi crut pouvoir franchir la rivière; mais le 1er bataillon le contint par son feu. La nuit arriva et mit fin à cette sanglante affaire. La demi-brigade comptait 48 morts; elle avait la plupart de ses officiers couverts de blessures, et 98 volontaires hors de combat. Elle fit un mouvement rétrograde et se replia sur Vérone. Le séjour qu'elle fit dans cette ville ne fut pas long. Elle se remit en mouvement le 11, et se porta sur Saint-Martin; elle y trouva les Impériaux, engagea un combat long, opiniâtre, que la nuit vint interrompre

encore, et qui, recommencé le lendemain, ne finit qu'avec le jour. Le capitaine Jalamas, le lieutenant Lestrade, les sous-lieutenants Fay et Seguin avaient perdu la vie; le capitaine Bast était hors de combat; 52 volontaires gisaient sur le champ de bataille, 95 autres étaient blessés. La demi-brigade rétrograda encore sur Vérone, et quitta de nouveau cette ville le 15 dans la nuit.

Les Autrichiens, retranchés dans Arcole, opposaient une résistance qu'aucun effort ne pouvait vaincre. Elle marcha à eux, et combattit long-temps sans obtenir le moindre avantage. A force de constance cependant, elle triompha des colonnes qu'elle avait en tête, et pénétra dans Arcole. Elle s'empara de 6 pièces de canon, fit 600 prisonniers, sans pouvoir néanmoins se maintenir dans le village. La nuit survint et mit fin au combat. Mais l'une n'était pas dissipée que l'autre se rallumait déjà plus vif, plus animé que la veille. Les Autrichiens avaient l'attaque et se déployaient nombreux. La 18e battit la charge, la division l'appuya; en un instant la mêlée devint ardente. On se joignit sur la chaussée, dans les marais, partout on se serra corps à corps. Enfin, l'ennemi, rompu, vida le champ de bataille, et la demi-brigade recueillit ses prisonniers. La lutte restait néanmoins indécise; il fallut de nouveau en venir aux mains, attaquer, combattre tout un jour. Français et Impériaux, également résolus de vaincre, se chargeaient avec une fureur qui menaçait de se prolonger encore. La 18e serra ses rangs et poussa droit sur Arcole. Elle y trouva la même intrépidité, la même énergie que sur la chaussée. Si long carnage devait cependant avoir un terme.

Le sous-lieutenant Fasse se jette avec quelques braves à travers les marais : il est atteint d'une balle ; le capitaine Bohier, le sous-lieutenant Beaufils, prennent sa place et sont frappés comme lui. Mais le tambour-major Dasser continue de faire battre la charge ; le soldat s'exalte, force d'abord les colonnes autrichiennes à reculer, puis les rompt, les chasse d'Arcole et la bataille est gagnée. Ainsi finit cette lutte opiniâtre ; la 18e y eut 99 morts et 143 blessés.

Elle se mit en route dès que l'action fut à terme. Elle se porta successivement à Bussolengo, à Castel-Novo, sur les hauteurs de Garda. Elle quitta celles-ci le 25 décembre, et entra dans la place qu'elles dominent. A peine arrivée, elle apprend que 600 Autrichiens se sont établis dans les positions qu'elle vient de quitter. Elle fait aussitôt volte-face, joint cette troupe imprudente, la bat, la disperse et se rend à Rivoli. Le général en chef était venu à sa rencontre ; il lui montre les colonnes autrichiennes qui couronnent au loin les cimes des montagnes. « Elles sont nombreuses, lui dit-il ; mais je connais la brave 18e ; je vous connais tous, l'ennemi ne tiendra pas devant vous. » Les cris d'en avant ! éclatent de toutes parts à ces flatteuses paroles ; le soldat est impatient de justifier la confiance que lui montre Bonaparte. Il joint l'ennemi, il le culbute : en moins d'une heure tout est dispersé. Les capitaines Bart et Cassagne, le lieutenant Fasse, se distinguèrent entre les plus braves, ainsi que le volontaire Franchet. Tombé dans un groupe d'Autrichiens, celui-ci ne se borne pas à se défendre ; il blesse, tue plusieurs de ceux qui le pressent, et se dégage.

Cependant, un détachement de 45 hommes était

resté à Garda, sous les ordres du capitaine René. Sommé de mettre bas les armes par une colonne nombreuse, cet officier ne se laissa pas imposer; il rendit menaces pour menaces, se prévalut des forces qu'il n'avait pas, et fit si bien qu'il prit hommes et drapeaux.

Partie de Rivoli le 16 à deux heures du matin, la demi-brigade atteignit Roverbella à neuf heures du soir. Elle fit une courte halte dans cette ville, se remit en route et gagna la Favorite. Le soldat avait fait 39 milles d'une seule traite; il était exténué, accablé de sommeil, de lassitude; mais une colonne sortie de Mantoue se présentait : il court aux armes, l'action s'engage et devient meurtrière. Le chef de bataillon Laverriére est tué; son collègue Michel, dont la blessure saigne encore, est frappé une seconde fois. Le capitaine Sarralier, le capitaine Grégoire, sont couverts de contusions; le capitaine Daila reçoit une balle en frayant à travers les buissons une voie à sa compagnie. Le feu devient à chaque instant plus animé; le chef de bataillon Delga ressaisit l'attaque; l'ennemi fléchit, il abandonne ses pièces, ses retranchements, et regagne la place en désordre. Il avait tué 53 hommes à la demi-brigade, et en avait mis 95 hors de combat.

La 18e ne tarda pas à se reporter sur l'Adige. Stationnée d'abord à Vérone, elle gagna Montebello, Bassano, Feltre, et séjourna dans cette ville jusqu'au 10 mars. Elle se mit alors en route pour Bellune. La rupture des ponts, le mauvais état des chemins, ne lui permirent pas de s'avancer avec sa célérité ordinaire. Elle n'arriva sur la Piave que le 13. Les Autrichiens, en

position dans les gorges de Cadore, se maintenaient contre les tentatives de la 2e légère, et se jouaient de ses efforts. La 18e prit l'attaque, chargea avec son impétuosité accoutumée, et renversa tout ce qui se trouva devant elle. Le général Lusignan fut fait prisonnier avec 150 hussards et 600 fantassins.

La demi-brigade continua le mouvement; elle passa le Tagliamento et déboucha devant Tarvis. Les Autrichiens étaient en face; l'action ne tarda pas à s'engager. La 2e légère, la 75e, combattaient sur la gauche. La demi-brigade se formait sur la route en colonnes serrées, lorsqu'elle aperçoit des masses ennemies qui se montrent au loin. Elle s'avance aussitôt à leur rencontre; elle les replie, les pousse devant elle, et bivouaque au milieu des neiges qui couvrent les montagnes d'où elle les a débusquées. Les Autrichiens, cependant, ne se tinrent pas pour battus. Ils revinrent courageusement à la charge et attaquèrent avec vigueur. La demi-brigade reçut le choc avec son intrépidité habituelle. Néanmoins, les difficultés qu'elle avait à vaincre ne pouvaient être plus grandes : les lieux étaient abruptes, couverts de glace; un pont escarpé, étroit, et cinq pièces qui en défendaient les approches, compliquaient étrangement la position. La troupe ne se rebuta pas cependant; elle poussa au pont et l'enleva. Les Autrichiens paraissaient ébranlés; les capitaines Cariel et Pastol se jetèrent au milieu d'eux et achevèrent d'y porter le désordre; et tel était déjà l'abandon des fuyards que le lieutenant Rabbe en prit 30 à l'aide de 4 volontaires; mais trois compagnies de grenadiers survinrent et relevèrent le combat. Le feu se propagea au milieu des rochers. La

lutte devenait des plus vives, lorsque le capitaine Bart se jeta avec sa troupe au milieu de la mêlée. Le capitaine Grégoire l'appuya avec la sienne; l'ennemi fléchit, abandonna pièces et équipages; bientôt même il mit bas les armes et livra à la demi-brigade 3,500 prisonniers.

Ce beau fait d'armes avait exalté la troupe; elle poussa en avant, traversa Willach, Clagenfurt, et arriva à la vue de Freisach. L'ennemi, établi sur les hauteurs, avait son artillerie couverte par des marécages, et se flattait de prendre sa revanche; mais ni sa belle position, ni les secours imprévus qui lui survinrent ne purent le sauver. La demi-brigade l'aborda avec ses compagnies d'élite; elle le culbuta, le rompit, le mena battant jusqu'à Bruck, où la nouvelle de la suspension d'armes arrêta sa course.

Le chef de demi-brigade,
FUGIÈRES.

4e DEMI-BRIGADE DE BATAILLE.

Établie à la Piétra, petit village de la rivière de Gênes, la 4e demi-brigade de bataille leva son camp le 12 avril 1796. Elle gravit le mont Saint-Jacques, prit la tête de la division Augereau, gagna Carraie et perça dès le lendemain la ligne ennemie. Son 3e bataillon marcha sur Millesimo; les deux autres combattirent d'abord à Montenotte, puis cernèrent Cossaria. Le 1er monta à l'assaut, et fut repoussé avec perte; mais les coups qu'il avait portés firent sentir aux Autrichiens l'issue que devait avoir la résistance. A la nuit ils ouvrirent leurs portes et mirent bas les armes.

Jean Banquerel, volontaire, fit preuve dans cette affaire d'une rare constance. Précipité deux fois des remparts, il les escalada une troisième fois; renversé une troisième fois, il se disposait à revenir à la charge lorsque le feu cessa.

Pertes. — Officiers : Frère, chef de bataillon; Arnaud, *idem;* Belbère, sous-lieutenant, blessés. Sous-officiers et volontaires : 12 tués, 17 blessés.

La demi-brigade quitta Millesimo le 14 et marcha sur Ceva. Elle attaqua, le 15, les redoutes dites des Têtes-Noires et les enleva, puis elle poussa sur Castellino della Tor, qu'elle enleva encore.

Pertes de ces différentes journées. — Officiers : Ballet, chef de brigade; Guiton, capitaine; Orselet, lieutenant; Dussort, sous-lieutenant, tués; Barère, lieutenant; Puyat, sous-lieutenant; Lebatut, *idem,* blessés. Sous-officiers et volontaires : 25 tués, 57 blessés.

Le 19 se donna la bataille de Mondovi : la 4e ne concourut pas au succès; mais conduite par le chef de bri-

gade Pouràilly, qui en prit ce jour-là même le commandement, elle se forma à la tête de la colonne, et s'avança sur Cherasco. Cette place, qui opposa d'abord la plus vive résistance, finit par ouvrir ses portes, et la demi-brigade reprit son mouvement. Elle traversa Albe, San Stephano, Acqui, Castelnovo, Delscrevio, où furent organisés les bataillons d'avant-garde. Elle gagna ensuite Castel-Silvano, Stradera, traversa le duché de Parme, atteignit le Pô le 7 mai, passa ce fleuve sous Plaisance et entra dans le Milanais. Le 8, les trois compagnies de grenadiers marchèrent sur Fombio. Elles soutinrent les carabiniers, les tirailleurs, chassèrent deux fois la cavalerie ennemie du village, en furent deux fois repoussées elles-mêmes, mais restèrent enfin maîtresses du champ de bataille. Rejointes presque aussitôt par l'avant-garde, elles se mirent à la suite de l'ennemi, et le poussèrent jusque sous les murs de Pizzighetone.

Le 10 eut lieu la bataille de Lodi; la ville, le pont construit sur l'Adda, furent enlevés d'élan, chacun fit preuve de la plus rare audace. Le grenadier Lanta aperçut une pièce de 7 que conduisaient deux canonniers. Il attaqua le convoi, tua les hommes, s'empara de la bouche à feu, et se mit en devoir de la tourner sur l'ennemi. Surpris par une charge de cavalerie au milieu de ses apprêts, il s'échappe, revient à la pièce et l'emmène.

La 4ᵉ se porta sur Crema après la bataille; puis, revenant brusquement sur ses pas, elle rentra à Lodi, d'où elle gagna Pavie, Milan, Cassano, Fontanilla, et se rendit à Brescia, où elle quitta le n° 39 qu'elle avait porté jusque là, pour prendre le n° 4, qui lui était échu au tirage au sort.

Cependant, l'ennemi avait fait halte; il avait pris position à Borghetto, bien résolu de défendre le Mincio, de le défendre avec vigueur. Le passage fut néanmoins forcé après un combat opiniâtre, et les grenadiers poussèrent jusqu'aux portes de la ville. La division Augereau les suivit; puis tout-à-coup tournant à gauche, elle se dirigea sur Peschiera. Isolée par ce mouvement, la demi-brigade n'en montra ni moins d'assurance ni moins d'audace; elle se jeta sur l'arrière-garde ennemie, la battit, et lui enleva une masse de prisonniers. Ce succès exalta le courage de deux compagnies du 1er bataillon; elles s'emportèrent, tombèrent dans une embuscade, et furent en partie détruites, en partie enlevées.

Pertes. — Officiers : Patou, lieutenant, blessé; Laplume, *idem*, prisonnier; Pasconan, *idem*, tué. — Sous-officiers et volontaires : 32 tués, 26 blessés, 39 prisonniers.

La division s'était rendue à Governolo; la 4e continua son mouvement et s'avança sur la porte Cerèse. C'était un poste fortifié, couvert d'ouvrages; elle combattit long-temps sans pouvoir l'enlever. Enfin, le tambour Cassagne, soulevé par ses camarades, atteignit une petite brèche, se jeta dans l'enceinte, et ouvrit la porte que le canon n'avait pu briser.

L'expédition de la Romagne eut lieu sur ces entrefaites. La division s'avança sur les États du pape, et arriva bientôt à Bologne. La population avait pris les armes; la lutte fut vive, acharnée; mais enfin les habitants succombèrent sous les coups de la demi-brigade, et l'insurrection fut réprimée.

Pertes. — Officiers : Eustache, lieutenant, blessé;

Pourailly, chef de brigade; Dautun, capitaine; Chausson, lieutenant, blessés. — Sous-officiers et volontaires: 13 tués, 18 blessés.

La division quitta Bologne vers la mi-juillet, et se reporta sur l'Adige. La demi-brigade prit position de Labada à Ponte-Castanino; de Ponte-Castanino à Legnago. Tel était son emplacement lorsque dans la nuit du 28 juillet arriva l'ordre de battre en retraite. La 4ᵉ retira aussitôt les postes qu'elle avait sur l'Adige. Elle se rassembla à Legnago, démonta les pièces qu'elle ne pouvait emmener, coupa le pont, et poussa à tour de route sur Roverbella. Elle se reposa une heure dans cette ville, et se dirigea sur Castellar. Elle protégea, ferma l'arrière-garde et revint encore sur ses pas; elle gagna de nouveau Castiglione di Mantua, traversa Roverbella, et atteignit Goito le 31 dans la matinée. Elle avait fait 111 milles en 55 heures: 173 sous-officiers et volontaires, exténués par cette longue et rapide marche, étaient tombés dans les mains de l'ennemi.

Réunie à Goito, la division se mit en mouvement et arriva à Castiglione le 1ᵉʳ août. Le 2, elle se rendit à Montechiaro; le 3, elle marcha aux Autrichiens.

Bataille de Castiglione. — Dès quatre heures du matin la division était sous les armes. Elle était rangée dans la plaine au sud-ouest de Castiglione; les tambours retentissaient, les chants de la musique se faisaient entendre; elle s'avança l'arme au bras, et arriva à travers la mitraille à demi-portée des murs de la ville. La 4ᵉ était en tête. Les grenadiers et le 3ᵉ bataillon, commandés par l'adjudant-général Verdier, se dirigent vers une hauteur qui se trouve sur la gauche. Le 1ᵉʳ et le 2ᵉ ga-

gnent la plaine à droite, et feignent de laisser Castiglione derrière eux. L'ennemi leur oppose en vain une grêle de balles et de boulets. L'un s'empare du point qu'il voulait atteindre, les autres se forment où ils avaient dessein de se déployer. Les tirailleurs poussent alors en avant, ceux du 1er bataillon renversent les Autrichiens et leur font un nombre considérable de prisonniers; ceux du 2e prennent deux bouches à feu avec leurs caissons; ils enlèvent un drapeau, et font mettre bas les armes à une colonne de 1,500 Hongrois. Le 1er bataillon, chargé trois fois par la cavalerie ennemie, la repoussa autant de fois.

Le champ de bataille était gagné. L'armée se reposa le 4 sur le terrain qu'elle avait conquis. L'ennemi cependant était resté en présence; l'action recommença dès le lendemain. A neuf heures, la demi-brigade était en ligne, commandée comme la surveille par l'adjudant-général Verdier. Elle s'avança dans la plaine, et poussa à une redoute protégée par une nombreuse artillerie légère, et flanquée de masses épaisses de cavalerie et d'infanterie. Le feu s'ouvre, en un instant devient terrible. La 4e reste impassible sous la mitraille qui la déchire; elle est inébranlable sous les feux qui la sillonnent. Enfin, l'artillerie est en batterie et riposte avec vigueur. Peu à peu l'ennemi fléchit, ses coups sont moins pressés, moins nombreux. Les grenadiers se jettent sur la redoute et s'en emparent. Les colonnes autrichiennes, privées de cet appui, se débandent et abandonnent pièces et munitions. La 4e gagne les collines, refoule au loin tout ce qui se trouve devant elle et pousse jusqu'à la Volta.

Pertes. — Officiers : Beyrand, général de brigade; Pourailly, chef de brigade ; Fauché, capitaine; Desparbis, *idem;* Fescheneau, *idem;* Caraguel, lieutenant; Planti, *idem;* Sarraz, *idem;* Berges, *idem;* Carles, sous-lieutenant; Audibert, *idem;* Berthin, *idem*, tués; Gros, chef de bataillon ; Arnaud, *idem;* Boucault, capitaine ; Ramadier, lieutenant ; Larousse, *idem;* Castagnès, sous-lieutenant; Talon, *idem;* Boulet, *idem*, blessés. — Sous-officiers et volontaires : 61 tués, 147 blessés.

Cette grande bataille donna lieu à une foule de traits de courage qui méritent d'être recueillis.

Nogues, sous-lieutenant, prit un drapeau ; le caporal Mariot enleva une pièce de canon.

Le capitaine Fauché, atteint d'un boulet qui lui avait emporté une cuisse, exhortait encore ses soldats à faire leur devoir, et à mourir s'il le fallait pour la France.

Le capitaine Fecheneau, frappé comme lui, montra comme lui les plus généreux sentiments. J'ai perdu une jambe, dit-il à ceux qui le relevaient sur le champ de bataille; mais je l'ai perdue pour mon pays, et il m'en reste une pour le servir encore. La mort l'avait déjà saisi ; il expira en faisant des vœux pour l'armée.

Au milieu de tant de dévouement et d'insouciance de la vie, le sang-froid de l'adjudant-général Verdier se fit remarquer encore. Arrivé devant la redoute, cet officier fait halte, et se porte sur la droite pour rectifier l'alignement. Au moment où il ouvre la bouche pour faire le commandement que la circonstance exige, un obus tue son cheval et le jette au loin. Il n'en tient compte, et achève son opération comme si de rien n'était.

Le 6, la 4e demi-brigade marcha sur Borghetto. Obli-

gée de rétrograder devant les masses ennemies, elle gagna Peschiera, repassa le Mincio le 7, entra le 8 à Vérone, où elle fit des prisonniers. Elle passa quelques jours dans cette ville pour se remettre des fatigues qu'elle avait essuyées, puis alla fouiller les montagnes du Tyrol, et descendit après une vaine excursion dans la vallée de l'Adige.

La division tout entière s'engagea le 2 septembre dans ces gorges; elle chercha deux jours l'ennemi sans le joindre, et arriva le 4 à Roveredo; elle reprit sa course le lendemain, et, laissant Trente sur la gauche, gagna Vigorel. Elle continua son mouvement, dépassa Caldanezo, et entra dans la vallée du Borgo, où la Brenta prend sa source. Elle suivit le cours de cette rivière, et rencontra à Primolano un gros d'Autrichiens qui voulut lui disputer le passage. Après un combat très vif, la 4e, qui, pendant ces différentes marches, avait toujours tenu la droite de l'armée, voyant que les fusils étaient inutiles contre des hommes embusqués derrière des rochers, marcha sur eux la baïonnette en avant, et prit une partie de leur colonne. Le terrain était tourmenté, abrupte, l'ennemi voulut profiter de la difficulté des lieux pour se rallier; mais la demi-brigade le suivait à la trace, elle lui livra plusieurs petits combats où il fut constamment défait. La division, chargée d'un nombre de prisonniers considérable, vint bivouaquer à Auguadano; elle reprit sa route le lendemain, passa la Brenta à Salage, où la gorge commençait à s'élargir. Pendant qu'Augereau attaquait par la rive gauche, elle aborda l'ennemi par la droite; elle le chargea sans lui laisser le temps de se reconnaître, et

lui enleva 3,700 prisonniers et six pièces de canon.

Le général autrichien lança contre elle un bataillon de grenadiers qui venaient de jurer de vaincre ou de mourir, et les fit soutenir par quatre bouches à feu. Mais elle fondit elle-même sur cette colonne; elle la brisa, la renversa, la prit avec ses canons, et enleva un convoi de 800 voitures chargées de munitions de guerre.

Pertes. — Officiers: Lechague, chef de bataillon; Mariès, sous-lieutenant, tués; Frère, chef de brigade, blessé; Darquier, capitaine, prisonnier. — Sous-officiers et volontaires: 6 tués, 13 blessés.

Louis Durant pénétra au milieu d'une colonne ennemie et lui arracha un drapeau. Le sous-lieutenant Fabreguis se jeta avec quelques volontaires sur deux pièces de canon; il s'en rendit maître, et prit avec elles les canonniers qui les servaient. Le brave Magendie fut moins heureux: il s'engagea avec un grenadier autrichien qui escortait un obusier, et reçut dans ses habits un coup de baïonnette qui le cloua à la muraille; il riposta avec son sabre, coucha son ennemi dans la poussière, mais la pièce gagna l'espace et lui échappa.

Plus intrépide encore que ses officiers, Lannes obtint de plus vastes résultats. La fusillade continuait de se faire entendre, il accourut à la tête d'une trentaine de tirailleurs, et aperçut un général ennemi entouré de son état-major. Il poussa à lui, et le somma de se rendre. L'Autrichien, indigné qu'un homme seul prétendît l'enlever au milieu de sa troupe, s'avança lui-même pour le saisir. Malheureux! lui cria Lannes, sais-tu que derrière moi sont quatre mille hommes qui n'attendent qu'un signe pour te passer par les armes

toi et les tiens? Le général subjugué n'essaya pas de prolonger la lutte; sa troupe mit bas les armes et défila devant son audacieux vainqueur.

Portée par le mouvement du combat sous les murs de Citadella, la 4e continua sa marche: elle entra le 9 septembre à Padoue, arriva le 10 à Este, et se présenta le 11 sous les murs de Legnago. Les troupes qui défendaient cette place ayant mis bas les armes, elle reprit son mouvement le 12, traversa Villapenta le 13, atteignit Governolo le 14, et déboucha le 15 sur la porte Saint-Georges. Elle attaqua immédiatement, échoua, réattaqua le lendemain, sans être plus heureuse. L'ennemi était nombreux, fortement retranché; elle ne put entamer ses colonnes et s'éloignait en désordre, lorsque deux bataillons de la 51e accoururent à son secours. Elle se rallia à leur approche; l'action recommença plus vive, plus animée, et resta longtemps indécise; enfin, la cavalerie autrichienne, brisée trois fois devant les carrés qu'elle cherchait à rompre, perdit courage; l'infanterie plia, tout fut rejeté dans Mantoue.

Pertes. — Officiers : Farcy, capitaine; Boulet, lieutenant; Pergras, sous-lieutenant; Perducit, *idem*, tués; Lannes, général de brigade; Michel, adjudant-major; Langue, capitaine; Barège, *idem;* Lajonquières, *idem;* Tollit, adjudant, blessés; Deville, capitaine; Pinoneau, lieutenant; Martin, sous-lieutenant; Villemin, adjudant, prisonniers. — Sous-officiers et soldats : 48 tués, 109 blessés, 247 prisonniers.

Un de ceux-ci, le grenadier Cambret, échappa aux Autrichiens avec un bonheur, une intrépidité rares. Conduit à Mantoue par deux Croates, il les désarma,

se jeta à travers champs, aperçut son capitaine qui venait aussi d'être enlevé, attaqua son escorte et le délivra.

Établie à Governolo à la suite de ce combat, la 4e ne tarda pas à y être attaquée. Les Autrichiens fondirent sur ses postes, le 26, et les replièrent vivement; mais, assaillis à leur tour, ils furent presque aussitôt battus : la demi-brigade se jeta sur la porte Cerèse et l'enleva.

Elle se mit en route quelques jours après pour l'Adige. Les Autrichiens s'avançaient eux-mêmes. L'action s'engagea et fut d'abord heureuse; mais l'ennemi, qui avait déjà perdu des prisonniers, du canon, reprit l'avantage; l'armée fut obligée de se mettre en retraite.

Pertes. — Officiers : Lacase, adjudant-major, tué; Rousseau, lieutenant, prisonnier; Massi, capitaine; Darguier, *idem;* Fidelle, lieutenant; Champion, *idem*, blessés. — Sous-officiers et soldats : 40 tués, 88 blessés.

La 4e formait l'arrière-garde; elle contint, éloigna d'abord les hussards ennemis; mais ceux-ci devenant toujours plus entreprenants, elle fit halte, feignit de leur prêter le flanc et les vit bientôt accourir. Ils arrivaient tumultueux, confiants; une décharge meurtrière en étendit une partie dans la poussière, et rendit les autres plus circonspects.

La division ne tarda pas à reprendre l'offensive. Elle se mit en marche le 11 novembre, et s'avança sur Caldiero. La 4e, qui avait la tête de la colonne, n'eut pas dépassé Saint-Martin qu'elle aperçut l'ennemi. Elle le tourna, le battit, lui enleva 500 hommes et deux pièces de canon. Le 12, ce fut encore même

manœuvre. La demi-brigade était parvenue sur les hauteurs qu'elle devait atteindre. Elle jeta un de ses bataillons sur le flanc des Autrichiens et les joignit de front avec les deux autres. Elle donna dans une colonne épaisse que masquait un ravin, l'aborda avec sa bravoure ordinaire et le rompit. Mais de toutes parts accouraient des réserves, des troupes fraîches; elle fut obligée de prendre une position en arrière, où elle se maintint malgré les ravages de la mitraille. Enfin arriva la nuit; l'armée regagna Vérone.

Pertes. — Officiers: Floquet, adjudant-major; Rigaud, sous-lieutenant, tués; Candras, chef de bataillon; Donna, capitaine; Teulet, *idem;* Gros, *idem;* Lebeau, *idem;* Duthu, *idem;* Deville, *idem;* Paussy, lieutenant; Blangir, *idem;* Dors, sous-lieutenant; Belbèze, *idem;* Courtois, *idem;* Richard, *idem;* Laplane, *idem*, blessés. — Sous-officiers et volontaires : 33 tués, 131 blessés.

Arrivée à Tomba le 13, la division se rendit le 14 à Ronco. Elle passa l'Adige le 15, et s'avança sur Arcole. Elle trouva la 5ᵉ légère déjà décomposée par la fusillade, blottie sur le flanc droit de la chaussée; elle prit sa place, fut décomposée comme elle, vit successivement accabler tout ce qui se présenta. Le général en chef accourut ranimer l'attaque; mais la troupe était rebutée, éperdue; il chercha vainement à lui rendre son audace, vainement il lui rappela l'intrépidité dont elle avait si souvent fait preuve, et lui peignit l'humiliation de l'attitude qu'elle présentait. Sa voix, pour la première fois sans puissance, n'éveillait ni enthousiasme ni souvenirs; il se saisit d'un drapeau, Augereau en prend un autre, et tous deux

s'avancent à travers les éclats de la mitraille. L'exemple est aussi stérile que les paroles : tout reste immobile, et la journée s'achève dans cette terrible position.

A la nuit, l'armée se replia sur Ronco. Chargée, le 16, de la garde du pont, la 4e franchit l'Adige, le 17, sous la conduite du général Augereau; et, appuyant à droite, elle traversa un canal qui dégorgeait dans le fleuve. Le passage était défendu par une batterie; elle ne l'effectua pas sans perte, mais elle était lancée; elle joignit une colonne ennemie qui venait de repousser la 51e, et la jeta dans Arcole. Ce village était rempli de troupes que couvrait une suite de murs, de fossés. Elle éprouva une résistance qu'elle fut long-temps à vaincre. Trois fois elle enleva la position, et la perdit autant de fois; elle recueillit ses forces, et réussit enfin à rompre les colonnes qui l'arrêtaient. Un parti nombreux, poussé dans un château, essayait encore de prolonger la lutte; elle lui signifia que s'il ne se rendait sur l'heure, les flammes feraient justice de son obstination : il mit bas les armes.

Cette bataille si longue, si sanglante, fut mêlée de traits divers, d'actes de courage et de dévouement qui méritent d'être recueillis. Le général en chef tomba dans un marais : le sergent Boulet s'élança à son secours; mais au moment où il allait le dégager, il fut atteint d'une balle qui le perça de part en part : Je suis mort, dit-il, je le sens; mais, du moins, n'est-ce pas le général qui est frappé. Et il le montra à un caporal, qui, plus heureux, le retira de la fondrière. Le grenadier Cambret, dont il a déjà été question dans le récit de l'attaque de Saint-Georges, ne se montra

pas moins intrépide à celle d'Arcole. La troupe était tapie derrière la jetée; il ne put supporter une position si humble, il poussa en avant, et ne fit halte que lorsqu'il fut à demi-portée de l'ennemi. Il mit alors un genou à terre, ouvrit le feu, et s'interrompant parfois : « Vous le voyez, criait-il à ses camarades, on ne me tue pas; avancez donc, ou tout au moins passez-moi des cartouches. » Personne ne lui en apportait : il se releva pour en aller chercher lui-même, et fut abattu d'un coup de feu.

Pertes. — Officiers : Sauniers, capitaine; Derbey, *idem;* Andrien, *idem;* Bellanger, lieutenant; Peyret, sous-lieutenant; Bourgeois, *idem;* Vignon, *idem*, tués; Servin, capitaine; Ragouis, adjudant-major; Teulet, capitaine; Delpil, *idem;* Cazanave, *idem;* Lessage, lieutenant; Marchal, *idem*, blessés. — Sous-officiers et volontaires : 44 tués, 211 blessés.

La division quitta le village d'Arcole. Elle traversa Caldiero, Saint-Martin, s'arrêta un jour à Vérone, et se mit en route pour les montagnes du Tyrol. Arrivée à Sainte-Cenne, la 4e fut chargée de se porter sur Péry; elle joignit l'arrière-garde ennemie, lui prit 400 hommes, et lui enleva des bagages considérables qu'elle détruisit faute de transport pour les emmener.

Rentrée, le 23, à Vérone, elle alla presque immédiatement s'établir à Ronco; elle y stationna jusqu'au moment où les Autrichiens, reprenant l'attaque, se présentèrent sur l'Adige. Elle leur opposa son premier bataillon, qui, ramené d'abord, reprit peu à peu l'avantage, fit 250 prisonniers et enleva deux pièces de canon.

Pertes. — Officiers : Chausson, sous-lieutenant, tué;

Lafranque, sous-lieutenant, blessé; Cassan, chef de bataillon; Cortemberg, capitaine; Ragouis, adjudant-major; Lebeau, lieutenant, prisonniers. — Sous-officiers et volontaires: 11 tués, 17 blessés.

La demi-brigade se réunit à la suite de cette affaire; elle prit la tête de la division, s'avança sur Bassano, en chassa l'ennemi, et revint s'établir à Castel-Franco, qu'elle occupa jusqu'au 27 février. Elle marcha alors sur Trévise, se répandit le long de la Piave; et quand, le 12 mars, l'armée leva son camp, elle alla se mettre en bataille à portée de canon des Autrichiens. Elle avait passé les deux tiers de la journée dans cette attitude: ceux-ci considérèrent son déploiement comme une vaine menace, et posèrent les armes. C'est ce qu'elle attendait. Elle descendit aussitôt par pelotons dans la rivière, franchit la Piave ayant de l'eau jusqu'à la ceinture; et, tombant sur ses imprudents ennemis, elle les dispersa, les poussa au loin. L'armée se jeta sur leurs traces: elle traversa Conegliano, Sacile, atteignit le Tagliamento. Les Autrichiens étaient en bataille sur la rive opposée. Le feu s'ouvrit, et la mitraille se croisa jusqu'à une heure d'un bord à l'autre. Les grenadiers venaient de se réunir: ils s'élancèrent à travers le torrent, la 4e les suivit en colonnes par bataillon: elle traversa la plaine ayant son artillerie dans les intervalles; elle marcha, combattit, n'arrêta pas qu'elle ne fût à Valvassone.

Pertes. — Officiers: Cassagnet, sous-lieutenant; Montagueil, *idem*, blessés. — Sous-officiers et soldats: 18 tués, 14 blessés.

La demi-brigade dépassa successivement Passeriano, Palma-Nova, Trevigliano, et arriva le 24 devant le

fort de la Chiusa. L'ennemi était retranché avec soin, et le poste réputé imprenable : elle l'attaqua néanmoins avec un bataillon de la 27e légère; elle s'élança à travers les rochers, escalada des hauteurs qui paraissaient inaccessibles. La division, de son côté, essaya de faire une diversion, et ne recueillit que des sarcasmes. Les Impériaux, qui s'amusaient de ses efforts, daignaient à peine répondre à son feu. Mais tout-à-coup descendent avec fracas des blocs de rochers. Ils lèvent la tête et voient le danger qui les menace : ils ne se déconcertent pas cependant; loin de là, ils s'emportent, veulent venger par les flammes une si audacieuse agression. Une forêt épaisse ceint la montagne, ils y mettent le feu. Mais la division arrive au pas de charge. Le sous-lieutenant Larousse prend son élan, les troupes le suivent, et le fort est emporté. Enlevée d'assaut, la garnison devait passer par les armes; mais le soldat, aussi humain que brave, se borne à la constituer prisonnière.

Le passage était ouvert : la division occupa successivement Trevisano, Villach, Clagenfurth, et arriva le 3 avril à Neumark. La 4e gagna Judembourg, elle entra le 10 à Leoben, où elle trouva le terme de ses travaux.

17e DEMI-BRIGADE D'INFANTERIE LÉGÈRE.

La 17e légère était commandée par le chef de brigade Rampon, lorsque s'ouvrit la campagne de 1796, et occupait la redoute de Montelegino. L'ennemi vint l'attaquer le 10 avril au point du jour. Il était nombreux, déterminé; mais la demi-brigade venait de prendre son numéro de bataille ; elle jura de périr plutôt que de le laisser ternir. Trois fois les Autrichiens montèrent à l'assaut, trois fois ils furent repoussés avec perte, et laissèrent le champ de bataille couvert de morts. Tout le monde fit preuve de courage dans cette journée mémorable, mais personne ne déploya plus d'intrépidité, plus d'audace que le sergent Moreaux. Les ennemis commençaient à prendre de l'avantage. Déjà maîtres d'un retranchement, ils menaçaient d'emporter le deuxième. Moreaux sent le besoin de les arrêter, et de les arrêter sans délai. Il se jette sur eux à la tête de quelques braves, il les ébranle et les chàsse.

Pertes : 29 blessés, 3 morts, 10 prisonniers.

La demi-brigade quitta la redoute le 23, au point du jour, et attaqua aussitôt Montenotte. Elle prit l'ennemi sur sa gauche; elle le culbuta dans un ravin qui se trouvait en arrière de sa position, et passa la nuit sur le champ de bataille.

Elle gagna Cairo le 24, Rocqueta le 25, et prit le 26 la droite du corps d'armée qui se porta sur Dego. Conduite par le général Causse, elle s'avança à travers la mitraille et les précipices sur les derrières de l'ennemi, s'empara de l'artillerie autrichienne qui cherchait à s'échapper, et poussa aux redoutes, sur les-

quelles chacun s'élança avec la bravoure qui lui était propre. Le chasseur Belle s'empara d'un drapeau, le caporal Olagnié en prit un autre. Attaqué partout avec la même énergie, l'ennemi céda sans néanmoins se tenir pour battu. Le lendemain, au milieu d'une forte pluie, il se jeta sur la demi-brigade et la chassa des redoutes. Celle-ci se reforma presque aussitôt, prit la droite de la division et culbuta les Autrichiens.

Elle rallia son 2e bataillon détaché, le 2, sur Mondovi; elle se porta, le 5, sur la gauche de Cano, entra le 7 en Piémont, à la tête de la division Massena, poussa, le 9, sur Cherasco, passa le Tanaro et s'empara de Bra. Un parti ennemi essaya de franchir cette rivière. La fusillade s'alluma, devint des plus vives, mais la troupe fit ferme. Le sergent Maurice se glissa derrière un arbre, tua quatre Piémontais, en saisit un autre; en un mot, il fit si bien qu'il empêcha la compagnie d'être tournée.

13. Bivouac en avant de Bra.

14. Entrée à Alba.

15. Marche sur Nice.

16. Passage du Pô. Organisation des bataillons de grenadiers et de carabiniers qui doivent composer l'avant-garde. Ceux de la demi-brigade réunis à ceux de la 3e légère, forment le 1er de carabiniers sous les ordres de Croisier qui se met immédiatement en marche.

17. Passage de la Scrivia; marche sur Voghera.

18. Marche sur Plaisance; les carabiniers passent le Pô.

19. La demi-brigade passe le fleuve; le combat de Fombio s'engage; l'avant-garde seule y prend part; elle s'empare de Codogno, de Casal, et enlève les bagages

de l'ennemi. Fourset, lieutenant; Petit, caporal; Bertrand, Cayet, Pelissier, Clairandor, carabiniers, font mettre bas les armes à 70 Autrichiens.

20. Les carabiniers marchent sur Lodi; la demi-brigade, retardée par une marche des plus pénibles, ne peut prendre part à la bataille; elle arrive au moment où les Autrichiens fléchissent; elle les suit, fait quelques prisonniers, et s'empare de plusieurs barques chargées de vins et de comestibles.

22. Les carabiniers se rendent du côté de Pizzighetone; la demi-brigade bivouaque en avant de Mulessano.

23. La demi-brigade rétrograde sur Lodi.

24. Elle forme, sous les ordres du général de bri gade Joubert, la tête de la colonne qui marche sur Milan.

25. La demi-brigade entre à Milan, investit le château et continue le blocus jusqu'au 20 mai. Elle se met alors en route pour Marignano. Arrivée le 21 à Lodi, elle fait halte le 22 et le 23, reprend son mouvement le 24, passe l'Oglio le 25, stationne le 26 à Casayoll, se rend le 27 à Brescia où se fait le tirage des numéros que doivent porter les demi-brigades.

Devenue la 17e de l'arme, elle alla prendre position à Montechiaro, y bivouaqua jusqu'au 30, et se porta sur Borghetto. Les carabiniers étaient en tête, ils se présentèrent avec leur audace accoutumée. L'ennemi essaya vainement de faire résistance. Le capitaine Dodanne, le capitaine Boireau, l'enfoncèrent et le rejetèrent derrière la porte; le sergent-major Poupon, le caporal Lacomble, le carabinier Mortalier, accoururent sur sa trace; en un instant tout fut ébranlé, mis en pièces.

31. La demi-brigade fait halte en avant de Castel-Novo. Les carabiniers poussent jusque dans les gorges du Tyrol; un combat assez violent s'engage sur l'Adige.

1er *juin*. La demi-brigade marche sur Vérone. Elle va s'établir en avant de la porte de Vescovo derrière Saint-Michel. Les carabiniers rentrent au corps, qui se porte le 18 sur Rivoli.

19. La demi-brigade prend position à la droite de la 18e de bataille au camp de Valdonichi. Les carabiniers sont détachés au village de Montagna.

18. Reconnaissance sur le Montebaldo. Quelques postes ennemis sont enlevés.

Dans les derniers jours de juin, la 17e retourna à Vérone. Elle reprit les positions qu'elle occupait d'abord en avant de la porte de Vescovo, où elle resta jusqu'au 29. Elle gagna Villafranca le 30, se rendit à le 31, passa le Mincio la nuit suivante, et arriva à Brescia le 1er août dans la journée. Elle rétrograda le 2 sur Montechiaro où elle prit la droite de la division Augereau.

Le 3, elle se mit en marche avant le jour, et attaqua Castiglione. Quatre compagnies détachées en tirailleurs pénétrèrent dans la ville, enlevèrent un obusier et une pièce de 7. La demi-brigade de son côté enfonça les Autrichiens sur leur centre et sur leur gauche; elle s'empara du vieux château, de l'artillerie ennemie, et fit un nombre considérable de prisonniers. Officiers et soldats firent noblement leur devoir dans cette grande journée; mais le capitaine Dumareix, le lieutenant Girard, se distinguèrent entre tous par le plus brillant courage, ainsi que le capitaine Peyroulous, qui lutta contre plusieurs hussards et fut laissé sur le

champ de bataille percé de coups. La demi-brigade fit dans cette affaire une perte assez considérable. Le général Beyraud, qui la commandait, fut tué ; le chef Fornesi atteint d'un coup de feu; les sous-lieutenants Cottey, Rochefort, Gouville, furent faits prisonniers; 10 sous officiers ou volontaires furent tués, et 147 plus ou moins grièvement blessés.

La bataille recommença le 5. La demi-brigade était au centre; elle enfonça l'ennemi sur les hauteurs de Solferino, et le jeta en désordre dans le chemin creux qui mène à Borghetto. Elle lui prit encore quelques pièces de canon, des bagages et des prisonniers. Elle montra dans cette affaire plus d'abandon et de courage encore que dans la première. Le général Frontin fut tué à sa tête; le chef Chavardès, les lieutenants Graissier, Bach, furent blessés.

La demi-brigade se déploya autour de Borghetto; le feu s'alluma et dura toute la journée. A la nuit les Impériaux s'éloignèrent, et la 17e regagna Vérone, où elle reprit ses anciennes positions. Le 11, elle se porta sur les hauteurs de Sainte-Suzanne, et enleva un rocher à pic que défendaient 400 Croates. Le 13, elle descendit dans la vallée de l'Adige, revint à Vérone, se rendit de là à Castel-Novo, à Desenzano, à Salo, où elle s'établit le 17. Elle quitta cette ville le 18, gagna le camp de la Corona, se remit en marche le 30, parcourut la vallée de Storr, arriva à Torbole le 3 septembre, et se porta le 4 à Mori, où les Autrichiens venaient d'être battus par l'avant-garde de la division Vaubois. Elle prit position entre ce village et celui d'Isera. Attaqué le 9 novembre par une colonne nombreuse, son 2e bataillon évacua Cadenes, se replia sur Trente, et mit

près de six heures à céder un espace de 4 lieues.

Les Autrichiens manœuvraient pour couper la division qui se trouvait à Saint-Michel; mais le chef de bataillon Levesque ayant brûlé le pont de l'Adige, après avoir fait rentrer sous son feu tout ce qui se trouvait sur la rive droite, ils furent obligés de s'arrêter. Le capitaine Peyroulous, le lieutenant Deshayes, firent preuve dans cette retraite de constance et d'audace, mais nul ne montra plus d'énergie que le capitaine Herron. Placé avec quatre compagnies sur les hauteurs de Segonzano, il avait ordre d'attendre la brigade qui était à Pergine. Celle-ci fit son mouvement par une autre route. Il fut cerné, sommé de mettre bas les armes. Pour toute réponse, il se jeta à la tête de sa troupe et se fit jour.

La demi-brigade atteignit Cagliano le 7 ; elle attaqua l'ennemi, s'empara de deux canons, d'un obusier, et fit 150 prisonniers.

Pertes : en officiers, 3 tués, 2 blessés, 24 prisonniers; en sous-officiers et soldats, morts 12, blessés 84, prisonniers 62.

La demi-brigade passa l'Adige le 8 et s'établit à la Corona; elle quitta cette position le 16, et se replia sur Rivoli où elle prit le centre de la division; elle combattit avec courage, repoussa trois fois l'ennemi jusque sur les hauteurs de Caprino. Le général Joubert était à sa tête. Officiers et soldats déployèrent la plus brillante valeur. Le sergent-major Arnauld se jeta sur les retranchements; le lieutenant Herlaut, pris et dépouillé par les Croates, ne s'échappa pas seulement de leurs mains, mais dégagea encore deux de ses camarades prisonniers comme lui. Le sous-lieutenant Ro-

gieux fut tué sur place; le chef Fornesi, les adjudants-majors Dufour et Robert, le capitaine Champmol, furent blessés; 24 sous-officiers et soldats furent mis hors de combat. La demi-brigade se retira le soir sur Castel-Novo avec sa division.

Le 18, elle gagna Peschiera, Villafranca, et rentra le 20 à Castel-Novo avec les troupes de Massena.

Elle fit partie, le 31, de la colonne qui coupa en deux la ligne ennemie à Rivoli, et contribua tant au succès de la journée. Elle poursuivit les Autrichiens dans les gorges du Passon, enleva trois bouches à feu avec leurs caissons, poussa jusqu'au Montebaldo, et ramassa les débris de l'armée vaincue. Le caporal Guillemain, envoyé en patrouille avec 4 chasseurs, fit mettre bas les armes à 50 hommes.

La 17e était campée à la Corona lorsque, le 12 janvier 1797, l'armée autrichienne se présenta devant les retranchements de la Ferrare. L'attaque s'ouvrit avec violence; cependant, quelqu'animée qu'elle fût, la demi-brigade la contint, éteignit même plusieurs fois son feu. La gauche ne tarda pas à être ébranlée, mais quoiqu'au moment d'être tourné, le 1er bataillon opposa aux Autrichiens une résistance si opiniâtre qu'il les arrêta longtemps. Forcé à la fin de céder, il fit sa retraite par les bois qui se trouvaient au bas de la grande redoute. Il fut joint par un bataillon de la 22e, fit volte-face, sous la conduite du général Joubert, et reprit à la baïonnette toutes les positions qu'il avait perdues. Les chefs de bataillon Croizier et Levesque donnaient l'exemple; chacun rivalisa d'audace.

La 17e forma, le 14, avec la 4e d'infanterie légère, la droite de la division Joubert. Elle monta à deux

heures du matin à la chapelle Saint-Marc, qu'elle avait eu l'ordre d'évacuer quelques instants plus tôt. Un combat meurtrier s'engagea et donna lieu à une foule de traits de courage. Nous en reproduirons quelques uns. Le capitaine Dumareix escalada le rocher du corps d'Épine, sous un feu des plus violents; il fut suivi par un grand nombre de braves qui presque tous furent blessés comme lui. Le capitaine Kader, fait prisonnier, attaqua son escorte, tua un de ceux qui la composaient, en étourdit un autre et s'échappa. Le lieutenant Herant, se trouvant inopinément en face d'une douzaine de Croates, en désarma un et fit le reste prisonnier. Le tambour-major Imperiale lutta à coups de canne, à coups de poing, se battit de toutes manières. Les sergents Mondain et Benoît, les caporaux Davergne, Riche, Tesseur, le chasseur Benoit, ne cessèrent d'animer, d'exciter leurs camarades, de donner l'exemple de la bravoure. Le chef de brigade Fornesi, les chefs de bataillon Henon et Vedel, les capitaines Deschamps, Hue, Touals, le lieutenant Deshayes, les sous-lieutenants Goulal, Dalliol, Henry, furent blessés dans cette sanglante affaire. 8 sous-officiers ou soldats furent tués, 94 blessés, et 15 faits prisonniers.

Le 15, la demi-brigade marcha sur Saint-Martin. Elle culbuta les colonnes ennemies qui occupaient cette position formidable, fit des prisonniers, et revint s'établir à la Ferrare.

Le 26, elle se mit en mouvement sous la conduite de l'adjudant-général Veau, et s'engagea à travers les précipices du Montebaldo. La nuit était noire, la neige tombait à gros flocons; la troupe se trouva bientôt hors d'état de faire feu. Elle continua cependant, atteignit

au point du jour les avant-postes ennemis, les culbuta, et poussant, la baïonnette au canon, sur les redoutes de Brentonico, elle les enleva sans tirer un seul coup. Le tambour-major Imperiale, entré le premier dans les redoutes, fut fait lieutenant sur le champ de bataille.

La division avait pénétré dans le Tyrol par la vallée de l'Adige. La demi-brigade la joignit le 28, elle marcha sur Villa le 29, atteignit Trente le lendemain, passa l'Adige, et porta son bivouac en avant de la porte de Bolzano. Placée, le 31, à la droite de la division, elle nettoya la rive gauche du Lavis, garda les hauteurs qui commandent cette rivière, et s'avança, le 2 mars, sur les redoutes de Saint-Michel. Elle les enleva, gravit ensuite la montagne, débusqua les Autrichiens, et les mena battant jusqu'aux hauteurs de Salurne. Le sergent-major Hervellan, secondé par le caporal Legendre, leur prit un drapeau.

Pertes en officiers. Blessés : Auder, capitaine; Gérard, Vincent, lieutenants; Cottey, Regnier, Bononchy, Bédard, Ricard, sous-lieutenants. Prisonniers : Cazaux, Cantel, Alexandre, capitaines; Bossé, Vidal, Michel, lieutenants; Boyer, sous-lieutenant; Becanière, officier de santé. Pertes en sous-officiers et soldats : tués 5, blessés 34, prisonniers 37.

La demi-brigade marcha sur Brozollo le 21 mars. Elle entra à Bolzano le 23, gagna Clausen le 24, culbuta les paysans et s'avança sur Brixen. Elle fit halte, le 25, autour de cette ville, poussa, le 26, une reconnaissance sur les montagnes qui sont à la gauche de l'Eysach, marcha, le 27, sur le château de Mulbach où elle trouva une multitude de paysans armés. Elle les chargea à la baïonnette, en tua une partie et dispersa

le reste. Les capitaines Delaunay et Grinet se distinguèrent dans cette rencontre. Mis en joue par des paysans qui les attendaient aux portes du château, ils se jetèrent sur eux et les tuèrent.

La 17e continua à fouiller ces montagnes. Elle occupa successivement Minder-Winst, Saint-Laurent, Bruneg, Wilsberg. Elle arriva le 7 avril à Lientz, entra le 8 dans la Carinthie, gagna Venise, où elle prit garnison.

Le chef de bataillon commandant la demi-brigade,

CROISIER.

51e DEMI-BRIGADE DE BATAILLE.

La 51e demi-brigade de bataille avait un bataillon à Savone lorsque la campagne de 1796 commença. Les deux autres placés sur les hauteurs en avant de Voltri, furent attaqués le 9 avril, et poussés avec vigueur; mais le chef de brigade Lannes dirigeait la résistance : ni la mousqueterie ni la mitraille ne purent l'ébranler. Il était nuit close qu'il gardait encore sa position. Il ne tarda pas néanmoins à se retirer, mais il le fit sans trouble, sans désordre, et parce que telles étaient ses instructions.

Bataille de Millésimo. — Les redoutes de Millésimo furent attaquées le lendemain à la pointe du jour; le bataillon de la 51e qui était à Savone en sortit aussitôt. Il se porta sur le lieu du combat, s'engagea avec l'ennemi, qui, déjà repoussé par l'intrépide Rampon, occupait néanmoins encore nos premiers retranchements. On se battit tant que le jour dura; à la nuit les Autrichiens se mirent en retraite. Furiot, sergent dans la 7e compagnie du 3e bataillon, se distingua dans cette affaire; il s'élança sur l'ennemi, et, secondé par deux chasseurs, fit mettre bas les armes à une trentaine d'Autrichiens.

Combat de Montenotte. — L'ennemi avait fait volte-face à Montenotte. L'avant-garde le battit et le chassa du village.

Bataille de Dégo. — Les Austro-Sardes étaient déployés sur les hauteurs de Dégo. La division marcha à eux; et la 51e qui avait la gauche fut chargée de les prendre en flanc. Elle passa aussitôt le Tarano sous

un feu terrible : elle attaqua de front les redoutes de droite, et les emporta d'assaut. Le sous-lieutenant Mouron fit preuve dans cette rencontre d'une intrépidité rare : il se jeta à la tête de quelques grenadiers, brava le feu et la mitraille, et arriva aux retranchements. Frappé d'un coup de sabre, il gravit l'épaulement, fut renversé par un coup de baïonnette, se releva et s'élança dans la redoute. Quelques volontaires accoururent à sa suite, les Autrichiens perdirent courage et mirent bas les armes. Melousse, Gilleron, Jales, Linnois, Extase se précipitèrent de leur côté au milieu des fuyards, et leur enlevèrent quatre drapeaux. Le régiment de marine piémontais mit bas les armes : état-major, musique, artillerie, équipages tout fut enlevé.

Beaulieu voulut prendre sa revanche : il réunit l'élite de ses troupes, tomba sur celles que nous avions laissées à Dégo, et les surprit au milieu de la sécurité que donne la victoire. La 51[e] accourue au secours fut d'abord repoussée, et laissa son chef, le vieux Laffons, dans les mains des Autrichiens ; mais, reprenant bientôt son énergie, elle revint à la charge, culbuta l'ennemi et dégagea son chef. Les Impériaux découragés prirent la fuite ou mirent bas les armes.

La 51[e] suivit le mouvement : elle traversa Vessino, Créqui, Rivalta, Tortone, Stradella, et arriva le 19 à Plaisance, où elle franchit le Pô.

Combat de Fombio et de Codogno. — L'avant-garde, victorieuse, venait d'occuper Fombio : la 51[e] poussa vers Codogno ; ne se doutant pas que l'ennemi fût encore dans ce poste, elle marcha avec sécurité, ne prit aucune des précautions qu'on prend d'ordinaire

quand on approche de l'ennemi. Elle arriva à nuit close, s'engagea dans la rue et fut accueillie par une fusillade des plus vives. Les chevaux épouvantés se jetèrent dans les rangs, la confusion devint extrême. Le tambour-major Idrac ne s'effraya pas de cet accueil : une chandelle à la main, il s'avança sans s'inquiéter s'il servait ou ne servait pas de point de mire aux coups de l'ennemi; il fouilla la place, la parcourut tout entière, et prit à lui seul une quinzaine d'Autrichiens.

Cependant le général Laharpe s'obstinait à croire que l'ennemi n'occupait plus Codogno. Il voulut s'assurer lui-même de l'état des choses, et fut atteint dans sa reconnaissance d'un coup de feu qui le renversa sans vie aux pieds de son cheval. Ce brave officier fut vivement regretté; ses talents, ses belles qualités physiques, son aménité, sa bienveillance, lui avaient gagné tous les cœurs.

Capitulation de Pizzighettone. — La 51e arriva le 8 mai devant Pizzighettone avec la division : la place nous canonna vivement, et cependant ne nous tua que deux hommes pendant les trois jours que dura le siége. Elle capitula le 11. La demi-brigade, revenue ce jour même à Codogno, partit de cette ville le 24, et alla séjourner le 28 et le 29 à Montechiaro; le 30 elle passa sur la rive gauche du Mincio.

Combat de Borghetto. — L'ennemi, atteint à Borghetto par l'avant-garde, se défendit avec vigueur, soutint un combat long et sanglant : deux pièces battaient le débouché du pont. Le capitaine Arnaux se jeta dans la rivière, ses grenadiers le suivirent; les Autrichiens déconcertés ne songèrent plus qu'à la retraite.

La division se porta le même jour en avant de Vallegio, la 51e se rendit à Castel-Novo, puis à Vérone, où elle arriva le 1er juin, et passa dans la division Augereau.

Expédition de la Romagne. — La division, arrivée le 8 de Mantoue, se mit en marche le 16 pour la Romagne; elle passa par San-Benedetto, Mirandola, Crevansano, arriva le 19 à Bologne où elle fut reçue avec acclamation. Elle se mit en marche le 24 pour se rendre à Ferrare, et arriva le 2 juillet à Carpi. Remontant la rive droite de l'Adige, elle alla s'établir partie à Roverchaissette partie à Roverchiara.

Wurmser venait de prendre le commandement de l'armée autrichienne: il nous attaqua le 29. Il avait porté la plus grande partie de ses troupes sur nos derrières; nous fûmes forcés à la retraite. La 51e se mit en marche le 30 pour Villafranca; la perfidie de son guide la conduisit sur Vérone que les Autrichiens occupaient déjà. La cavalerie impériale s'avança aussitôt, mais la demi-brigade la replia, poursuivit sa route, et alla prendre position sur les hauteurs de Montechiaro, à la gauche de la 4e demi-brigade de bataille.

Première bataille de Castiglione. — Une partie de l'armée ennemie était établie à Castiglione, et occupait, au nombre de 15,000 hommes, des positions formidables. La division, qui n'avait pas plus de 6,000 baïonnettes, entreprit cependant de les enlever. Pendant que la 4e demi-brigade attaquait le village de front, et que les grenadiers le pressaient par la gauche, la 51e se porta sur les hauteurs de droite. Quoique foudroyée par une artillerie nombreuse, elle parvint à débusquer l'ennemi et s'empara des bat-

teries qui avaient porté le désordre dans ses rangs. Le chef de brigade Laffons, appesanti par l'âge, avait peine à suivre ses mouvements rapides, mais le commandant Meinzevieg y suppléa par son intelligence et son audace. De concert avec le chef de bataillon Soulès, il rallia, ranima la troupe et la conduisit enfin à la victoire. Le capitaine Bavière, les lieutenants Boni, Simonet, Raymond, Lafosse, Mouron, le tambour-major Idrac, le sergent Eitif, le grenadier Giseron, déployèrent, dans cette importante bataille, le courage, l'intrépidité qui caractérisent les défenseurs de la liberté. Le lieutenant Lafosse enleva une batterie, et, quoique grièvement blessé, il tourna aussitôt une partie des pièces sur l'ennemi. Les Autrichiens, agglomérés dans Castiglione, combattirent eux-mêmes à outrance; mais, attaqués de tous côtés avec fureur, ils furent forcés de céder. La demi-brigade, profitant des avantages que sa position lui donnait, acheva de les mettre en désordre. Nous leur avions pris de l'artillerie, des bagages, 2,000 prisonniers. Nous les suivions néanmoins encore lorsqu'une colonne, sortie de Mantoue, nous attaqua nous-mêmes avec vigueur, et balança longtemps la fortune; mais, enfin, cette colonne fut vaincue et se retira sur Borghetto.

Deuxième bataille de Castiglione. — La division était rentrée dans les positions qu'elle avait quittées; on avait employé, de part et d'autre, le 4 août à rassembler ses forces. Le 5 au matin, les Impériaux paraissaient sur les hauteurs; l'armée française s'avança à leur rencontre; et, se formant par colonnes serrées en masse, elle les attaqua avec impétuosité. La 51ᵉ tenait la gauche de la division, ayant son 2ᵉ bataillon

en tirailleurs, la 4e s'avançant par la plaine, gravit les hauteurs et les enleva. L'armée autrichienne plia au premier choc et fut poursuivie jusqu'à la nuit. Le 6, la division poussa sur Borghetto; elle trouva ce village évacué, l'ennemi retiré de l'autre côté du Mincio; elle continua son mouvement, arriva le 7 à Castel-Novo, le 8 à Vérone, d'où elle partit le 11 pour aller par les montàgnes de Santa-Anna, couper la retraite à l'ennemi qui s'était jeté dans les gorges.

Première expédition du Tyrol. — Le général en chef fit marcher sur le Tyrol. La division Augereau, dont la 51e tenait toujours la gauche, partit le 3 août, et alla bivouaquer dans les montagnes. Le 6, elle prit position à une lieue de Trente.

Combat de Luan. — Le 7, la demi-brigade rencontra l'ennemi à Luan; les lieux resserrés et étroits ne lui permirent pas de se former en bataille. L'avant-garde seule en vint aux mains; les Autrichiens perdirent 3 à 400 prisonniers et 3 drapeaux.

Bataille de Bassano. — Le 9, on déboucha par la gorge de Bassano. Wurmser voulut en vain défendre le passage; il fut battu, et perdit 4 à 5,000 prisonniers, 8 drapeaux, un équipage de pont, une quantité considérable d'artillerie et de bagages. Les gorges étaient toujours plus resserrées, la demi-brigade ne put combattre que par ses tirailleurs. La division poussa jusqu'à Pradella; elle passa la Brenta le 10, et s'achemina sur Padoue, se rendit, le 12, à Matagnana, et le 13, devant Legnago.

Reprise de Legnago. — La garnison que Wurmser avait laissée dans Legnago mit bas les armes le 14;

le 3ᵉ bataillon de la 51ᵉ prit sa place, et la division, continuant la poursuite, arriva le même jour à Governolo; le 16, elle se porta sur le faubourg Saint-Georges déjà attaqué par Masséna; la demi-brigade fut d'abord repoussée, mais deux bataillons formés en arrière étant accourus au secours, elle reprit l'attaque et l'ennemi fut rejeté dans Mantoue après des pertes considérables. Un régiment de cuirassiers, une division de houlans mirent bas les armes; nous prîmes une artillerie nombreuse.

Le sous-lieutenant Sagniat fit preuve dans cette occasion d'un courage qui mérite d'être signalé. Jeté en tirailleur avec 10 hommes, il aperçoit 400 Autrichiens en bataille; il dispose aussitôt sa petite troupe, et, s'avançant de sa personne, il les somme de se rendre. Etonnés d'une telle audace, les uns le mettent en joue, les autres délibèrent, enfin leur chef demande que sa personne, celle de ses soldats soient garanties de toute insulte. Sagniat en signe l'engagement et reçoit leurs armes.

Le 18 septembre, les deux bataillons de la 51ᵉ revinrent à Governolo, et prirent position sur la rive droite du Mincio où ils furent presque aussitôt rejoints par le 3ᵉ.

On était en présence: la troupe se mettait sous les armes deux heures avant le jour, et y restait jusqu'à la rentrée des reconnaissances. La précaution était sage, car le 23 une de ces reconnaissances rencontra, presque sur les postes, la tête d'une colonne ennemie qui, s'appuyant au Pô, s'étendait vers le centre, tandis qu'une autre, venant le long du Mincio, cherchait à

s'emparer du pont et à couper toute espèce de retraite. Les grenadiers de la 51e firent feu, et cherchèrent à reconnaître la force de l'ennemi auquel ils avaient affaire. Le lieutenant Lafosse qui les commandait était en tête. Un coup de feu l'abattit; son sous-lieutenant Ramon prit aussitôt sa place, et contint les Autrichiens qui le pressaient avec vigueur. La demi-brigade accourut et culbuta l'ennemi. La 5e d'infanterie légère, qui suivait le Mincio, battit également la colonne qui lui était opposée. Elle fit 1,400 prisonniers, et enleva 5 pièces de canon. Le lieutenant de grenadiers Sentis resta sur le champ de bataille. L'adjudant-major Castex fut grièvement atteint. La demi-brigade eut 12 hommes tués et 43 blessés.

Elle quitta le blocus de Mantoue le 28 octobre; elle gagna Vérone, séjourna un mois dans cette ville, et s'avança sur Bassano dans les premiers jours de décembre. Masséna, établi de l'autre côté de la Brenta dans une position avantageuse, contenait l'armée autrichienne. La division Augereau, dont la 51e faisait partie, se porta le 5 à Vicence, et se mit en mouvement le lendemain avant le jour. La demi-brigade, quittant le chemin que parcourait la tête de la division, prit à gauche, et s'avança par une route de traverse en fort mauvais état. Le général en chef la suivit lui-même avec le 1er régiment de hussards.

Les Autrichiens avaient déjà été refoulés jusqu'à la Brenta qu'ils avaient en partie repassée. La 51e venait d'arriver. On était occupé à rallier les troupes, à les former par pelotons, lorsqu'un gros d'ennemis se démasquant ouvrit un feu terrible. Le général Bon fit déployer la demi-brigade, et envoya le premier ba-

taillon à la droite du village d'où partait le feu. Le bataillon prit l'ennemi à dos; deux compagnies de grenadiers qui filaient à gauche secondèrent ses efforts. Les Impériaux furent mis en fuite, et nous laissèrent 200 prisonniers dans les mains.

Une cinquantaine d'entre eux, renfermés dans une maison, se défendaient encore. Le capitaine Bonat prit deux compagnies, cerna l'édifice et se mit en devoir de l'enlever: ses efforts furent inutiles. Il avait déjà plusieurs balles dans ses habits; la mousqueterie continuait, il fut obligé de recourir aux flammes pour triompher de la résistance. La division se battait avec mollesse. Cependant une colonne, débordant des hauteurs, longeait la gauche et allait la prendre à dos. La 51e se trouvait à portée. Elle se forma en colonnes serrées en masse sur la compagnie de grenadiers dans les trois bataillons. Les Autrichiens furent rompus et se retirèrent en désordre. La nuit était noire, l'ennemi couvert par une obscurité profonde; la demi-brigade se réunit aux troupes de la division qui se mit en retraite, et alla s'établir sur les bords d'une petite rivière à six milles de Vicence.

La 51e continua le mouvement. Elle alla bivouaquer le 8 à six milles de Vérone, où elle entra le 9. Le 2e bataillon prit position le soir même à Ronco. Le 1er et le 3e se rendirent à Legnago le lendemain.

L'ennemi avait porté ses principales forces sur Vérone. Il attaqua le 11 et le 12, fut chassé successivement de Saint-Michel, de Saint-Martin, de Caldiero. La 51e, bordant l'Adige, ne prit aucune part à ces deux actions.

Le 14, les troupes françaises se portèrent pendant la nuit sur Ronco. Un pont avait été jeté sur l'Adige. Le 2e bataillon de la 51e alla se placer bien en avant sur la route où le reste de la division ne tarda pas à le joindre. Le général Bon prit le commandement de la 5e demi-brigade d'infanterie légère, et fut remplacé à la 51e par l'intrépide Lannes, qui, à peine guéri d'une blessure, en reçut trois nouvelles en se précipitant au milieu des ennemis.

Le combat, cependant, était vivement engagé; mais, quelque vivacité qu'elle eût mise dans l'attaque, l'avant-garde n'avait pu pénétrer dans Arcole, dont l'accès était difficile et vaillamment défendu. Les autres corps avaient successivement donné sans obtenir plus de succès. Le 1er et le 3e bataillon de la 51e prirent la tête de la colonne. Déjà les grenadiers touchaient au pont, mais Lannes fut atteint d'une balle. Un grand nombre de volontaires furent tués, un plus grand nombre couverts de blessures. Ce qui restait des deux bataillons se replia sur le revers de la chaussée, où il se mêla aux débris de la division. Les tirailleurs ennemis avaient vue sur ce revers. Ils y semaient le ravage, et cependant la multitude qui y avait cherché refuge restait insensible à toute représentation. Son énergie était éteinte. Elle n'avait la force ni de se reformer ni de reprendre l'attaque. Les officiers s'efforcèrent en vain de lui donner l'exemple; presque tous furent tués ou blessés en essayant de l'entraîner. Le capitaine Rhonet perdit la vie en se jetant sur le pont. Le brave Simonet, saisissant le drapeau d'une main et tirant son sabre de l'autre,

tomba sous les coups de l'ennemi sans pouvoir enlever sa troupe. Le chef de brigade Laffons éprouva le même sort. Ce vieux, ce respectable militaire fut blessé en cherchant à vaincre une irrésolution inaccoutumée. La 51ᵉ était stupéfaite, étonnée de l'audace que montraient ses chefs, mais restait immobile.

Dans l'après-midi, cependant, le 3ᵉ bataillon revint à lui-même. Il passa le canal qui était à sa gauche, attaqua le village par-derrière, et, soutenu par une demi-brigade venue de Legnago, réussit à le forcer. Les Autrichiens battus s'éloignèrent en lui abandonnant de l'artillerie et 400 prisonniers.

Le 1ᵉʳ bataillon arriva sur le soir, au moment où nos troupes se retiraient en désordre. Il arrêta l'ennemi et protégea la retraite de la division, qui se rallia un peu en avant de la tête de pont où elle passa la nuit.

Il fallait reprendre Arcole. Le 1ᵉʳ bataillon s'avança sur le pont où il avait attaqué la veille; les deux autres réunis avec les grenadiers de la 40ᵉ poussèrent sur la droite et passèrent le canal au-dessus de son embouchure dans l'Adige. Le sous-lieutenant Ramon était en tête avec la compagnie de grenadiers du 3ᵉ bataillon. Il se jeta à l'eau sans souci du courant ni du feu que faisait l'ennemi, et atteignit la rive opposée. Il fut suivi de quelques grenadiers, de l'adjudant-général Vial, d'une foule d'officiers, et du tambour Pierrot, qui, passé sa caisse sur la tête, battit aussitôt la charge; mais la troupe n'osant les suivre, ils furent obligés de revenir sur leurs pas. Bosse, officier au 3ᵉ bataillon, blessé dans cette retraite, courait risque

d'être emporté par le courant. Ses camarades se jettent dans une nacelle et le ramènent.

Le feu avait cessé, la nuit était noire. Les Français établirent un pont et passèrent. Les Autrichiens les attaquèrent aussitôt avec violence; ils fondirent sur les deux bataillons de la 51e et les refoulaient en désordre, lorsque le 3e bataillon accourant au pas de charge changea la face du combat. Les Impériaux, culbutés à leur tour, furent vivement ramenés.

L'artillerie, qu'ils avaient à Albaredo, ne tirait plus, les Français conclurent qu'ils l'évacuaient. Un détachement fut chargé de s'en assurer, et ne trouva plus que quelques chasseurs qu'il fit prisonniers.

Toutes les forces étaient de part et d'autre amoncelées sur les deux digues qui s'étendent d'Arcole à l'Adige. Le combat était opiniâtre et sanglant. Les différents corps furent bientôt pêle-mêle. Le terrain ne permettait pas de s'étendre, les plus braves étaient les seuls qui prissent une part active à la lutte. L'ennemi, refoulé dans Arcole, essaya cependant encore de s'y établir, et s'y maintint quelque temps; mais, enfin, il l'évacua. 600 hommes qu'il avait laissés dans un château mirent bas les armes.

Une division autrichienne qui s'était d'abord portée sur Vérone, faisant un mouvement rétrograde, déboucha sur Arcole, et tenta de reprendre ce village: ses efforts furent inutiles. Elle fut repoussée après un combat qui se prolongea jusqu'à dix heures du soir.

La demi-brigade enleva deux drapeaux dans cette rencontre sanglante: elle eut 79 morts et 238 blessés. Au nombre de ceux-ci se trouvaient les chefs de brigade Laffons et Berthollet, les chefs de bataillon Meinz-

vieg et Soulès, le capitaine Giron, les lieutenants Simonet, Sicard, Bosse, Gayon, Didenhaffen. L'adjudant-major Rey reçut une forte contusion. Les capitaines Rhonet et Mouron, le sous-lieutenant Quintin, restèrent sur le champ de batallie.

La division, qui avait bivouaqué autour d'Arcole, se rendit le lendemain à Vérone, puis gagna le 21 les montagnes de Santa-Anna, et descendit le 22 dans la gorge par laquelle l'ennemi faisait sa retraite. Elle surprit et mit en fuite un poste assez considérable.

Les Autrichiens avaient disparu : la 51ᵉ revint sur Vérone, passa quelques jours dans les environs de cette ville, se remit en mouvement le 12 décembre, et se plaça, le 3ᵉ bataillon à Vérone, le 2ᵉ à Zevio, le 3ᵉ à Ronco.

Le chef de bataillon Meinzvieg fut promu au grade de chef de brigade ; les adjudants-majors Castex et Rey furent élevés à celui de chef de bataillon ; le général Point prit le commandement de la demi-brigade.

L'armée autrichienne ne tarda pas à reparaître : le 7 janvier 1797, les postes de Saint-Michel, de Bevilaqua furent vivement attaqués. La canonnade s'alluma sur divers points; tout annonçait que l'ennemi cherchait à passer l'Adige. Il le passa, en effet, à Anghiari. Le 2ᵉ bataillon de la 51ᵉ s'était mis en marche aux premiers coups, mais les Autrichiens ayant rapidement franchi le fleuve, il fut assailli à la hauteur de Villa-Bartholomeo d'une grêle de projectiles. Le général Point lui fit d'abord faire halte, puis, s'apercevant que c'était une fausse attaque, il s'avança sur Anghiari; mais informé presque aussitôt que le passage était forcé sur ce point, que l'ennemi n'y avait

trouvé que quelques hommes de la 5ᵉ d'infanterie légère, dont il avait aisément triomphé, il prit position sous les murs de Legnago et attendit le jour. Le 3ᵉ bataillon se trouvait à Roverchiara au-dessus d'Anghiari. Toute communication était, par conséquent, interceptée. Le capitaine Crouzet fut chargé de joindre les Autrichiens, avec trois compagnies de grenadiers, et de les attaquer sans leur donner le temps de se reconnaître. Il se jeta sur Anghiari; et, quoique les troupes qui le défendaient fussent bien supérieures aux siennes, il réussit à enlever le village presque entier. L'ennemi cependant était déjà retranché à la tête du pont; il avait coupé la chaussée, mis en batterie deux bouches à feu. Les troupes assaillantes ne purent le forcer. Trois fois elles revinrent à la charge, et furent repoussées autant de fois. Les Autrichiens manœuvraient de manière à les envelopper. Elles furent obligées de se mettre en retraite. Le lendemain un bataillon de la 4ᵉ demi-brigade se joignit à elles. L'attaque recommença, et n'eut pas plus de succès. Provera continua paisiblement de s'avancer sur Mantoue.

Cependant Augereau rassembla à la hâte toutes les troupes qu'il avait sous la main. Il en forma un corps de 3,200 hommes qu'il divisa en deux colonnes. Il donna le commandement de la 1ʳᵉ au général Lannes, et celui de la 2ᵉ au général Point. L'un devait attaquer de front, l'autre était chargé de descendre dans la plaine, de tourner le village et de couper toute retraite à l'ennemi. Les troupes françaises fondirent sur les Autrichiens; elles les culbutèrent du premier choc, leur enlevèrent 2,000 prisonniers et 16 bouches à feu.

Le 2e bataillon fut le seul des trois de la 51e qui prit part au combat; mais les grenadiers, ainsi que leur chef, le brave Ramon, donnèrent dans cette rencontre de nouvelles preuves de leur courage.

Les troupes qui avaient été dispersées se réunirent pendant la nuit. Elles se mirent sur les traces de Provera, qui, ce jour-là même, succombait à la Favorite. Elles avaient atteint Castellarre et se dirigeaient sur Garemalo lorsqu'elles apprirent que tout était battu, que tout avait mis bas les armes : elles revinrent à Anghiari. La demi-brigade gagna Legnago; elle rallia son 3e bataillon, se mit en route pour Padoue, et arriva le 20 janvier dans cette ville. Le 30, elle passa la Brenta : elle traversa Citadella, Castel-Franco, gagna Trévise, où elle apprit la reddition de Mantoue. La division passa sous le commandement du général Guyeux. Le quartier-général alla s'établir à Castel-Franco. La 51e cantonna à Bassano.

L'armée se remit en mouvement le 12 mars 1797. La division traversa les plaines de l'Hospitalet en présence de l'armée ennemie, qui s'éloigna en lui abandonnant quelques prisonniers. Les canaux qui sillonnent la plaine sont profonds, rapides; néanmoins, l'infanterie, formée en colonnes serrées en masse, les franchit dans le plus bel ordre. Un grenadier de la 4e demi-brigade s'y laissa cependant tomber, et courait risque de se noyer, lorsqu'une des cantinières de la 51e se jetant à l'eau, saisit le soldat aux cheveux et le sauva. Le général en chef voulut récompenser ce trait de courage. Il fit présent à la cantinière d'une somme assez forte, et lui donna une médaille où était inscrit le nom du militaire qu'elle avait arraché à la mort.

Nous continuâmes le mouvement. Nous dépassâmes Cornegliano, Sacile, Pordenone : le 16 nous arrivâmes sur les bords du Tagliamento. Le Tagliamento est un torrent qui a plus d'une demi-lieue de large. Les eaux, qui ne couvrent ce vaste espace que dans les temps de pluie, se divisent et forment six ou sept branches qui sont toutes guéables.

L'ennemi paraissait décidé à défendre le passage. Bonaparte voulut sonder lui-même la profondeur du courant, et reconnaître les forces qu'il avait en tête. Une vive canonnade, engagée d'une rive à l'autre, rendait cette expédition assez périlleuse ; mais les dispositions étaient faites. A midi, les deux divisions, formées en colonnes serrées par demi-brigade, se mirent en mouvement. Bernadotte tenait la droite; les grenadiers réunis à la cavalerie formaient l'avant-garde.

Le corps de bataille venait ensuite; la réserve se trouvait à quelque distance. Celle de la division était composée de la 51ᵉ et du 9ᵉ de dragons; l'ordre de bataille était magnifique; les mouvements des corps se firent avec une admirable précision. Les soldats, pleins de confiance, descendaient dans l'eau, et, se tenant par le bras, conservaient un alignement parfait.

L'avant-garde culbuta l'ennemi : elle enfonça son centre, et s'établit sur la rive qu'il occupait. La gauche fut moins heureuse. Elle était au moment d'être tournée. Un corps d'infanterie et de cavalerie l'inquiétait en flanc avec deux pièces de canon, et faisait sur elle un feu de mousqueterie violent. Une partie de la 41ᵉ marcha à son secours; le 2ᵉ bataillon de la 51ᵉ, et le 9ᵉ de dragons suivirent. Les Autrichiens furent rompus et leurs pièces enlevées.

Les 1er et 3e bataillons de la 51e entrèrent également en action. Avant la nuit, l'armée française fut maîtresse du village de gauche que l'ennemi avait vaillamment défendu.

Le 20, la division entra dans le Frioul autrichien : elle dépassa Cividal, s'enfonça dans les gorges et atteignit Chiacerito au moment où l'ennemi, forcé dans un étroit passage, abandonnait à l'avant-garde 400 prisonniers et 2 pièces de canon. Elle le suivit, et arriva devant le fort de la Chiusa. Situé dans une position escarpée, et couvert de batteries, ce fort semblait, en quelque sorte, inabordable. Les têtes de colonnes voulurent l'attaquer ; elles furent accueillies par une grêle de pierres et de mitraille, et contraintes de renoncer à l'entreprise ; mais la nuit vint : elles escaladèrent une montagne réputée inaccessible, et passèrent sous le fort à la faveur des ténèbres. Au jour, elles étaient en mesure : les unes le couvrirent de quartiers de roche, les autres lui donnèrent l'assaut et l'emportèrent.

La gorge ouverte, la division poussa en avant et atteignit Trevisano, où venait d'arriver la division Massena.

Cette division avait pénétré dans la Carinthie par des lieux abruptes : elle avait joint les Autrichiens, leur avait enlevé de l'artillerie, des équipages, des convois immenses, et deux bataillons de grenadiers. La 51e, portée sur Villach, s'établit à la gauche de la 43e. Le lendemain, elle prit la tête de la colonne, gagna Klagenfurth, Saint-Weit, et alla bivouaquer, le 2 avril, en avant de Freisach, à l'arrière-garde de la division Massena. Des troupes autrichiennes cherchaient à se

jeter sur Neumarkt; elle se mit à leur poursuite, dépassa Murnau, Tamesvert, sans pouvoir les engager. La division poussait sur Judenburg; elle la suivit et arriva elle-même dans cette ville. Une suspension d'armes venait d'être conclue; elle rétrograda sur Léoben, traversa Klagenfurth, Villach, Ponteba, Cornegliano, Vicence, et alla s'établir à Vérone.

19e DEMI-BRIGADE DE BATAILLE.

La 19e demi-brigade de bataille, forte de 2,700 hommes, habillés, équipés, armés à neuf, arriva à Plaisance, le 1 juin 1796. Elle gagna Faenza, Pistoja, et se rendit au blocus de Mantoue, où elle se déploya de la maison Micalis à Saint-Lazare. Elle fut d'abord peu inquiétée, mais le 16 juillet amena sur elle des nuées d'Autrichiens; tandis que les uns l'attaquaient sur sa gauche, les autres débarquaient sur ses derrières : elle fut au moment d'être enfoncée. Elle se soutint cependant; les officiers donnaient l'exemple du courage; les soldats étaient résolus, intrépides; l'ennemi fut culbuté après une lutte opiniâtre, et laissa 300 morts sur la place.

La demi-brigade prit l'attaque à son tour; elle se jeta sur les postes que la garnison tenait à la porte Cerèse, et les refoula sous les palissades. Elle ouvrit alors la tranchée, ne cessa plus d'avoir la main aux travaux, de veiller à une batterie incendiaire qu'elle avait construite. Sa vigilance ne put néanmoins la mettre à l'abri des surprises. Un de ses postes fut attaqué à l'improviste le 25, et faillit être enlevé; heureusement quatre fusiliers intrépides, Blossier, Furt, Bonhomme et Marblin étaient de garde à la batterie; ils relevèrent une pièce que les ravages du canon autrichien avaient fait abandonner; ils la mirent en batterie, et ne cessèrent de mitrailler que lorsque l'un d'eux eut une jambe emportée et qu'un autre eut perdu la vie. Ce trait de vigueur désorganisa l'attaque; le poste et la batterie échappèrent.

La demi-brigade appuya peu après sur la gauche : elle gagna Marcaria, le 1er août, et s'établit du côté de la rivière, mais elle perdit encore ce jour-là quelques hommes que l'ennemi fit prisonniers. Le lendemain, elle s'avança sur le Casaco, chassa les houlans et brûla le pont. Elle partit après ce coup de main pour Castiglione, et déboucha avec la division Serrurier sur la gauche des Autrichiens. Elle trouva les deux armées aux prises, s'empara d'un poste retranché et fit une centaine de prisonniers ; elle laissa de son côté une trentaine d'hommes sur le champ de bataille.

Elle joignit l'armée sur la rive droite du Mincio, gagna Peschiera, Villafranca, et se présenta, le 23, devant Governolo. Elle jeta une compagnie de grenadiers dans des bateaux, força le village et prit encore une cinquantaine d'hommes. Elle s'établit ensuite à Borgo-Forte, à Sainte-Marie-des-Grâces, à Marmirolo, contint la garnison de Mantoue et repoussa constamment les attaques qui furent dirigées sur elle. Plus d'une fois cependant l'épreuve fut assez rude. Telle fut entre autres celle du 12 septembre.

L'ennemi débouchait avec des colonnes considérables ; la 19e fut longtemps obligée de lutter seule, de faire seule face à l'attaque. Elle réussit cependant à se maintenir ; elle paralysa tout un jour les efforts de 10,000 hommes, et eut le bonheur de contribuer à sauver le parc d'artillerie et le quartier-général de la division. Cette affaire lui coûta une centaine d'hommes : de ce nombre était le chef de bataillon Vamponeck, qui, se laissant emporter par son courage, fut atteint de deux coups de lance, à la tête d'un gros de tirailleurs qu'il poussait en avant.

L'ennemi, battu sur tous les points, était rejeté dans Mantoue. La demi-brigade reprit les positions qu'elle occupait avant la levée du siége. Mais le champ de bataille, les fièvres, la fatigue avaient dépeuplé ses rangs; elle ne comptait plus que 300 hommes; elle alla se reposer à Milan, à Monza, à Bologne. Elle quitta cette dernière ville, le 10 janvier 1797, pour se rendre à Legnago. Elle joignit l'armée le 14, prit la droite de la division Augereau, combattit à Anghiari, à Saint-Georges, et rentra à Bologne, qu'elle quitta presque aussitôt pour faire l'expédition de la Romagne.

Elle déboucha le 2 février, devant des troupes pontificales; les dispersa, et traversa Faenza sans s'arrêter. 200 papistes, retranchés avec du canon, annonçaient l'intention d'arrêter sa marche; une compagnie de grenadiers courut à eux, enleva pièces et hommes sans leur laisser le temps de faire une décharge. La demi-brigade continua son mouvement; elle gagna Cezena, Rimini, Fano, Sinigaglia, et se présenta devant Ancône, le 9 février. Sa bonne contenance, celle de la division aplanirent tous les obstacles. La colonne occupa successivement Lorette, Macerata, Tolentino, Serravale. Arrivée, le 6, à Foligno, elle en repartit le 21, et se rendit à Livourne, d'où elle passa en Corse.

40e DEMI-BRIGADE DE BATAILLE.

La 40e demi-brigade de bataille passa les Alpes par parties brisées. Le 3e bataillon arriva à Peschiera, le 7 novembre 1796. Il laissa deux compagnies dans cette place, et poussa sur Castelnovo. Les troupes françaises, obligées d'évacuer le Tyrol, venaient d'abandonner Trente et Roveredo; il alla prendre position à Monte Baldo, à Torri, à Montagna. Il fut rallié le lendemain, à Rivoli, par le 2e bataillon.

Ils se mirent immédiatement en marche, l'un et l'autre, pour Vérone, et joignirent la division Massena, qui était aux prises en avant de Saint-Michel. Un feu violent, une charge brusque et soudaine leur valurent 150 prisonniers. L'armée se déploya à son tour, et s'engagea de la manière la plus vive. Mais elle n'avait pas seulement à faire tête à des colonnes supérieures en nombre; elle avait encore à lutter contre le vent, la neige, contre tout ce que la saison a de plus rigoureux. Elle fut obligée de se mettre en retraite.

Rentrée à Vérone, elle se porta la nuit suivante à Ronco. Elle ouvrit aussitôt l'attaque, et combattit pendant trois jours. Le 15, le 16 s'écoulèrent au milieu du carnage, sans que de part ni d'autre on obtînt aucun résultat marqué. Le 17, la scène changea de face: les demi-brigades marchèrent au pont; elles l'emportèrent, emportèrent Arcole, Saint-Bonifacio, et virent enfin la victoire couronner leurs efforts.

La 40e avait été rudement traitée dans cette bataille.

Elle s'établit sur la rive droite du fleuve, et séjourna longtemps autour de Legnago.

Le général autrichien Provera avait jeté un pont sur l'Adige, et passé le fleuve à Anghiari. La demi-brigade courut aux armes; elle attaqua, manœuvra, fit toutes les dispositions que commandait la circonstance. Le 1er bataillon enleva sept pièces d'artillerie et un nombre de prisonniers considérable. Les deux autres s'avancèrent sur le Pô, afin d'assurer la retraite en cas d'événements malheureux. Mais ils apprirent presque aussitôt que les Autrichiens, culbutés à Rivoli, avaient été battus devant Mantoue. Ils firent volte-face et allèrent reprendre leurs positions.

La 40e suivit la division dans sa marche sur Padoue. L'ennemi avait vidé la place. Elle s'étendit de Bassano à Trévise, et, s'avançant chaque jour davantage, parvint enfin sur la Piave. Elle la franchit, passa la Livenza, et arriva à Sacile. Elle attaqua aussitôt les Autrichiens: elle les battit après une vive résistance, et les poussa au loin. Parvenue au Tagliamento, elle descendit dans le torrent en colonnes serrées, par échelons; elle le traversa avec un ordre, un silence parfaits. L'armée s'avançait sur deux lignes, l'ennemi jeta des troupes sur les flancs de la 40e, et les couvrit de projectiles. Le 3e bataillon, plus vivement fouetté par la mitraille, courait risque d'être compromis; le chef de brigade Aurey alla se mettre à sa tête. Il lui fit exécuter un changement de front sur le peloton de gauche, et le poussa aux Autrichiens. Ceux-ci, déconcertés par un mouvement si brusque, eurent l'imprudence d'abandonner une position inexpugnable. Ils furent aborpés, rompus, perdirent en un instant leurs pièces et

leurs caissons. La demi-brigade n'en devint que plus ardente. Elle se mit à la suite des fuyards, s'engagea dans des gorges abruptes, hérissées d'obstacles, de retranchements. Elle enleva Caporetto, traversa Tarvis, Villach, Klagenfurth, et poussa jusqu'à Judemburg, où la suspension d'armes mit un terme à sa course.

57e DEMI-BRIGADE DE BATAILLE.

La 57e demi-brigade de bataille n'envoya d'abord, au-delà des Alpes, que deux compagnies de grenadiers.

Compagnie de grenadiers du 1er bataillon. Arrivée à Brescia, sur la fin d'août 1796, cette compagnie entra d'abord dans le 5e bataillon de grenadiers, puis passa dans le 8e, qu'elle suivit dans les montagnes du Tyrol et sur l'Adige. Elle combattit avec lui à Anghiari, où elle contribua à la prise d'une pièce de canon, et sous les murs de Mantoue, où elle-même en enleva une dont les Autrichiens s'étaient rendus maîtres. L'ennemi fut forcé le lendemain, et la tête de pont de Mantoue emportée avec une partie des pièces dont elle était garnie. Les troupes autrichiennes, qui s'étaient jetées dans la place, firent de vains efforts pour en sortir, et celles qui tenaient encore la campagne furent contraintes de se retirer sur la citadelle.

Cette rencontre fut signalée par plus d'une action d'éclat. Le sergent-major Palaizi se jeta sur trois canonniers ennemis au moment où ils allaient faire feu. Il abattit l'un d'un coup de carabine; il en renversa un autre d'un coup de crosse et amena le troisième. Le lieutenant Caderon et le sous-officier Dogonneaux s'attachèrent à deux pièces autrichiennes qui venaient d'être enlevées. Celui-ci pointa, celui-là mit le feu avec un fusil. Ils canonnèrent la ville, mitraillèrent les houlans, continrent un corps qui cherchait à se jeter dans la place.

La compagnie, qui avait eu 20 hommes tués ou blessés dans ces deux affaires, alla s'établir devant Saint-Georges, et y resta jusqu'au 3 octobre. Elle se rendit

alors à Villa-Franca, gagna Vérone, et entra le 3 novembre dans le premier bataillon de grenadiers.

Compagnie de grenadiers du 3e bataillon. Cette compagnie arriva à Peschiera le 8 septembre, et entra dans le 6e bataillon de grenadiers. Elle suivit ce corps, le 11, à Due-Castelli, où dès le lendemain se présentèrent deux colonnes autrichiennes qui formaient une masse de près de 8,000 hommes. Quoique seul, le bataillon s'engagea sans crainte. Il manœuvra une partie de la journée, et, abordant enfin l'ennemi la baïonnette basse, il le rompit et le refoula dans Mantoue.

La compagnie avait eu 10 hommes tués ou blessés. Elle se réunit, le 13, aux trois compagnies de grenadiers du 6e, avec lesquelles elle prit part aux affaires qui eurent lieu, les deux journées suivantes, sous les murs de Mantoue. Elle s'engagea de nouveau, le 14, avec deux régiments autrichiens; elle les chargea à la baïonnette et leur fit 400 prisonniers. Attaquée à son tour le 15, elle faillit être enlevée. Un corps de cavalerie, sorti inopinément de la place, était arrivé sur ses pièces sans être aperçu. Elle n'eut pas le temps de courir aux armes; elle réussit néanmoins à faire face à cette attaque imprévue; elle força la cavalerie à s'éloigner, aborda l'infanterie, et la jeta partie dans le lac, partie dans les murs d'où elle était sortie. Employée quelque temps encore au blocus, elle le quitta le 3 novembre pour se rendre à Vérone, où elle se réunit à la 1re compagnie, avec laquelle elle entra dans le 1er bataillon de grenadiers.

Ce bataillon se mit en mouvement le 4. Il avait la tête de la colonne; il joignit l'ennemi, le poussa vivement le 5 et le 6. Le 7 il forma l'arrière-garde et rentra

à Vérone. Il quitta cette ville le 9 dans la nuit; il y revint le 10, s'éloigna de nouveau le 11, et s'avança sur la route de Caldiero. La 1re compagnie de la 57e éclairait la marche; elle s'empara dans la nuit d'une chapelle et fit 50 prisonniers. Ce bataillon prit l'attaque à son tour, et se battit depuis sept heures du matin jusqu'à neuf heures du soir.

Il avait enlevé 150 hommes aux Autrichiens; la nuit était noire; il rentra encore à Vérone. Il se remit en marche le 15 à la chute du jour, et se rendit à Ronco. Chargé de la garde de l'Adige, il était depuis deux jours en observation, lorsqu'il apprit que la droite de l'armée française avait fléchi. Il passa aussitôt le fleuve et rallia les troupes qui se trouvaient dans le voisinage. Il chassa au loin ce qui se présenta d'Autrichiens sur sa route, précipita dans les marais un parti trop lent à s'éloigner, et poussa sur Arcole. Une colonne ennemie essaya de l'arrêter; il la rompit, la mena battant jusqu'à Villa-Franca. Le bataillon fut dissous deux jours après cet éclatant fait d'armes. La demi-brigade arriva, et les deux compagnies la joignirent le 2 décembre à Goïto.

La 57e était remise des fatigues d'une longue marche; elle s'avança le 13 janvier 1797 sur Castellar. Rendue au milieu de la nuit dans cette ville, elle reçut l'ordre de forcer de marche, continua son mouvement, et atteignit Villa-Franca, le 14, à neuf heures du matin. Elle fit une courte halte, se mit en route, et ne put néanmoins atteindre le terme de sa course qu'après minuit. Il était trop tard, la bataille avait eu lieu, l'ennemi fuyait; elle fit volte-face, s'éloigna avec la même célérité qu'elle était venue. Elle entra dans Villa-Franca à

midi, se reposa une heure, et poussa sur Roverbella. Elle y arriva à la chute du jour, se rafraîchit, et reprenant aussitôt son mouvement, elle se trouva à la Favorite le 16 à une heure du matin. Le combat s'engagea; hommes, chevaux, artillerie, munitions de guerre, munitions de bouche, en quelques heures tout fut enlevé. La demi-brigade avait fait dans cette rencontre ce qu'elle devait faire; le général en chef rendit un compte flatteur du courage qu'elle avait montré : « A une heure avant le jour, portait le rapport, les ennemis attaquèrent la Favorite dans le temps que Wurmser fit une sortie, et attaqua les lignes du blocus par Saint-Antoine. Le général Victor, à la tête de la 57e demi-brigade, culbuta tout ce qui se trouva devant lui. Wurmser fut obligé de rentrer dans Mantoue presque aussitôt qu'il en était sorti, et laissa le champ de bataille couvert de morts et de prisonniers. Le général Serrurier fit avancer alors le général Victor avec la 57e demi-brigade, afin d'acculer Provera au faubourg de Saint-Georges, et par là le tenir bloqué. Effectivement, la confusion et le désordre étaient dans les rangs ennemis; cavalerie, infanterie, artillerie, tout était pêle-mêle. La terrible 57e demi-brigade n'était arrêtée par rien : d'un côté, elle prenait trois pièces de canon; d'un autre côté, elle mettait pied à terre les hussards de Herdody. Dans ce moment, le respectable Provera demanda à capituler; il compta sur notre générosité, et ne se trompa pas. 6,000 prisonniers, parmi lesquels tous les volontaires de Vienne, 20 pièces de canon furent le fruit de cette journée mémorable.

» En 4 jours l'armée a livré deux batailles rangées et six combats, fait près de 25,000 prisonniers, parmi

lesquels 1 lieutenant-général et 2 généraux, 12 à 15 colonels, etc., pris 25 drapeaux, 60 pièces de canon, et tué ou blessé au moins 6,000 hommes.

» Toutes les demi-brigades se sont couvertes de gloire, et spécialement la 32e, la 57e et la 18e de ligne, que commandait le général Massena, et qui en 3 jours ont combattu l'ennemi à Saint-Michel, à Rivoli et à Roverbella. Les légions romaines faisaient, dit-on, 24 milles par jour. Nos brigades en font 30, et se battent dans l'intervalle. »

La 57e se rendit après cette affaire à Governolo, à Modène, à Bologne. Elle partit ensuite pour la Romagne, et fit cette expédition sans gloire, où elle ne trouva pas même l'occasion de tirer un coup de fusil.

Pendant que cette diversion la tenait loin de l'Adige, un détachement de 60 hommes, qu'elle avait laissé à Milan, prenait part à la plus honorable lutte. Rendu le 14 janvier à Salo, il se jeta sur le lac, et débarqua pendant la nuit à Torri. Il chassa les postes qu'y tenaient les Autrichiens, après leur avoir enlevé une centaine d'hommes. Il s'avança ensuite sur Rivoli, battit le régiment de Klébeck, et lui prit 2 drapeaux et 111 prisonniers.

La demi-brigade revint enfin sur l'Adige. Partie de Bologne le 11 avril, elle gagna Ferrare, Castel-Franco, Trévise, et s'avançait sur Vérone lorsqu'elle apprit que cette place avait fait sa soumission. Elle rétrograda aussitôt sur Padoue, et s'y établit.

20e DEMI-BRIGADE D'INFANTERIE LÉGÈRE.

La 20e demi-brigade d'infanterie légère fut formée à Milan le 31 décembre 1796. Mise en marche deux jours après pour se rendre sur l'Adige, elle laissa des détachements à Plaisance, à Ferrare, et ne présentait le 14 janvier, lorsqu'elle arriva à Legnago, qu'une force de 300 hommes. Le canon tonnait, elle joignit la 27e légère et s'avança avec elle par la chaussée. Les Autrichiens ne s'étaient pas arrêtés au point où ils avaient franchi le fleuve. Ils avaient immédiatement poussé sur Mantoue, et n'avaient laissé qu'une forte arrière-garde à Anghiari, soit qu'ils voulussent s'assurer des moyens de retraite, soit qu'ils cherchassent simplement à se mettre en sûreté contre les entreprises que ne pourrait manquer de faire la division Augereau. Cette arrière-garde n'eut pas plus tôt aperçu les troupes qui venaient à elle qu'elle les couvrit de feu ; mais la 20e, qui tenait la tête de colonne, avait sa réputation à faire : elle resta ferme, compacte, arriva à petite portée sans se laisser ébranler. L'adjudant-général Duphot, qui la conduisait, entonna alors le chant patriotique : *Français, laisserons-nous fléchir*, etc.; le 1er peloton de carabiniers croisa la baïonnette, la colonne entière s'ébranla au pas de charge, culbuta l'ennemi, lui enleva 2 pièces de canon, 900 prisonniers, le mena battant l'espace de trois milles et lui prit encore 3 bouches à feu. Les fuyards cependant ne tardèrent pas à se rallier ; des réserves les avaient joints ; ils prirent position. La colonne, épuisée de fatigue, n'avait plus de son côté le même élan ; néanmoins, elle s'avançait encore fière et

menaçante, lorsqu'une décharge lui abat 50 hommes. A cette explosion subite elle s'arrête et se trouble; mais la présence de l'intrépide Lannes, la bravoure de quelques dragons, l'activité, l'adresse de l'artillerie, lui eurent bientôt rendu son énergie. Elle chargea avec audace; l'ennemi fléchit, abandonna 2 pièces de canon et se réfugia dans le village de Roverchiera, où la colonne du général Point, qui arrivait alors, engagea une action qui fut vive, opiniâtre, et se termina par la prise de 8 bouches à feu et de la colonne ennemie presque entière. La demi-brigade eut 22 hommes tués et 32 blessés. Le chef de bataillon Mazurier était vivement atteint, ainsi que plusieurs officiers, dont cinq moururent peu de temps après de leurs blessures.

Arrivée le lendemain devant Mantoue, la 20e vit défiler Provera et gagna immédiatement Vérone. Elle y reçut les bataillons de Saint-Amant et de Jemmapes, qui entrèrent dans ses rangs, et se mit, le 25 janvier, à la poursuite des Autrichiens. Elle les mena battant jusqu'à Primolano, et tint près d'un mois les avant-postes de la division Massena. Elle prit alors la tête de la colonne, que commandait le général Molle, marcha sur Feltre et atteignit les Impériaux près de Longaro. Elle s'engagea aussitôt, ouvrit une vive, une bruyante fusillade, et donna au reste de l'avant-garde le temps d'arriver. L'ennemi occupait une position d'un difficile accés: à sa droite s'élevait une montagne, qui, fort escarpée en cet endroit, présentait une suite de retranchements; à sa gauche était la Piave avec un bois. L'espace que ne défendait pas la nature était rempli de troupes, ainsi que le seul chemin par lequel on pût arriver à lui sans franchir la rivière. La 20e avait l'at-

taque, elle la continua sans se laisser arrêter par ces obstacles; mais à mesure qu'elle s'avançait, la route devenait plus sinueuse. L'ennemi était en position à chaque coude, et l'espace était si resserré par les abîmes, que le soldat ne pouvait se donner le moindre avantage sans courir la chance de s'y précipiter. Le feu, du reste, était vif, animé; chaque balle frappait de mort, et peut-être le soldat se serait-il lassé de cette lutte meurtrière si le chef de bataillon Marchaix n'eût imprimé l'élan. Cet intrépide officier ne tarda pas à expier sa généreuse audace; mais l'impulsion était donnée; la cavalerie d'ailleurs passait la Piave, une pièce de canon mettait en batterie. L'ennemi, défait, abandonna à la demi-brigade 700 hommes avec le général qui les commandait.

La 20e joignit de nouveau les Autrichiens à Tarvis; elle les mit en désordre et en prit une masse considérable; mais le succès qui la suivit sur le champ de bataille fut précisément ce qui l'en éloigna. Chargée de conduire sur les derrières les prisonniers qu'elle avait faits, elle ne laissa en ligne que ses carabiniers, et s'achemina sur Mantoue. Le commandant de la place manquait de troupes pour prendre le convoi; elle fut obligée de l'escorter elle-même, et le mena jusqu'à Milan. Rendue le 10 avril dans cette capitale, elle en repartit le même jour et s'avança sur Vérone, où il venait d'éclater une insurrection violente. Elle arriva le 20 à la Croix-Blanche, prit la gauche de la colonne chargée de franchir l'Adige, et se présenta le 21 devant le village de Pescantine. Le parlementaire envoyé pour demander le passage avait été reçu à coups de fusil; le tocsin appela la multitude aux armes. Deux carabiniers et un

musicien de la 20e se jetèrent dans la rivière et ramenèrent un bateau. Une partie de la troupe gagna la rive opposée ; elle marcha aussitôt sur un bois de mûriers, où s'étaient retranchés les paysans, et les dispersa. Pendant que celle-ci les chasse devant elle, l'autre se jette à travers le village et accourt au pont ; mais un feu violent part des caves, des croisées ; atteints sans pouvoir discerner ceux qui les frappent, les soldats sont obligés de recourir à l'incendie pour mettre fin à cette agression inopinée. Loin de s'effrayer de l'exécution qui les menace, les insurgés n'en deviennent que plus ardents. Ils continuent de faire feu, gagnent les toitures, et tirent encore du faîte des maisons que le bas est déjà réduit en cendres.

Cette misérable affaire était à terme : la demi-brigade reprit son mouvement et déboucha le 22 devant Vérone. Elle y trouva encore des nuées de paysans qui avaient pris les armes ; elle les battit, leur enleva une de leurs pièces et, marchant à la cavalerie vénitienne, elle la rejeta au-delà de Vicence. Les préliminaires de Leoben ayant mis fin aux hostilités, la 20e arrêta sa course.

2e DEMI-BRIGADE D'INFANTERIE LÉGÈRE.

Appelée en Italie après une campagne glorieuse sur le Rhin, la 2e légère arriva à Bassano le 9 mars. Masséna quittait cette ville; elle le suivit, et le 13 elle avait dépassé Bellune. Le canon tonnait en avant de Polpeto. Elle força de marche, mais n'arriva que pour prendre possession du champ de bataille. Le lendemain, elle se promettait d'atteindre l'avant-garde ; elle s'était mise en route avant le jour, et avait parcouru 20 milles d'une seule haleine. Ses espérances furent encore déçues. Joubert avait fait jonction; elle fut obligée de rétrograder jusqu'à Capo-di-Ponte.

Elle se porta le 15 à Serravalle, puis à Sacile, à Pordenone, à Gemona, à Venzone, à la Chiusa Veneta, où elle arriva le 22. Elle se remit en marche dès le lendemain, s'avança sur Ponteba, et poussa d'un trait sur Tarvis. Ses chasseurs avaient fait 20 milles sans s'arrêter; mais ils avaient en face ces Autrichiens avec lesquels ils s'étaient si souvent mesurés à l'armée de Sambre-et-Meuse, et ils n'aspiraient qu'à les joindre. En vain ceux-ci les couvrent de mitraille, en vain ils profitent de tous les avantages que donne une magnifique position, la 2e légère les aborde l'arme au bras; elle les rompt, les disperse, sans tirer un seul coup. Quel tableau présentait ce choc animé, rapide ! Chefs et soldats étaient pêle-mêle; chefs et soldats, impatients de vaincre, se précipitaient incessamment au milieu des ennemis; et aussi jaloux de l'honneur du drapeau qu'oublieux d'eux-mêmes, ils frappaient, terrassaient, sans se rompre, sans courir après ces actions

d'éclat, qui souvent ne profitent qu'à l'ambition personnelle. Chacun combattit avec bravoure, personne ne se prévalut de ce qu'il avait fait.

Ce coup de valeur valut à la demi-brigade 2,000 prisonniers, 6 pièces de canon, mais ne fut pas sans pertes. Le sous-lieutenant Jersuel resta sur le champ de bataille; le capitaine Mouzou, atteint par un boulet, expira presque aussitôt; le capitaine Leménager, le sous-lieutenant Paulesi, ne tardèrent pas à rendre l'âme. Le chef de bataillon Perrot, les capitaines Baignet, Legrand, Bouchard, le sous-lieutenant Chevalier, étaient blessés; 1 sergent, 7 chasseurs étaient morts, et 46 volontaires hors de combat.

La 2e légère suivit le mouvement, et arriva le 29 à Klagenfurth. Le lendemain, elle se porta sur Saint-Weit, s'engagea avec l'ennemi qui lui opposa la plus vive résistance. Battu, malgré tous ses efforts, il alla se rallier près d'Undsmark. La gorge était étroite, bordée de montagnes abruptes; la position ne pouvait être mieux choisie. La demi-brigade attaqua néanmoins; elle gravit les hauteurs, pénétra les bois, renversa tout ce qui arrêtait sa marche, et poussa du même élan jusqu'à Judenburg. Ce fut la dernière rencontre qu'elle eut dans cette campagne. L'armistice de Leoben avait mis fin aux hostilités; elle se replia sur la Muer, et rentra bientôt en Italie.

39e DEMI-BRIGADE DE BATAILLE.

Les 46e et 121e demi-brigades, et le 4e bataillon des Basses-Alpes, entrèrent en campagne avec le reste de l'armée.

Ces corps assistèrent tous trois à l'affaire de Battifolo, à celle de Pampara, à l'attaque de Saint-Michel. Cette attaque, il est vrai, n'eut pas le succès qu'on devait en attendre, mais la troupe n'y fit pas moins preuve de constance. Elle força le pont, emporta le village, et avait déjà une multitude de prisonniers dans les mains, lorsqu'un surcroît d'ennemis, fondant inopinément sur elle, la força de lâcher prise.

De Saint-Michel, les trois corps marchèrent avec la division Serrurier sur Mondovi, et contribuèrent par leur sang-froid, leur courage, aux succès de la journée. Ils suivirent l'ennemi, occupèrent successivement Fossano, Alba, Serravalle et Tortone, où ils furent embrigadés avec le 10 bataillon de l'Ain. Ces quatre corps amalgalmés ensemble formèrent la 39e de bataille.

Cette demi-brigade se porta aussitôt sur Lodi, et envoya ses 3 compagnies de grenadiers devant le château de Milan. De ce siége, les compagnies passèrent à celui de Mantoue, et se distinguèrent à l'un et à l'autre par leur courage et leur constance dans le danger.

Le reste de la demi-brigade, employé d'abord à comprimer la révolte de Pavie, les insurrections d'Arguata, s'avança enfin sur l'Adige. Il se répandit de Vérone à Ronco, où les grenadiers ne tardèrent pas à arriver eux-mêmes. Les Autrichiens reprenaient l'attaque; la 39e se porta à Goito, traversa avec l'armée la

plaine de Montechiaro, atteignit Brescia et s'avança le lendemain sur les hauteurs de Nave. Elle attaqua les Impériaux, et les eût enlevés malgré toute leur bravoure, si l'échec que reçut à la droite le général Despinois ne l'eût obligée de faire halte sur les hauteurs de Santo-Sexto, dont elle venait de s'emparer. Elle avait alors 42 hommes hors de combat, mais elle en avait tué ou blessé 70 à l'ennemi, et lui avait fait 200 prisonniers.

Elle joignit la division Sauret à la suite de cette affaire, et marcha avec elle sur Rocca d'Anfo. Les Autrichiens occupaient en forces cette position formidable; mais ni leur courage, ni les difficultés des lieux ne purent amortir l'attaque. Le château fut enlevé. L'ennemi, obligé de fuir, nous abandonna 157 prisonniers; vivement poursuivi, il fut atteint, battu à Flore, et perdit encore 5 pièces de canon, des bagages et 1,000 hommes.

Le mois d'août acheva de s'écouler sans combat, mais avec septembre recommencèrent les opérations. La division Sauret se mit en mouvement le 2; elle entra dans le Tyrol et s'avança d'abord sans rencontrer d'obstacles. Arrivée à Mori, elle trouva les Autrichiens en position et les attaqua sur-le-champ. Les Allobroges et la 39e avaient la tête de la colonne. Ils se jetèrent sur les ennemis, et leur prirent 500 prisonniers et 2 pièces de canon. La demi-brigade poussa jusqu'à Rovevedo, où elle resta paisible jusqu'à la fin de décembre.

Les Impériaux avaient réparé les pertes qu'ils avaient faites. Ils levèrent leurs camps et fondirent de toutes parts sur la division Vaubois. Elle les repoussa d'abord, prit à son tour l'attaque, et alla les chercher le lende-

main à Saint-Michel. L'action fut vive, opiniâtre; mais enfin le village fut enlevé à la baïonnette, et l'ennemi nous abandonna 300 prisonniers. Le général Valette voulut suivre ces avantages. Il prit avec lui quelques compagnies et poussa sur Borgo. Il trouva dans ce lieu des forces si considérables qu'il se replia sur-le-champ. Un escadron de hulans essaya de le troubler; mais 8 grenadiers de la 39ᵉ s'avancèrent au-devant de cette cavalerie, et, chose inouïe, ils la forcèrent de faire halte.

Hors d'état de résister aux colonnes épaisses qui se développaient devant lui, Vaubois donna l'ordre de la retraite; mais cet ordre fut si mal expédié, qu'il ne parvint pas à divers corps. Le 1ᵉʳ bataillon et la 2ᵉ compagnie de grenadiers de la 39ᵉ, entre autres, ne furent pas prévenus. Oublié dans la position qu'il avait mission de défendre, le 1ᵉʳ bataillon fut contraint de subir sa destinée, et rendit en partie les armes. Il n'en fut pas ainsi des grenadiers. Ils se trouvèrent avec un bataillon de la 25ᵉ, oublié comme eux, et comme eux sommé de céder à la fortune. On se réunit pour aviser à ce qu'il y avait à faire. Le capitaine Maucune, devenu plus tard général de division, commandait les grenadiers de la 39ᵉ. Il émit son avis en deux mots. « Toute discussion lui paraissait superflue; il fallait se battre, se faire jour; ses grenadiers se regarderaient comme déshonorés s'ils pensaient seulement qu'on les crût capables de délibérer sur une proposition comme celle qui leur était faite. » Tous les officiers applaudirent à ces généreuses paroles; on le chargea de l'arrière-garde, et l'on se mit en mouvement. L'ennemi voulut en vain arrêter cette colonne intrépide. Elle lui opposa tour à tour le feu, la baïonnette, et arriva devant les hauteurs

de Cagliano. Mais ici les Autrichiens étaient en masses profondes : on hésitait à les aborder, on balançait sur ce qu'il y avait à faire. Maucune accourut plus ardent, plus intrépide. Ce qu'il y a à faire, s'écrie-t-il, vous ne le voyez pas, vous ne voyez pas qu'il n'y a qu'à briser cette ligne épaisse, que c'est le seul moyen de salut qui nous reste! Ses grenadiers arrivaient; il prit la tête de la colonne, se jeta sur les Autrichiens, les rompit, et joignit enfin le général qui le croyait perdu.

La division Vaubois était en arrière de Cagliano Les Impériaux marchèrent à elle, et l'abordèrent sans pouvoir l'ébranler. Ils n'en revinrent que plus vivement à la charge. Dès le lendemain, ils reprirent l'attaque et la soutinrent avec une persistance peu commune. Mais, plus malheureux encore que la veille, ils furent repoussés, battus, et rejetés sur Cagliano dans un affreux désordre. Vainement ils essayèrent de se reformer à la faveur du village; la 39e les suivit, et se jeta sur eux avec une violence irrésistible. Le caporal Durand saisit un obusier; le capitaine Maucune brise avec quelques hommes une charge de cavalerie. Il s'engage avec un houlan qui arrive sur lui la lance haute; il l'arrête, le démonte avec son briquet de fantassin, et le fait prisonnier. Cet acte d'intrépidité avait exalté la troupe. Le lieutenant Teulet fondit sur deux cavaliers, et parvint à les mettre hors de combat. Les Autrichiens stupéfaits fuyaient de plus belle. La victoire semblait décidée, lorsqu'un malheureux soldat, qui se trouvait à la gauche de la ligne, s'écrie que l'ennemi a franchi l'Adige, que nos derrières sont coupés. A ce funeste cri, la gauche perd contenance et s'éloigne; la 39e a beau redoubler d'énergie, son flanc est découvert, elle est elle-même obligée de plier.

Témoins du désordre, les Autrichiens reprennent courage et veulent profiter du trouble qu'a entraîné ce mouvement rétrograde. Mais le sergent-major Toucasse est chargé du drapeau; il agite ces couleurs révérées, appelle les braves à le défendre, et fond sur l'ennemi. Quelques grenadiers se précipitent sur ses pas; la mêlée devient épaisse. Les soldats de la 39e défendent l'honneur de leur corps; Toucasse fait de la lance de son étendard une arme meurtrière. Il frappe à coups redoublés sur ceux qui l'entourent, tue les uns, blesse les autres, se dégage, et emmène deux prisonniers. Le quartier-maître Roremens ne se montre ni moins ardent ni moins intrépide. Quoique chargé de fonctions plus administratives que guerrières, il accourt un des premiers au danger; il rallie la troupe, tombe sur un piquet autrichien et le fait prisonnier. Ce trait de vigueur rend au soldat son élan habituel. Il ne se borne pas à arrêter les Impériaux; il les bat, les replie et leur enlève 300 hommes.

La division, à la suite de cette affaire, se mit en marche pour Vérone, gagna Villafranca, joignit les Autrichiens qui s'étendaient jusqu'à Castel-Novo, et les mit en désordre. Elle avait couronné le plateau de Rivoli; elle fut chargée de le garder et y resta paisible plus d'un mois; mais le 12 janvier éclate un feu d'artillerie qui, le lendemain, devient plus violent encore. La demi-brigade est foudroyée de la rive droite, sans que de la rive gauche aucune tentative la menace. L'ennemi manœuvre, tourne les postes de la Corona, s'établit sur les hauteurs en avant de la chapelle de Saint-Marc. La colonne qui doit enlever Rivoli suit le mouvement pendant la nuit. Au jour l'attaque com-

mence; l'infanterie et la cavalerie abordent les avant-postes et les rejettent sur le plateau.

Vers midi l'attaque prend une allure plus vive, plus décidée. L'ennemi force les postes de la chapelle de Saint-Marc, ceux de Passon, de Caprino; il s'étend sur les hauteurs qui couvrent le flanc du plateau. Les troupes françaises sont obligées de faire un mouvement rétrograde. La colonne qui file le long de l'Adige s'en aperçoit, marche au plateau et s'en empare. La 39e se trouve alors dans une position critique. Attaquée à la fois par les troupes qui descendent de la chapelle et par celles qui viennent du fleuve, elle a besoin de toute son énergie pour se maintenir. Elle y parvient cependant. Les troupes qui ont été forcées à Saint-Marc se rallient, prennent l'attaque et dégagent à leur tour la demi-brigade dont la constance les a sauvées. Les grenadiers quittent aussitôt la position qu'ils ont si vaillamment défendue; ils marchent à la colonne de l'Adige; en un instant la mêlée devient terrible; officiers et soldats veulent avoir satisfaction des angoisses de la journée. Le sous-lieutenant Roger va chercher trois Autrichiens au-delà du retranchement qui les abrite; mis en joue par l'un d'eux, il l'abat d'un coup de sabre, et fait les deux autres prisonniers. Le tambour-major Sigaud se jette à travers une colonne épaisse, tue trois grenadiers, saisit un obusier, s'empare d'un fourgon et les emmène. Le capitaine Guilbert, le lieutenant Hongrebeoulus, combattent avec la même ardeur, le même abandon. L'ennemi se disperse en abandonnant 8 pièces de canon.

La 39e, chargée de garder le champ de bataille, s'établit dans les lieux où elle avait si vaillamment combattu, et y séjourna jusqu'au 26, c'est-à-dire jusqu'au moment où Joubert entra dans Tyrol.

Elle remonta alors la droite de l'Adige, refoulant devant elle un piquet de hulans. Cette troupe cherchait à mettre à profit les moindres accidents de terrain. Le sous-lieutenant Roger s'impatiente de sa ténacité. Il prend avec lui 4 grenadiers, braves, intrépides comme lui, et, devançant ces incommodes cavaliers, essaie de leur intercepter la retraite. Le chemin qu'ils suivent est creux, étroit; il s'en saisit et leur présente la baïonnette. Malheureusement la pluie n'arrêtait pas depuis plusieurs jours ; les fusils étaient hors d'état de faire feu. Roger fut foulé aux pieds, obligé de se rendre avec 3 de ses grenadiers; le 4e parvint à s'échapper, mutilé, sanglant, avec un poignet abattu et trois doigts de moins. Une si courageuse entreprise méritait un autre résultat. La demi-brigade continua son mouvement; elle prit possession d'Ala, gagna Roveredo, Trente; la population soulevée était protégée par les neiges. Chaque jour amenait une rencontre, une action nouvelle. La 39e se montra constamment vigilante, intrépide; elle triompha constamment des embûches et des efforts des montagnards.

Tournée cependant dans l'une de ces rencontres, elle fut un moment ébranlée; mais 3 braves s'élancent généreusement hors des rangs et en appellent à sa vieille énergie : ce sont les caporaux Roy, Michaud, Duboulos, dont l'un vient de se saisir d'un cheval, les deux autres d'enlever une pièce de canon au milieu des colonnes ennemies. La troupe s'inspire de leur courage; elle fond sur l'ennemi et le pousse sur Saint-Michel. Elle continue l'attaque, se jette sur une redoute qu'elle avait en face, et l'emporte malgré la plus opiniâtre résistance. Elle avait frayé la voie, chacun s'y

précipita ; en un moment, tout fut forcé, tout fut en déroute, et tel fut le désordre des Autrichiens qu'ils perdirent près de 5,000 prisonniers.

La 39e poussa en avant ; elle entra le 21 mars à Caltern et prit possession de Botzen le 22. Les paysans tenaient toujours la campagne. Pendant tout le temps qu'elle passa autour de cette ville, elle ne cessa d'être aux prises. Un jour que la rencontre avait été sanglante, ces indociles montagnards regagnaient les gorges qui leur servaient d'asile. Cinq éclaireurs imaginent de leur demander compte de ces alertes continuelles, de ces incessantes agressions qui tiennent la troupe sous les armes. Tous sont hommes de cœur, tous ont fait preuve de bravoure : l'un est cet intrépide Boyond, qui contraignit, au combat de Storo, 15 Autrichiens à lui rendre les armes ; l'autre Barailler, qui, laissé sur le champ de bataille de Cagliano, se releva tout sanglant et s'échappa des mains de l'ennemi à travers une fusillade meurtrière ; le troisième est Jacquet, qui enleva une pièce de canon à Mondovi ; le quatrième, Bastide, qui s'est distingué en vingt rencontres ; et le cinquième, le sous-lieutenant Bouvier, réputé entre tous pour son brillant courage. Ils ont entrevu une bouche à feu qui s'éloigne, conduite par une centaine d'hommes. Ils forcent de marche, s'emparent de l'une, dispersent les autres et en font 12 prisonniers. Mais les paysans, en s'enfonçant dans la montagne, ont démonté la pièce ; Bouvier s'en aperçoit, et veut ressaisir la roue qu'ils emportent. Tous aussitôt se pressent à la suite des fuyards. Ils les joignent, les culbutent encore, et ne cessent de les poursuivre qu'ils n'aient atteint l'espiègle qui s'en allait avec la roue. Ils

le ramènent avec pompe, et le forcent de conduire lui-même l'obusier qu'il voulait les mettre hors d'état d'enlever.

Dans une autre circonstance ce fut mieux encore: Autrichiens et Tyroliens étaient retranchés dans une gorge étroite et arrêtaient la division depuis deux heures. Le lieutenant Teulet imagine de les tourner. Il prend avec lui Belon, Lavalette, Filo, Dugua, grenadiers dont il a vingt fois éprouvé la bravoure. Il escalade une hauteur qui commande la position où est déployé l'ennemi, et le somme de se rendre. Les Autrichiens sont stupéfaits de son audace. Ils jettent leurs armes et s'éloignent en désordre. Teulet ne se contente pas de les avoir mis en fuite; il veut les prendre, les faire prisonniers. Il les poursuit, les devance, et tandis que l'intrépide Belon se jette dans le chemin creux par lequel ils s'échappent, il s'établit sur la chaussée avec ses trois grenadiers: l'un oppose sa baïonnette aux fuyards; les autres les fusillent. Les Autrichiens épouvantés perdent contenance et se rendent, au nombre de 60, à cinq hommes déterminés.

Ces rencontres avaient usé le temps; la colonne se mit en marche pour rejoindre la grande armée. Elle s'avança par Brixen, Prunecken, Sachsenburg, et atteignit Spital le 29 avril. Les préliminaires de Leoben étaient arrêtés; elle rentra en Italie.

Le chef de la demi-brigade
GASC.

5e DEMI-BRIGADE D'INFANTERIE LÉGÈRE.

La 5e légère arriva en Italie sur la fin de 1796. Placée à l'avant-garde de la division Augereau, elle quitta Vérone le 2 septembre. Elle suivit les hauteurs du Val-Polisella, s'empara d'Ala, de Roveredo, et se porta le 6 mars 1797 dans la vallée de la Brenta. Les Autrichiens y réunissaient des vivres pour ravitailler Mantoue. Elle les joignit à Caldenazo, où ils étaient retranchés, protégés par de l'artillerie, et les aborda avec vigueur. Le 1er bataillon les attaqua de front; le 2e et le 3e, jetés de l'autre côté de la rivière, menaçaient de tourner la position. Ils se replièrent sur le fort de Cuvivo, qui embrasse les deux rives de la Brenta, et en gardèrent toutes les avenues. La 5e demi-brigade lança une partie de ses troupes à travers la montagne, passa la rivière avec l'autre; l'action s'engagea, et se soutenait sans résultat marqué, lorsque le capitaine Stoeck se jeta avec ses carabiniers sur deux pièces de canon qui étaient en avant et s'en empara. Les Autrichiens effrayés se réfugièrent dans le fort; mais le caporal Francon pénétra par une embrasure, et ouvrit les portes à la demi-brigade, qui rejeta l'ennemi sur Primolano, où, appuyée par la 4e de bataille, elle le rompit encore. La mauvaise fortune cependant n'avait pas abattu leur courage. Ils firent halte devant Bassano, engagèrent encore une action vive et sanglante. Le carabinier Picard leur tua 13 hommes, et leur prit un colonel.

La division se présenta le 12 septembre devant Legnago. Elle fit capituler cette place le lendemain, se rendit à Governolo, prit position sur le Mincio, et fut

attaquée le 23. Assaillie inopinément par une colonne sortie de Mantoue, elle courut un moment risque d'être enfoncée; mais elle redoubla de vigueur, lutta plusieurs heures avec énergie, et refoula l'ennemi dans la place, après lui avoir enlevé 800 prisonniers. Le capitaine Lalane fit preuve dans cette affaire d'une fermeté rare. A la tête du 3e bataillon, qui ne comptait pas 300 hommes, attendu que les carabiniers avaient été détachés, il reçut le choc d'une forte colonne d'infanterie et de cavalerie soutenue par 4 bouches à feu. Trois fois il lui enleva ses pièces et les perdit autant de fois. Il revint encore à la charge, et réussit enfin à triompher de la résistance qu'on lui opposait. Ses habits étaient criblés de balles; un biscayen lui avait emporté le fourreau de son sabre; mais il était maître de l'artillerie, et avait dans les mains 300 prisonniers.

La demi-brigade avait fait elle-même des pertes assez fortes : le chef Chatagnier avait le pied droit percé d'une balle; le carabinier Messinger, si réputé pour sa bravoure, atteint en enlevant une pièce de canon, était couché dans la poussière, et 800 de ses camarades se trouvaient hors de combat.

La division s'étant approchée de Mantoue, les trois compagnies de carabiniers de la 5e légère furent chargées, le 29, d'enlever la porte Cerese. Elles l'attaquèrent avec leur bravoure ordinaire. Le carabinier Langre perdit patience, monta sur les épaules de ses camarades, escalada les barrières, et se jeta au milieu des Autrichiens. Le capitaine Stoeck, soulevé comme lui, s'élança comme lui par-dessus les palissades. Ils coururent à la porte, l'ouvrirent, et

l'ennemi fut refoulé jusqu'aux retranchements. Picard et Langre furent nommés caporaux. Le général Bonaparte, voulant leur donner un témoignage durable de la bravoure dont ils avaient fait preuve, leur décerna, ainsi qu'à Francon, un sabre d'honneur.

La division partit pour Vérone à la suite de cette affaire, et se porta sur la Brenta. Elle rencontra l'ennemi en avant de Bassano, repoussa ses avant-postes jusqu'à la tête du pont, et se trouva presque aussitôt dans la situation la plus périlleuse. Attaquée par des forces supérieures, elle leur fit face pendant trois heures, et donna à la colonne le temps d'accourir. Le général Lanusse, qui conduisait l'avant-garde, fut grièvement blessé, et le capitaine Dieusi reçut en enlevant une pièce de canon un coup de feu qui termina sa vie.

La division, revenue de nouveau sur Vérone, s'avança sur Saint-Martin, dont l'ennemi couronnait les hauteurs. Elle le chassa, parvint à tourner son avant-garde, et prit position le 10 à Caldiero. Le lendemain, elle s'engagea encore avec les Autrichiens. Elle força leur première ligne, leur fit 600 prisonniers et les replia dans les gorges. Elle se porta le 14 sur Ronco, passa l'Adige le 15, et s'engagea presque aussitôt. On était aux prises sur la chaussée d'Arcole; elle se jeta dans la mêlée, et ne cessa de combattre que lorsque les Impériaux furent défaits. Trois de ses officiers firent preuve dans cette affaire d'une rare constance. L'ennemi occupait une position d'où il incommodait vivement nos troupes. Le général en chef manifeste l'intention de les débusquer. Aussitôt le capitaine Stoeck assemble quelques braves; le lieutenent Plassard, le sous-lieutenant Convert, se joignent à lui, et tous ensemble se jettent

sur l'Adige. Ils s'engravent au milieu du fleuve, et l'artillerie, la mousqueterie, tonnent incontinent sur eux. Ils ne se déconcertent pas néanmoins ; ils ouvrent le feu, rendent à l'ennemi coup pour coup, et ne laissent pas, malgré la position pénible où ils se trouvent, de faire une utile diversion.

La 5e légère se rendit sur la fin de décembre en avant de Legnago. Elle était chargée de garder l'espace qui s'étend de cette place à l'Arabiaza, et devait principalement surveiller le passage de Bevilacqua sur la route d'Este, Montagnara et Padoue. Le pont était coupé, l'ennemi placé sur la rive gauche ; les 1er et 3e bataillons s'établirent sur la droite, et prirent position à Bevilacqua ; le 2e, décomposé en petits postes de garde et d'avertissement, fut répandu sur un espace de trois lieues. C'est dans cet état de choses que le général Duphot, qui commandait l'avant-garde de la division, résolut de franchir l'Arabiaza. Les carabiniers se munissent chacun d'une planche, et s'avancent sous la protection du 3e bataillon ; ils passent, fondent sur l'avant-garde ennemie et la culbutent. La disproportion des forces cependant est trop considérable : ils ont en tête la division Provera avec son artillerie et sa cavalerie. Le 1er bataillon est rejeté sur la rive droite, et suivi avec vigueur ; il essaie en vain de faire face. La rivière est sans profondeur, les cartouches se trouvent épuisées, et la 5e légère se replie sur Saint-Zeno. Entourée le lendemain par la division ennemie tout entière, elle oppose la plus vive résistance ; elle attaque, manœuvre, s'ouvre passage, et atteint enfin Legnago. Mais elle avait 26 officiers hors de combat, 200 soldats morts et blessés, et 120, la plupart du 2e bataillon, étaient

prisonniers. Le chef de bataillon Stoeck, son collègue Estève, avaient succombé sur les bords de l'Arabiaza. Le chef de brigade Soyez, le chef de bataillon Lux, étaient grièvement blessés, et les capitaines Geneina et Salomon, tués.

Ces combats, ces mouvements, avaient tenu en échec une forte colonne ennemie. Ils l'avaient empêchée de suivre l'armée impériale en marche sur Mantoue, et avaient donné le temps au corps de blocus de faire ses dispositions. La 5e légère forma, sur la fin de janvier 1797, l'avant-garde de la colonne qui fut réunie pour l'expédition de la Romagne. Elle s'avança sous les ordres du général Lannes avec une telle rapidité, que l'ennemi déconcerté manqua de temps pour organiser sa résistance. Il avait pris position de l'autre côté de la rivière qui baigne Faenza. La colonne marcha à lui, sans tenir compte de l'eau ni de la mitraille; elle le tourna, le mit en fuite, lui enleva 1,500 prisonniers et 5 pièces de canon. Elle le retrouva à Ancône dans une position formidable couverte par une artillerie nombreuse. Mais l'avant-garde avait à peine débouché, qu'artillerie, cavalerie, infanterie mirent bas les armes. La division reprit son mouvement et gagna Foligno. Tout avait cédé; la paix était conclue lorsqu'elle arriva. La colonne rejoignit l'armée qui se trouvait dans les gorges de Neumarkt. Les préliminaires de Léoben venaient d'être signés. La 5e légère s'établit à Vérone, où elle séjourna jusqu'au traité de Campo-Formio.

32e DEMI-BRIGADE DE BATAILLE.

La campagne de 1796 fera époque dans l'histoire. Elle a eu pour résultat la conquête de l'Italie et la paix de l'Europe; les prodiges qui l'ont marquée placent Bonaparte à côté d'Alexandre; car c'est à ce général, à son génie, que doit être attribuée cette suite de victoires qui ont porté si haut la gloire du nom français. L'armée sans doute était brave, aguerrie; elle eût vaincu, quel que fût le chef qui l'eût conduite. Mais il n'appartenait qu'à celui qu'elle reçut de la fortune de lui donner cette immense impulsion, de lui faire élever en quelques mois un monument de gloire qui n'avait pas encore été offert à l'admiration des hommes.

Formée des débris de la 21e, de ceux de la 118e et de la 129e de bataille, la 32e est du petit nombre de corps qui n'ont pas déposé les armes tant qu'a duré la lutte. De la prise de la redoute de Montenotte jusqu'à la paix de Léoben elle n'a pas cessé de combattre. Il ne s'est pas donné une bataille, pas livré un combat important qu'elle n'y ait pris part. Ses efforts, presque toujours heureux, ont souvent fixé l'attention du général Bonaparte. L'histoire de ce corps est donc en quelque sorte celle de l'armée; mais elle retrace d'une manière plus spéciale les actions qui sont propres à la demi-brigade; elle indique le nombre des braves qu'elle a perdus, celui des prisonniers qu'elle a faits, des drapeaux qu'elle a pris et des canons qu'elle a enlevés. Si un jour, en rentrant dans leur patrie, les Français qui ont fait cette mémorable expédition disent, avec un juste sentiment

d'orgueil : J'étais de l'armée de l'Italie ; peut-être y aura-t-il pour quelques uns une sorte de satisfaction de pouvoir ajouter qu'ils étaient de la 32ᵉ.

11 *avril.* — *Redoute de Montelegino.* Le 2ᵉ bataillon de la 32ᵉ, qui était encore la 21ᵉ, occupait la Madone de Savone, sous les ordres du chef de brigade Rampon. Une de ses reconnaissances trouve l'ennemi à Montenotte ; elle le trouve nombreux, en mouvement. Elle se replie après une légère fusillade sur la redoute de Montelegino. La redoute était située sur une crête étroite. Le bataillon se met en défense, et, soutenu par une demi-brigade d'infanterie légère, il arrête tout un jour les colonnes autrichiennes. Rampon anime, exalte le soldat ; il lui communique une énergie qu'aucun effort ne peut vaincre. Trois fois l'ennemi tente l'assaut, trois fois il est repoussé. La nuit arrive sur ces entrefaites, et met fin au combat. Les Autrichiens se retirent sur un mamelon qui se trouvait en face de la redoute ; ils avaient perdu une centaine d'hommes ; le bataillon comptait 2 morts et 10 blessés.

12 *avril.* — *Bataille de Montenotte.* Le 1ᵉʳ et le 3ᵉ bataillon occupaient Cadi-Bona, village situé à la gauche de la Madone. Massena part à la tête de ces deux bataillons dans la nuit du 11 au 12. Il veut prendre l'ennemi à dos ; il marche vers la droite, et arrive au point du jour derrière Montenotte. Les Autrichiens accourent à sa rencontre et poussent sur lui une colonne formidable. Mais Rondeau, dit le Brave, fond sur elle à la tête de son bataillon, et l'aborde avec tant de vivacité qu'il la rompt et la culbute.

L'effet de cette diversion fut prompt. Les corps restés devant Montelegino, craignant de se voir couper, se re-

tirèrent avec précipitation. La troupe qu'ils assiégeaient les suivit et les rejeta jusque dans la gorge de Montenotte. Obligés de défiler sous le feu de Massena, qui occupait les hauteurs, ils n'essayèrent pas de prolonger une inutile résistance. Ils se mirent à la débandade et ne songèrent plus qu'à fuir. La 32e leur prit 1,500 hommes, un colonel, un drapeau, beaucoup d'officiers; elle eut 3 morts et 7 blessés.

13 *avril.* La demi-brigade va à la découverte. Elle pousse à la vue de Dego, reconnaît les forces ennemies, et engage une vaine canonnade qui use la journée. Elle prend position à la Rochetta, village situé entre Cairo et Dego.

14 *avril.* — *Bataille de Dego.* Dego est situé sur le penchant d'un coteau de peu d'étendue. Dominé par des maisons éparses, par des chaumières isolées, il est d'autant plus facile à défendre qu'on ne peut l'attaquer avec du canon. A sa droite coule la Bormida, et sur son front et sa gauche se trouve un profond ravin. On s'avança cependant. La 32e était au centre avec le général Massena; les grenadiers marchaient à la droite, sous les ordres du chef de bataillon Rondeau. L'ennemi était en bataille sur la colline dont il couronnait la crête, et faisait un feu violent d'artillerie. Les colonnes d'attaque ne laissaient pas néanmoins de gagner du terrain. Celle de droite, au lieu de pousser directement sur Dego, prit un détour et se porta sur les derrières des Autrichiens. Elle rencontra dans le trajet un régiment qui accourait au feu. Elle l'attaqua, et le contraignit de rétrograder. L'engagement s'étendit. Les troupes de Massena s'emparèrent du village de Dego, et, profitant des accidents du terrain, elles

gagnèrent rapidement la cime et en chassèrent l'ennemi. Celui-ci se trouva tourné; la confusion se mit dans ses colonnes; il se rendit par régiments. Trois soldats, enhardis par sa stupeur, Giniez, sergent, Fabre, grenadier, et Cambon, éclaireur, se jetèrent à travers ses rangs, et se saisirent chacun d'un drapeau. Cette journée, si fâcheuse pour l'armée autrichienne, puisqu'elle perdit 6,000 prisonniers, une artillerie nombreuse et des drapeaux, ne coûta à la 32ᵉ que six blessés.

15 *avril.* — *Perte et reprise de Dego.* Les troupes avaient couché sur le champ de bataille. Elles étaient encore éparses, dans le désordre de la victoire, lorsqu'un corps autrichien se présenta. Un brouillard mêlé de pluie avait voilé son approche. La surprise fut extrême; les avant-postes ne firent qu'une faible résistance et se replièrent sur la troupe parmi laquelle ils jetèrent le désordre. Le chef de brigade Dupuy et le chef de bataillon Rondeau se mirent en devoir de la ramener au combat; mais ils furent presque aussitôt blessés l'un et l'autre. Elle resta sans guide, perdit successivement toutes les positions qu'elle occupait, et ne put se maintenir à Dego. Des compagnies placées dans une petite redoute qui dominait le village ne se laissèrent pas emporter à la terreur commune. Elles firent ferme, opposèrent à l'ennemi une résistance qu'il fut longtemps à vaincre; mais enfin elles furent elles-mêmes contraintes de fléchir, et mirent bas les armes.

La plupart des généraux absents accourent au bruit de l'attaque. Masseua arrive un des premiers. Il voit les troupes qui fuient éperdues; il va les attendre dans la plaine et les rallie. Il joint la 32ᵉ sur une petite éminence en face de Dego; il la gourmande, lui fait re-

prendre l'attaque et la pousse en avant. Elle se porte aussitôt sur la position qu'elle a perdue ; le feu se rallume, on se dispute le terrain pied à pied. Les uns avaient vaincu la veille, les autres venaient de vaincre ; personne ne veut céder. Tout-à-coup l'ennemi s'échauffe ; il sort de Dego et s'avance sur la 32ᵉ. Mais celle-ci ne se laisse pas ébranler. Elle couvre de feux la colonne autrichienne ; elle la joint, la renverse, et emporte à la baïonnette ce même poste que deux heures auparavant elle avait si mal défendu. La colline était jonchée de cadavres ennemis ; 1,500 Autrichiens avaient mis bas les armes ; l'artillerie, qu'avait fait perdre un moment de terreur, était rentrée dans nos mains. Mais ce résultat n'avait pas été obtenu sans peine. Le chef de brigade Dupuy était blessé ; 6 officiers, Giniez, Villebrun, Joubert, Aubaud, Jérôme Noberasco, étaient grièvement atteints; 3 autres, Coquerel, Picot, Gazel, avaient perdu la vie. 30 sous-officiers ou volontaires gisaient sur le champ de bataille, 100 étaient hors de combat, et le chef de bataillon Vauguet avait été fait prisonnier avec 252 soldats et 15 officiers.

Le 15. La 32ᵉ séjourne à Dego.

16. Elle arrive au camp retranché de Monte-Barcara.

17, 18, 19, 20. Séjour.

21. Passage du Tanaro sous les batteries de Ceva. La demi-brigade se rend à Lezagno. Un volontaire est emporté par le canon du fort.

22. Elle arrive à La Niella.

23. A Chanès.

24. Séjour.

25. A Cherasco.

26. Séjour.

27. A Bra, à huit lieues de Turin; elle reçoit l'annonce de l'armistice conclu avec le Piémont.

28. Séjour.

29. A Alba. Bon accueil des habitants.

30. A Nice-la-Paille.

1er *mai*. Séjour.

2. A Castelaccio; passage de la Bormida.

3. Séjour.

4. A Sale. Les grenadiers sont formés en bataillon, et marchent à grandes journées sur Plaisance.

5. Séjour.

6. Arrive sur les bords du Pô, près de Valenza.

7. A Voghera.

8. A Castel-San-Giovanni.

9. A Plaisance; passage de la Trebbia et du Pô. Ce fleuve avait été franchi la veille par l'avant-garde dont les grenadiers de la demi-brigade faisaient partie. Ils se trouvèrent avec elle au combat de Fombio, à celui de Codogno, où périt le général La Harpe, et eurent, dans ces deux rencontres, 4 morts, 12 blessés.

10 *mai* — *Bataille de Lodi*. La 32e ne put prendre part à cette action célèbre. Elle eut beau précipiter sa marche dès qu'elle entendit le canon tonner, tout était fini avant qu'elle fût en ligne. Ses grenadiers seuls y assistèrent. Plusieurs d'entre eux, Sulpice, Cabrol, Léon, Galthier et Brachenet, y firent preuve de courage. Ils escaladèrent les murailles de Lodi, pénétrèrent dans la ville, et ouvrirent à la troupe les portes qui l'arrêtaient.

Les grenadiers eurent dans cette bataille 4 morts et 11 blessés. Au nombre de ces derniers étaient deux of-

ficiers, les lieutenants Doris et Thoiret. Atteint d'un coup de lance que lui avait porté un hulan, celui-ci n'en pressa que plus vivement son adversaire. Il le terrassa, lui passa son sabre au travers du corps. Ce trait de courage lui valut le grade de capitaine.

12. A Castelleone.

13. A Lodi.

14. A Marignan.

15. A Milan. Les grenadiers avaient suivi l'avant-garde, et s'étaient emparés de Pizzighettone. Ils firent halte dans cette ville, et y séjournèrent jusqu'au 25.

16, 17, 18, 19, 20, 21. Séjour à Milan.

22. La demi-brigade se rend à Lodi.

23. Séjour.

24. A Uffelinco.

25. La demi-brigade quitte la division, et revient à Milan ; elle y stationne jusqu'au 31. Le 1er bataillon marche sur Pavie, où il entre, le 26, avec le général en chef. Il a dans cette affaire 1 mort et 4 blessés.

30. L'avant-garde passe le Mincio à Borghetto. Plusieurs grenadiers de la demi-brigade se jettent à l'eau avec le général Gardanne, et facilitent l'établissement du pont. Ils montrent le même dévouement le lendemain sur l'Adige : ils passent le fleuve à la nage, et vont chercher des barques amarrées sur l'autre rive.

1er *juin*. — La 32e se rend à Lodi.

2. A Crema.

3. A Brescia.

4. A Ponte-San-Marco.

5. A Peschiera ; le 2e bataillon y séjourne jusqu'au 10.

6. A Vérone, où la troupe stationne jusqu'au 29 juillet.

29 *juillet.* — L'ennemi enlève la Corona et Salo. La rive droite est évacuée. La 32e se rend à Dezenzano.

31 *juillet.* — *Premier combat de Lonato.* La 32e marche au-devant d'un corps autrichien qui s'était porté sur Brescia. Elle s'établit à Lonato; elle déploie une partie de ses forces sur le coteau qui se trouve à droite; elle place l'autre derrière, et en forme une réserve que masque le terrain. Elle reste plusieurs heures dans cette position avant que l'ennemi survienne. Il paraît enfin, ouvre immédiatement l'attaque, et réussit à couronner la hauteur. Il croit la 32e décidément battue, et lance les hulans sur elle. Mais tout-à-coup la réserve se présente; les grenadiers de la 5e de ligne se reforment; ils arrêtent d'abord la cavalerie par un feu violent, et, soutenus par quelques troupes qui accourent à leur aide, ils reprennent bientôt après la position qu'ils ont perdue. Un bataillon de la 32e, de son côté, force à la retraite une colonne autrichienne qui cherche à faire irruption sur la gauche. On pénètre dans Lonato. On charge les Impériaux qui se sont répandus dans cette ville. On les refoule de rue en rue, on les chasse au loin. Quelques uns des plus braves se jettent dans une maison, et s'y retranchent. On tourne aussitôt l'artillerie contre eux, on leur donne l'assaut, on les enlève.

La demi-brigade avait tué près de 200 hommes à l'ennemi, et lui en avait pris 600. Bonaparte rendit hommage à la valeur qu'elle avait déployée, et consigna, dans le rapport qu'il fit de cette affaire, les paroles qui furent plus tard inscrites sur le drapeau de la demi-brigade : J'ÉTAIS TRANQUILLE, LA BRAVE 32e ÉTAIT LA. Un éloge semblable, et décerné par un pareil juge, est la récompense la plus flatteuse que le courage puisse ob-

tenir. La demi-brigade eut dans cette rencontre 4 morts et 2 blessés.

1er *août.* — La 32e se rend à Brescia. L'ennemi évacue la place à son approche, et lui abandonne ses magasins.

2. A Ponte-San-Marco.

3. La colonne continue son mouvement, et s'avance sur Lonato. Les Autrichiens venaient d'y rentrer. L'avant-garde fut mise en désordre, perdit de l'artillerie et quelques centaines d'hommes. Au bruit de cet échec, la 32e força de marche, défila devant le général Bonaparte, dont la rapide allocution exalta encore son énergie, et se trouva bientôt au milieu d'hommes et de chevaux échappés au tumulte du combat. Les artilleurs, confus, déploraient vivement la perte de leurs pièces. Vos pièces, leur dirent les grenadiers, n'iront pas loin; nous nous chargeons de vous les rendre. Les Autrichiens étaient en face. La demi-brigade s'avance au pas de charge, sa musique en tête; elle se jette sur une batterie qu'on lui oppose, elle l'enlève, et, se déployant devant la position que deux jours auparavant elle a si vaillamment défendue, elle la force et s'en empare. Les réserves autrichiennes s'avancent pour la ressaisir, une batterie de quatre pièces ouvre le feu; l'action se rallume et semble un moment douteuse; mais la demi-brigade est appuyée à son tour par la 18e de bataille. Elle pousse en avant, bat l'ennemi et le met en fuite. Elle lui arrache les prisonniers qu'il a dans les mains; elle lui enlève ses pièces, le refoule sur Salo et lui prend 1,100 grenadiers.

4 août. — *Combat de Salo.* Le 4, l'action recommença avec le jour. Les généraux Rampon, Guyeux, Saint-

Hilaire, manœuvraient pour couper la retraite à l'ennemi. Il se rejeta sur la petite rivière de Toscalano, perdit une partie de son monde en la traversant, et chercha avec le reste à s'échapper à travers les montagnes. Les volontaires le serraient de près : les uns le suivirent au milieu des rochers; les autres, répandus sur le bord de la rivière, le fusillaient sans pitié, et les cadavres de ceux qui étaient atteints, roulant du haut en bas, emportaient dans leur chute des files entières de ceux que n'avait pas frappés la balle. La plupart périt misérablement; le reste, au nombre de 1,200, rendit les armes. La demi-brigade eut 3 morts et 8 blessés.

5 *août*. — *Bataille de Castiglione*. La 32e prit peu de part à ce grand fait d'armes. Elle était placée à l'aile gauche; elle n'eut affaire qu'à des piquets de cavalerie et d'infanterie. Les soldats trouvèrent néanmoins l'occasion d'y faire preuve d'audace. Ils poursuivirent à diverses reprises les cavaliers ennemis à la course, et en enlevèrent quelques uns.

6 *août*. — *Combat de Peschiera*. La division Massena marcha au secours de Peschiera, que pressaient vivement les Autrichiens. Ceux-ci lui abandonnèrent les travaux qu'ils avaient faits sur la rive droite; elle entra dans la place et passa le Mincio sans difficulté. Mais le général Guillaume, qui commandait Peschiera, voulut à son tour prendre l'attaque. Il fit une sortie dès qu'il vit les troupes de secours paraître, et déboucha par celle de ses portes qui était encore bloquée. La résistance était vive, opiniâtre. La 32e s'avança pour appuyer la garnison : si l'ennemi se fût laissé percer, les colonnes qu'il avait du côté de Mantoue se fussent trouvées compromises; il soutint l'attaque avec une constance qu'on fut

longtemps à vaincre; on en triompha néanmoins. L'infanterie autrichienne fut débusquée des parallèles où elle s'était établie; l'armée impériale se replia sur les hauteurs et disparut pendant la nuit. La demi-brigade eut 131 blessés et 18 morts. Au nombre de ceux-ci se trouvaient le sous-lieutenant Lombard, jeune homme de grande espérance, et le capitaine Thoiret, qui fut tué en s'élançant sur une pièce de canon.

7. La 32e se rendit à la Sega, sur l'Adige.

8, 9, 10. Séjour.

11 *août.—Prise de la Corona.* Les Autrichiens avaient successivement été chassés de toutes les positions dont ils s'étaient rendus maîtres. Ils n'occupaient plus que la Corona; Massena alla les chercher. Sa première attaque ne fut pas heureuse; il appela la 32e, et chargea Rampon de presser sa marche. Mais l'avant-garde, un moment ébranlée, avait repris l'attaque. L'ennemi ne vit pas déboucher la demi-brigade, qu'il s'éloigna.

12. La 32e se rend à Rivoli; elle y séjourne jusqu'au 1er septembre.

2 *septembre.* — Elle passe l'Adige au pont Saint-Paul et gagne Volargini.

3. Elle se porte à Ala.

4. —*Bataille de Roveredo.* La 32e n'eut aucune part à la prise du camp de Roveredo; il était enlevé quand elle arriva. Elle se mit en devoir de tourner les Autrichiens; mais ils s'éloignèrent en toute hâte. Ellene put joindre que quelques hussards et un piquet d'infanterie qui couvrait la retraite. Elle leur tua ou prit un certain nombre d'hommes. Son chirurgien-major, le brave Saint-Ours, chargea avec les chasseurs.

L'ennemi se rallia au château de la Pietra. Ce château,

situé entre l'Adige et d'affreux rochers, commande la route, et avait en batterie 2 bouches à feu. La cavalerie ne pouvait passer, la 32e prit sa place; elle jeta ses tirailleurs sur la droite, les poussa, à la faveur de quelques rochers, jusque sous les murs du fort, et, s'élançant elle-même dans le défilé, elle le franchit d'un bond, et enleva le parc et le château. Les Autrichiens, stupéfaits de tant d'audace, n'essayèrent pas de prolonger la résistance. Ils se rendirent et se laissèrent prendre en masse. Un volontaire qui avait déjà signalé son courage à Dego, le brave Cambon, leur enleva un drapeau. La demi-brigade eut 36 blessés.

5. Prise de Trente. La 32e traverse cette ville et va s'établir à Serezano.

6. A Borgo-Valgusana.

7. A Cismone.

8. A. Bassano.

9. A Vicence.

10. A Montebello.

11. La demi-brigade passe l'Adige à Ronco; elle le passe trop tard; elle ne peut assister à l'affaire de Cerea, dont l'issue eût peut-être été plus heureuse si elle s'y fût trouvée.

12. Elle se rend à Sanguinetto.

13. Elle se porte à Castellar.

14. — *Premier combat de Saint-Georges.* Wurmser, vivement poursuivi depuis plusieurs jours, échappe aux colonnes qui le pressent; il se jette sur Mantoue et défend les approches du faubourg Saint-Georges. L'avant-garde, conduite par le général Pijeon, engage l'action avant que le gros de la colonne soit à même de la soutenir. Elle est culbutée et se replie en désordre.

La 32ᵉ qui débouche, entraînée d'abord, parvient cependant à se dégager et rétablit le combat. Elle force les Autrichiens à faire à leur tour volte-face. Elle les rejette sur Saint-Georges et leur enlève les pièces de canon dont ils s'étaient rendus maîtres. Vainement les cuirassiers, les hulans, accourent à la charge. Les éclaireurs les attendent à l'abri des fossés; ils les traquent, les fusillent, les attirent dans des embuscades et les immolent. Le quartier-maître Pouchelon se signale entre les plus braves. Il se jette d'élan à la tête des grenadiers et pousse jusqu'à l'entrée du faubourg.

La demi-brigade laissa sur le champ de bataille le capitaine Caille et 23 sous-officiers ou soldats. Elle eut en outre 177 blessés et 106 prisonniers.

15 *septembre. Deuxième bataille de Saint-Georges.* — La division d'Augereau et celle de Massena reprennent l'attaque. La 32ᵉ est placée en réserve et suit les mouvements des colonnes qui entrent dans Saint-Georges. Elle est longtemps à brûler une amorce; mais enfin elle est mise à une rude épreuve. Les Autrichiens descendirent inopinément de la Favorite, et arrivèrent sur elle sans avoir pour ainsi dire été aperçus. Prise en flanc, labourée par les balles et la mitraille, elle chercha à éloigner une attaque aussi inopinée : elle détacha d'abord une compagnie, puis les grenadiers, puis un bataillon, enfin elle marcha elle-même tout entière : il ne fallait pas moins pour arrêter les progrès des Impériaux. Ils étaient 6,000 hommes; 6 pièces de canon les soutenaient; la 32ᵉ n'avait pas encore eu de rencontre si vive. L'ennemi occupait quelques maisons éparses; il fallut le joindre, le chasser de pièce en pièce pour le déloger. La nuit arrivait; la troupe redoubla d'efforts, et triom-

pha enfin de cette longue résistance. Les colonnes autrichiennes lui abandonnèrent le champ de bataille avec leurs pièces, et regagnèrent tumultueusement la citadelle. Ce succès, moins éclatant, ne fut pas moins important que celui de la veille. Sans la réserve, peut-être le faubourg aurait été repris. 4 officiers, les sous-lieutenants Bruyère, Turq, Peyrou, Bijourdat, furent tués dans cette rencontre sanglante; 6 autres, les lieutenants Bosc, Hardempon, les sous-lieutenants Labat, Josse, Abal et Buisson furent mis hors de combat; les sous-officiers ou soldats eurent 61 morts et 248 blessés.

16. La 32ᵉ stationne devant Mantoue.

17. Un coup de canon, parti de la citadelle, l'atteint sur la grande route et lui enlève 5 hommes. Elle se rend à Roverbella et y stationne jusqu'au 24.

25. Elle gagne Vérone, où elle séjourne jusqu'au 1ᵉʳ octobre.

2 *octobre*. Elle se rend à Montebello.

3. A Vicence, où elle séjourne le 4 et le 5.

6. Elle se rend à Bassano et y fait halte jusqu'au 3 novembre.

1ᵉʳ *novembre*. Le général Massena porte sur Rivoli une forte découverte dont les grenadiers de la 32ᵉ font partie.

4. La 32ᵉ se rend à Vicence.

5. Elle bivouaque sur la route de Citadella.

6. *Combat de la Brenta.* — Les Autrichiens, conduits par le feld-maréchal Alvinzi, avaient passé la Brenta. La division Massena les joignit sur la route de Citadella et les repoussa jusqu'à la rivière. Là se trouvaient des forces supérieures; elle fut arrêtée, mise en désordre, pénétrée jusqu'à ses réserves. L'artillerie et la cavalerie,

qui encombraient la route, furent au moment d'être enlevées. Des Autrichiens portaient déjà la main sur les chevaux des hussards français; heureusement 6 compagnies de la 32e se trouvaient en bataille dans un champ voisin. Elles firent feu et s'ébranlèrent sans recharger. L'ennemi, qui venait également d'être repoussé sur les autres points, fut poursuivi, refoulé sur la Brenta, qu'il repassa en désordre.

La demi-brigade fit des pertes assez considérables. Un de ses chefs de bataillon, Charlot, fut blessé; deux autres, Minguant et Lacaille, restèrent sur le champ de bataille avec le lieutenant Camponurci. 22 sous-officiers et volontaires furent tués et 79 blessés.

7. La demi-brigade se rendit à Montebello.

8. A Vérone.

9. Séjour.

10. A Castelnovo.

11. Sur les hauteurs de Saint-Martin.

12. *Bataille de Caldierò et Codognula.*

Notre feinte retraite de Vicenza avait attiré l'ennemi dans la plaine de Villanova. L'armée fait tout-à-coup volte-face, et nous allons le chercher au moment où il s'y attend le moins. Pendant qu'Augereau attaque Caldiero, Massena marche vers Codognula, situé sur une colline à gauche et au-delà de Caldiero. Le mauvais temps nous contraria toute la journée. La pluie dans un terrain gras avait rendu les chemins presque impraticables. Malgré ces obstacles nous nous emparons de Codognula et de la colline. Roex, caporal, prend un canon, mais il n'a que le temps de ramener les chevaux. Une colonne fraîche, après avoir fait un long détour, menaçait de nous prendre par derrière. Nous décou-

vrions au loin la plaine, et ne voyions paraître aucun renfort. Nous fûmes forcés d'abandonner la hauteur. Quand nous fûmes descendus, la 75e et la 25e vinrent soutenir la retraite. Demi-heure plus tôt elles eussent décidé la victoire. L'ennemi n'osa nous suivre, et nous reprîmes notre première position. Nous eûmes dans cette affaire 49 morts, 119 blessés et 55 prisonniers. Dans ce nombre comptent les capitaines Bab et Bruyère, tués ; le chef de brigade Dupuy et le lieutenant Cormier, blessés; les capitaines Giraud et Pouillac, les lieutenants Rostain et Cormier, prisonniers.

13. La 32e se rend à Vérone.

14. Séjour. Dans la nuit du 15 au 16 nous partons pour Ronco, où nous passons l'Adige sur le pont de bateaux nouvellement construit.

15. *Première bataille d'Arcole et de Ronco.*

La division Augereau luttait depuis le matin devant le village d'Arcole. Cependant l'ennemi faisait filer une division vers notre gauche. La 12e demi-brigade fut attaquée, et commençait à plier quand un bataillon de la 32e arrive à son secours. Il fond sur les Autrichiens, leur enlève deux pièces et fait beaucoup de prisonniers. L'ennemi reçoit un renfort, et nous allions céder au nombre; mais les 1er et 2e bataillons viennent joindre le 3e, ayant à leur tête le général Gardanne. Alors la victoire est complète. Nous prenons 800 hommes et un drapeau. Ce drapeau fut enlevé par Bélot, caporal, qui le présenta lui-même à Bonaparte. L'adjudant-général Verdeling fut tué dans cette affaire, qui coûta à la demi-brigade 2 morts et 17 blessés, parmi lesquels le lieutenant Moricart.

16. Deuxième jour, deuxième bataille.

La 32ᵉ avait bivouaqué à la gauche du pont de Ronco, sur la chaussée qui mène à Caldiero. Au point du jour les éclaireurs, envoyés à la découverte, rencontrent une colonne d'attaque ennemie; ils se replient après nous avoir avertis par une décharge. La demi-brigade se porte en avant pour les soutenir : l'action s'engage avec la plus grande vivacité. Le champ de bataille était étroit : c'était une chaussée flanquée à gauche par l'Adige, et à droite par des marais. Quelques soldats trouvèrent au milieu des joncs une langue de terre assez ferme pour les porter. Ils n'hésitent pas à s'y engager, et prenant en flanc l'ennemi, lui font beaucoup de mal. Mais ce qui fixa la victoire, ce fut l'exemple du général Gardanne. Ce brave homme, voyant qu'on s'amuse trop à fusiller, monte sur la chaussée, met son chapeau au bout de son épée, et court en avant à travers les balles et la mitraille, en appelant à lui ses camarades. La demi-brigade se précipite sur ses traces. Un canon se trouve à trente pas, le canonnier tient la mèche allumée. Nous mettons ventre à terre, le coup part : on saute sur la pièce ; l'ennemi fuit épouvanté. Nos soldats ne se servent plus que de la baïonnette; les morts tombent les uns sur les autres, et roulent dans les marais : de ce nombre est un officier-général. Nous en prenons un autre, avec 1,600 hommes et trois canons, et poursuivons le reste jusqu'aux portes de Caldiero. Trois sergents de la 32ᵉ se distinguèrent particulièrement par leur courage : Abal, Pailhès et Devrenne. Ces trois héros pendant le combat ne cessèrent de braver la mort dans l'endroit le plus périlleux de la chaussée. Quand l'ennemi commença à s'ébranler, ils fondirent sur lui avec la rapidité de l'éclair, et De-

vrenne seul perça plus de vingt Autrichiens de sa baïonnette. Cet excellent soldat fut tué le lendemain. Abal et Pailhès existent, et sont devenus officiers par leur bravoure. Une si brillante affaire ne coûta pas un homme à la 32e.

17. Troisième jour. *Prise d'Arcole.*

La droite n'avait pu réussir à emporter Arcole ; la chaussée qui mène à ce village était depuis trois jours le théâtre du combat le plus sanglant. Le 17 au matin l'ennemi prenait le dessus et menaçait d'arriver au pont de Ronco ; alors Bonaparte retire de la gauche la 32e et l'ayant portée vers la droite, la place en embuscade au milieu d'un bois entre l'Adige et la chaussée. Déjà l'ennemi nous avait dépassés, quand tout-à-coup nous sortons de notre embuscade, et marchant droit à la chaussée, nous allons déboucher au milieu des Autrichiens : tout ce qui se trouve coupé met bas les armes, le reste tourne le dos. La chaussée ne peut les contenir ; ils rencontrent dans leur fuite un canal qui la traverse et dont le pont n'est pas assez large ; plusieurs se jettent dans cette eau profonde et s'y noient. Toutefois ce défilé donne à ceux qui l'ont passé moyen de se rallier ; ils prennent position et recommencent le feu. Il faut encore payer d'audace pour les débusquer ; le sergent Devrenne et d'autres braves tombent morts sur la terrible chaussée. Le général Gardanne est blessé ; mais leur résistance est vaine, nous forçons le passage, culbutons une seconde fois l'ennemi et le suivons jusqu'au pont d'Arcole, que nous passons pêle mêle avec lui. Une partie de la demi-brigade se jette dans la direction de Villanova, l'autre traverse Arcole, prend à droite et arrive devant un château où s'étaient réfu-

giés 800 hommes; on cerne le château, et au bout d'une heure tout ce qu'il contient met bas les armes.

La 32ᵉ se réunit en avant d'Arcole; nous croyions la journée terminée; mais à l'entrée de la nuit une alerte nous force à reprendre les armes. L'ennemi se présente en force à la tête du village, soit qu'il eût réellement dessein de prendre sa revanche, soit que ce fût une colonne égarée qui, cherchant à se rallier à son armée, errait au hasard dans la campagne. La nuit devenait obscure; la lueur seule des coups de fusil nous fit distinguer les casques des Autrichiens. On s'approchait sans se voir, et on se fusillait à bout portant; plus d'une méprise funeste eut lieu dans cette bagarre. L'artillerie légère faisait pleuvoir les boulets et les obus sur la route de Villanova. Nous parvînmes, non sans peine, à repousser cette attaque après deux heures d'un combat nocturne. Ils laissèrent une vingtaine de morts; dans cette journée furent tués le capitaine Husson et les lieutenants Jobert, Chalabeau et Joussi. Le capitaine Durauteau fut blessé, ainsi que les lieutenants Henry et Roget. Notre perte en sous-officiers et soldats fut de 82 morts et de 195 blessés.

18. A Caldiero.

19. A Vérone.

20. Séjour.

21. La 32ᵉ marche sur Rivoli, mais l'ennemi était déjà repoussé; elle revient sur ses pas.

22. A Saint-Michel.

23. Séjour.

24. A Vago.

25. Séjour jusqu'au 5 décembre.

6 *décembre.* A Vérone jusqu'au 11 janvier 1797.

12 *janvier* 1797. L'ennemi attaque Saint-Michel, il est battu et repoussé; il attaque également à dix heures du soir les postes de la 32e sous la citadelle de Vérone. Après s'en être emparé d'abord, il en est chassé à son tour; nous prenons un officier et une trentaine d'hommes; nous perdons le lieutenant Petit, 2 soldats tués et 3 blessés.

13. Nous partons dans la nuit pour Rivoli.

14. *Bataille de Rivoli.* — La 32e faisait partie des 6,000 hommes de la division Massena dont parle Bonaparte dans son rapport: « Les légions romaines, dit-il, » faisaient 24 milles dans un jour; les nôtres en font » 30 et se battent dans l'intervalle. » Quand nous atteignîmes Rivoli, la bataille était commencée depuis deux heures, et non seulement la victoire était indécise, mais elle semblait pencher pour les Allemands. La 32e reçoit ordre de reprendre les hauteurs de San-Marco, dont l'ennemi venait de déloger nos troupes. Pendant que nous montons droit à lui, la 75e nous seconde, en s'avançant par la crête, et prend à dos les tirailleurs qui nous fusillaient à mi-côte. A l'instant le combat change de face, les Autrichiens sont culbutés et poursuivis jusqu'à la Corona.

Cependant on nous annonce que l'armée est coupée et la communication avec nos derrières interceptée. Un corps autrichien, qui avait filé entre le Montebaldo et le lac de Garda, était venu se prolonger sur une longue crête en arrière de Rivoli et s'était rendu maître de la grande route. Quand nos soldats, qui les apercevaient de loin, apprirent que c'étaient des Autrichiens: « Tant » mieux, dirent-ils, ce sont autant de prisonniers. » En effet, après avoir battu complétement Alvinzi, que nous

avions en tête, et l'avoir mis hors d'état de nous inquiéter, Bonaparte se tourna contre ce corps détaché. Quatre compagnies de la 32e furent employées dans l'une des colonnes. Elles partent à l'instant et arrivent sur l'ennemi l'arme au bras. Ce n'est pas assez de rétablir la communication; en une heure toute cette colonne de plus de 3,000 hommes est faite prisonnière. Cette bataille célèbre décida du sort de Mantoue. Nous y perdîmes le capitaine Dorgeval, tué, le lieutenant Deltour et le sous-lieutenant Moricard, blessés. La perte de la troupe fut de 8 morts et de 37 blessés.

15. Nous partîmes pour Mantoue.

Provera, qui avait passé l'Adige à Anghiari et comptait se joindre avec Alvinzi, voyant que ce dernier manquait au rendez-vous, résolut de se jeter dans la place. Nous arrivâmes à temps pour assister à la bataille de la Favorite, qui fit échouer ce dessein.

16. *Bataille de la Favorite.* — Quoique la 32e dans cette bataille n'ait pas brûlé une amorce, elle ne laissa pas d'être utilement employée. Elle prit poste à la Favorite en observation, pour former entre Wurmser et Provera une barrière impénétrable et rendre leur jonction impossible. Là, le 1er bataillon, qui était le plus avancé, essuya pendant une heure tout le feu de la citadelle sans qu'il lui fût permis de riposter. Provera et sa colonne prisonnière défilèrent devant nous.

17. La 32e se rend à Vérone, où elle séjourne les 18, 19 et 20.

21. A Montebello.

22. A Vicenza.

23. Séjour.

24. Sur la route de Bassano.

25. A Bassano. Le second bataillon, sans s'arrêter, part pour Carpenetto, malgré un temps affreux. Il atteint l'arrière-garde ennemie, lui prend 600 hommes, un major et plusieurs officiers. Ce bataillon était commandé par le chef Darmagnac. Il eut dans cette affaire 7 morts et 8 blessés.

26. La 32e séjourne à Bassano les 26 et 27.

28. A San-Lazaro.

29. Séjour.

30. A Primolano.

31. A Borgo, où nous nous emparons d'un convoi de farines.

1er *février*. Nous retournons à Cismone.

2. Séjour à Bassano jusqu'au 15.

16. A Crispan et autres villages en avant de Bassano, où nous demeurons jusqu'au 9 mars.

10 *mars*. A Quero.

11. A Feltre.

12. Séjour.

13. A Bellune.

14. Séjour.

15. A Serravalle.

16. A Pordenone.

17. A Spilemberg.

18. A Gemona, passage du Tagliamento.

19. La demi-brigade séjourne à Gemona. Mais l'avant-garde, composée de nos éclaireurs et grenadiers, et de ceux de la 75e sous les ordres des chefs de bataillon Duranteau et Nugues, de la 32e, entre dans la gorge du Tagliamento et rencontre l'ennemi retranché au pont de Casasola. En une heure il est forcé dans ses retranchements, et nous faisons 600 prisonniers, tous

de régiments récemment arrivés du Rhin. Les grenadiers et éclaireurs eurent dans cette affaire 4 hommes tués et 15 blessés.

20. A Hospitaletto. Benezeth, grenadier, est tué en voulant arrêter seul une petite colonne ennemie. Il était connu depuis longtemps pour une intrépidité extraordinaire.

21. Séjour à Hospitaletto.

22. A Rasiuta.

23. *Combat de Tarvis.*

Le prince Charles fut battu et mis en fuite par la moitié de la division Massena. Nos éclaireurs et nos grenadiers s'y trouvèrent et eurent part au succès. L'ennemi perdit 3,000 hommes prisonniers et un grand nombre de morts, une quantité considérable de chevaux, six canons.... La 2e demi-brigade d'infanterie légère s'y couvrit de gloire. Le résultat de cette victoire fut de couper la retraite à une colonne de 1,600 hommes, poursuivie par le général Guyeux, et qui n'avait d'autre issue pour s'échapper que Tarvis, où nous entrâmes le jour même. La demi-brigade y perdit le capitaine de grenadiers Barbe (c'était le quatrième de cette compagnie depuis la campagne). Elle eut aussi à regretter 5 morts et 14 blessés.

24. La demi-brigade marcha sur la route de Trieste à la rencontre de la colonne de 1,600 hommes poursuivie par le général Guyeux. Après un léger combat, cette colonne, prise entre deux feux, se rendit avec tous ses équipages et nombre de chevaux.

25. La demi-brigade se rend à Test.

26. A Ernoldstein.

27. A Willach.

28. Séjour.

29. A Clagenfurth. Il y eut une affaire dont nous demeurâmes spectateurs. Nos éclaireurs seuls donnèrent.

30. Séjour.

31. A Saint-Weit.

1er *avril.* Au bivouac.

2. *Combat de Freisack.* — Après avoir poursuivi les Autrichiens toute la journée, nous atteignîmes leur arrière-garde dans l'après-midi. Elle était composée de grenadiers qui firent une fort belle défense. Ils avaient pris position au-delà de Freisack dans un vallon assez large. Ils avaient en batterie six canons qui vomissaient une grêle de boulets et de mitraille dans la prairie qu'il fallait traverser pour arriver à eux. Mais nos soldats, accoutumés à la guerre de montagnes, grimpèrent sur les hauteurs de droite et de gauche, les prirent en flanc et en queue ; ce mouvement les obligea à la retraite, qu'ils firent en bon ordre. Nous ne leur fîmes que 150 prisonniers : ils laissèrent quantité de morts et emportèrent nombre de blessés. Notre perte fut de 6 morts et de 21 blessés, parmi lesquels se trouvèrent les lieutenants Renouvier et Berchou.

3. A Neumarkt, où nos éclaireurs donnèrent.

4. A Judemburg.

5. Séjour.

6. A Kintelfeldt.

7. A Leoben.

8. Séjour.

9. A Pruk, où nous séjournâmes jusqu'au 25.

Tel fut le terme de notre marche victorieuse. C'est là que l'empereur d'Allemagne, voyant sa capitale me-

nacée, et n'ayant ni places ni armées capables de nous arrêter, envoya enfin des plénipotentiaires à Leoben pour traiter avec Bonaparte. C'est là qu'une paix glorieuse vint couronner une immortelle campagne. La 32e, partie de Pruk le 25 avril, et passant par la Styrie et la Carniole, revint en Italie avec le reste de l'armée. Sa conduite pendant cette retraite et durant son séjour à Goritzia prouve qu'elle n'est pas moins amie de l'ordre et de la discipline qu'elle s'est montrée jalouse de gloire, et qu'après avoir fait la guerre avec courage, elle saura jouir de la paix avec modération, non que l'image de ses travaux passés lui fasse redouter de nouveaux périls, car au premier cri de la patrie en danger tous les individus qui la composent sont prêts à revoler à son secours.

	DATE des événements.	PERTES FAITES par la trente-deuxième demi-brigade. Morts sur le champ de bataille. Officiers.	Morts sur le champ de bataille. Sous-officiers et soldats.	Blessés. Officiers.	Blessés. Sous-officiers et soldats.	Prisonniers de guerre. Officiers.	Prisonniers de guerre. Sous-officiers et soldats.	PRISES faites à l'ennemi. Prisonniers de guerre.	Canons.	Drapeaux.
Défense de Montelesino. .	11 avril 1796.	»	2	»	10	»	»	»	»	»
Bataille de Montenotte. . .	12 idem.	»	3	»	7	»	»	1500	»	1
Bataille de Millesimo . . .	14 idem.	»	»	»	6	»	»	1000	7	3
Perte et reprise de Dego. .	15 idem.	5	30	6	100	17	252	1500	»	»
Bataille de Lodi	10 mai.	»	4	2	9	»	»	»	»	»
Affaire de Pavie	26 idem.	»	1	»	5	»	»	»	»	»
Passage du Mincio.	30 idem.	»	3	»	»	»	»	»	»	»
Combat de Lonato.	31 juillet.	»	4	»	15	»	»	600	»	»
Bataille de Lonato.	3 août.	1	12	2	35	»	»	1100	6	»
Combat de Salo	4 idem.	»	3	»	8	»	»	1200	2	»
Bataille de Castiglione. .	5 idem.	»	»	»	»	»	»	»	»	»
Combat de Peschiera . . .	6 idem.	2	16	1	130	»	»	500	12	»
Prise de la Corona.	11 idem.	»	»	»	»	»	»	»	»	»
Bataille de Roverédo. . . .	4 septembr.	»	»	»	36	»	»	»	»	»
Passage de la Brenta. . . .	6 et 7 idem.	»	»	»	»	»	»	»	»	»
Bataille de Bassano	8 idem.	»	»	»	»	»	»	»	»	»
Combat de Cerea.	11 idem.	»	»	»	»	»	»	»	»	»
Combat de Castellare. . . .	12 idem.	»	»	»	»	»	»	»	»	»
Combat de Saint-Georges.	14 idem.	1	23	1	177	5	112	»	»	»
Bataille de Saint-Georges.	15 idem.	4	61	6	248	»	»	»	6	»
Combat de Citadella. . . .	5 novembre.	3	22	1	79	»	»	»	»	»
Combat de Caldiero. . . .	12 idem.	2	47	2	117	4	51	»	»	»
Première bataille d'Arcole.	15 idem.	»	2	1	17	»	»	800	»	1
Deuxième bataille d'Arcole	16 idem.	»	»	»	»	»	»	1601	3	»
Troisième bataille d'Arcole.	17 idem.	4	82	3	195	»	»	800	»	»
Combat de Saint-Michel. .	11 janv. 1797.	1	2	»	3	»	»	»	»	»
Bataille de Rivoli.	13 idem.	1	8	2	37	»	»	»	»	»
Bataille de la Favorite. . .	15 idem.	»	»	»	»	»	»	»	»	»
Combat de Carponetto . .	25 idem.	»	»	»	8	»	»	600	»	»
Passage du Tagliamento. .	18 mars.	»	»	»	»	»	»	»	»	»
Combat de Casa-Sola. . . .	19 idem.	»	4	»	15	»	»	600	»	»
Combat de Tarvis	1er avril.	1	5	»	14	»	»	»	»	»
Combat de Freisack	23 mai.	»	6	2	19	»	»	»	»	»
		23	340	29	1280	26	415	11601	36	5

Il résulte de cet état que la 32[e] demi-brigade de ligne, pendant la mémorable campagne de l'an IV et de l'an V, à l'armée d'Italie, c'est-à-dire du 11 avril 1796 au 7 avril 1797, époque de la cessation des hostilités (*un an moins quatre jours*), a pris part à 15 batailles et

18 combats; qu'elle y a eu 23 officiers et 340 sous-officiers et soldats tués, 29 officiers et 1,280 sous-officiers et soldats blessés, 26 officiers et 415 sous-officiers et soldats prisonniers de guerre : ce qui suppose que 2,113 des individus qui l'ont composée (*nombre supérieur à sa formation*), ont subi les chances de la guerre. Ses trophées, consistant en 11,601 prisonniers, 36 canons et 5 drapeaux, semblent être le produit des travaux de toute une armée, et justifient cette haute réputation qu'elle avait acquise parmi tant de glorieux émules. On en trouvera d'ailleurs une preuve surabondante dans l'état ci-après, qui indique les généraux qu'elle a donnés à l'armée française.

Etat des bataillons qui ont concouru à la formation de la 32e demi-brigade et des officiers-généraux qui sont sortis de ces bataillons pendant la guerre de la Révolution.

Demi-brigades de première création qui ont concouru à l'organisation de la 32e de ligne.	Bataillons qui composaient les demi-brigades de première création.	Noms des officiers-généraux sortis de ces bataillons.	Leur grade en 1792, au début de la guerre.	Grade auquel ils sont parvenus.
21e demi-brigade de ligne.	1er bataillon du 11e régiment, ci-devant Vieille Marine.	Mussias. Hamel.	Colonel. Lieut.-colon.	Génér. de div. Génér. de brig.
	1er bataillon de la Haute-Garonne.	Vicose. Dupuy. Pijeon. Roguet. Darmagnac.	Chef de bat. idem. Adj.-m.-cap. Adjudant. Capitaine.	Génér. de brig. Génér. de brig. Génér. de div. Génér. de div. Génér. de div.
	2e bataillon du Var.	Massena. Gazan.	Adjudant. Chef de bat.	Maréch. de Fr. Génér. de div.
118e demi-brigade de ligne.	2e bataillon du 59e régiment, ci-devant Bourgogne.	»	»	»
	2e bataillon de la Drôme.	Ponchelon.	Quart.-maît.	Génér. de brig.
	3e bataillon de l'Isère.	Charlot.	Chef de bat.	Génér. de brig.
129e demi-brigade de ligne.	1er bataillon du 70e régiment, ci-devant Medoc.	Serrurier. Rampon. Duranteau. La Plane.	Colonel. Sergent-maj. Capitaine. Lieutenant.	Maréch. de Fr. Génér. de div. Génér. de brig. Génér. de div.
	1er bataillon de l'Hérault.	Tisson. Soulier.	Capitaine. Capitaine.	Génér. de brig. Génér. de brig.
	2e bataillon de l'Hérault.	Dortoman. Lescale.	Chef de bat. Chef de bat.	Génér. de brig. Génér. de brig.

RÉSUMÉ DE L'ÉTAT.

Maréchaux de France	2
Généraux de division	7
Généraux de brigade	10
Total	19

Les Membres du Conseil d'administration de la 32e de ligne.

5e RÉGIMENT DE DRAGONS.

Le 5e régiment de dragons entra en opérations dès que s'ouvrit la campagne de 1796. Il fit partie, le 5 avril, de la reconnaissance de Cairo, assista le 10 à l'affaire de Montelesino, et combattit le 21 à Mondovi. Cette rencontre fut des plus vives.

Le général Steingel, qui commandait toute la cavalerie, n'avait gardé près de lui que le 5e de dragons et 25 hussards. Le reste de l'arme, aux ordres du général Beaumont, passant le Tanaro, avait pris à droite et suivi le mouvement de l'infanterie, qui, sur les quatre heures, chassa les Piémontais de Mondovi. Le 5e de dragons couronna presque en même temps les hauteurs qui entourent la place. Steingel avec ses ordonnances, poussant à la rivière, était allé reconnaître si le gué était praticable. Un officier-général joignit les dragons, et s'adressant au commandant : « Envoyez, lui dit-il, prévenir votre chef de l'état des choses : s'il peut passer, c'est fait de l'ennemi. » Mais déjà Steingel appelait sa troupe à lui. Il franchit le Tanaro. Apercevant de la cavalerie au loin, il crut que c'était celle de Beaumont qui arrivait. Il fit aussitôt sonner la charge, et se trouva, avec moins de 120 chevaux exténués de fatigue, devant un ennemi nombreux et dispos. Le choc fut vif de part et d'autre; on s'aborda sans compter. Mais la disproportion était trop forte : le 5e fut enfoncé. Un escadron du 20e, accouru à son secours, essaya en vain de relever le combat; il fut rompu lui-même et poussé au loin. Steingel ne survécut que trois jours à ses blessures; son aide-de-camp fut pris; le colonel

Trouble percé de trois coups de sabre. Deux officiers succombèrent dans cette affaire, 6 dragons furent tués, et nous eûmes 15 blessés et 23 prisonniers.

Le 5ᵉ s'avança de Mondovi sur le Pô, et suivit Bonaparte à Pavie. Le général avait fait lancer quelques obus, qui devaient avoir appelé de sages réflexions; il suspendit le feu et chargea un Italien de porter des paroles de paix à cette population égarée. Mais loin d'accueillir le parlementaire, elle le repoussa à coups de fusil. Le général en chef ne garda plus de mesure : les portes venaient d'être brisées à coups de hache; les dragons s'élancèrent dans Pavie, joignirent les insurgés à travers les pierres, les coups de feu qui partaient de toutes les maisons, et couvrirent le pavé de cadavres.

Siége du château de Milan. — Le 5ᵉ de dragons prit part à tous les travaux qu'exigeait une semblable entreprise. Il aida à ouvrir la tranchée, servit les pièces, suppléa les artilleurs, les ouvriers du génie, se prêta à tout ce que demandait le bien du service: aussi reçut-il, devant le corps de siége assemblé, les éloges que méritait le dévouement dont il avait fait preuve.

Affaire de la Corona. — La Corona, attaquée par des forces supérieures, avait été enlevée, et nos avant-postes repliés avec perte. Le général en chef vint s'établir dans un château à quelque distance de Vérone, ayant pour sa garde le 5ᵉ de dragons, 4 pièces d'artillerie et 1 bataillon de grenadiers. Le mouvement de Wurmser était démasqué; le général Bonaparte se disposait lui-même à passer l'Adige lorsqu'il apprit qu'une colonne autrichienne s'était portée sur Brescia. Cette pointe compromettait à la fois le siége de Mantoue et

les derrières de l'armée; il ne songea plus à pousser en avant; loin de là, il résolut de prendre une position en arrière, d'attirer les Autrichiens à lui et de leur livrer bataille. Ses ordres coururent aussitôt les camps, les troupes qui observaient le fleuve se mirent en retraite. Augereau fut chargé de joindre avec célérité la colonne qui s'était emparée de Brescia, et de l'accabler avant qu'elle pût être secourue. Tout se passa comme l'avait prévu le général en chef : cette diversion, qui devait nous être si fatale, ne fit que préparer nos succès.

Castiglione, affaire de Mondoli. — La grande armée autrichienne, néanmoins, était encore intacte; elle pouvait ressaisir la fortune, et nous ravir le fruit de longs travaux. Le général en chef ne voulut point en courir la chance. Il avait dans le Seraglio des troupes, des moyens d'artillerie considérables, il les rappela, sacrifia au salut de l'armée l'espérance de voir Mantoue ouvrir incessamment ses portes. Serrurier eut ordre de lever le siége, et vint prendre sur l'Oglio une position d'où il assurait nos derrières et pouvait prêter main-forte à qui en aurait besoin Mais déjà nos colonnes s'étaient engagées avec les troupes autrichiennes. Victorieuses à Roverbella, à Salo, à Lonato, à Montechiaro, elles se disposaient à les joindre encore à Castiglione, lorsque le général acheva son mouvement. Massena et Augereau poussaient les Impériaux en tête; il s'établit sur leur derrière, et se présenta devant Mondoli. Le 5e de dragons était en grande partie sous ses ordres. Il se jeta sur quelques piquets de houlans et les renversa. L'infanterie et l'artillerie soutenaient l'attaque. On aborda le village, on l'assaillit

sur tous les points, on enleva 600 prisonniers. L'infanterie, les dragons, poussèrent du même élan sur les hauteurs, désorganisèrent plusieurs batteries, et prirent encore sept pièces de canon. Ce ne fut pas tout: un bataillon ennemi était parvenu à contenir nos attaques et touchait au moment de nous échapper. Le capitaine Lavasseur le chargea avec ses dragons et le foula aux pieds. Le général en chef, charmé du courage avec lequel il avait abordé cette vaillante troupe, le fit chef d'escadron.

Marche sur l'Adige. — L'armée était victorieuse; elle avait pris de l'artillerie, des bagages et 3,000 prisonniers. Elle suivit l'ennemi, balaya les bords du Mincio et dégagea Peschiera. On était au 7 août. Le général en chef fit rentrer les troupes dans leurs premières positions et marcha lui-même sur Vérone. Le 5ᵉ de dragons l'accompagnait: ce corps se jeta sur les hussards autrichiens, les battit, et, soutenu par le 24ᵉ de chasseurs, refoula l'arrière-garde ennemie dans Vérone. Il la suivit, s'engagea dans les rues, et, appuyé par quelques compagnies d'infanterie, il la culbuta encore, et lui fit 300 prisonniers. Il se remit dès le lendemain à la poursuite des colonnes qui gagnaient la Sega; l'adjudant-général Leclerc était à sa tête; il entama de nouveau l'arrière-garde ennemie, et lui prit encore quelques centaines de chevaux.

Combat de Serravalle. — Vaubois remontait la rive droite de l'Adige, refoulait, menaçait le flanc droit de l'armée autrichienne; la division d'Augereau se porta par une marche rapide sur la gauche, et celle de Mas-

sena, où se trouvait le général en chef avec son état major, prit la route d'Ala.

Le 5e régiment de dragons faisait partie de l'avant-garde. Il sabra chemin faisant quelques piquets de hussards ennemis et déboucha devant Serravalle. Serravalle est une position d'un difficile accès. Baignée d'une part par l'Adige, dominée de l'autre par une montagne escarpée, elle était défendue par des forces considérables; le 5e de dragons l'attaqua néanmoins. Il se jeta sur les tirailleurs qui couvraient les avenues, les replia, et se trouva tout-à-coup en face d'une colonne d'infanterie nombreuse. Les carabiniers de la 4e étaient la seule troupe qui eût suivi sa course. La partie était loin d'être égale; il ne l'abandonna pas cependant. Il fit mettre pied à terre à une de ses compagnies, rallia un détachement de hussards, chargea la cavalerie autrichienne qui couvrait le village, et se portant à la hauteur du camp retranché, il intercepta la route, et enleva un bataillon qui cherchait à s'éloigner. La nuit commençait à devenir noire: l'ennemi en profita pour s'échapper.

Prise de Trente. — Attaqués de nouveau le 21, les Autrichiens furent de nouveau battus. L'avant-garde de la division Massena fut chargée de les suivre, et les atteignit le soir même à Lavis. Le 5e de dragons qui en faisait partie les rompit et leur enleva 300 hommes. Semblable succès ne satisfit pas l'adjudant-général Leclerc. Il était blessé, couvert de sang, mais le reste de la colonne ennemie était près de lui échapper: il se jeta à cheval, entraîna ses dragons sur ses pas, et, suivi de quelques carabiniers que son courage exal-

tait, il joignit les hussards de Wurmser, et leur enleva un escadron.

Attaque du camp retranché de Primolano. — Les Autrichiens s'étaient retirés sur la route de Saint-Michel ; la division Vaubois était en position en avant de Trente; celle de Massena s'avança pour soutenir les troupes d'Augereau qui marchaient sur le camp retranché de Primolano.

Celle-ci faisait son mouvement par les deux rives de la Brenta. Elle aborda les avant-postes ennemis, les replia devant elle et poussa droit au camp. La défense fut d'abord aussi opiniâtre que l'attaque était vive. L'artillerie tonnait, la fusillade était roulante; pendant deux heures on échangea la mort sans faire un pas; enfin les Autrichiens plièrent: leurs ailes avaient fléchi; on se précipita sur le centre établi dans des maisons en ruines; on le força, on contraignit un de ses bataillons de rendre les armes. Le 5e de dragons passa alors la rivière. Il fondit sur les fuyards, et, soutenu par quelques chasseurs du 10e, il les poussa longtemps l'épée dans les reins. Il arriva sous le fort de Covolo, fut accueilli par une grêle de mitraille et contraint de s'arrêter. Une vingtaine de dragons mettent aussitôt pied à terre; ils gravissent les rochers et portent la désolation dans les batteries. L'avant-garde paraît, l'ennemi abandonne la position et une pièce d'artillerie. Il ne se tient pas néanmoins pour battu. Il gagne une hauteur, et essaie d'y faire ferme. Vaine tentative! il est abordé, rompu, rejeté sur Cismone. Il comptait encore 3,000 hommes de pied. Il s'établit sur la route, se déploie sur les escarpements qui se trouvent à droite,

en avant du village. 150 hussards se mettent en bataille sur la gauche dans une petite plaine qui s'étend de la rivière au grand chemin. Les pièces, les caissons sont groupés dans l'intervalle.

C'est sur cette distribution que le 5e règle sa charge. Au lieu de passer la rivière en face de l'ennemi, il va la passer plus bas. Partie des carabiniers qui l'appuient saute en croupe, partie se prend aux crins des chevaux. Arrivés au bord opposé, les fantassins ouvrent un feu meurtrier sur les hussards, que les dragons abordent en même temps. Surprise par cette attaque inattendue, la cavalerie ennemie perd contenance. Elle se jette sur l'artillerie, s'embarrasse dans les attelages et ne peut sauver son drapeau. Quelques hommes cependant échappent et joignent l'infanterie. Vivement attaquée de front, celle-ci se soutenait avec peine, lorsqu'elle s'aperçoit qu'elle n'a plus de retraite, qu'une manœuvre audacieuse lui a enlevé ses communications. Elle n'essaie pas dès lors de prolonger une inutile résistance; elle met bas les armes: pièces et hommes, tout est enlevé. Le 5e de dragons a la satisfaction de présenter au général en chef sept drapeaux et un guidon qu'il a pris à l'ennemi.

Affaire de la Brenta. — Le 5e de dragons continuait de former la garde du quartier-général. Il monta à cheval le lendemain dès la pointe du jour. Il tenait en main les drapeaux qu'il avait pris la veille. La vue de ces trophées répandit parmi les troupes une ardeur qui ne fut pas sans influence sur le succès de la journée. Elles commençaient à s'engager. La division Augereau remontait la rive gauche de la Brenta. La brave 4e de bataille s'avançait par la droite, où l'ennemi avait

des corps d'élite. Elle se jeta à travers les anfractuosités du terrain et se mit en mesure de déboucher. Sa résolution impose aux Autrichiens; ils chancellent et font un mouvement rétrograde. Lannes, l'intrépide Lannes, ne les presse que plus vivement. Il s'élance à leur suite avec ses grenadiers; le chef de bataillon Frère partage son ardeur. Ils se répandent au milieu des colonnes autrichiennes; ils les poussent, les pressent dans un étroit sentier; ils leur enlèvent 3 drapeaux, des pièces, des caissons, et leur font 2,000 prisonniers. Ce coup de vigueur répand la consternation sur toute la ligne. Les troupes qu'il n'a pas atteintes mesurent avec effroi la hauteur d'où il est parti; elles voient que ni escarpements ni rochers ne peuvent arrêter l'impétuosité des assaillants, elles gagnent Bassano et courent se réfugier derrière la Brenta. L'infanterie, la cavalerie française, se pressent sur leurs pas; elles arrivent devant les batteries et poussent droit au pont. Lannes est à la tête de ses grenadiers; le capitaine Bauvion l'appuie avec les dragons du 5e. Ils forcent le passage, tombent sur les pièces, heurtent les Hongrois et les renversent. Deux bataillons ont mis bas les armes; Lannes s'est saisi lui-même de 2 drapeaux : les batteries sont prises, le pont est enlevé, et l'état-major autrichien fuit sur la route de Citadella.

Le général en chef observait les progrès de l'attaque d'un site élevé : il n'eut pas plus tôt aperçu la déroute qu'il fit appeler le chef de brigade Milhaud, et, lui montrant l'ennemi éperdu qui couvrait la plaine, le chargea de consommer sa ruine. Le régiment s'ébranla à l'instant et se mit sur la trace des vaincus. Mais tout était en

marche : les tambours qui retentissaient dans toutes les directions, les trompettes qui résonnaient au loin, les flots de poussière qui s'élevaient sur la route, avaient donné des ailes à l'ennemi. Les dragons furent longtemps sans pouvoir l'atteindre ; ils le joignirent enfin, culbutèrent les hussards qui formaient son arrière-garde, et les jetèrent à travers un bataillon de grenadiers hongrois qui escortaient le parc d'artillerie.

Ces grenadiers, les seuls qui restassent de la colonne belliqueuse qui avait suivi Wurmser en Italie, essayèrent de faire ferme; mais, aveuglés par les flots de poussière que la charge avait soulevés, attaqués avec une vigueur que la résistance ne faisait qu'accroître, ils ne tardèrent pas à être eux-mêmes obligés de mettre bas les armes.

Les dragons avaient enlevé le parc d'artillerie et plus de 200 caissons attelés. Partie d'entre eux ramena cette belle prise à Bassano, partie continua sa route sur Citadella. Arrivé devant la place, le chef de brigade Milhaud met en batterie deux des pièces autrichiennes dont il s'était fait suivre; il charge sa troupe de les soutenir, et pénètre dans Citadella avec le chef d'escadron Rouvilliers et le trompette-major. Il joint quelques habitants sur la place, lie conversation avec eux, et aperçoit, en discourant, des hussards autrichiens, et presque aussitôt un escadron qui marche à lui; il s'éloigne au galop et se range avec sa suite derrière les pièces. Celles-ci ouvrent aussitôt le feu. Les Autrichiens tournent bride et disparaissent avec le reste de l'armée, qui continue sa retraite en désordre jusqu'à Padoue.

Bataille de Saint-Georges. — Le grand quartier-gé-

néral s'établit à Vérone. Le 5e de dragons, chargé de le joindre, se rendit dans cette ville.

La division du général Augereau serrait Porto-Legnano; celle du général Massena poursuivait les débris de Wurmser. Le général Kilmaine, à la tête de plusieurs régiments de cavalerie et de quelques bataillons de chasseurs, manœuvrait entre Vérone et Roverbella; le général Sahuguet était en position en avant de Mantoue. L'armée autrichienne semblait hors d'état d'échapper; mais Wurmser était d'une constance à toute épreuve : il se roidit contre le malheur et ne cessa de faire tête à la fortune. Ses troupes, sa cavalerie surtout, avaient même courage; elles se saisirent d'un pont qu'on avait négligé de couper, et gagnèrent Saint-Georges. Les têtes de colonnes de Massena les abordèrent sans compter; elles se heurtérent, épuisées, décousues, contre des masses compactes qui les attendaient dans le plus bel ordre: elles furent vivement ramenées. Elles se rallient néanmoins à la voix de leur chef; la cavalerie entra en ligne; le combat devint ardent : le 20e de dragons, le 10e chasseurs, se déployèrent sur la droite, le 15e se forma sur la gauche, et le 5e s'avança au-devant des houlans qui chargeaient l'artillerie française; il les arrêta et les força de lâcher prise. L'action fit halte; l'infanterie se développa le long des fossés; les Autrichiens s'éloignaient à leur tour, et allaient de nouveau se réfugier sous les murs de Mantoue. Mais les dispositions étaient faites. On poussa à eux dès que le jour parut. Massena s'engagea de front, soutenu, comme la veille, par la cavalerie que commandait le général Kilmaine. Augereau combattit à la gauche, Sahuguet chargea à la droite. D'un

bout de la ligne à l'autre, on se mêla, on se confondit, on lutta avec une vivacité qui n'a pas d'exemple; enfin, l'ordre, la vigueur de l'attaque, triomphèrent de la résistance. Les Autrichiens furent ébranlés, sans néanmoins céder encore. Leur infanterie, culbutée à la baïonnette, ne put se maintenir dans les positions qu'elle a si vaillamment défendues. La cavalerie prit sa place : cuirassiers et houlans se jetèrent au milieu du feu; ils poussèrent sur les batteries, qui les foudroyèrent, et entreprirent de les enlever; ils échouèrent, revinrent à la charge sans être plus heureux; ils se formèrent encore et s'élancèrent une troisième fois : mais le général en chef suivait de l'œil ces accès d'une bravoure que révoltait la fortune. Cette troupe valeureuse se trouva enveloppée : sans issue, elle fut obligée de rendre les armes. Le 5ᵉ de dragons, serré autour du général Bonaparte pendant une partie de cette longue action, fut cruellement déchiré par la mitraille; mais les Autrichiens avaient perdu 25 pièces de canon et 2,000 prisonniers. Semblables résultats sont toujours sanglants.

Affaire de Fontaniva. — Les troupes françaises, assaillies par des forces supérieures, avaient été obligées d'évacuer Bassano. Le général en chef dirigea Augereau sur Vicence, et accourut lui-même avec le 5ᵉ de dragons. Il prit aussitôt l'attaque. Massena déboucha par la route de Citadella, et culbuta les colonnes qui cherchaient à l'arrêter. Augereau enleva 7 à 800 hommes à celles qu'il avait en tête. Les Autrichiens furent refoulés sur Fontaniva. Baigné, en quelque sorte, par la Brenta, ce village en commande le cours. Ils ne voulurent pas le céder sans combattre; ils se rallièrent,

opposèrent une résistance qui ne finit qu'avec le jour. L'armée se disposait cependant à franchir la rivière; mais elle apprit que la division du Tyrol avait été repliée sur la Chiusa. Elle fut obligée de se mettre elle-même en retraite ; elle regagna Vérone, se porta presque aussitôt sur le village de Saint-Martin, qu'elle enleva. Elle suivit l'ennemi, le culbuta encore et le rejeta sur Caldiero. La nuit survint; le combat fit halte.

Affaire de Caldiero. — Ce ne fut pas pour longtemps. Le général en chef était impatient de vaincre : il marcha à l'ennemi dès que le jour parut; il rencontra les avant-postes autrichiens sur le pont de Villa-Nova : il les culbuta et les replia sur leurs colonnes. Le champ de bataille se trouvait agrandi, les troupes se déployèrent. Massena appuya sur la gauche; Augereau poussa devant lui, et tous deux s'avancèrent sur Caldiero. Le temps était froid, la pluie battante; mais le canon tonnait; le soldat s'élança à travers les rochers aux cris de *vive Bonaparte! vive la France!* Les Autrichiens ne purent soutenir le choc et furent mis en fuite. Ils ne tardèrent pas néanmoins à se rallier : leurs réserves les avaient joints ; ils reprirent courageusement l'attaque : le 5e eut besoin de toute son énergie pour les contenir. Le 15e s'avança; on ne songea plus de part et d'autre qu'à réparer ses forces, qu'à se remettre des fatigues qu'on avait essuyées.

Bataille d'Arcole. — Le général en chef n'avait pu enlever Caldiero : il changea de plan. Le 14 novembre, au milieu de la nuit, les troupes eurent ordre de prendre les armes et s'avancèrent sur Ronco. Elles étaient mornes, silencieuses, n'envisageaient pas l'avenir sans

effroi, lorsqu'elles aperçurent un pont qui venait d'être jeté sur l'Adige. Elles saisirent aussitôt la pensée de leur chef : les ennemis, encore engagés dans les montagnes de Caldiero, faisaient face à Vérone; elles virent que Bonaparte, n'ayant pu les battre de front, allait les attaquer sur leurs derrières, et s'abandonnèrent aux sentiments que leur inspirait cette belle combinaison. Elles passèrent l'Adige, s'engagèrent avec confiance sur la chaussée qui d'Arcole mène à Ronco. Cette chaussée ne présentait qu'obstacles : elle était rompue en divers endroits, et n'avait pas un pont qui ne fût détruit. A sa gauche était un marais impraticable, à sa droite un canal large et profond. Jamais champ de bataille semblable : le soldat cependant l'accepta sans crainte. Il poussa sur Arcole et l'attaqua sans pouvoir l'emporter. Le poste qui occupait ce village fit un feu terrible, le canon mêla sa bruyante voix aux éclats de la fusillade; l'armée autrichienne prit l'éveil, et la surprise fut manquée. Alvinzi était accouru. On s'engagea, on se chargea avec vivacité. Mais les troupes françaises manquaient d'espace : formées par sections, elles présentaient une longue, une immense colonne que l'ennemi, répandu dans les marais, accablait de ses feux. Le soldat, étonné, ne montre plus la même audace et ne combat plus avec le même abandon. A la gauche cependant il a encore plein succès. Les hussards ennemis fuient devant les dragons du 5e, et laissent le terrain couvert de morts. Il n'en est pas ainsi à la droite : un large canal arrête, paralyse les colonnes. Le jour arrive à terme, et l'action finit sans avoir fait un pas. Ce n'est pas tout : le général Guyeux débouche par Legnano; il prend les Antrichiens en flanc, il les bat, les chasse

d'Arcole. Mais la nuit est tendue; l'armée, qui ignore sa présence et ses succès, ne fait aucun mouvement; il est obligé de s'éloigner.

Le lendemain, l'action recommence avec le jour. Les Autrichiens attaquent l'aile gauche et la replient. Alvinzi avait promis d'éclatantes récompenses à qui toucherait au pont que l'armée française avait sur le fleuve. La colonne entière s'y porte avec ardeur; mais un bataillon de la 32e s'avance à sa rencontre avec quelques dragons du 5e. Elle est accablée, vaincue, obligée de mettre bas les armes.

La droite est moins heureuse. Toujours arrêtée par le canal, elle cherche vainement à le combler, à se frayer passage. Les troupes, l'état-major, le général en chef lui-même, conçoivent un instant l'espoir d'y parvenir. Ils s'arment de planches, de fagots, de tout ce que les lieux présentent; mais à mesure que tombe un morceau de bois, le courant l'emporte. L'action est circonscrite à ce qui se passe sur la chaussée; la lutte s'y soutient toujours vive, toujours ardente, sans que de part ni d'autre on obtienne de succès marqué. Aucune manœuvre n'est possible dans cet étroit espace, aucun mouvement praticable. L'intrépidité, l'intrépidité seule peut décider la journée. Le général en chef saisit un drapeau, le général Augereau en prend un autre, et tous deux se jetant à la tête des troupes, s'efforcent de les enlever. Mais le feu est toujours plus terrible; on ne s'est pas ébranlé, et déjà une foule de braves sont atteints. Un des aides-de-camp du général en chef est étendu sans vie à ses côtés; Lannes est percé de deux balles. Il faut encore faire halte, renvoyer l'attaque au lendemain. Le lendemain elle

fut enfin plus heureuse : l'armée française triompha des lieux, de l'ennemi ; elle emporta Arcole. Ainsi fut gagnée cette longue bataille, qui coûta aux Autrichiens 8,000 morts, 5,000 prisonniers, 18 pièces de canon et 4 drapeaux.

Combat de Saint-Michel. — Les Autrichiens ne tardèrent pas néanmoins à se remettre en campagne. Ils se formèrent en trois colonnes et se portèrent par des voies différentes sur l'Adige. Les ailes gagnèrent sans bruit Legnago et Rivoli ; le centre, qui se composait de troupes d'élite, marcha sur Vérone avec le dessein d'appeler sur cette ville toute l'attention des Français. Son attaque fut, en effet, des plus vives ; il déboucha le 10 janvier 1797, et se jeta impétueusement sur Saint-Michel. C'était la division Massena qui couvrait cette partie de la ligne; elle reçut le choc avec sa vigueur habituelle. Le canon tonnait avec force. Tout se borna d'abord à un échange de boulets, de mitraille; mais, enfin, l'infanterie s'ébranla. Les carabiniers et les grenadiers joignirent la gauche de l'ennemi et lui enlevèrent le château qui l'appuyait. L'artillerie, de son côté, prit peu à peu l'avantage : elle démonta une partie des pièces autrichiennes, et décomposa les troupes qui les soutenaient. La ligne ennemie perdait contenance, on la pressa plus vivement. Le général Mottet la poussait de front, Brune menaçait sa gauche. Le 5ᵉ de dragons se jeta sur sa droite; il la tourna, la dépassa, et se formant par pelotons, il la prit en tête d'une manière si vive, si rapide, qu'il lui enleva une pièce de canon, sans laisser aux artilleurs le temps de faire feu. Le succès exalta son courage : il donna tête baissée sur les masses ennemies, les pénétra,

les foula aux pieds. Un essaim de tirailleurs couvert par les fossés essaya en vain de l'arrêter; il continua la charge, et, revenant brusquement sur eux, il les enveloppa, les tailla en pièces.

Affaire de Cembra. — Le 5e de dragons était resté jusqu'ici sous les ordres immédiats du général Bonaparte; mais le corps qui pénétrait dans le Tyrol avait besoin d'un régiment de dragons; il le joignit sur les bords du Lavis. Les Autrichiens venaient d'éprouver un nouvel échec: il se mit à leur suite avec le 8e de dragons, et les poussa au loin. A mesure qu'il avançait, la lutte devenait plus sérieuse: il ne s'agissait pas seulement de combattre les troupes réglées que conduisait Kerpen, il fallait encore vaincre, contenir une belliqueuse population dont la masse allait toujours croissant. Mais la troupe était ardente, intrépide; elle triompha de la commune résistance, et arriva devant Cembra. Elle attaqua aussitôt cette formidable position, elle poussa droit aux masses qui la défendaient, et manœuvra avec tant d'audace et de bonheur qu'elle fit 4,000 prisonniers. Le 5e de dragons ne put prendre part à ce beau fait d'armes, mais sa tâche, moins glorieuse, ne fut pas moins utile. En bataille, pendant qu'on enlevait le fort, il resta trois heures exposé à un feu meurtrier, et rendit vaines par sa constance toutes les tentatives que firent les Autrichiens restés sur la rive opposée de l'Adige pour troubler l'attaque.

Affaire de Neumarkt. — Le corps d'armée atteignit bientôt Neumarkt. Les troupes réglées du général Laudon gagnaient l'Adige; le 5e de dragons passa le fleuve à leur suite. Il se jeta sur l'arrière-garde et la poussa

au loin. Le général Dumas prit alors une quarantaine de dragons, avec lesquels il explora les bords du lac, battit quelques partis de cavalerie, revint à sa troupe, la lança à travers un village, s'empara de plusieurs pièces de canon, et fit 2,000 prisonniers. Si beau résultat eût enhardi les plus timides : le soldat continua la charge, et ne fit halte que lorsque la force lui manqua.

Au jour, il reprit sa marche, et se présenta devant Bolzano. Les Autrichiens l'avaient évacué pendant la nuit; le 5e dragons se mit sur leurs traces, et ne tarda pas à les atteindre. Il leur sabra, leur prit du monde, continua de presser leur arrière-garde, et leur enleva encore 300 hommes. Battue, mais non découragée, l'arrière-garde ennemie voulut à son tour prendre sa revanche. Elle avait atteint Colman ; elle se forma derrière le pont et répandit son infanterie dans les bosquets qui l'avoisinent. Le 5e ne tint compte de ces dispositions, il fondit sur elle avec l'ascendant que donne la victoire, et la rejeta sur Clausen.

Affaire de Clausen. — La position était belle, de difficile accès; l'ennemi ne se borna pas à la défendre ; il prit l'attaque, et lança sa cavalerie sur les premières troupes qui se présentèrent. Elles ne comptaient que quelques hommes, mais le général Dumas les suivait avec les dragons. Les hulans furent rompus, obligés de se réfugier dans la place. Dumas y pénétra avec eux, fondit sur une colonne qui était en bataille et la fit prisonnière. Les Autrichiens gagnèrent Brixen, ils essayèrent encore de faire halte, mais ils furent chargés une seconde fois et mis en déroute.

La position néanmoins ne laissait pas d'être assez critique : une poignée de Français était engagée dans des montagnes inextricables. Elle se trouvait au milieu d'une population soulevée, et avait devant elle des troupes de ligne considérables que venaient de grossir encore des bataillons accourus du Rhin. Mais son courage était à toute épreuve : le 5e se jeta sur ces bataillons qui faisaient la force, l'espoir de l'ennemi. Il les rompit et leur enleva trois pièces de canon. Le 8e de dragons prit alors la charge, et s'engagea malheureusement dans un taillis épais. Des feux violents descendaient de la montagne ; il fut ramené et contraint d'abandonner les pièces que le 5e venait de prendre. A la vue d'un semblable échec, une partie de celui-ci met pied à terre, la 85e se déploie. Les deux régiments atteignent une prairie voisine, où ils se forment en bataille. L'action cependant continue de s'animer, l'ennemi gagne du terrain et commence à sortir du bois. Le chef de brigade Milhaud sent qu'il faut frapper, réprimer son audace ; il pousse sur lui à la tête de quelques braves ; il le culbute, le refoule dans le taillis et ressaisit les pièces.

Affaire de Mulbach. — Le corps expéditionnaire avait accompli sa tâche ; il avait pénétré dans le Tyrol, battu, dispersé Kerpen ; il se mit en marche pour rejoindre la grande armée. Il cheminait à travers des gorges étroites, ayant à sa suite 2,000 prisonniers, 10 pièces de canon, des caissons et une immense quantité de vivres. Un si vaste convoi donnait prise à l'attaque ; les Autrichiens crurent pouvoir en profiter. C'était le 5e de dragons qui faisait l'arrière-garde : il fut abordé, chargé avec la plus rare impétuosité ; mais son pre-

mier escadron resta ferme, inébranlable. L'action s'anima, on se prit corps à corps: l'un des officiers ennemis fut abattu d'un coup de sabre; un autre, le brave capitaine Loës, saisi par un sous-officier, se débattit vainement dans ses bras: il fut désarmé, vaincu, obligé de demander grâce; sa troupe découragée tourna bride. Ce fut le dernier engagement de la campagne.

Le chef de brigade,

MILHAUD.

12e DEMI-BRIGADE DE BATAILLE.

La 12e demi-brigade de bataille descendit en Italie dans le commencement de juillet 1796. Elle laissa son 3e bataillon à Aoste, traversa Milan, Lodi avec les deux autres, et arriva le 20 août à Crémone. Elle porta le même jour son 1er bataillon à Casal-Maggiore ; le 22, le 2e gagnant les bords de l'Oglio, s'établit en arrière de la digue, où arrivèrent bientôt après le 1er bataillon et le 6e de grenadiers avec de l'artillerie. Ces troupes prirent les armes le 23, à dix heures du soir, précédées de deux compagnies d'élite, formées des meilleurs tireurs de la 12e, réunis, en l'absence des grenadiers, sous le nom de chasseurs-éclaireurs.

24 août. Cette avant-garde arrive à deux heures du matin sur un poste placé à l'embouchure de l'Oglio. Les chasseurs-éclaireurs l'attaquent, le feu se développe d'abord avec une vivacité rare ; mais enfin les ennemis cèdent et s'enfuient. Atteints en avant de la Fossa-Maestra, ils se retirent pour faciliter le jeu de leur artillerie qui enfile l'avenue et projette la mitraille au loin. L'avant-garde n'en tient compte et continue de marcher. Mais les haies sont épaisses, les fossés profonds, et les contours de la route forment autant d'obstacles qui ne font qu'animer l'attaque. Les chasseurs redoublent d'énergie. Le 1er bataillon, commandé par le brave Beurné, les soutient. L'ennemi plie, jette une de ses pièces dans le Pô, et toujours plus vivement harcelé, il s'échappe par les routes de Cerese et de Montanara. Le général Dallemagne, qui avait commandé en général et s'était battu en soldat, prend position sur la

chaussée, la droite à la Fossa-Maestra. Le 6e bataillon de grenadiers occupe les ouvrages de l'ennemi.

25. Les deux bataillons de la 12e de bataille se dirigent sur Montanara. Les ennemis, retranchés sur la gauche en avant du village, sont attaqués sur-le-champ. Les éclaireurs les serrent de front; le 1er bataillon prend à gauche, et s'avançant à la faveur des broussailles se jette sur leur flanc droit, entre au pas de charge dans leurs retranchements et les refoule sur Mantoue. Le 2e qui est en réserve s'ébranle alors et fond sur les fuyards. Le feu des ouvrages avancés, celui des forts et des chaloupes canonnières ne peut l'arrêter. Il pousse jusqu'aux palissades, et cherche à les forcer elles-mêmes, lorsqu'un ordre positif le rappelle.

La demi-brigade s'établit sous les murs de la place, où elle resta paisible jusqu'au 10 septembre. Les éclaireurs avaient signalé l'approche de l'armée autrichienne. Les hulans commençaient à paraître. Le chef de brigade Girardon, qui commandait la 12e, imagina de les surprendre. Il porta une centaine d'hommes en avant, les plaça le long de la route de Casale; et quand tout fut disposé, un officier s'avança à la tête de quelques chasseurs à cheval. L'ennemi, donnant dans le piége, accourut au galop; l'infanterie fit feu, et coucha par terre une partie du peloton. Le soir tous les postes furent repliés sur Governolo. La division Sahuguet, dont les 2e et 3e bataillons faisaient partie, se mit en marche pour Castiglione; elle s'arrêta quelques instants, repartit à une heure du matin et se porta à Castellar. Le combat engagé presqu'aussitôt ne fut pas heureux. Le 12e reprit sa position.

13 septembre. La division Sahuguet, conduite par le général Lasalcète, se dirige sur Castiglione. Elle arrive à six heures du matin, repart à huit, atteint Goïto à onze, se remet en marche à quatre, entre à huit à Sainte-Marie-des-Grâces, reprend son mouvement à dix, retourne à Goïto, et s'établit dans la position qu'elle avait quittée la veille. Porto-Legnago est repris. Le général Sandos retire les postes qu'il avait jetés à Ostiglia, à Ponte-Molino; il fait rentrer ses troupes à Governolo et se place au-dessus de la Chiusa, la droite au Mincio, la gauche à Borgoforte avec des grand'gardes sur les routes de Virgiliana et de Cerese. Le pont de Governolo est couvert.

14. La division Augereau prend position à Governolo. Le 1er bataillon de la 12e de bataille est relevé, le 2e et le 3e quittent Goïto à deux heures du matin avec la division Sahuguet et marchent sur Saint-Antoine. La 6e demi-brigade arrive. On attaque l'ennemi, on le force, on lui prend une pièce de canon. La 12e continue de le charger, et le pousse jusqu'à l'église de Saint-Antoine; mais la colonne de gauche se trouve hors d'état de se déployer. Il attaque, reprend la pièce, et refoule les assaillants, partie sur Marmirolo, partie sur Castiglione.

15. Le général Sahuguet reprend l'attaque. La 12e rentre dans Saint-Antoine. Les troupes d'Augereau s'emparent de Saint-Georges; l'ennemi est rompu, mis en fuite, et obligé, après sept heures de combat, de se réfugier dans la citadelle.

19. On fouille le Seraglio. Le général Sandos envoie un détachement de la 12e à Ostiglia.

22. Les reconnaissances rapportent que l'ennemi

attaque le camp de Sainte-Marie-des-Grâces, et occupe Borgoforte. 100 hommes de la 12ᵉ passent le Pô, à San Benedetto, avec 50 hussards du 1ᵉʳ régiment. Ils remontent le fleuve jusqu'à la hauteur de Borgoforte, et brûlent toutes les barques, tous les bateaux qui peuvent servir à faire passer des vivres à Mantoue.

23. Les avant-postes de Governolo sont attaqués au point du jour par deux colonnes sorties de Mantoue. L'une se présente par la route de San-Jacomo, l'autre, précédée d'une centaine de volontaires et d'une soixantaine de pionniers, s'avance avec du canon par la digue du Mincio. Les troupes postées à Saint-Léon passent ce fleuve, et se portent sur la route de Borgoforte. La 4ᵉ de bataille reste en réserve à Governolo. Le chef de brigade Girardon, chargé de couvrir ce poste, remonte la rive gauche du Mincio avec le 1ᵉʳ bataillon de la 12ᵉ de bataille et le 3ᵉ de la 12ᵉ légère. Apercevant une colonne ennemie qui manœuvre par la rive opposée, il laisse une partie de ses troupes sur la route, fait avec l'autre un changement de front à gauche, et s'établit derrière la digue. Il ouvre un feu si vif et si subit, que les ennemis, désorganisés, ne peuvent se déployer. En vain ils essaient de mettre en batterie; les tirailleurs de la 12ᵉ de bataille, couverts par un saillant du fleuve, jettent bas les canonniers à mesure qu'ils se montrent. Le général Sandos arrive de son côté avec quelques troupes; le désordre des Autrichiens est au comble, mais, protégés par un brouillard subit, ils se reforment, placent un obusier au tournant du Mincio, et enfilent la position de la 12ᵉ de bataille. Inutiles dispositions! Le temps s'est éclairci, le feu recommence. L'ennemi, rompu, met bas les armes ou s'échappe en tumulte.

Et, chose singulière ! la demi-brigade n'a qu'un homme de blessé.

La colonne venue par la route de Cerese n'est pas plus heureuse. Battue par Augereau, elle s'éloigne après une perte considérable.

14 octobre. La 12e de bataille se porte devant Belfiore; elle prend position en arrière de la route, la droite à la Chiusa-Nova, la gauche à la route de Montanara. La 6e de bataille, délogée par l'ennemi, s'établit en avant et dans une direction parallèle. Elles se retranchent l'une et l'autre.

19. Le 1er et le 2e bataillon de la 12e relèvent la 11e à Cerese.

23 et 24. On jette des obus dans Mantoue. Ces projectiles ne font que rendre plus vif le feu des remparts.

28. Attaque de Saint-Georges. — Les troupes de la division se rendent aux retranchements. L'ennemi les canonne de ses ouvrages de Pradella et des bastions de Belfiore.

3 novembre. Le 3e bataillon relève la 33e à Pradella.

5. On saisit toutes les barques. Défense aux habitants d'approcher du lac et de sortir la nuit.

21. On annonce la marche d'Alvinzi. Le chef de bataillon Beurné se rend à Governolo avec 30 dragons, pour éclairer les routes qui aboutissent à ce point.

22. Les 3 compagnies de grenadiers restées à Coni arrivent à Goïto.

23. L'ennemi fait une sortie par la citadelle; il se porte sur Saint-Antoine, la Favorite et Prada. La 1re division, dont les grenadiers de la 12e font partie, le rejette dans la place.

17 décembre. L'ennemi tente une sortie pour joindre

la colonne de Provera. Les grenadiers de la 12e de bataille font l'avant-garde des deux colonnes commandées l'une par l'adjudant-général Rimbaud, chargé de se porter en avant de la Favorite, l'autre par le chef de brigade Moreau, qui doit se jeter dans les retranchements, pour empêcher la jonction. Provera rend les armes. La garnison rentre dans la place.

Un détachement, formé de 300 hommes de la 12e et de 300 hommes de la 6e, marche au secours de Saint-Georges. Arrivé au pont de Formigosa, le général Moreau, qui le conduit, fait halte, et s'amuse à pousser des reconnaissances. Le général Dallemagne, qui sent le prix du temps, accourt en toute hâte, et prend lui-même la conduite du détachement.

Les compagnies de grenadiers joignent la demi-brigade à la Chiusa-Nova.

6 janvier 1797. Reddition de Mantoue.

7. La 12e se rend à Castellar. Elle y trouva le feld-maréchal Wurmser, et la 1re colonne sortie de Mantoue.

8. Elle escorte cette colonne jusqu'à San-Pietro de Legnago. De là elle gagne la Piave, fouille les bois de Montebelluno, et porte son 1er bataillon à Fanzuelo, pour garder les défilés qui mènent à la rivière.

11. Passage de la Piave. La demi-brigade prend position en avant de Saint-Martin.

14. Passage de la Livenza.

15. Passage du Tagliamento en présence de l'armée ennemie, commandée par l'archiduc Charles. La division Serrurier, dont la 12e fait partie, passe au-dessous de Valvasone. Elle prend position, le 21, à un mille du fleuve, sur la route de Palma-Nova; la 12e et la

64e forment, par ordre du général en chef, une flèche devant le gué, chacune faisant face en dehors, appuyée au Tagliamento. La 69e reste en réserve sur la rive droite.

18. La division se forme en bataille sur les bords de l'Isonzo. L'ennemi canonne de la rive gauche. Le général en chef arrive, et dispose les troupes dans l'ordre suivant. La 12e en bataillon carré sans fond, savoir le 2e bataillon en bataille, le 1er et le 3e déployés en colonnes serrées par divisions sur les ailes du 2e; la 64e en colonnes serrées par divisions, la droite en tête; les grenadiers de ces deux demi-brigades, à la gauche de la ligne, en colonnes serrées; le 14e de dragons, à droite de la 12e, le 1er régiment de cavalerie au centre, un bataillon de la 21e légère à la tête de chacune de ces colonnes. L'artillerie, en position et en batterie derrière la digue, lâche quelques coups. Les colonnes s'ébranlent au pas de charge, franchissent l'Isonzo et se déploient sur la route, au-delà du village. L'infanterie légère se porte en avant par diverses directions. Le général en chef fait marcher sur Gradisca, qui est attaqué par Bernadotte. La division se met en route, à l'exception des grenadiers, qui restent en position sur l'Isonzo. Elle arrive devant la place un peu avant la nuit. L'ennemi cesse le feu et capitule.

La division appuie sa droite au pont de l'Isonzo; elle met son artillerie légère en batterie, se reporte en arrière et s'établit près du chemin qui mène à Gorizia. La division Bernadotte n'avait placé que quelques postes sur la rive gauche.

La nuit commence à être noire. Un corps autrichien

arrive par les hauteurs. Il surprend les postes de la 15e légère, descend dans le vallon, s'approche de la 12e, et commence le feu. La demi-brigade court aux armes, les Autrichiens fléchissent et s'éloignent.

La 12e entra ensuite dans les gorges ; elle prit part aux diverses affaires qui suivirent la capitulation de Gradisca, et apprit, par la voie de l'ordre du jour, les préliminaires de Léoben.

Le chef de brigade,
GIRARDON.

11e DEMI-BRIGADE D'INFANTERIE LÉGÈRE.

La 11e demi-brigade d'infanterie légère, commandée par le chef de bataillon Giuseppi, descendit, le 12 avril 1796, de la montagne Saint-Jacques, et marcha sur Carcare. Elle culbuta l'ennemi, et poussa sur Cossaria, vieux château ruiné, où s'était jetée une colonne autrichienne. Sommée de mettre bas les armes, celle-ci éludait, usait le temps. La demi-brigade ouvrit l'attaque, et, quelques difficultés que lui opposassent les lieux et les troupes qu'elle avait en tête, elle fut bientôt aux pieds du vieux manoir. Mais là se trouva un obstacle dont aucune bravoure ne pouvait triompher. Les murs étaient d'une hauteur qui rendait l'escalade impossible, et de tous les points pleuvait une grêle de pierres et de balles. Le général Joubert persistait cependant encore à continuer l'attaque; il annonçait même l'intention de s'aventurer dans une étroite ouverture que présentait l'enceinte. Le lieutenant Mallerat le retint. « Ce n'est pas à vous, lui dit-il, à faire semblable chose; il y a ici des officiers qui sauront se sacrifier quand il sera temps. » Cet officier n'avait pas achevé, que son chapeau était percé de balles, et que Joubert, frappé par un large caillou, tombait dans ses bras. L'attaque, aussitôt suspendue, fut convertie en blocus. La garnison, forte de 1,400 hommes, se rendit quelques heures après. La demi-brigade eut 150 hommes hors de combat; elle laissa sur le champ de bataille quatre braves officiers, Creuston, Girard, Leonardi, Gaillochon, ainsi que le sergent-major Liege. Renversé d'un coup de pierre en s'élançant sur l'enceinte, cet intrépide

jeune homme se relève aussitôt, et, presqu'au même instant, reçoit au front une balle qui l'étend mort sur la place. Ses talents, son caractère, son courage, le firent vivement regretter.

Cossaria était enlevé; la demi-brigade se mit immédiatement en route. Elle gagna Millesimo, Montesimo, les redoutes de Ceva, et déboucha, le 18, sur le Tanaro. Serrurier manœuvrait pour tourner un grand camp retranché qui se trouvait sur la rive gauche; la 11ᵉ ouvrit une fausse attaque pour masquer la véritable, et jeta son 1ᵉʳ bataillon en tirailleurs. Celui-ci engagea vivement le feu; mais l'ennemi, toujours plus nombreux, était couvert par des haies et soutenu par de l'artillerie. Augereau porta le reste de la demi-brigade en ligne. L'escarmouche devint alors un véritable combat, où Français et Sardes, n'ayant entre eux que l'espace occupé par la rivière, se fusillèrent jusqu'à la nuit. Comme de coutume, le soldat se montra gai, ardent, peu soucieux de la vie. Le sergent Marcellat, frappé par un boulet, tomba en criant : Vive la République! Le caporal Champagne, atteint à la joue d'un coup de feu, essuya froidement le sang qui coulait de sa blessure. Il paraît, dit-il, qu'ils ne veulent pas que je les ajuste. Voyons toutefois! Et il continua de combattre. La demi-brigade eut 2 officiers tués, 4 blessés, et 72 sous-officiers et soldats hors de combat.

Revenue sous les murs de Ceva, le 20, la demi-brigade se remit en mouvement dans la nuit du 22; elle atteignit, le 25, l'arrière-garde piémontaise, traversa Cherasco, passa la Stura, et arriva, le 26, à Alba, où elle reçut la nouvelle de l'armistice que le roi de Sardaigne et la République française avaient conclu.

D'Alba elle gagna Saluces, les bords du Pô, Gerolla, Voghera et Castel-San-Giovanni. Arrivée, le 5 mai, dans la nuit, elle se remit en marche le 6 avant le jour, traversa Plaisance, passa le Pô, et se porta, le lendemain, sur Lodi, où l'avant-garde paraissait vivement engagée. Les chasseurs courent plus tôt qu'ils ne marchent; mais, quelque diligence qu'ils fassent, ils ne peuvent prendre part au combat. Ils trouvent l'ennemi vaincu, fuyant de toutes parts. Ils passent le pont, devenu dès lors si fameux, et vont bivouaquer sur le champ de bataille.

La 11e se remit en marche le 15, et s'avança sur Milan. Accueillie par la population, reçue solennellement par la garde nationale, elle entra dans la capitale au milieu des plus vives acclamations. Elle investit ensuite le château, puis quitta le blocus de cette forteresse, revint sur Lodi, gagna Crema, Brescia, et arriva encore à Borghetto au moment où le combat finissait. Mais ici du moins elle n'était pas restée étrangère au succès. Ses carabiniers, réunis à ceux de la 1re demi-brigade, s'étaient jetés d'élan sur l'ennemi. Ils avaient bravé la mousqueterie et la mitraille, reçu les hulans à la pointe de leurs baïonnettes, et emporté le village après une mêlée sanglante, où plusieurs d'entre eux, avaient été cruellement atteints. Le capitaine Porte était percé de dix coups de sabre; le caporal Champagne, qui avait montré tant de constance sur les bords du Tanaro, pris au dépourvu par un cavalier ennemi, se défendit longtemps avec son fusil déchargé, mais enfin succomba dans cette lutte inégale. Tous se battirent avec une intrépidité qui a peu d'exemples. Le brave Ordiony se distingua entre les plus intrépides, et fut

nommé lieutenant pour prix de la bravoure qu'il montra.

La demi-brigade se remit en marche le 16. Elle traversa Villafranca, Castelnovo, Saint-Georges et Vérone, la plaine de Compara. Elle passa ensuite l'Adige, et alla s'établir partie à la Corona, partie dans les villages de Preabano et de Brentonico. Chargée de faire une excursion dans ces montagnes, elle s'avança à travers des passages affreux ; elle culbuta les avant-postes ennemis, les poursuivit au milieu de rochers inaccessibles, et les poussa bien au-delà des points qu'elle devait atteindre. Le capitaine Carrère ne se borna pas à saisir les hauteurs qui dominent les gorges que parcourut la demi-brigade, il suivit les ondulations de ce sol abrupte, gravit les cimes, tourna les précipices, et alla tomber sur les derrières des ennemis embusqués dans ces rochers. Il n'avait avec lui qu'une poignée d'hommes, mais son apparition fut si inopinée, que les Autrichiens éperdus s'enfuirent, laissant une soixantaine de prisonniers dans ses mains. La demi-brigade en avait fait elle-même une centaine. Elle se disposait à se mettre en retraite, lorsque les Autrichiens ouvrent subitement le feu, et accablent de projectiles une chapelle où sont déposés quelques blessés et une quinzaine de prisonniers. De suite on avise aux moyens de tirer ces malheureux d'une position semblable ; mais le lieutenant Robert est déjà à la chapelle avec quelques braves. Il jette ceux qu'a mutilés la guerre sur les épaules de ceux pour qui elle a été moins sévère, et s'éloigne sous une grêle de balles.

La demi-brigade, rentrée dans ses positions, y fut d'abord assez tranquille ; mais le 29 juillet éclata un orage subit, un orage comme on en voit peu. 8 à 10,000 hommes se présentèrent devant la 11e, qui n'en comp-

tait pas 750. Foudroyée de front, elle fut encore prise en flanc par les batteries de la rive gauche. Ses avant-postes fléchirent; la gauche était dominée, la droite sillonnée par la mitraille. Sa position semblait désespérée. Elle resta néanmoins inébranlable. Elle fit ferme, elle attendit, et renversa tout ce qui l'approcha. Trois fois déjà l'ennemi s'était jeté sur elle, et trois fois elle l'avait refoulé au loin. Ses munitions épuisées, elle s'arma de pierres, de cailloux, et brava encore les assaillants, mais enfin elle fut obligée de céder. Le 3e bataillon se retira sur la Corona, où il fut fait prisonnier. Les deux autres, suivant le long de l'Adige, furent accablés à la barrière des Vénitiens, et contraints, eux aussi, de rendre les armes. Ainsi succomba cette malheureuse demi-brigade. Le champ de bataille attestait que ce n'était pas faute de constance. 300 Autrichiens avaient péri sous ses coups, et ses soldats les plus braves, ses chefs les plus intrépides étaient morts ou agonisants. Le vaillant Robert avait rendu l'âme, l'audacieux Giuseppi avait un bras emporté, Loriol, Calvi étaient sans vie.

Cependant les carabiniers avaient échappé au désastre. Établis à la Corona, longtemps ils continrent, arrêtèrent l'ennemi, mais enfin ils furent obligés de céder. Tout-à-coup ils apprennent que Joubert malade est à la Corona. A cette nouvelle, ils font volte-face, vont chercher le général, le mettent au milieu d'eux, et reprennent leur mouvement à travers d'épaisses colonnes qui essaient en vain de les arrêter.

Cette troupe déterminée continua de faire partie de l'avant-garde. Elle combattit à Compara, à Lonato, et se trouvait sous les murs de cette ville lorsqu'une co-

lonne de 4,000 Autrichiens somma 1,200 Français de mettre bas les armes. Le général en chef Bonaparte arrivait; il renvoya le parlementaire avec dédain, et ordonna à la troupe de se tenir prête à combattre. Les carabiniers de la 11e lui répondirent en demandant la charge, et entonnèrent aussitôt l'hymne patriotique. La colonne autrichienne mit bas les armes.

Les carabiniers se rendirent ensuite à la Corona ; ils suivirent la colonne qui s'avança sur Trente, revinrent sur Saint-Georges, et donnèrent de nouvelles preuves de courage dans la bataille qui fut livrée à Provera.

Les officiers de la 11e, qui étaient tombés dans les mains de l'ennemi, furent échangés sur ces entrefaites. Ils allèrent se reformer à Peschiera, où s'étaient rendues des compagnies d'encadrement; mais bientôt fatigués de rester sur les derrières, ils demandèrent au général en chef l'autorisation de joindre les carabiniers qui se battaient dans le Tyrol. Ils l'obtinrent, et partirent aussitôt pour Trente, où ils eurent la satisfaction de voir plusieurs généraux se disputer à qui les aurait sous ses ordres. Le général Joubert les mit à l'avant-garde de Monnier, qui leur témoigna vivement le cas qu'il faisait de leur courage. C'est sous les ordres de ce général qu'ils joignirent l'armée autrichienne postée sur les hauteurs de Saint-Michel. Ils l'attaquèrent, lui tuèrent quelques hommes et lui enlevèrent une multitude de prisonniers. Deux officiers, Pape et Guillaume, furent blessés ; l'adjudant-major Philippi courut à leur aide, s'avança trop, fut fait prisonnier, et eût été immolé sans un officier tyrolien qui le prit sous sa sauvegarde. Cet officier ne tarda pas à éprouver que la générosité n'est jamais inutile. Il fut pris à son tour avec Philippi, qui rendit compte de

sa noble conduite et le fit traiter avec tous les égards qu'il méritait.

Les carabiniers firent preuve de bravoure dans cette affaire. Détachés sur la rive droite de l'Adige, ils abordèrent une suite de redoutes qui commandaient ce fleuve, et les enlevèrent toutes l'une après l'autre. Le brave capitaine Bretonneau montra cet esprit de dévouement et d'abnégation qui était particulier à l'armée d'Italie. Renversé par un coup de feu, il voit un de ses soldats qui accourt lui porter assistance. Non! lui dit-il, la blessure est incurable; bats-toi, et il expira. Le capitaine Labbe, blessé comme lui, mourut cinq jours après. Ces officiers réunissaient l'un et l'autre les qualités que la carrière des armes exige. Ils avaient courage, patriotisme, capacité, expérience, toutes les vertus militaires et sociales; ils furent vivement regrettés.

L'ennemi, vaincu, était en fuite. La demi-brigade traversa Bolzano, Colman, et se déployant devant Clausen, elle culbuta de nouveau les Autrichiens. Le lieutenant Berthier se jeta au milieu d'un groupe de cavaliers, renversa un dragon, et lui prit son cheval.

La demi-brigade, cantonnée d'abord à Brixen, ne tarda pas à se remettre en mouvement. Les paysans soulevés venaient de repousser l'avant-garde; elle marcha à eux. Le combat s'engagea et devint terrible. De part et d'autre on ne s'amusa pas à tirer. Les montagnards, armés de haches, de tridents et de stylets fixés au bout de longues perches, attendaient la troupe. La troupe se précipita sur eux; en un instant la terre fut jonchée de morts. Mais aussi inébranlables que les rocs sur lesquels ils s'appuyaient, ces intrépides Tyroliens ne se bornèrent pas à contenir l'attaque, ils s'ébranlè-

rent à leur tour, et assaillirent la demi-brigade avec leurs armes meurtrières. Furieux, ivres de courage et d'eau-de-vie, ils saisissaient les soldats corps à corps, et ne cessaient de combattre qu'en cessant de vivre. Enfin ils succombèrent; tous périrent, tous furent immolés aux mânes de ceux dont la hache barbare avait tranché la vie; et ils étaient en grand nombre. Pianelli, qui avait combattu si vaillamment à Cossaria, avait péri; l'adjudant Grimaldi avait la tête fendue; le sergent Berry était coupé en deux tronçons. Une foule de braves, d'intrépides soldats couvraient le champ de bataille de leurs membres épars. Si hideux tableau ne s'était pas encore vu. Deux quartiers-maîtres cependant, deux comptables que leurs attributions dispensaient de paraître dans l'arène, ne craignirent pas d'y descendre. Ils accoururent au combat dès qu'ils le virent s'animer, et montrèrent tous les deux le plus brillant courage. L'un, Soupet, s'attaqua à un des montagnards les plus redoutables, et d'un coup de sabre l'abattit à ses pieds: l'autre, Gaudin, se conduisit avec la même bravoure. Tous deux méritèrent le prix de la valeur.

Après avoir rejeté l'ennemi dans les montagnes, la demi-brigade alla de nouveau s'établir à Brixen. Elle quitta presque aussitôt cette ville, prit l'arrière-garde du corps d'armée, traversa le Tyrol, une partie de la Carinthie, et apprit à Willach les préliminaires de Léoben qui mirent fin à ses travaux.

Le chef de demi-brigade,
RECCO.

1er RÉGIMENT DE HUSSARDS.

Le 1er régiment de hussards joignit l'armée d'Italie dans le mois d'avril 1796.

Il assista le 22 à la bataille de Mondovi, et se trouva le 25 à la prise de Cherasco. Un de ses escadrons, conduit par le capitaine Mathis, passa le Pô le 8 mai, et tombant aussitôt sur un parti de cavalerie autrichienne, il la mena battant jusqu'à Saint-Roch. Le 10, le régiment franchit l'Adda au-dessus de Lodi : les troupes impériales qu'il cherchait à tourner ne l'attendaient pas; elles furent mises en fuite, et lui abandonnèrent retranchements et canons. Un grand nombre de hussards furent tués ou blessés; le sous-lieutenant Rodvelche resta sur le champ de bataille. Le chef de brigade Glad se retira à la suite de cette affaire, et fut remplacé par Bougon.

Le 30, le 1er de hussards passa le pont de Borghetto. Conduit par le général Murat, il battit la cavalerie napolitaine, et lui fit un nombre considérable de prisonniers, parmi lesquels se trouvaient divers officiers supérieurs, dont un rendit les armes à l'adjudant Greff. Une cinquantaine d'hommes s'étant laissé emporter, l'ennemi fit volte-face et les enveloppa. Tous furent pris ou tués. Le régiment ne tarda pas à prendre sa revanche. Dès le lendemain, il joignit la cavalerie ennemie, lui enleva des prisonniers et la poussa derrière l'Adige.

Les Impériaux ne tenaient plus la campagne. Le régiment alla s'établir à Roverbella, et marcha bientôt après sur Livourne. Les Anglais avaient fait voile à la nouvelle de son approche; il laissa un escadron dans cette

ville, rejoignit l'armée vers la fin de juillet, combattit à Castiglione, et fournit plusieurs charges qui ne furent pas sans influence sur le succès de la journée, mais qui laissèrent longtemps des traces dans ses rangs. Le chef de brigade Bougon perdit la vie; une foule de braves furent tués ou mis hors de combat. Une action aussi meurtrière n'avait pas encore eu lieu. Le régiment continua néanmoins à combattre et à harceler les Autrichiens. Il les poussa le 5 sur Borghetto, passa le Mincio, et entra le 7 à Vérone.

Il s'engagea le 1er septembre dans les gorges du Tyrol, attaqua l'ennemi le 2, et le poursuivit jusqu'à Alla. Il le joignit encore le 4 sous les ordres du chef de brigade Carové, qui avait succédé à Bougon. L'action fut vive, opiniâtre, et coûta au 1er de hussards 80 hommes et autant de chevaux. Le général Dubois périt; le capitaine Marteau, le lieutenant Georges, furent grièvement blessés. Le chef de brigade Carové poussa à Roveredo, où la lutte n'était pas moins ardente. Il se jeta dans la mêlée à la tête d'une centaine de hussards, et fut tué en combattant avec la plus rare bravoure. Le détachement était outré de sa mort. Les lieutenants Bohn et Morin, le sous-lieutenant Boshertz, l'adjudant Greff, l'exaltent, l'irritent encore; il s'élance sur la colonne ennemie; il la pénètre et la désorganise : 25 pièces de canon, 7 drapeaux, 6,000 prisonniers, sont le résultat de cette charge audacieuse. Le maréchal-des-logis Neiderst, le hussard Grasse, firent preuve dans cette occasion d'une bravoure peu commune.

Le régiment, commandé par le capitaine Apsel, entra le 5 à Trente et poursuivit l'ennemi jusqu'au La vis. Le maréchal-des-logis Weber s'engagea avec un

sous-officier autrichien et fut grièvement blessé; il força néanmoins son adversaire à lui rendre ses armes et le fit prisonnier. Le 8, le 1er de hussards arriva à la vue de Bassano. Il se jeta sur un parc qui se trouvait encore sous les murs de cette ville, lui enleva plusieurs pièces de canon, 1,000 chevaux de trait, 400 voitures et une quantité considérable d'équipages de pont. Il marcha le lendemain sur Porto-Legnago, où il entra le 15. Il attaqua l'ennemi le 16, et, après un combat des plus vifs, lui prit 300 cuirassiers. Les maréchaux-des-logis Hans et Weber, le trompette Jacob, tombés dans une division de hulans, ne craignirent pas de la sommer; et ce qu'il y eut de plus singulier encore, ils lui firent mettre bas les armes. Le 17, l'adjudant-général Picard prit le commandement du régiment.

On était au mois d'octobre. L'ennemi se montrait de nouveau. On alla à sa rencontre. Le 1er de hussards le joignit devant Bassano, où le trompette-major Plumelin enleva le colonel des hussards de Berdedy. Le régiment revint sur l'Adige et prit part à la bataille d'Arcole. Il essuya dans cette journée des pertes considérables. Il se mit néanmoins à la poursuite de l'ennemi et le rejeta dans les gorges du Tyrol.

Les Autrichiens, si souvent défaits, se rallièrent de nouveau, et surprirent le passage de l'Adige le 14 janvier 1797. Augéreau accourut sur leurs traces, et les atteignit le lendemain à Anghiari. La 2e et la 5e compagnies du régiment, qui seules prirent part au combat, fondirent d'élan sur les Impériaux : les canons, les caissons ennemis, tout fut enlevé.

Le 16 eut lieu la bataille de la Favorite. Le chef d'escadron Mesmer fit prisonnier un bataillon de Colloredo,

et le hussard Marchet enleva un drapeau. On suivit l'ennemi; une nouvelle action eut lieu près de Trévise. Le 4ᵉ escadron, commandé par le capitaine Mathis, chargea la cavalerie impériale, lui enleva 50 chevaux et la mena battant jusqu'à Lovadina.

Le lendemain, le chef d'escadron Muller poussa une reconnaissance et se trouva en face d'une colonne nombreuse. Quoiqu'il n'eût avec lui que deux escadrons, il la fit charger. Une centaine d'Autrichiens furent tués ou blessés. Schneider, hussard à la 5ᵉ compagnie, en mit lui seul 11 hors de combat.

Le 11 mars, le régiment eut encore à Lovadina une rencontre où le succès fut vivement disputé; mais enfin la cavalerie ennemie fut rompue et poussée jusqu'à la Piave. Le 12, le 4ᵉ escadron passa cette rivière et rejeta les hulans sur Conegliano.

La bataille du Tagliamento s'engagea le 16. Le régiment chargea sur le soir à plusieurs reprises, et poussa une reconnaissance sur Gradisca. Le 4ᵉ escadron, conduit par le capitaine Mathis, s'avança sur le village de Nogardo, que l'ennemi occupait en force, et l'enleva. Le 19 eut lieu le combat de Gradisca. La cavalerie impériale fut rompue et perdit une cinquantaine de hussards de Toscane. Le général Bonaparte envoya féliciter le régiment sur le courage et l'activité dont il avait constamment fait preuve.

Arrivé à Adelsberg, le 1ᵉʳ de hussards se répandit de Laybach à Trieste. L'armistice de Léoben eut lieu quelque temps après, et les combats cessèrent.

29e DEMI-BRIGADE D'INFANTERIE LÉGÈRE.

La 29e légère faisait partie de la brigade du général Rusca lorsque s'ouvrit la campagne de 1796. Placée à Bardinetto, elle se porta sur Saint-Jean et contribua à enlever les retranchements qui couvraient cette position. Elle suivit les Austro-Sardes, se déploya devant les redoutes et les couvrit de feux. Les Allobroges attaquèrent de front, et la 29e prit l'ennemi en flanc. En un instant tout fut culbuté; ce qui échappa à la mort se réfugia dans le fort de Ceva. La demi-brigade eut 3 hommes tués et 20 blessés. Les ennemis tenaient encore la plaine qui se trouve devant la place. La 29e chercha d'abord à les occuper par de fausses attaques, pendant que le général Serrurier les tournait sur Mondovi; puis elle les suivit jusqu'à Alba, où elle apprit que la paix avec le Piémont était conclue.

La brigade se porta presque aussitôt sur Plaisance. Les carabiniers, enbataillonnés depuis deux jours, avaient forcé le passage. Elle gagna Borghetto, et y trouva un corps de réserve qui venait de l'occuper pour couvrir Lodi, où était le ralliement de l'armée autrichienne. 2 pièces de canon et quelques tirailleurs suffirent pour mettre cette troupe en fuite. Toutefois, la 29e l'avait à peine dissipée, qu'elle reçut l'ordre de se porter sur Lodi même. On s'exprimerait mal si l'on disait qu'elle s'y rendit au pas accéléré; car, s'exaltant au bruit du canon, elle fit le trajet à la course. Rendue au lieu du combat, elle se forma vivement en colonnes serrées et poussa au pont. Il fallait traverser l'Adda devant l'armée ennemie en bataille, et le traverser sous une pluie

de projectiles. Le 1er bataillon de carabiniers, composé des compagnies de la 29e et de celles des Allobroges, l'avait déjà franchi; mais ces forces n'étaient pas suffisantes pour faire face à la tempête. En vain le capitaine Philippe s'élance sur les redoutes; en vain ses carabiniers le suivent et font des prodiges de valeur. Cet intrépide officier est renversé sans vie, et ses soldats sont couverts de feu. A la fin cependant l'attaque triomphe de la résistance. Le sergent-major Coste, le caporal Fontaine, le carabinier Vauché, pénètrent dans les retranchements. La troupe se précipite sur leurs pas, le carnage redouble, le sang coule par torrents. La fortune néanmoins reste encore indécise. Mais la demi-brigade s'est formée; elle s'avance sur le pont; elle le traverse avec ordre et sang-froid. Malgré l'artillerie qui tonne à coups pressés, pas un soldat ne sourcille, pas un ne songe à quitter son rang. L'ennemi effrayé chancelle et ses lignes sont emportées. La cavalerie essaie de relever le combat; mais elle est désorganisée, rompue. En un instant, elle couvre la terre de cadavres. La 29e continue la charge; elle s'avance la baïonnette haute, et fait une foule de prisonniers.

Pertes : 20 morts et 50 blessés.

De Lodi, la demi-brigade se rendit à Pavie, à Milan, à Cassano et sur le lac de Garda. Elle prit position à Thermini. Les Allobroges, se prolongeant à droite, s'établirent sur les débouchés du val de Sabio. La ligne, un peu étendue, fut renforcée d'abord par la 27e, qui alla occuper un château situé sur les bords du lac, puis par un bataillon de la 11e de ligne, qui se plaça à Gavardo, gardant la route de Brescia et la gorge qui mène dans le Tyrol. Ces troupes, qui s'élevaient au plus à

3,000 hommes, passèrent sous les ordres du général Sauret, dont elles formèrent la division.

Le temps s'écoulait paisible; rien n'annonçait une agression sérieuse, lorsque, le 29 juillet 1796, le camp des Allobroges est brusquement attaqué. Le général Rusca est presque aussitôt atteint d'une balle; il se retire à Salo, et expédie aux carabiniers de la 29ᵉ l'ordre d'accourir au secours des Allobroges. Mais, épuisés par un long combat, ceux-ci se retirent eux-mêmes sur la demi-brigade. Les carabiniers se trouvent cernés par les colonnes ennemies qui ont déjà enveloppé la 27ᵉ, et la bloquent dans son château. Ils font volte-face, arrivent à Salo avec elle, les attaquent à coups de crosse et de baïonnette : les uns réussissent à se faire jour; les autres sont tués, pris, ou se rallient au *camp des Piémontais* qui servait de point de retraite à la division. Cependant la colonne qui avait passé la Chiesa à Gavardo marchait sur le camp de Thermini. Le chef de brigade Ballaydier détacha 4 compagnies pour surveiller la route, avec ordre de la suivre, dès qu'elle effectuera sa retraite. Le 1ᵉʳ bataillon se mit en bataille le long de la Chiesa pour arrêter l'ennemi qui se présentait sur les hauteurs de la rive opposée; le 2ᵉ et le 3ᵉ se déployèrent en face de la route de Gavardo, et continrent pendant deux heures les Autrichiens qui voulaient emporter le camp d'assaut.

Fatigué d'une si opiniâtre résistance, l'ennemi changea son plan d'attaque. Il tourna la grande montagne, et se porta sur la route par laquelle la demi-brigade devait se retirer. Prise entre deux feux, celle-ci se met en marche à trois heures du soir avec les Allobroges, un escadron de cavalerie, et s'avance sur Salo. L'en-

nemi, déployé en colonnes profondes, présentait au moins une force de 8,000 hommes. Les carabiniers n'ouvrent que plus vivement l'attaque. La colonne se déploie, et après quatre heures de combat rejette les Autrichiens dans la place, où sont les pièces d'artillerie qui battaient la route.

Le général Sauret, à son tour, divise son petit corps de bataille en deux. Les Allobroges et une partie de la 29ᵉ, filent vivement le long du lac; le reste de la demi-brigade suit les hauteurs et tourne la gauche de Salo. Deux fois les chasseurs pénètrent dans la ville, deux fois ils sont repoussés. Mais les bataillons qui avaient pris à gauche avaient accompli leur mouvement. L'ennemi inquiet chercha à faire évacuer ses équipages et filer son artillerie. Il n'était plus temps : les deux petites colonnes descendaient sur Salo. La 27ᵉ fit une sortie; les Autrichiens furent obligés de céder, en abandonnant 6 pièces de canon, 2 obusiers et 1,200 prisonniers. Le reste regagna en désordre le camp de Thermini. La 29ᵉ avait une vingtaine de blessés et 7 ou 8 morts. Elle rentra le jour même à Desenzano, gagna Sainte-Euphémie et arriva à Salo avec la division. Le général Guyeux avait succédé à Sauret. Il prit position dans le bas de la gorge avec les Allobroges, la 27ᵉ et les compagnies de carabiniers. La 29ᵉ, commandée par l'adjudant-général Veaux, s'établit avec la 11ᵉ sur la montagne qui domine Thermini. Le 2 août, il apprend qu'un parc considérable se trouve dans ce village. Il charge l'adjudant-major Obert de refouler sur Thermini les troupes qui le gardent. Pendant que la 11ᵉ reste en observation sur les hauteurs, une partie de la 29ᵉ va intercepter la route de Villanova. Tout réussit à souhait. L'ennemi,

plongé dans une sécurité profonde, n'a pas même le temps de prendre les armes. Il fuit épouvanté, abandonne 7 pièces de canon, 2 obusiers, 37 caissons et 150 chevaux. Témoin du désordre qui l'emporte, le général le fit suivre; mais 4 bataillons hongrois étaient en bataille dans la petite plaine qui s'étend entre la Chiesa et la montagne; la colonne se replia sur le camp. Veaux, croyant qu'elle se retirait sur lui, gagna une position plus en arrière, fut enveloppé et pris. La 29e résista plus de deux heures; mais le chef de brigade Ballaydier était abandonné à lui-même; il fut obligé de se retirer sur Salo.

Cependant la petite colonne qui était descendue dans cette ville obtint tout le succès qu'elle pouvait attendre. Elle culbuta les colonnes autrichiennes, et leur fit en un instant 2,000 prisonniers. Des escadrons de hulans voulurent relever le combat; mais ils furent eux-mêmes mis en désordre, refoulés sur le lac et obligés de rendre les armes. Le général Guyeux, ne trouvant pas prudent de rester à Salo avec cette masse d'hommes, gagna le camp des Piémontais où la demi-brigade le joignit avec une centaine de prisonniers qu'elle avait enlevés sur sa route.

Les Autrichiens, malgré ces échecs, étaient restés en position à Thermini; la 29e alla les chercher le lendemain à la pointe du jour, les battit après une vive résistance, et leur prit un millier d'hommes et les dernières pièces de canon qui leur restaient. Elle eut 4 hommes tués et une vingtaine de blessés.

Elle resta quelques jours dans la position qu'elle venait d'emporter et gagna Valleggio d'où elle alla s'établir en arrière de Saint-Michel. Les Autrichiens appro-

chaient; elle jeta, le 6 septembre, 400 hommes dans le fort, et plaça ses carabiniers dans une redoute en avant de la barrière, puis détacha quelques tirailleurs. L'ennemi se laissa emporter; il chargea avec impétuosité sur la route, et vint tomber sur le feu qui l'attendait. Dégoûté d'un tel accueil, il poussa sur Legnago. La 29e le suivit. Elle gagna Castellar, se remit en route le 14 à deux heures du matin, et s'avança sur Saint-Georges avec la division Massena. Un bataillon de grenadiers ouvrait la marche que fermait la 32e de ligne. Les compagnies de carabiniers de la 29e, les 4e et 17e d'infanterie légère avaient filé sur la droite. La demi-brigade, avec 2 bataillons, marcha à l'appui de cette colonne qui commençait à plier. Le 3e, posté sur la gauche de la route pour soutenir un bataillon, arrêta court la cavalerie impériale; les grenadiers néanmoins ne se ralliant pas, il fit un mouvement rétrograde pour se placer derrière un large fossé qu'il avait à dos. Les Autrichiens s'avancent aussitôt sur sa gauche et le menacent par le flanc. Mais les grenadiers s'étaient ralliés: la 32e accourut. Le feu recommença sans que la division pût se maintenir. L'aile droite se mit en désordre. Les 2 bataillons de la 29e, entraînés par le mouvement rétrograde de ceux qu'ils allaient soutenir, eurent bientôt une foule d'hommes hors de combat. Le capitaine Beguin, qui commandait le 2e, fut atteint d'un coup de feu. Le capitaine Drouilli, déjà blessé deux fois sans avoir voulu quitter l'arène, tomba sous le sabre d'un hulan. Les lieutenants Petel, Ducret, Benoist, les carabiniers les plus braves, perdirent la vie en cherchant à arrêter la déroute et à contenir l'ennemi. Massena cependant réussit à opérer ce que ces braves gens n'avaient pu

faire. Il rallia les troupes, il les groupa, les forma en avant de la cavalerie qui n'avait pas encore donné, et s'avança pour reprendre les pièces que la division avait perdues. L'action se ralluma aussitôt et devint des plus vives. L'ennemi, masqué par les vignes, couvert par les tranchées qui sillonnent le terrain, faisait un feu terrible. Mais le général en chef survient. Le soldat reprend son énergie, la charge bat, les colonnes s'ébranlent et triomphent de cette longue résistance sous laquelle elles se débattent. Les cuirassiers impériaux essaient cependant encore de relever le combat, et se jettent sur un bataillon de la 29e; mais, reçus à bout portant par cette troupe intrépide, ils sont désorganisés et obligés de s'éloigner en toute hâte. La demi-brigade eut dans cette affaire 20 morts, 30 blessés, 80 prisonniers.

Le 15, la division Massena se porta sur Saint-Georges à 2 heures du matin. Elle s'avança par pelotons, en colonnes serrées, dans un ordre parfait. Elle se déploya dès qu'elle fut en présence. Le feu s'ouvrit, et devint ardent. Le 1er bataillon de la 29e se porta vers le lac, sur la gauche de Saint-Georges, où était la division Augereau. Il cherchait à rompre le cordon que formait l'ennemi, à le prendre entre deux feux et à lui couper la retraite. Il y réussit, contribua même à faire mettre bas les armes à 600 cuirassiers et 2,000 hommes d'infanterie. Les deux autres bataillons se dirigèrent, avec la 52e, sur la droite de la route de Saint-Georges, où se trouvait une foule de batteries qu'on ne pouvait atteindre qu'à travers de larges fossés remplis d'eau. Ils attaquèrent des colonnes, fermes, intrépides, sans inquiétude pour leurs derrières et éprouvèrent la plus

énergique résistance. Pendant six heures, ils se battirent à portée de pistolet; pendant six heures, ils ne purent obtenir aucun avantage; mais enfin ils réussirent à faire plier ces troupes si braves. Ils s'emparèrent de cette artillerie qui les avait vivement foudroyés, et firent 7 à 800 prisonniers. La nuit était déjà noire; ils n'essayèrent pas de pousser leurs avantages, et bivouaquèrent au milieu des cadavres autrichiens. Les 2 bataillons eurent 60 hommes tués ou blessés.

La demi-brigade quitta peu de temps après le blocus de Mantoue. Elle se rendit d'abord à Vérone, et arriva le 23 à Lavis, où était le quartier-général de Vaubois. Elle alla le lendemain s'établir à Pressano, et resta dans cette position jusqu'à l'attaque de Saint-Michel. C'était le 2 novembre. Elle se porta, une heure avant le jour, sur le plateau de la Madone avec le général Guyeux, tandis que les carabiniers, sous les ordres de l'adjudant-général Veaux, suivaient la crête de la montagne. L'ennemi était retranché dans Saint-Michel. Il avait crénelé les maisons et barricadé les rues. Son artillerie, placée à l'avancée de l'autre côté de l'eau, battait toutes les avenues. Des compagnies de grenadiers de différentes demi-brigades l'attaquèrent vainement. Le 3e bataillon de la 29e se porta sur le village de Fay, où étaient quelques compagnies de Tyroliens, le 2e fila le long de l'Adige, et le 1er, côtoyant la montagne, se porta directement sur Saint-Michel. Les deux bataillons avaient ordre d'enlever le village; ils se jetèrent sur les Autrichiens, les enfoncèrent après un combat opiniâtre, leur prirent un poste de 300 Croates retranchés dans un couvent, et les poussèrent jusqu'au château de Königsberg. Là était un pont défendu par de magnifiques batteries et des re-

tranchements formidables. La demi-brigade s'avança pour le détruire; mais, abandonnée par les sapeurs, elle fut obligée de se retirer. Elle eut dans cette affaire 13 morts et 17 blessés.

Elle se mit en retraite, et gagna la Pietra, où la division fit halte, résolue d'attendre l'ennemi. Battue, le 6 novembre, par l'artillerie autrichienne placée de l'autre côté de l'Adige, elle fut attaquée, le 7, par des partis qui avaient passé le fleuve. Elle les repoussa, prit l'attaque à son tour, et massacra 4 à 5 compagnies de chasseurs francs qui avaient eu la témérité de l'attendre. Elle eut 6 hommes tués, 10 blessés et 12 prisonniers.

La demi-brigade se mit ensuite en retraite, gagna la Corona, Bassolino, et se porta, le 16, sur Rivoli. L'ennemi avait fait plier la 17e et la 22e. La 27e, accourue au secours, n'avait pu contenir le flot. La 29e s'avança ; mais tout était en retraite lorsqu'elle parut. Elle suivit le mouvement, et se retira avec la division d'abord sur Castelnovo, puis sur Peschiera. Le 18, la colonne fit volte-face, passa sous les ordres de Massena, et alla bivouaquer en avant de Castelnovo. Elle reprit son mouvement le lendemain, à la pointe du jour. L'ennemi, en bataille dans la petite plaine de Rivoli, avait des piquets assez considérables sur tous les mamelons qui se trouvent entre ce village et la Corona, mais il n'avait pas occupé les hauteurs qui sont du côté du lac. Le général Joubert se mit en devoir de les saisir; les Autrichiens cherchèrent à le devancer. Républicains et Impériaux gravirent simultanément la montagne par les revers opposés. Ceux-ci couronnent la cime; le feu s'ouvre, la demi-brigade fléchit, rétrograde un instant; mais elle aperçoit la 85e qui vient à son aide. Elle fait

volte-face, joint l'ennemi à la baïonnette, et le pousse en désordre dans la plaine. La cavalerie française, s'ébranlant à son tour, culbute les hulans, et les refoule pêle-mêle jusqu'au Passon. Le lieutenant Jacob périt dans cette affaire.

L'ennemi avait été débusqué de la Corona; la 29e alla occuper cette position. Le général Joubert commandait alors la division, et le général Vial avait sous ses ordres les 4e, 17e, 22e et 29e d'infanterie légère, qui se relevaient tous les dix jours, et allaient tour à tour cantonner au Passon. Le 12 janvier 1797, l'ennemi s'avança sur l'une et l'autre de ces positions. Joubert, averti de son approche, jeta pendant la nuit toutes ses troupes dans les retranchements qui défendaient la montagne. Les carabiniers de la 4e et de la 17e poussèrent sur le chemin qui conduit à Rivalta. Les compagnies de la 22e et celles de la 29e se dirigèrent vers le col du Campion. La demi-brigade occupait le poste de la barrière.

Les carabiniers, attaqués à la pointe du jour, soutinrent quelque temps le choc, puis se retirèrent, comme ils en avaient l'ordre, sur leurs brigades respectives. Les Autrichiens descendirent alors de tous côtés; ils envahirent la gorge, et se rangèrent plusieurs fois en bataille devant les redoutes, comme pour les attaquer de front. Les troupes françaises restaient immobiles et ne tiraient point. Ils se reportent en masse sur les 4e et 17e, placées dans les redoutes de Ferrare. Le feu éclate alors. Les demi-brigades criblent l'ennemi de balles; la 29e tente une sortie, l'action devient ardente. Mais le soldat n'a qu'un chemin étroit pour arriver en ligne; les Autrichiens le couvrent de projectiles. La diversion néan-

moins a produit son effet. Les 4e et 17e, un instant ébranlées, reprennent l'offensive. Elles fondent sur les assaillants et les refoulent dans Ferrare. La 29e garde sa position, qui est vainement attaquée. Instruit que les colonnes autrichiennes le tournaient à la faveur des ténèbres, Joubert porte ses troupes sur Rivoli. La 29e prit position sur le petit coteau qui domine Saint-Martin et Caprino, la droite appuyée à l'artillerie disposée sur la route qui mène à la Corona, la gauche à la 85e de bataille, qui se prolongeait du côté du lac, mais disséminée sur un espace immense. L'ennemi s'avança, le 13, sur Caprino, et attaqua, le 14, deux heures avant le jour, du côté de la chapelle de Saint-Marc. Repoussé plusieurs fois sur ce point, il se porta sur la 85e, et fit bientôt après marcher les Croates sur la 29e. Le 3e bataillon de celle-ci leur opposa d'abord un feu des plus vifs ; mais la 85e ayant abandonné ses positions, le bataillon se trouva entre deux feux. Il essaya de résister, et fit en un instant les pertes les plus cruelles. Le chef Marchi avait la jambe cassée par une balle ; deux capitaines, Guiller et Muller, étaient tués ; une foule de sous-officiers et de soldats étendus sans vie. La troupe gagne Rivoli en désordre, et ne reprend ses positions que le soir, après neuf heures de combat.

La 29e, conduite par l'adjudant-général Veaux, se remit en marche le 15. Deux bataillons, s'avançant sur Caprino, atteignirent la Corona sans éprouver grande résistance ; l'autre, passant par la Chapelle-Saint-Marc, trouva les Autrichiens embusqués dans un bois, d'où il ne les chassa pas sans peine. Il les débusqua cependant, et les refoula sur la Corona, où ils mirent bas les armes. Un corps considérable, qui arrivait par l'Hermitage,

tomba comme eux au milieu des troupes françaises, et comme eux fut obligé de se rendre. L'ennemi perdit dans cette journée plusieurs milliers de prisonniers, et eut un assez grand nombre de morts. La 29ᵉ eut dans les trois affaires de la Corona 160 hommes pris ou blessés, et 40 morts. Elle regagna ses anciennes positions de Campadella, où elle séjourna jusqu'à la nouvelle irruption que l'armée fit sur le Tyrol. Elle était alors sous les ordres du chef de bataillon Clément.

Elle s'avança sur le Lavis, passa cette rivière à gué, attaqua une colonne de 3,000 Hongrois, en prit une partie, tua ou dispersa le reste, et le mena battant jusqu'à Saint-Michel. Elle fut moins heureuse à l'attaque de Fay, où elle eut 17 officiers enlevés et 2 blessés. Elle s'établit ensuite à Pressano, quitta cette position le 21 mars, attaqua l'ennemi dans ce même village qui lui avait été si funeste, et contribua vaillamment au succès de la journée.

Les Autrichiens, atteints de nouveau dans les gorges de Clausen, furent de nouveau battus et rejetés sur Brixen. La demi-brigade s'établit sur les hauteurs qui dominent cette ville, où elle bivouaqua jusqu'au moment de l'insurrection. Elle marcha alors aux paysans descendus des montagnes, les battit, entra en Carinthie, et gagna Villach, où elle reçut la nouvelle des préliminaires de Leoben.

33e DEMI-BRIGADE DE BATAILLE.

La 33e demi-brigade de bataille arriva à Milan le 6 septembre 1796. Elle se divisa presque aussitôt; son 1er bataillon se rendit, partie à Pavie, partie à Plaisance; le 3e gagna Chiari, Brescia, Peschiera et Vérone, où il fut joint par le 2e, avec lequel il se porta le soir même à Saint-Martin. Rendus à Castelachio, le 28, les deux bataillons marchèrent, le 29, sur les redoutes du pont de Tortone, que l'ennemi abandonna à leur approche. Les tirailleurs, conduits par le capitaine Delibas, le poussèrent si vivement qu'un de ses escadrons fut coupé et obligé de se retirer sur Meggio, où il fut désarmé par la population. Les volontaires, emportés par leur courage, s'approchèrent trop de Mantoue; une décharge de mitraille leur tua 3 hommes.

La demi-brigade passa toute la journée du 30 à portée de fusil des murailles. Le 1er octobre, elle s'établit un peu en arrière, la droite à la grande route de Montanara, la gauche au lac. Jointe, le 17, par son 3e bataillon, elle resta d'abord paisible. Mais le 28 toutes les batteries qui donnent sur le village de Saint-Lazare se réveillèrent inopinément; elle courut aux armes, et attendit que les ennemis parussent. Sa bonne contenance les tint en échec; elle n'eut que quelques hommes hors de combat. Le volontaire Chaulois donna dans cette circonstance l'exemple d'une intrépidité peu commune. Plusieurs de ses camarades, employés comme lui aux travaux du siége, avaient abandonné les ouvrages. Il les appelle, les sermonne, leur demande si la mort leur fait peur. Pendant qu'il parle, un obus

tombe à ses pieds; il le saisit, arrache la mèche, et, la leur montrant : — Tenez, leur dit-il, voilà comme il faut faire. Les fuyards se pénètrent de son audace, et reviennent à leur poste.

Le 9 novembre, le général Lebley conduisit le 1er et le 3e bataillon au château de Virgiliana. L'ennemi, venu par le lac dans l'espérance de surprendre la demi-brigade, fut obligé de se rembarquer. Le 3e bataillon retourna au camp le 11, et ne laissa que les grenadiers au château.

Le 12, le 1er et le 3e bataillon quittèrent le blocus. Ils gagnèrent Vérone, Bussolengo, et prirent position à Rivoli. Ils usèrent les jours suivants en marches, en contre-marches, et revinrent le 1er décembre sur cette position. Ils y trouvèrent les Autrichiens, les chassèrent, après leur avoir fait 500 prisonniers; puis ils s'établirent au-dessus du village, où ils restérent jusqu'au 10. Le 2e bataillon alla bivouaquer au Passon.

On était au 20 janvier 1797. L'ennemi, revenant à la charge, commençait à déboucher; les deux derniers bataillons, et 3 compagnies du 1er, se mirent en marche pour la Corona. Du lac de Garda à Caprino, il n'y avait que les grenadiers et 6 compagnies du 1er bataillon. La gauche se trouvait découverte, et l'ennemi paraissait résolu d'attaquer. Ces compagnies se portèrent sur la gorge de Caprino. Elles y trouvèrent les Autrichiens, et leur firent une centaine de prisonniers; mais se laissant emporter, elles donnèrent au milieu de leurs colonnes, et furent rejetées sur Rivoli. La division Joubert ne tarda pas à s'y retirer elle-même.

La demi-brigade monta à Saint-Marc, où étaient déjà les masses autrichiennes. Elle les chargea, et, sou-

tenue par la 29e légère, elle leur prit deux drapeaux. L'adjudant-major Martin fit preuve de courage dans ces circonstances difficiles : pris avec quelques soldats qu'il conduisait à travers une gorge étroite, il réussit à se dégager, veut enlever un drapeau, est fait prisonnier une deuxième fois et reste dans les mains de l'ennemi.

Le feu devenait toujours plus vif; il était midi. Le 2e bataillon fut refoulé sur la montagne de Saint-Marc, et le sergent-major Tibi fut enlevé avec le drapeau. Témoin de cette perte, un fourrier s'élance au milieu des Autrichiens et leur arrache la bannière qu'ils ont saisie. Il tombe percé de coups. Le capitaine Masson le remplace, mais il est lui-même étendu sans vie, et le drapeau reste à l'ennemi. Au même moment les grenadiers Gransard et Selosse aperçoivent une douzaine de leurs camarades conduits par trois Allemands : — Comment, s'écrient-ils, trois coquins emmèneront tant de monde! En prononçant ces paroles, ils fondent sur les Autrichiens. Gransard en prend un au collet; mais son adversaire plus fort, plus vigoureux, le saisit à bras le corps. Selosse accourt, et le tire de si prés qu'après l'avoir traversé, sa balle va blesser le second; le troisième met bas les armes et suit les volontaires délivrés.

Le capitaine Pierre, qui commande le 1er bataillon, se porte avec sa troupe au village de Saint-Martin encore occupé par l'ennemi; il y entre au pas de charge et s'en rend maître sans tirer un coup de feu.

La 33e se trouvait tout entière en tirailleurs, et cependant l'ennemi se groupait sur un plateau. Le chef de brigade Leval rassemble quelques hommes à la

hâte; il se précipite avec eux sur les Autrichiens, et, soutenu par la 14ᵉ, s'empare de deux bouches à feu. Une vingtaine de grenadiers en prennent une autre, le sergent-major Masselin en enlève une quatrième.

La 33ᵉ fit halte après ces deux sanglantes journées. Chargée de garder le champ de bataille, d'enterrer les morts, elle ne rentre en opérations que le 27 janvier. Le 1ᵉʳ bataillon gagna Montagna, Montebaldo, Torbole, et arriva le 31 à Mori. Les deux autres se portèrent sur la rive droite de l'Adige, joignirent l'ennemi, lui enlevèrent 200 hommes, et le refoulèrent sur Alla. Ils essayèrent d'enlever la position; mais elle était retranchée, couverte d'artillerie, ils ne purent la forcer; néanmoins, dès que la nuit fut close, l'ennemi s'éloigna.

Les trois bataillons était de nouveau réunis, la demi-brigade se mit en marche. Elle dépassa Roveredo, Trente, Gardole, et atteignit les Autrichiens à Saint-Michel. Ses grenadiers gravirent la montagne sans tirer un coup de fusil; les bataillons suivirent; en un clin d'œil tout fut enlevé.

L'adjudant-major Martin, qui venait d'être échangé, sauta dans les retranchements. Le sergent-major Ménard, blessé d'un coup de feu, refusa de quitter le champ de bataille. Le soldat exalté par tant de bravoure ne connaissait pas d'obstacles.

La demi-brigade poussa sur Clausen; elle joignit l'ennemi devant cette ville, et lui fit 800 prisonniers. Revenue quelques jours après à Bolzano, elle trouva la garnison aux prises avec les paysans, les mit en fuite, et leur enleva même quelques prisonniers. Ils ne se tinrent pas néanmoins pour battus. Le lendemain

ils revinrent intrépidement à la charge, fondirent sur la 33e, la poussèrent dans le faubourg, et réussirent à bloquer trois compagnies, qui furent dégagées la nuit suivante par le 3e bataillon. L'action recommença de nouveau, et se soutint encore toute une journée. Les grenadiers, à leur ordinaire, déployèrent une valeur peu commune. L'un d'entre eux, appelé Melville, se distingua surtout par son désintéressement. Entré dans une métairie pour la fouiller, il trouve, au lieu d'armes, une bourse pleine d'or : — Mes amis, dit-il à ses camarades, ce n'est pas là ce que nous cherchons; prenons les carabines, nous en avons le droit; mais ceci appartient à cette femme, je le lui rends.

La demi-brigade évacua Bolzano la nuit suivante, et se retira sur Brixen. Elle entra ensuite en Carinthie, et gagna Villach, où elle reçut la nouvelle des préliminaires de Leoben.

Le chef de brigade,

LEVAL.

64e DEMI-BRIGADE DE BATAILLE.

La 64e demi-brigade de bataille fut formée à Nantes le 14 novembre 1796. Composée des débris de 14 bataillons ruinés dans les guerres de l'Ouest, elle se mit immédiatement en marche pour l'Italie, et ne s'arrêta pas qu'elle n'eût franchi les Alpes. Elle était impatiente de frapper des coups dont elle n'eût pas à gémir; elle ne tint compte ni des fatigues ni des obstacles que présentait la saison. Elle gagna les montagnes de la Savoie, brava les neiges, les glaces, passa le Mont-Cenis au milieu d'une tempête affreuse, et atteignit Milan le 27 décembre 1796. Elle jeta son 3e bataillon dans les forts de Bergame, et alla avec les deux autres prendre part au blocus de Mantoue. Établie vers la fin de janvier devant la porte Pradella, elle resta dans ce poste jusqu'à la capitulation. Elle se rendit alors à Vérone, traversa Vicence, Citadella, et arriva le 9 mars à Castelfranco; elle en partit le 10 pour gagner Azolo. La distance n'était que de cinq lieues; mais une tempête surgit si violente et si longue que la demi-brigade exténuée ne put arriver à terme. Elle passa la nuit à se débattre dans les torrents que le ciel et les coteaux versaient sur la route. Elle employa la journée du 11 à se rallier, à rappeler ses forces, et gagna la Piave le lendemain. La Piave était large, rapide, divisée en plusieurs bras; mais l'ennemi en gardait le passage. La demi-brigade poussa aux ponts qui s'étendaient devant elle, et reconnaissant bientôt leur insuffisance, elle descendit dans la rivière et la franchit ayant de l'eau jusqu'aux aisselles. Le capitaine Oudet, respectable

vieillard, qui comptait trente-six ans de service, n'avait plus assez de forces pour lutter contre la violence du courant; ses grenadiers le saisirent et l'enlevèrent sur leurs robustes bras.

Les Autrichiens étaient en fuite. La divisiou les suivit et s'avança sur Valvassone. Aucune distribution n'avait eu lieu depuis deux jours; le soldat exténué de marches, de privations, cheminait épars, à longs intervalles. Mais le canon se fait subitement entendre. Sa puissante voix révèle la présence et la détermination de l'ennemi. Aussitôt tout s'anime, tout s'exalte et prend une vie nouvelle. Le besoin fait place aux illusions de la gloire; on ne pense plus qu'à combattre des troupes qu'on désespérait d'atteindre. On se rallie, on serre les rangs. La demi-brigade ne marche pas; elle court, elle vole; en un instant elle est sur le Tagliamento. Ni la rapidité ni le volume des eaux ne peuvent l'arrêter. Elle descend dans le fleuve en colonne par division; elle le franchit avec assurance, sans se rompre, sans perdre son alignement. Le capitaine Oudet, quelques jeunes tambours couraient risque d'être emportés. Les grenadiers se chargent de leur aplanir la voie. Les uns reçoivent le vieillard sur leurs bras enlacés, d'autres jettent les enfants sur leurs épaules. Le passage s'effectue, et la 64e atteint la rive opposée.

Les divisions avaient pris leur rang de bataille. La demi-brigade placée en seconde ligne ne conservait plus qu'une faible espérance d'en venir aux mains; elle se flattait cependant encore de ne pas rester oisive et de prendre part à l'action. Mais celle-ci, engagée d'abord avec vigueur, s'éloignait d'heure en heure; le soldat ne put retenir son dépit. — Quoi donc, s'écriait-il

en frappant la terre de sa crosse, ce ne sera jamais notre tour! Ce fut en effet ce qui arriva. Les masses autrichiennes disparurent, et le général en chef vint lui-même annoncer à la 64e que les événements la dispensaient de mettre son courage à l'épreuve.

Elle crut un moment ressaisir sur l'Isonzo l'occasion qui lui avait échappé sur le Tagliamento. Un de ses bataillons avait été formé en bataille et l'autre serré derrière par pelotons en masse et en potence. Elle descendit dans le torrent; elle le passa ayant de l'eau jusqu'à la ceinture. Le feu de l'ennemi, la profondeur, la rapidité du courant, ne purent rompre sa ligne de bataille. Elle déboucha compacte et rapide, poussa les Autrichiens jusqu'au village de San-Pietro, mais ne put les engager. Elle fit alors une contre-marche. Elle longea l'Isonzo, et se présenta devant Gradisca. Défendue par 3,700 hommes, cette place opposa d'abord la résistance la plus vive, mais son énergie fut épuisée en quelques heures. La nuit n'était pas écoulée que les trois couleurs flottaient sur ses murs.

La 64e se remit en marche. Elle se rendit à Caporeto, gravit la montagne de la Chiusa, gagna Willach, Unsmark et Frontebeyn. Informée en arrivant dans ce lieu de la suspension d'armes, elle appuya aussitôt à droite, se dirigea sur Gratz, Marburg, et poussa sur la petite ville de Wepach. Au lieu de suivre la grande route, elle s'engagea à travers la montagne. La voie qui coupait la chaîne était escarpée, abrupte, semée de cailloux anguleux. Les soldats sans chaussures furent bientôt cruellement blessés. Le temps était beau, la température élevée. Ils supportèrent d'abord la misère avec courage; mais il survint une tempête comme il s'en

forme dans ces hautes régions, violente, inopinée. Le tonnerre roulait avec fracas, les éclairs étaient pressés, la grêle épaisse, fouettée par un vent impétueux. La troupe fut obligée de faire halte, de se serrer en masse.

La 64e était depuis trois heures dans cette position, et commençait à désespérer de voir finir l'orage, lorsque l'atmosphère se calmant d'une manière aussi brusque qu'elle s'était soulevée, lui laissa voir les belles campagnes d'Italie, qui, radieuses et paisibles, étalaient leur verdure à ses pieds. Elle reprit sa marche, et gagna Sacile, où elle s'établit.

Placé au centre de l'insurrection de la terre ferme, le 3e bataillon fut constamment aux prises avec les paysans bergamasques. Ceux-ci avaient pris parti pour Venise; il les battit et désarma une partie de leurs villages. Loin de les calmer, cette exécution n'avait fait que les rendre plus ardents. Il les joignit de nouveau et les mit en fuite. Mais un poste de 25 hommes gardait la manufacture d'armes de Gardone. Ce poste trop faible pour résister au flot qui le pressait, fut obligé de céder. Le capitaine Cruchet qui le commandait fut pris, et faillit être mis à mort. Les paysans étaient décidés à venger sur lui les pertes qu'ils avaient faites; mais par une disposition d'esprit singulière, ils voulaient pour le fusiller qu'il se mît à genoux.—A genoux! s'écrie Cruchet; semblable position n'est pas faite pour un soldat. Si je dois être assassiné, ce sera debout, debout que je recevrai la mort. Sa fermeté imposa aux insurgés; ils s'éloignèrent après s'être chargés d'armes qu'ils avaient puisées dans la manufacture. Des troupes survinrent. Cruchet prit la tête d'une colonne; il chassa les insur-

gés de village en village, les força, le 10 mars, dans celui de Cerine, et leur enleva une pièce de canon. Il les attaqua de nouveau le 13 dans le hameau de Nave, il les joignit le 15 au camp des Piémontais, et les poussa sur Salo, où il leur prit encore deux bouches à feu. Il continua sa course, s'avança sur Desenzano, Peschiera, et arriva le 29 avril sous les murs de Vérone. La place était en pleine révolte; elle fit une sortie générale sur les troupes qui se présentaient pour la soumettre. Le 3e bataillon marchait en tête. Une nuée d'Esclavons qui se jeta sur lui chercha vainement à l'ébranler. Il reçut l'attaque à bout portant, la brisa à coups de baïonnette, lui prit ses canons, et la dispersa avant que les colonnes qui devaient la soutenir eussent pu s'engager. Tous les corps montrèrent même fermeté, même assurance; l'insurrection n'essaya pas de prolonger la lutte. Elle fut plus opiniâtre à Gardone. Renforcé de quelques hommes, le 19 avril, le capitaine Cruchet lui avait tenu tête et l'avait chassée au loin; mais, ses munitions épuisées, il fut obligé de se retirer sur Nave, où il eut une affaire des plus vives. Des troupes accoururent à son aide, et les paysans furent mis en fuite. Ils avaient essuyé des pertes considérables. La colonne de secours crut la leçon suffisante et s'éloigna. Son départ fut le signal d'une nouvelle prise d'armes. Les insurgés s'assemblèrent plus tumultueux, plus exaltés, et fondirent sur la manufacture. La tentative leur réussit mal. Ils avaient en tête une poignée d'hommes intrépides; ils furent désorganisés et contraints de lâcher prise. Ils ne se tinrent cependant pas pour battus. Ils reparurent le 3 mai, moins nombreux peut-être, mais plus fermes, plus déterminés.

Ils engagèrent le combat avec mesure et forcèrent le détachement à plier. Une colonne de secours accourut encore; elle arriva avec du canon : en un instant l'insurrection fut accablée. Cruchet ne se borna pas à lui enlever Gardone, il la refoula dans les montagnes, et se disposait à la suivre dans les vallées de la Sabia. Mais les revers l'avaient rendue docile; elle fit sa soumission et livra ses armes. Cruchet joignit son bataillon, avec lequel il gagna Sacile, où se trouvait la demi-brigade.

Le chef de brigade,

ROUSSELLET.

58e DEMI-BRIGADE DE BATAILLE.

Arrivée à Milan le 2 décembre 1796, la 58e laissa son 3e bataillon à Peschiera, et se rendit avec les deux autres à Rivoli, où elle arriva le 15, après une marche forcée de trente-six heures.

L'ennemi, maître des hauteurs de Cavaillon, étendait ses postes dans la plaine. Tout plein de mépris pour la petite troupe qui venait se placer en face, il annonçait hautement l'intention de l'enlever. Elle ne lui en laissa pas le temps; elle gravit la montagne au milieu des chants et de la musique, aborda les Autrichiens, et les fit presque tous prisonniers. Ce qui lui échappa ne dut son salut qu'à la fuite. Cette action ne fut peut-être pas sans influence sur les avantages que l'armée française obtint dans la plaine de Rivoli. C'est là seulement où la demi-brigade put déployer son courage; elle mérite de trouver place dans l'histoire. On peut le dire sans crainte : si la 58e eût défendu le poste qu'elle enleva, 10,000 hommes ne fussent pas parvenus à l'en chasser.

Chargée d'escorter les prisonniers de guerre, elle les conduisit, les uns à Grenoble, les autres à Mâcon; puis se remettant immédiatement en route, elle repassa les monts comme elle les avait franchis, par bataillons isolés, par détachements successifs.

Historique du 1er bataillon. — Le 1er bataillon arriva le 2 avril à Bergame; il en partit le 3 pour se rendre à Salo en passant par les montagnes. Il avait ordre de traiter de la manière la plus sévère les paysans qu'il trouverait en armes. Il avait déjà fait quelques exemples lorsqu'il s'aperçut que la population entière était en

mouvement. Toutes les villes, tous les villages qui sont sur cette route étaient occupés par de fortes garnisons, couverts par des avant-postes, des bivouacs multipliés. Le bataillon se trouvait investi de toutes parts, par des paysans il est vrai, mais par des paysans déterminés. Le chef Colomb avait peu de troupe, et sa mission principale était de gagner Salo; il essaya la voie de la douceur et de la persuasion. Ce moyen lui eût réussi peut-être, mais il était sans instructions. Il signala l'état des choses à Brescia, et continua sa route.

Il était chargé de s'emparer de Salo, de prendre le commandement de la place, et d'arrêter les fonctionnaires vénitiens. Il s'imaginait, sur des ordres semblables, trouver la ville abandonnée à elle-même, ou du moins mal gardée. Mais arrivé aux postes, il rencontra un officier qui lui refusa l'entrée.

Aussi surpris que mécontent d'une telle réception, il se rendit chez le gouverneur à travers la foule armée qui remplissait les rues. Il se plaignit de la manière dont il était reçu.—J'ai donné mes ordres, lui dit sèchement le Vénitien. — Vous avez donné vos ordres! répliqua le chef de brigade courroucé. Eh bien! si vous ne voulez pas que j'entre de force, vous allez les retirer sur l'heure. Vous connaissez les Français; vous savez s'ils sont gens à souffrir l'outrage. Déconcerté par cette réponse, le gouverneur révoqua la défense qu'il avait faite. Colomb déploya son bataillon sur la place d'armes, et envoya des piquets aux postes. Il eût voulu envoyer de suite à Brescia, signaler et le mouvement qui agitait ces montagnes et la position où la troupe se trouvait à Salo; mais les paysans interceptaient la route. Il resta quatre jours sans communications au milieu d'une

multitude armée qui ne s'élevait pas à moins de 10,000 hommes, menacé à chaque instant de voir encore descendre la population des hautes vallées. C'est dans cette situation de choses qu'il reçut l'ordre de désarmer Salo et d'arrêter le gouverneur avec quelques fonctionnaires qui lui étaient désignés. La flottille, il est vrai, était mise à sa disposition, mais ce moyen était tout-à-fait insuffisant. Il fit néanmoins prendre les armes, rangea sa troupe en bataille sur la grève, et somma le gouverneur de se rendre près de lui. Le Vénitien n'en voulut rien faire. Colomb gagna la flottille, et donna le signal des hostilités. Le feu s'ouvrit; l'action fut tout d'abord des plus vives, mais la fougue insurrectionnelle s'épuisa bientôt. L'action ne durait pas depuis une heure qu'un parlementaire accourait déjà, annonçant que les autorités vénitiennes avaient pris la fuite, mais que la nouvelle administration avait besoin de deux jours pour calmer la population. Colomb les accorda; ses munitions épuisées, le lac soulevé par l'orage l'eussent obligé de renoncer à l'attaque; il saisit vivement l'occasion de se retirer avec honneur. Il gagna Desenzano, en repartit le 26, et arriva le 30 à Venise.

Historique du 2e bataillon. — Le 2e bataillon avait été placé à Desenzano. Chargé de rester spectateur paisible des mouvements qui se faisaient sous ses yeux, il avait ordre de défendre envers et contre tous les positions qu'il occupait. Le chef Lollier, qui le commandait, ne tarda pas à apprendre que les Vénitiens avaient l'intention de s'emparer de la place qui lui était confiée; il en interdit aussitôt l'entrée, et n'y laissa pénétrer ni troupes ni paysans armés. Malheureusement il n'avait pour se garder qu'une compagnie de grenadiers de la 58e

et quelques soldats de dépôt. Ces soldats même étaient sans armes. Il fut obligé de recourir au commandant de Peschiera, qui lui fit passer 80 fusils. Les choses étaient en cet état, lorsque, tout occupé de faire distribuer des vivres à une colonne de prisonniers autrichiens qui arrivait, il vit accourir un paysan à cheval, cocarde jaune, sabre nu, qui criait à tue tête : Vive saint Marc ! Il s'avança au-devant du rustre, lui fit mettre pied à terre et le renvoya par où il était venu. Mais à peine débarrassé de cet homme, il apprit qu'un corps nombreux de Salodiens arrivait sur Desenzano. Il remit la garde des prisonniers aux hommes de dépôt, et courut avec ses grenadiers à la porte de Salò. La cavalerie vénitienne, déjà aux prises avec la garde, se retira à son approche; il poussa à la fausse porte de Lonato, et y trouva une centaine d'insurgés auxquels du plus loin qu'il put se faire entendre il ordonna de s'éloigner. Comme il vit qu'ils obéissaient encore, il jeta une partie de sa troupe par une rue de traverse, et gagna avec l'autre la porte de Lonato, tout encombrée de paysans. Il alla seul à ceux-ci, et les dissipa sans qu'un coup de fusil fût tiré.

Vérone se mit en pleine insurrection ; le commandant Lollier, obligé de faire marcher sur cette ville tout ce qu'il avait d'hommes disponibles, ne conserva que des convalescents, la plupart très faibles et sans armes. Il s'adressa encore au commandant de Peschiera, qui lui envoya quelques armes et un détachement de chasseurs démontés, qui présentait cependant encore à peu près 80 chevaux. Il put dès lors se garder militairement; mais aussitôt fut signalée une épaisse colonne vénitienne. Un sous-officier, chargé de s'assurer de la force et de la position des troupes de la sérénissime république,

rentra sans avoir rien vu. Un deuxième explorateur succéda au premier, et ne fut pas plus heureux. Lollier crut un instant que la colonne était imaginaire. Il se trompait. Deux officiers de chasseurs l'aperçurent sur les cinq heures du soir en pleine marche sur Desenzano. Lollier fit aussitôt battre la générale, doubla les postes, et gagna, avec une centaine de chasseurs, une porte à laquelle aboutissaient plusieurs routes. Il trouva les mamelons qui les commandent couverts de tirailleurs, et la cavalerie cherchant à tourner la ville; il ouvrit aussitôt le feu. L'un de ses piquets attaqua de front, un autre se jeta sur les derrières. Les Vénitiens, étonnés, commençaient à fléchir, lorsque le hasard amena une colonne de 2 à 300 hommes sur les hauteurs. Son apparition produisit l'effet de la tête de Méduse : tout s'éclipsa aussitôt, tout disparut.

Le chef de brigade,

COLOMB.

69e DEMI-BRIGADE DE BATAILLE.

La 69e, d'abord 19e de bataille, entra en campagne le 14 avril 1796. Elle quitta la vallée du Tanaro, où elle avait supporté toutes sortes de privations, et marcha sur Ceva. Elle enleva, chemin faisant, les postes qui se trouvèrent sur son passage, et emporta les hauteurs de Batifalo, où elle s'établit. Un détachement de la division Serrurier, dont elle faisait partie, entra dans la ville pendant que la brigade commandée par le général Rusca occupait les mamelons qui dominent le fort.

Maîtresse de Ceva, la division se porta sur les hauteurs de Saint-Michel. Des ouvrages et une rivière en rendaient l'approche difficile. La 69e attaqua néanmoins. Elle prit et enleva à la baïonnette la redoute qui était le boulevard de Mondovi, et la place demanda aussitôt à capituler. Le capitaine Raymond, qui commandait les éclaireurs, resta sur le champ de bataille. Les capitaines Paly et Geoffroi, le lieutenant Tardieu, furent blessés dans cette affaire, qui coûta à la demi-brigade 72 morts et 50 prisonniers, parmi lesquels se trouvaient le chef de bataillon Jeanneau et 16 officiers.

Un armistice ayant été conclu entre les troupes sardes et l'armée française, la 69e se mit en marche le 30 avril, et arriva, le 9 mai, à Plaisance. Elle franchit le Pô le 10, gagna Codogno, revint à Plaisance, repassa le fleuve, et se mit à la poursuite de l'armée autrichienne.

Ralliée par ses grenadiers, qui faisaient partie de

l'avant-garde depuis le 10 mai, elle passa le Mincio le 1er juin. Elle gagna Marmirolo le même jour, poussa, le 3, une reconnaissance sous les murs de Mantoue, et s'établit, le 16, devant cette place. Elle prit part aux travaux de tranchée à la Favorite, à Saint-Georges, à Pietolo, et subit toute l'influence des exhalaisons du lac.

Le siége ayant été brusquement levé dans la nuit du 31 juillet au 1er août, les deux premiers bataillons, commandés par le général Pelletier, se replièrent sur Goïto, firent une courte halte, et arrivèrent le soir même à Castiglione. Ils s'arrêtèrent à peine dans cette ville. Ils reprirent leur mouvement dès que la nuit fut close, et gagnèrent Montechiaro, où ils furent rendus à la pointe du jour. C'est là que le général en chef vint passer la revue des troupes, c'est là qu'il s'assura par lui-même de la répugnance qu'elles avaient pour la retraite, et du désir de combattre qui les animait. Ces heureuses dispositions sont mises à profit; les ordres courent, l'armée oublie ses fatigues, et, le 16, avec le jour, elle se déploie dans la vaste plaine de Castiglione.

Les tirailleurs s'engagent presque aussitôt; les colonnes se développent, se forment, s'ébranlent au pas de charge. La division du général Augereau tient la droite; la brigade commandée par le général . . . . est à la gauche. Le feu s'ouvre : l'ennemi est battu sur tous les points, et obligé d'évacuer la ville. Il se replie sur les hauteurs, résiste vivement toute la soirée, et se retire en désordre pendant la nuit.

La 69e fut dans cette journée ce qu'elle avait été à Mondovi. Ses pertes cependant furent moins considérables. Elle eut 5 hommes tués et 21 blessés. Les capitaines

Andréan et Giraud, les lieutenants Lavergne et Dalidon furent atteints de plusieurs coups de feu. Le premier mourut des suites de sa blessure.

Le 17, la demi-brigade descendit à Castiglione, où elle fut ralliée par son 3e bataillon, et suivit le lendemain le mouvement de l'armée. Elle se porta sur Borghetto, Peschiera, Vérone, revint devant Mantoue, resta quelques jours à Marmirolo, passa de là à Borgoforte, à Saint-Martin, à Mercaria, d'où elle alla s'établir à Saint-Georges, à Bancoli, à Prada. Cruellement décimée par les maladies, elle ne put mettre en ligne que 400 hommes à l'affaire du 15 septembre. Mais ce détachement si faible n'en rendit pas moins un service signalé. Il rallia les troupes qui commençaient à fuir, il leur rendit courage, et la colonne tombant de tout son poids sur les Autrichiens, les refoula dans la place. Le détachement eut 5 blessés et 2 morts.

Une colonne de 3,000 hommes sort de Mantoue, le 1er octobre, et va fourrager autour de Prada. Le 3e bataillon est rejeté dans le château; attaqué avec vigueur, il se défend avec énergie, et cependant court risque d'être enlevé, lorsque le chef Jeanneau vient à son aide avec le 2e bataillon. Il attaque, charge les Impériaux à la baïonnette, leur fait 120 prisonniers, et les refoule dans la citadelle. Il eut 2 morts et 3 blessés. Le 28, un parti autrichien débarque dans la nuit entre Saint-Georges et Valdaro. L'obscurité et la crue des eaux le protègent. Il se présente devant les retranchements qui couvrent la porte de gauche, et essaie de les escalader. La garde ne compte que 30 hommes, mais elle fait bonne contenance, arrête, et contient les assaillants avec ses baïonnettes, et laisse à la garnison le temps de prendre les armes.

L'ennemi juge, à la vigueur de la résistance, que son entreprise est manquée, et s'éloigne. Une compagnie de grenadiers se met à sa poursuite; elle le charge sur le rivage, et lui fait 122 prisonniers. Le capitaine de grenadiers Crouet, le sous-lieutenant Miliet et un caporal sont tués. Les Autrichiens ont 10 morts et 20 blessés.

Les Impériaux reparaissaient avec une armée formidable. Les premiers bataillons du corps de blocus se réunissent le 10 novembre, et forment un corps de réserve qui s'établit à Roverbella. Celui de la 69e prend part à l'affaire de Ronco, et y perd 3 hommes.

Les deux armées ne tardent pas à être aux prises. La garnison de Mantoue se met en devoir de soutenir les troupes qui cherchent à la dégager. Elle fait, le 23, une sortie des plus vives. Elle attaque les postes de la Favorite, ceux de Saint-Antoine, et les rejette sur Banconi. Elle se déploie alors autour du faubourg Saint-Georges, et le canonne, sans oser cependant lui donner l'assaut. Le temps s'écoule, la nuit approche; les troupes, si vivement repliées sur la Favorite et sur Saint-Antoine, sont renforcées par un bataillon arrivé le jour même. Elles reprennent l'attaque, et la garnison de Saint-Georges fait une sortie. L'ennemi, battu, est poussé en désordre jusque sous les glacis de la citadelle.

Le 14 janvier 1797, sur la nouvelle que l'ennemi a passé l'Adige, la demi-brigade porte des détachements à Castillar et à Due-Castelli. Le 15, des hussards ennemis, couverts de manteaux blancs, se présentent sur la route de Castillar. Deux grenadiers de la 69e, occupés à faire du bois, les prennent d'abord pour des dragons français; mais revenus bientôt de leur erreur, ils s'échappent, se jettent dans les fossés, et n'évitent les coups de sabre

qu'en passant sous le ventre des chevaux. Témoin de cette agression, le poste prend les armes, et la générale se fait entendre. Mais une colonne considérable d'infanterie et de cavalerie débouche en même temps qu'un officier vient sommer la place d'ouvrir ses portes. Miollis repousse une proposition semblable. Provera ouvre l'attaque, et inonde Saint-Georges de projectiles. Mantoue tonne à son tour, et la garnison se trouve entre deux feux. Les soldats de la 69e restent immobiles sur les remparts, mais deux compagnies détachées sur la droite de Formiglia sont vivement ramenées sur Valdaro. Elles se groupent, se réunissent, s'avancent au pas de charge à travers les colonnes ennemies, et entrent dans Saint-Georges avec leur pièce qu'elles ont sauvée. La canonnade continue, mais la nuit survient et le feu cesse.

Le lendemain, il recommença deux heures avant le jour. D'un côté, une partie de la division Masséna et la 57e étaient aux prises avec le corps de Provera; de l'autre, toute la ligne du blocus, depuis Prada jusqu'à Saint-Georges, était aux mains avec les troupes sorties de Mantoue. Six compagnies du 2e bataillon, placées à la Favorite, en vinrent plusieurs fois à la baïonnette. Le jour parut enfin; Miollis fit sortir une colonne par la porte de la glacière, et tenta une autre sortie par celle qui conduit à Formiglia. Provera, cerné et attaqué par ceux mêmes qu'il assiégeait, perdit courage et capitula. Les deux journées coûtèrent à la demi-brigade 10 morts et 30 blessés.

Enfin Mantoue ouvrit ses portes le 1er février 1797. La demi-brigade prit le service de la place, qu'elle fit jusqu'au 28. Elle se mit alors en marche, gagna Vicence, passa la Piave, et suivit tous les mouvements de l'ar-

mée sans pouvoir prendre part à aucune affaire. Les 1re et 3e compagnies de grenadiers cependant joignirent, le 7 avril, un rassemblement de 7 à 8,000 paysans devant Lientz. Elles dégagèrent 50 Français prisonniers, mais furent vivement ramenées. Elles laissèrent sur le champ de bataille les capitaines Geoffroi et Baillot, 11 soldats, et eurent 15 blessés.

Tel est le précis des travaux de la 69e demi-brigade; elle ne cessa de se montrer jalouse du bon ordre et de la discipline, et elle mit toujours la subordination au nombre de ses premiers devoirs. Entrée en campagne avec 3,400 hommes présents sous les armes, elle n'en comptait plus que 1,800 lorsque les hostilités cessèrent.

Le chef de brigade,

BARTHEMY.

85e DEMI-BRIGADE DE BATAILLE.

Les Apennins, couverts de neiges, semblaient devoir séparer encore les armées ennemies. Mais le héros qui a étonné le monde par ses exploits avait formé le projet d'aller chercher dans leurs palais ces princes superbes qui ne savaient pas discerner sur la carte le point où gît la France. De son côté l'armée française était lasse de heurter depuis si longtemps aux portes de l'Italie sans pouvoir les ouvrir. Elle était fatiguée de privations, impatiente de gloire. Elle accueillit comme une garantie du succès l'audace que montrait son nouveau chef.

Beaulieu avait vu sa fortune s'éclipser à Montelegino; son armée avait succombé à Montenotte. Tout était disposé pour une attaque générale. L'armée française se déploya à Millesimo et mit les colonnes autrichiennes en déroute. La division Serrurier, quittant le même jour les positions qu'elle occupait à Garezzio, marcha en avant.

La 85e, qui en formait l'avant-garde, chassa l'ennemi de Bagnosco, de Ponte-Nocetto, de Montezimo, lui fit 60 prisonniers, et le mena battant jusque sous le canon de Ceva. Le camp retranché avait été enlevé, le 27, par les troupes d'Augereau. La division Serrurier entra le 28 dans la place, et prit le 29 la route de Saint-Michel.

Les troupes piémontaises, attaquées le 30, opposaient la plus vive, la plus opiniâtre résistance. Le général Fiorella fit battre la charge. La 85e s'élança sur le pont, enleva les hauteurs, força le camp retranché,

et s'empara des pièces qui les défendaient. Cette attaque néanmoins n'avait pas eu tout le succès qu'elle devait avoir. Le général Serrurier fit sonner la retraite et ordonna à la troupe de reprendre la position qu'elle venait de quitter. Les sous-lieutenants Viguier et Sanegre, le sergent-major Pommès, cependant, avaient franchi la rivière à la nage. Obligés par cette disposition inattendue d'abandonner une redoute dont ils venaient de se rendre maîtres, ils la bouleversèrent, désorganisèrent les pièces, et emmenèrent les canonniers.

L'ennemi perdit une centaine d'hommes dans cette affaire; mais la 85e eut à déplorer la mort de deux braves officiers, Baret et Gril. Arrivés les premiers au pont, ils furent aussi les premiers que la mort enleva. Avec eux périrent 22 volontaires, 30 autres furent blessés, 45 tombèrent dans les mains de l'ennemi.

La division, fortement soutenue et ayant à sa tête le général en chef, marcha sur Mondovi. La 85e formait deux détachements, dont l'un tenait la droite et l'autre avait le centre. Les troupes piémontaises, déployées sur un plateau hérissé d'artillerie, combattaient avec une intrépidité rare. Trois fois la demi-brigade poussa à elles avec les grenadiers de l'avant-garde, trois fois elle fut ramenée. Le terrain était couvert de morts et de mourants; l'action devenait à chaque instant plus vive; de part et d'autre on luttait de résolution et d'audace. Enfin on s'empara du plateau et de l'artillerie. L'armée piémontaise s'éloigna, foudroyée par les pièces qui devaient la défendre, et la place ouvrit ses portes. La journée était heureuse; mais le chef de brigade était atteint de trois coups de feu; trois officiers, faits pour commander, avaient perdu la vie : c'était

le capitaine Dumonceaux, le lieutenant Congo, le sous-lieutenant Landri. Tous trois ardents, intrépides, ils étaient allés tomber au milieu d'un peloton ennemi. Le capitaine Hiret courut à leur secours; il ne put les sauver, mais du moins il les vengea en faisant mettre bas les armes à 35 grenadiers royaux.

Le 3, un bataillon entra dans Mondovi et le reste marcha sur Fossano, qui ouvrit ses portes le 6. Un armistice eut lieu le 9, et la demi-brigade se rendit à Coni. Elle se réorganisa dans cette ville, et y prit garnison après avoir détaché 630 grenadiers aux divisions actives. Ces mêmes grenadiers, qui formaient l'avant-garde à l'affaire de Borghetto, effectuèrent le passage de Mincio sous le feu de l'armée autrichienne, à laquelle ils firent 160 prisonniers et prirent deux pièces de canon.

Le 4 juin, secondés par quelques autres compagnies de grenadiers, ils enlevèrent à la baïonnette le faubourg Saint-Georges et la tête de pont de Mantoue.

Ils partirent quelques jours après pour Livourne, entrèrent dans cette ville, revinrent presque aussitôt sur leurs pas, et contribuèrent à rejeter 5 à 6,000 Autrichiens dans Mantoue. Un d'entre eux, Chaudier, donna dans cette rencontre une preuve de courage qui mérite d'être signalée. L'ennemi occupait une maison d'où il inquiétait nos avant-postes; le général Dallemagne s'adresse aux grenadiers, demande quel est le brave qui se charge de la détruire. Chaudier se présente, passe le Mincio à la nage, tenant une mèche allumée entre ses dents, met le feu au bâtiment, et rejoint ses camarades sous la protection de quelques tirailleurs qui tiennent l'ennemi éloigné.

Le 18, les grenadiers prirent part à l'attaque d'un camp retranché; ils repoussèrent les postes autrichiens jusque sous les murs de Mantoue, et ouvrirent la tranchée à 50 toises des ouvrages. Le capitaine Crevier reçut presque aussitôt un coup de feu; le lieutenant Galant fut bientôt après percé d'une balle; mais son chef étant hors de combat, et la compagnie n'ayant personne pour la conduire, il resta courageusement à son poste. L'intrépide Hiret, qui sous des chevaux blancs conservait encore la mâle assurance de son jeune âge, fut renversé comme lui, et comme lui garda son rang. 35 grenadiers furent tués et 50 blessés.

Les travaux se poursuivaient néanmoins sans interruption. Wurmser déboucha sur ces entrefaites. Les grenadiers coururent à sa rencontre, et le joignirent à Lonato et à Castiglione. Battu après trois jours de lutte, il s'éloigna. Les grenadiers rentrèrent à la demi-brigade, mais ils étaient tout sanglants et à moitié détruits. De 630 qu'ils étaient d'abord, ils se trouvaient réduits à 300.

Un mois s'écoula en patrouilles et en mouvements divers. Le 2 septembre on reprit l'attaque. Les deux premiers bataillons de la 85e demi-brigade traversèrent le lac de Garda, et allèrent débarquer à Torbole. La division aborda les Autrichiens, leur mit une centaine d'hommes hors de combat, leur en enleva 300, et les refoula sur Trente. Stationnée un moment à Borgo, la demi-brigade rejoignit la division Vaubois au camp de Saint-Lazare. Le 6 octobre, elle porta ses trois compagnies de grenadiers sur la route de Saint-Michel, et s'établit en avant-postes à Pinet et dans les gorges de Segonzano.

Cependant l'armée autrichienne se grossissait. Les troupes hongroises se succédaient l'une à l'autre. Des nuées de Tyroliens étaient réunies à Cembra et à Sovero. Le général Vaubois ordonna l'attaque de Segonzano. C'était le chef Éberlé qui la conduisait. Elle fut vive, semée d'incidents divers. Trois fois l'ennemi perdit le village et le reprit autant de fois. La gauche, qui devait appuyer la 85[e], ayant été contrainte de gagner le large, toutes les forces autrichiennes s'étaient portées sur celle-ci. Le combat durait depuis dix heures; l'ennemi, toujours plus ardent, plus nombreux, commençait à intercepter les communications de la demi-brigade; elle se mit en retraite, emmenant 150 prisonniers, mais privée elle-même de ses meilleurs soldats. Le capitaine Dagain, les lieutenants Sanegre, Duvillard, Cayron, Pernein, Dejean, étaient hors de combat; les capitaines Garnier, Usquain; les lieutenants Turbé, Davesne, Bariat, Claris, Chaudemanche, étaient au pouvoir de l'ennemi avec une centaine de volontaires.

Ce ne fut pas tout. Pendant qu'on était aux prises à Segonzano, les Autrichiens s'étaient emparés de la vallée de Pinet. La 85[e] fut obligée de les combattre et de s'épuiser en longs et pénibles efforts pour les chasser; elle y parvint enfin. Mais l'action n'avait pas cessé qu'elle s'engagea de nouveau. Le 5 octobre, de nombreuses colonnes débordent de toutes parts et replient les avant-postes qui cherchent à les arrêter. Éparse, répandue sur une suite de monticules, la 85[e] les arrête, les contient, et met un jour à leur abandonner une lieue d'espace. Le 6, l'action recommence encore; le 2[e] bataillon fléchit, les deux autres sont contraints de plier, et se soutiennent cependant jusqu'à la nuit. La

demi-brigade quitta alors les hauteurs et descendit sur Trente. Les troupes de Vaubois étaient déjà en retraite ; elle prit l'arrière-garde, et ne cessa de marcher et de combattre. Enfin, après trois jours d'une lutte incessante, elle atteignit Roveredo. Le 1er bataillon s'établit sur les hauteurs qui dominent la ville; les deux autres se portèrent à Mori. Une colonne hongroise essaya de les surprendre ; mais un tambour battit inopinément la charge, et le coup fut manqué ; ce ne fut néanmoins que partie remise. La division, attaquée le 9, ne put soutenir le choc; l'artillerie fut prise et le général Fiorella au moment d'être enlevé. La 85e cependant n'avait rien perdu de son énergie; elle accourut au danger; les troupes se réveillèrent; l'ennemi fut abordé, rompu, et rejeté des portes de Roveredo au-delà de la Pietra. Cette affaire lui coûtait 150 hommes morts ou blessés, et 600 prisonniers ; mais la demi-brigade avait elle-même essuyé des pertes cruelles. Trois de ses plus braves capitaines, Gerard, Constantin, Gaillard, étaient sans vie, et ses meilleurs lieutenants, Villa, Miton, Eymard, Danie, Girard, hors de combat; 76 volontaires avaient été tués, 40 étaient blessés, et 33 prisonniers.

La division descendit l'Adige, et la 85e s'établit à Rivoli.

L'ennemi ne tarda pas à l'attaquer. Le 18, il jeta des ponts sur l'Adige. Une colonne nombreuse, précédée par un régiment de cavalerie, s'avance; l'action s'engage, les feux se croisent, et en un instant la 85e a 40 morts et 60 blessés. Elle se met en retraite; le général Valette, qui la commande, entouré par les hulans, est

obligé de se rendre; deux chefs de bataillon, trois capitaines, une foule d'officiers enveloppés comme lui, sont contraints de mettre bas les armes. Le capitaine Boiseau est tué; le chef de bataillon Ruby, le capitaine Besse, les lieutenants Parrein, Aimé, Urbain, sont mis hors de combat. Si la demi-brigade eût été réunie, elle eût eu peut-être une journée moins désastreuse; mais elle avait 300 hommes à Garda, et cinq compagnies à Rivoli. Elle n'était pas en état de résister à des forces aussi nombreuses. Elle se retira à la nuit sous les murs de Peschiera, se porta le 20 à Villa-Franca, où elle rallia la division Massena. Le 21, elle marcha sur Castel-Nuovo.

La 85ᵉ se reporta en avant le 21 novembre. Formant, avec la 22ᵉ légère, l'avant-garde du général Joubert, elle chassa l'ennemi de position en position, et le rejeta de Castel-Nuovo à Rivoli, de Rivoli à la Corona, et de la Corona au-delà de l'Adige. Elle lui fit dans cette course si vive 1,200 prisonniers, et lui enleva 2 pièces de canon avec 4 caissons.

Le capitaine Tarayre fit preuve de bravoure à la tête du 3ᵉ bataillon. Il poursuivait une colonne de Croates et manœuvrait pour lui couper l'Adige. Obligé de la serrer de près, il engagea le feu à diverses reprises, et toujours il eut l'avantage. Enfin il touchait au but, lorsqu'un obus vint passer entre ses jambes sans l'atteindre.

La 85ᵉ prit part à l'attaque du Monte-Baldo, et ne contribua pas peu au succès. Le 15 décembre, elle s'engagea encore; mais elle était éparpillée, disséminée en détachements, et ne comptait pas 600 hommes au

drapeau; elle tint cependant plus de quatre heures l'ennemi en échec. Forcée à la fin de se mettre en retraite, elle n'eut pas plus tôt aperçu un renfort qui venait à son aide qu'elle regagna sa position.

Dans la nuit, le lieutenant Joubert redescendit sur Garda avec un détachement de 50 hommes. Il tomba sur un corps de 1,700 Autrichiens, lui fit rendre les armes, et le conduisit à Rivoli.

L'ennemi tenait toujours à la Corona. La 85e marcha à lui le 16; soutenue par la 29e légère, elle tua, blessa ou prit ce qui avait échappé à la journée de la veille.

La division tout entière se mit en mouvement le 26 janvier 1797. Elle remonta l'Adige sous les ordres du général Joubert, joignit les Autrichiens à Avio, et leur fit 300 prisonniers. Elle atteignit Roveredo le 28, et arriva le 29 à Trente. La 85e la quitta le lendemain. Elle suivit le général Belliard dans la vallée de Pinet, qu'elle garda pendant un mois.

La neige disparaissait; on s'avança sur le Tyrol; on joignit les Hongrois, les Tyroliens à Cembra; on les attaqua le 20 mars avec vigueur. La 85e gagna le Lavis, escalada une montagne escarpée, et mit en déroute les troupes réglées et les milices, dont une partie déposa les armes. Les grenadiers seuls firent 900 prisonniers, dont un colonel.

La 85e arriva le 22 à Neumarkt; elle passa aussitôt l'Adige, attaqua les Autrichiens, et les obligea, les uns à gagner les hauteurs, les autres à s'échapper le long du fleuve. Ceux-ci, poursuivis par les deux premiers bataillons, ne purent être atteints; ceux-là, pressés par le 3e, furent de nouveau rompus, et perdirent 400 pri-

sonniers. Leurs bagages eurent le même sort; mais la troupe fut obligée de les abandonner pour donner la chasse à un escadron de hulans auquel elle démonta 25 hommes.

Trois sous-officiers de grenadiers, Denis, Soule, Therride, donnèrent dans cette affaire une preuve de courage qui mérite d'être signalée. Une batterie incommodait leurs soldats; ils forment le projet de la surprendre. Ils attaquent le piquet qui la garde, le mettent en fuite, et poussent aux canonniers. Ceux-ci, la mèche à la main, et prêts à faire feu, sont sabrés, et une pièce de canon, un obusier, deux caissons et leurs attelages sont enlevés.

Arrivée le 24 devant Bixen, la 85e trouva une colonne ennemie en position sur la route d'Inspruck; elle se forme aussitôt en colonne serrée, et s'avançant sous la conduite du général Belliard, elle s'élance à travers la mitraille, arrive aux retranchements, les enlève et fait 600 prisonniers; elle s'avance ensuite sur la route de Vienne, et prend position à Mulbach. Les Tyroliens, les Croates viennent presque aussitôt la chercher. L'action s'engage et devient ardente : c'est sur le 3e bataillon qu'éclate la tempête; il est entouré, pressé ; en un instant il a 16 morts et 30 blessés. De ce nombre sont trois capitaines, tous trois tombés en poussant leur troupe sur les Autrichiens, ou en disputant leurs soldats aux coups des Tyroliens.

La division se mit en mouvement quelques jours après pour la Carinthie. Elle se rendit de là à Vérone, puis à Vicence, et apprit bientôt après la nouvelle de l'armistice. La paix avait succédé à la guerre; les alarmes

avaient fait place au repos. Mais que d'intrépides officiers, que de braves soldats avaient perdu la vie ! Que de ravages, que d'angoisses ces sanglantes divisions avaient causés ! La 85ᵉ seule comptait 220 martyrs qui reposaient où reposent les héros ; 360 autres avaient scellé de leur sang la sainte cause de la liberté, et 512 étaient tombés dans les chaînes en combattant pour les briser.

Le chef de brigade,

ÉBERLÉ.

10e RÉGIMENT DE CHASSEURS A CHEVAL.

Le 10e régiment de chasseurs à cheval entra en Italie le 23 avril 1796, et se présenta, le 26, devant Ceva. Il passa aussitôt le Tanaro, gagna Bra, Alba, Nizza, Bosco, Tortone, Voghera, Castel-san-Giovanni; il arriva le 7 mai sous les murs de Plaisance. Le capitaine Guiller, chargé de reconnaître les abords du fleuve, ne tarda pas à apercevoir une flottille qui descendait le Pô sous l'escorte de 5 à 600 hommes. Il s'avança à sa rencontre, et la somma d'amener. N'obtenant qu'une réponse évasive, il laisse une partie de son détachement en observation, jette l'autre sur des bateaux qui se trouvent sur le rivage, aborde le convoi et l'enlève: c'était l'ambulance de l'armée autrichienne avec toute sa pharmacie. Le 8, Guiller pousse avec le 1er escadron sur Pizzighitone; il attaque les Autrichiens et les met en désordre. Le capitaine Jacquain, à son tour, les joint le 10 sous Lodi. Il les aborde, et les bat après une action des plus vives qui lui coûte 4 morts et 3 blessés. L'un de ceux-ci, le chasseur Geoffroy, est chargé à lui seul de sept coups de sabre, dont un à la main droite lui a emporté deux doigts. La bataille était engagée. Le chef d'escadron Ordenner rallie le détachement de Jacquain et s'élance avec 300 chevaux dans Lodi. Il prend une pièce de canon, traverse l'Adda à gué, pendant que l'infanterie le passe au pont; il poursuit les Autrichiens, et enlève encore une bouche à feu. Il atteint Crema le lendemain; il force les ouvrages qui défendent cette ville, et fait la garnison prisonnière. De son côté le 4e escadron, commandé par le capitaine Flamman,

après avoir chassé l'ennemi de Crémone, revient à Pizzighitone, où il rallie les trois autres.

Le régiment prit, le 24, l'avant-garde d'un corps de troupe commandé par le général Kilmaine. Il se rendit à Sorezino, à Brescia, au pont Saint-Marc, et s'avançait, le 28, sur Desenzano, lorsqu'un détachement de 25 hommes, qui marchait en avant sous les ordres du maréchal-des-logis Lemaire, se trouva tout-à-coup en face de 200 hussards autrichiens. Il les attaqua sans compter, leur tua 9 hommes, et les poussa de Lonato à Desenzano, enleva ce poste et le défendit jusqu'à l'arrivée du régiment.

30 *mai*. 90 hommes marchent sur Borghetto. Le chef de brigade Leclerc, qui les commande, aperçoit une longue ligne de cavalerie. Quoique monté sur un cheval déjà atteint d'une balle, il la charge et la met en déroute. Vainement elle veut faire halte; vainement elle cherche à se rallier. Leclerc ne lui donne pas le temps de revenir de son effroi. Il la presse, il lui prend une pièce attelée de six chevaux, et la refoule en désordre de l'autre côté du Mincio. Il ne s'en tient pas là: après avoir chassé l'ennemi de Vallegio, il dispose une embuscade à l'entrée du village, et ne jette en avant qu'un petit nombre d'hommes. Les Autrichiens donnent dans le piége. L'action recommence, et leur est encore fatale. Rompus comme la première fois, ils vont se réunir à une masse de 3,000 chevaux qui avait le parc derrière elle. Leclerc continue l'attaque. Des piquets de dragons et de hussards qui viennent de le joindre portent ses forces à 800 hommes. Il aborde l'ennemi, lui enlève 500 chevaux, s'empare même du parc, et, chose singulière, il n'a dans cette belle ren-

contre que 9 morts, 7 blessés et 5 prisonniers. Officiers et soldats chargeaient d'élan. Les maréchaux-des-logis Lemaire et Colin enlevèrent une pièce de canon sur les hauteurs de Borghetto. Le sous-officier Dumai traversa un peloton ennemi, et enlevait un officier, lorsqu'il fut lui-même obligé de rendre les armes.

Le régiment reçut les félicitations du général en chef. L'intrépidité dont les chasseurs avaient fait preuve méritait, en effet, ses éloges. Elle releva le moral de la cavalerie, elle lui inspira confiance, et lui donna une attitude que faute d'occasion elle n'avait pu prendre encore.

31. Le régiment poursuit les Autrichiens qui se dirigent sur Rivoli, et leur enlève une quarantaine de prisonniers.

2 *juin*. Le régiment se dirige sur Goito.

3. Un détachement de 150 hommes, commandé par le chef d'escadron Lagenière, entre à Vérone.

4. Il se réunit à Roverbella. Il se porte de là sur Mantoue, enlève le faubourg Saint-Georges, une tête de pont, et fait 30 Autrichiens prisonniers.

5. Il revient à Roverbella, où il reste jusqu'au 15.

15. Il se met en marche, gagne Rivalta, San-Benedetto, La Mirandole, et arrive à Bologne le 19. Il repart le 29 de cette ville, se rend à Faenza, à Forli, où il séjourne.

4 *juillet*. Un détachement de 25 hommes, commandé par le sous-lieutenant Falguère, marche sur Lugo, où il va arrêter un imprimeur qui a publié des écrits séditieux. Les paysans viennent à sa rencontre : le tocsin sonne : en un instant tout le pays est sous les armes. Les chasseurs n'en poussent pas moins en avant.

Ils s'avancent à travers la fusillade, et se trouvent bientôt dans un réseau de feux. L'insurrection est réprimée : tout rentre dans l'ordre.

10. Le régiment est rappelé sur l'Adige. Il quitte la Romagne, et se dirige sur Porto-Legnago, où il séjourne jusqu'au 30.

31. Le 10e de chasseurs se porte à Lonato. Le sous-lieutenant Clerger, à la tête de 20 hommes, prend une compagnie de grenadiers autrichiens retranchée dans une grange.

1er *août*. Le régiment marche sur Brescia. 175 hommes, commandés par le capitaine Rappin, s'avancent sur Montechiaro, rencontrent les Autrichiens et les mettent en fuite.

3. *Bataille de Castiglione.* — Le 10e de chasseurs se conduit avec sa bravoure accoutumée. Il charge, culbute les Autrichiens, et les poursuit pendant une heure. Le chef d'escadron Lagenière, les sous-lieutenants Sorguès et Wenbourg sont blessés ainsi que 12 chasseurs. Le régiment garda le champ de bataille le 4, assista le 5 à l'affaire de Solferino, et se rendit de là à Vérone, où il resta jusqu'au 4 septembre. Il se mit alors en marche pour Roveredo, prit part à la bataille qui fut livrée devant cette ville, gagna Trente, Borgo, et arriva, le 7, devant Primolano. Les Autrichiens, battus, fuyant en toute hâte, le 10e se jette sur eux et les enfonce : le maréchal-des-logis Goujard, le chasseur Leblanc, le trompette Rousseau, gagnant la tête de la colonne, se précipitent sur l'officier qui la commande et le forcent de mettre bas les armes.

8. *Affaire de Carponeto.* — Les Autrichiens sont de nouveau battus et poursuivis jusqu'à Citadella.

9. Le régiment marche sur Vicence; il chasse les Autrichiens de cette ville et revient sur Mantoue.

11. Il passe l'Adige à Ronco, joint les Autrichiens à Roveredo, et les enfonce.

15. *Bataille de Saint-Georges.* — L'ennemi est de nouveau défait. Le régiment lui prend 30 hussards montés.

30. Le 10e de chasseurs se rend à Roverbella, d'où il gagne Vérone, Montebello, Vicence, Bassano, Castelfranco, et débouche le 4 novembre sur la Brenta. Les Autrichiens, repoussant les avant-postes français, venaient de s'emparer de deux pièces de canon. Le régiment les charge, et donne à l'infanterie le temps de se rallier. Le maréchal-des-logis Klaine imprime l'impulsion; une foule de braves, rivalisant de courage avec lui, tombent sur l'artillerie enlevée et la reprennent. Le régiment a 2 hommes tués et 8 blessés.

6 *novembre.* — Le régiment se met en retraite. Il se replie sur Vicence, sur Villanova, Vérone, où il entra le 14. Reparti le 16 à dix heures du soir, il s'établit le 17 à Ronco, joint le 18 la division Massena et assiste à l'affaire du 19, qui couronne les combats des deux journées précédentes, par la prise du village d'Arcole et la défaite de l'armée autrichienne. Un détachement de 50 hommes, commandé par le sous-lieutenant Sidor, contribue à lui faire près de 900 prisonniers. C'est à la suite de cette bataille que le capitaine Dupré, qui commande le régiment en l'absence du chef de brigade, est nommé chef d'escadron, pour prix de sa bonne conduite et de celle de la troupe qu'il commande.

20. Le régiment rentre à Vérone et reste dans cette ville jusqu'au 13 décembre. Il se rend à cette époque à

Povigiano, où il cantonne encore jusqu'au 10 janvier 1797. Ordenner, nommé chef de brigade, prend le commandement du 10e de chasseurs.

11. Le régiment rentre à Vérone.

12. Il rencontre les Autrichiens, les bat, leur enlève 700 hommes et 3 pièces de canon. Cette affaire finie, il gagne Porto-Legnago, San-Bartholomeo, Anghiari, Castellar, Villafranca, et arrive le 15 à Roverbella.

16. Provera vient de déboucher sous Mantoue. L'action s'engage et se prolonge jusqu'à la nuit. L'armée autrichienne vaincue pose les armes, et, chose inouïe, le régiment, quoique constamment sous la mitraille, n'a perdu personne. Il regagne Roverbella, d'où il s'avance sur Povigiano, Vérone, Vicence et Bassano.

27. Un détachement de 50 chevaux atteint les Autrichiens dans les gorges de la Brenta, et leur enlève 800 hommes.

2 *mars.* — 3 escadrons, commandés par le chef de brigade Ordenner, se dirigent sur la route de Feltre; le 4e s'avance sur Borgo. Les deux détachements atteignent l'ennemi. Le 1er ne peut l'entamer; le 2e lui prend un convoi de vivres et 2 pièces de canon munies de leurs attelages. Le 10e entre en cantonnement à la suite de cette affaire, et reste longtemps paisible.

Ouverture de la 2e campagne. — Le régiment se remet en campagne et se présente devant le village de Mean. Les Autrichiens essaient de tenir; mais, chargés par le chef de brigade Ordenner, ils sont obligés de fuir.

13. Le régiment arrive sur la Piave. Massena reconnaît la position avec soin et donne l'ordre d'attaquer. Le chef de brigade Ordenner se met en mouvement avec 100 chevaux, suivi en 2e ligne par le reste de la

troupe que conduit le chef d'escadron Depré. Il traverse le large lit de la Piave, marche aux Autrichiens, et les met dans un affreux désordre. Leur infanterie est coupée, obligée de poser les armes, et leur cavalerie est poursuivie d'une manière si vive, que les réserves n'ont pas le temps de se mettre en défense et sont également enlevées.

14. Le régiment arrive à Bellune, d'où il gagne Serravale, Pordenone et Spillemberg.— Il passe le Tagliamento, et se présente le 18 à Osopo, où il trouve d'immenses magasins de vivres et de fourrages.

19. L'avant-garde, composée de deux demi-brigades d'infanterie et de 100 chasseurs à cheval, marche au pont de Peraria. Les Autrichiens l'occupent en force. Ils sont retranchés en position dans l'étroite vallée du Fellatore. On prend néanmoins l'attaque. Les tirailleurs se jettent à travers les rochers; une partie de l'infanterie pousse sur la route, et les chasseurs à cheval, suivant le lit du Fellatore, s'avancent sur le centre. L'ennemi résiste d'abord avec fermeté; mais enfin il fléchit. Les chasseurs s'ébranlent. Ils passent sous le pont, tombent de tout leur poids sur les Autrichiens, traversent leur colonne, et ne cessent de la sabrer qu'elle n'ait tout entière mis bas les armes.

Officiers et soldats font preuve de la plus rare audace. Plusieurs grenadiers périssent en cherchant à s'emparer du général ennemi. Les chasseurs Hebedinger, Legros, Furemann, le trompette Fargues, le brigadier Corbier, traversent la colonne autrichienne, se jettent sur l'officier qui la commande, et le forcent à faire mettre bas les armes à sa troupe. Apercevant alors le général ennemi qui s'éloigne en toute hâte, ils s'élancent

sur sa trace. Son escorte est ferme, nombreuse : il leur échappe; mais, tout effrayé de la tentative, il presse la retraite, et n'arrête pas qu'il ne soit à Villach.

Le centre de la droite de l'armée française avait battu les troupes autrichiennes. Il les avait chassées du Frioul, du comté de Gorice, de Trieste. Refoulées sur les montagnes de la Carniole et de la Carinthie, elles se retiraient, les unes par la route de Laybach, les autres sur Tarvis, où toutes devaient se concentrer.

Elles furent prévenues et trouvèrent deux corps qui les attendaient, l'un à Tarvis, l'autre à Pontefella; mais elles les attaquèrent courageusement le 23 mars. Le premier, assailli par des forces supérieures, fut contraint de mettre bas les armes. Le sous-lieutenant Sedot, qui commandait un avant-poste, fit de vains efforts pour échapper à sa destinée. Il fut accablé par le nombre, obligé de se rendre, et reçut plusieurs coups de sabre même après s'être constitué prisonnier. Exaspéré par ce traitement cruel, il recueillit ses forces et s'échappa. Le régiment eut 57 sous-officiers et chasseurs hors de combat. Il eut 3 officiers faits prisonniers, et perdit une centaine de chevaux.

Instruit de l'irruption des Autrichiens sur Tarvis, le général Brune alla les chercher. Il les trouva en position autour de Saunitz, leurs ailes couvertes par des bois et appuyées à des montagnes escarpées. Le général Massena arrive; l'action s'engage et devient bientôt des plus vives. Mais peu à peu ses manœuvres se développent; les Autrichiens sont tournés par les ailes et cherchent à prendre une autre position. Les colonnes françaises les suivent. Le capitaine Coussaud, avec un détachement de chasseurs, s'élance sur Saunitz. Le

trouvant plein d'infanterie, il le tourne. Un escadron de cavalerie ennemie plie à son approche, et les troupes qui occupent le village sont obligées de mettre bas les armes. Le reste de la première ligne, vivement pressé par les colonnes qu'il a en tête, se retire avec ordre et va se reformer en avant de Tarvis. Le feu s'ouvre de nouveau et devient terrible. Le détachement du 10e s'avance et charge en fourrageurs; mais, vivement attaqué lui-même, il est obligé de plier.

Le centre s'ébranle alors; la 2e ligne, appuyée par le régiment, s'avance au pas de charge; la droite et la gauche, emportées par ce mouvement, essuient comme elle un feu terrible sans tirer. Les troupes autrichiennes, déconcertées, fléchissent et n'en sont que plus vivement pressées. Le 10e se répand comme un torrent au milieu de leurs colonnes. Il les sabre, les désorganise; en un instant le champ de bataille est couvert de morts, de blessés. Tous les chasseurs font preuve de fermeté et d'audace dans cette action mémorable. Mais le sous-lieutenant Wenibourg, le brigadier Guepe, le maréchal-des-logis Dumai; les chasseurs Wolfer, Simon, Peigne; Guenot, Camet, se signalent entre tous. Wenibourg rallie un peloton en désordre, et lui imprime un élan que les dragons blancs ne peuvent soutenir. Guepe, démonté par un coup de feu, saisit un fusil d'infanterie, abat un cavalier autrichien, se jette sur son cheval et continue de combattre. Peigne, fait prisonnier la veille, échappe à la surveillance des Autrichiens et reste caché jusqu'au moment où les Français entrent dans Tarvis. Il tombe alors sur un fantassin, lui arrache son arme, tue 5 hommes et s'échappe. Wolfer, Guenot, Simon,

traversent des pelotons, enlèvent des chefs, prennent des chevaux, et font des prisonniers.

29. Les Autrichiens, déployés en avant de Clagenfurth, paraissent résolus de tenter la fortune. Les dispositions d'attaque sont aussitôt faites. Un parlementaire se présente; le général Massena refuse de l'écouter. L'infanterie gagne les hauteurs, et le 10e déploie une cinquantaine de chevaux. L'ennemi s'éloigne. Le détachement le suit, le harcèle et se trouve tout-à-coup en face de 200 hussards de Toscane qui l'attendent en bataille. Mais quelques chasseurs surviennent d'une part; un piquet du 3e de dragons se présente de l'autre. Les hussards sont rompus, mais l'infanterie s'avance à leur aide, et ils font volte-face; les chasseurs, à leur tour, sont contraints de fléchir. Le général Leclerc parvient cependant à les rallier; il les ramène à la charge. L'ennemi s'éloigne en abandonnant 2 pièces de canon avec leurs attelages et un grand nombre de prisonniers. Le chef de brigade Ordenner, qui s'était jeté sur la droite, fond avec quelques chasseurs sur une colonne d'infanterie, et la prend tout entière. Enfin la nuit et une pluie abondante mettent fin au combat; Clagenfurth ouvre ses portes, et les Autrichiens gagnent Saint-Weit.

1er *avril*. Le régiment s'avance sur Freisack, et trouve les avant-postes ennemis sous les murs de cette ville. Il les charge et les pousse jusqu'à l'entrée d'une gorge étroite, qui était défendue par 8 bataillons de grenadiers récemment arrivés du Rhin. Il est accueilli par un feu terrible et rejeté dans un chemin creux Le chef de brigade Ordenner veut en vain reprendre l'attaque. Le feu de l'infanterie autrichienne, toujours plus vif, met le désordre parmi ses chasseurs. Il essaie de faire

à lui seul ce que sa troupe n'ose entreprendre. Il fait halte à l'entrée du pont qu'elle vient de passer, et, soutenu par les chasseurs Martinel, Viales, Petit, Mary, il parvient à arrêter les Autrichiens. L'infanterie arrive, prend l'attaque, pousse l'ennemi au loin, et s'empare de Freisack. Il y eut 13 hommes hors de combat, 10 chevaux tués, 15 blessés.

2. Le régiment marche sur Neumarkt. Il chasse les Autrichiens de cette ville, leur fait des prisonniers, et leur enlève 8 chevaux. Il eut, de son côté, 4 hommes et 5 chevaux tués ou blessés.

3. Le régiment poursuivant sa marche victorieuse entre à Undsmark.

5. La 10e s'avance sur Judenbourg. Un détachement de 50 hommes pénètre dans la ville, mais il est vivement ramené. Le chef de brigade Ordenner survient avec un trompette, un ordonnance et un adjudant. Il se range sur le pont avec ses trois hommes, en rallie encore trois autres et contient l'ennemi. Le régiment, dont la marche avait été ralentie par une suite d'abbatis et de défilés, débouche; il joint les Autrichiens, les bat, et leur prend 30 hussards montés. Il perdit 1 homme et 1 cheval et eut 4 hommes et 3 chevaux blessés.

18. Le régiment arrive à Bruch, et reçoit la nouvelle officielle de la signature des préliminaires de Léoben.

Le chef de brigade,

ORDENNER.

24e RÉGIMENT DE CHASSEURS A CHEVAL.

Des succès inouïs avaient déjà signalé l'armée d'Italie, lorsque le 24e régiment de chasseurs, chargé de la joindre, se rendit à Nice. Il gagna aussitôt la rivière de Gênes, à travers les nombreux prisonniers qu'avaient produits les affaires de Dego, de Montenotte, de Mondovi, et arriva, le 23 avril 1796, à Cassano, où se trouvait la cavalerie.

L'armistice de Cherasco avait été conclu. L'armée, débarrassée des Sardes, marchait aux Autrichiens. Le 24e se mit en mouvement avec elle, et se présenta, après une marche de trente-six heures, devant Plaisance. Il passa le Pô, le 8 mai, dans la nuit, gagna Casal-Pusterlengo, pénétra dans le pays, sous la conduite du général Kilmaine, fouilla les bois, les villages, se répandit dans les comtés de Saint-Ange, de Cassano, de Marignan, et arriva devant Lodi encore embrasé des feux de la bataille. Il poussa de là sur Milan. Il entra dans cette capitale aux acclamations du peuple, et assista quelques jours au blocus du château. Il prit ce pénible service, puis marcha sur Borghetto. L'armée était rassemblée autour de cette ville, ayant l'ennemi en face. Une affaire décisive était imminente.

La malveillance prit la cause autrichienne en mains. Une insurrection violente éclata à Pavie. Cette ville, jadis témoin des désastres des Français d'un autre âge, se flattait de voir renouveler leurs funérailles. Mais son mouvement n'était pas commencé qu'une colonne accourait la punir. Le régiment, déjà à Romengo, revint en toute hâte sur Milan. Il fit d'une seule haleine une

traite de 15 lieues, arriva à 8 heures du matin, repartit à 10, et se trouva bientôt devant le foyer de l'insurrection. Le feu était engagé. Maîtres des forts, les rebelles ne voulurent rien entendre. L'artillerie s'approcha, les portes furent enfoncées et le 24e s'élança dans la ville. Les pierres, les coups de feu partirent aussitôt de tous les toits, de toutes les fenêtres. Le régiment n'en tint compte. Il atteignit, dissipa les insurgés, dégagea les prisonniers français que la fureur populaire allait immoler.

Resté à Pavie après cette vive répression, il se montra sage, réservé, et calma par sa conduite l'irritation qu'elle avait produite. Le 17 juin, il se remit en marche pour Milan, prit part à tous les travaux du siége, et partit pour Castiglione dès qu'il fut terminé. Le sort de l'Italie était encore indécis. Mantoue opposait la plus vigoureuse résistance ; Wurmser débouchait. Le pays et l'armée étaient dans l'attente.

Sur ces entrefaites une colonne ennemie se présente devant Brescia. Une centaine de chasseurs que le 24e avait dans cette ville sont surpris dans leur quartier. Sans carabines, sans pistolets, sans autres armes que leurs sabres, ils se mettent néanmoins en défense. Ils intimident, arrêtent l'ennemi et lui opposent une résistance qu'il est longtemps à vaincre. Mais enfin ils succombent, et sont faits prisonniers. En patrouille dans la campagne avec 15 hommes, le sous-lieutenant Orenson ignore cette extrémité fâcheuse, et rentre plein de sécurité. Il est aussitôt attaqué ; les portes se ferment ; de toutes parts on fond sur lui. Mais son courage est à l'épreuve de la fortune. Il lutte et combat jusqu'à ce qu'atteint aux deux poignets, ses forces s'épuisent avec son

sang. Il succombe alors, et les chasseurs sont tués ou blessés.

Les patrouilles et les reconnaissances annonçaient que les Autrichiens se formaient à Castiglione. Le régiment se mit en route pour Salo, ayant la tête de la division Sauret. Il rencontra l'ennemi sur la route, l'attaqua, le rejeta dans la ville et lui enleva deux pièces de canon. Les divisions se concentraient sur Brescia : il s'y porte, mais au jour toutes s'acheminent sur Castiglione et Lonato. L'armée ne pousse qu'un faible détachement sur Salo. Les ennemis néanmoins ne peuvent s'y maintenir; obligés de céder la place, ils gagnent les hauteurs, et ouvrent un feu roulant continu. Les Français, confinés dans la place, sont hors d'état de les débusquer; ils sont sans munitions, harassés de fatigue et de faim. Le régiment, en arrêt pendant vingt-quatre heures, lance parfois un boulet, puis se jette sur les ennemis; pendant vingt-quatre heures, il ne cesse de prendre ou de relever l'attaque. Sa position devient à chaque instant plus fâcheuse : il n'a plus qu'une gargousse dans ses caissons. La charge se fait entendre, il touche à sa défaite. Mais il s'exalte au danger qui le menace : il tire son dernier boulet, fond sur les colonnes autrichiennes et les enfonce. A ce succès inespéré chacun s'anime, chacun met pied à terre et va combattre avec les fantassins qui tiraillent dans les avenues. L'ennemi, repoussé, s'aperçoit bientôt du petit nombre de braves qui le chassent; il revient sur eux, et les refoule dans la ville. Mais la division Massena paraît; l'action se ranime, le régiment charge, et fait 1,100 prisonniers.

Deux escadrons de cavalerie autrichienne se montrent au même instant. Le chef de brigade Barthélemy

les joint à la tête d'une centaine d'hommes. Son impétuosité leur impose; ils s'effraient, mettent pied à terre et se rendent avec 400 fantassins.

L'ennemi, battu, s'éloignait en désordre; le 24e le suivit et le refoula sur la Rocca d'Anfo. Défendue par le lac de Garda, qui s'étend à droite, par la montagne qui s'élève à gauche, protégée par deux ponts-levis, cette position semblait imprenable; la division Sauret néanmoins essaya de la forcer. Les chasseurs étaient en tête; ils s'abandonnèrent à l'impétuosité de leur courage, et arrivèrent bientôt devant le rocher formidable qu'ils devaient emporter. Ils chargent, surprennent sentinelles et ponts-levis, et tournent le fort, avant que la garnison puisse soupçonner leur approche. Ils continuent leur course, débordent comme un torrent dans la plaine, et sèment la mort au loin. En vain les troupes ennemies coururent aux armes, en vain elles cherchèrent à se former en carrés. Le 24e pénétra leurs colonnes, et tailla tout en pièces. Ce qui échappa au tranchant du sabre fut fait prisonnier. 1,100 hommes, six pièces de canon, tels furent les résultats de cette belle charge.

Le brigadier Casse donna dans cette affaire l'exemple d'une rare intrépidité. Il avait pris un capitaine d'infanterie; celui-ci ayant intérêt à repasser sur la rive opposée, pria, supplia; le brigadier se laissa entraîner et accompagna son prisonnier. Tout-à-coup il se trouva devant une compagnie prête à faire feu. « Votre vie dépend de la mienne, dit-il à l'Autrichien en lui appliquant la pointe de son sabre sur la poitrine; vous êtes mort si cette troupe ne met bas les armes à l'instant. » L'officier, subjugué, ordonne à la colonne de les rendre. Fusils et

sabres tombent aussitôt à ses pieds, et 150 hommes partagent sa captivité.

Le général en chef arriva au moment où les Autrichiens prenaient la fuite; il applaudit au courage que le 24e avait montré. Il emmena le régiment à Brescia, puis à Mercaria, lui donna l'avant-garde de la colonne du général Dallemagne, et le porta sur Borgoforte. Deux batteries croisées vomissaient la mitraille au loin; le 24e, ne pouvant se présenter de front, tourne l'ennemi, le contraint de fuir, et le pousse jusqu'à Castillon. Arrivé sur ce point, il se retranche et plante ses bivouacs devant la porte de Pradella. Les fièvres éclatent presque aussitôt; la plupart des chasseurs en sont atteints, et ceux qui restent sur pied sont obligés de faire le service le plus pénible.

Le régiment se déploya, le 14 septembre, devant Saint-Georges. L'armée atteignait le faubourg et Wurmser le défendait avec une infanterie et une cavalerie nombreuses. L'action fut vive, opiniâtre, et resta indécise pendant deux jours. Enfin la victoire se déclara pour les Français, et les Autrichiens, battus, furent rejetés dans la ville. Le régiment eut dans cette sanglante affaire sa part de gloire et de dangers. Les colonnes de secours, soutenues par la garnison, portèrent un moment le trouble dans ses rangs; mais il se rallia, joignit ses efforts à ceux du reste de la cavalerie, et ramena la fortune prête à s'échapper.

Saint-Georges était pris, et la tête de pont saisie. Le 24e se porta à Governolo; sa marche ne pouvait être plus opportune. Wurmser, faisant descendre des troupes par le Mincio, se présenta, le 23 septembre, devant ce poste; il emporta une partie du village, et débouchait

déjà sur le pont lorsque les chasseurs se présentèrent. Ils fondirent aussitôt sur l'infanterie autrichienne et lui enlevèrent ses pièces. A ce coup de vigueur, tout se ranima, tout redoubla d'énergie. Les ennemis, battus, perdirent 1,100 prisonniers; mais une nouvelle armée venant encore prendre la place de celle qui avait été vaincue, se montrait déjà du côté de Rovigo ; le 24[e] alla observer ses mouvements. Le capitaine Cavaignac ouvrait la marche avec son détachement; il traversa Padoue avec 8 hommes, et déploya dans son excursion la sagacité qui lui était propre. Le corps lui-même donna par sa modération la plus haute idée de l'armée française, et lorsque, le 9 novembre, il reçut l'ordre d'accourir à Vérone, il put jouir des regrets que son départ causa à toute la population.

Alvinzi avait concentré ses forces sur l'Adige. Bonaparte réunit les siennes. Le 10, les deux armées se trouvaient en présence sous les murs de Vérone. L'action s'engagea le 11, et se prolongea jusqu'à la nuit sans avantage marqué. Le temps était affreux, mais l'ennemi paraissait décidé, intrépide; tout annonçait pour le lendemain une collision sanglante. Le régiment, placé à l'avant-garde, poussa en avant dès qu'il fut jour, et culbuta les postes autrichiens; mais il eut l'imprudence de marcher aux pièces, et fit des pertes assez sensibles. L'attaque néanmoins continuait à s'étendre; elle était toujours vive, animée. Les Autrichiens furent repliés sur les hauteurs, où ils restèrent inébranlables. Le temps et la position les protégeaient; il fallut lâcher prise. Dès le lendemain, tout se remit en mouvement, tout se porta sur Ronco. Le régiment resté à Saint-Michel s'ébranlait à son tour, lors-

qu'il apprit que la bataille était décidée, et que l'ennemi, chassé d'Arcole, fuyait dans toutes les directions. Ramené sous les murs de Mantoue, le 24e prit part aux diverses rencontres qui eurent lieu devant la place, et montra dans toutes le même élan et la même fermeté. Il assista à la bataille de Saint-Georges, se rendit à Bussolengo, à Vérone, où il reçut la nouvelle de la capitulation de Mantoue. Il gagna Stradella le 20 février 1797, et jeta sur les bords de la Piave un détachement de 65 hommes. Un escadron de hussards ennemis survint presque aussitôt. Il est disposé en colonnes et par quatre; il parade, et jouit de l'inégalité des forces qu'il a devant lui. Enfin il reçoit l'ordre de se former. Le chef Barthelemy entend le commandement; il saisit l'à-propos et fait sonner la charge. Les hussards sont trois contre un, mais le courage supplée au nombre. L'ennemi est ébranlé, rompu et rejeté dans les retranchements, où les chasseurs pénètrent pêle-mêle avec lui. Vainement sillonnés par les feux de l'infanterie autrichienne, ils continuent de sabrer, tuent ou prennent tout ce qui fait résistance. Pas un des hussards n'échappe. Barthelemy cependant n'est pas encore satisfait. Il pousse la charge et se saisit du pont. Mais, atteint par une balle, et voyant la cavalerie autrichienne s'ébranler, il fait demi-tour et s'éloigne. Le capitaine Feldenheim, le lieutenant Mossel, firent preuve de courage dans cette chaude rencontre, mais nul ne montra plus de bravoure que le brigadier Loquet. Cet homme intrépide gagne l'ennemi de vitesse, et se place à l'entrée du pont. Il veut arrêter les fuyards, mais il est blessé, démonté et jeté à l'eau; il ne s'en émeut pas, regagne le poste qu'il s'est donné, et se bat encore que la vie s'est déjà retirée de lui.

Le régiment passa la Piave le 12 mars, et, toujours sabrant, toujours combattant, arriva, le 13, devant Sacile. Il entra dans cette ville au milieu de la nuit la plus noire, et tomba dans une embuscade qui le força de se replier. En vain il reprit la charge. Il avait de l'infanterie devant lui, et chaque fois qu'il se présenta il fut couvert de feux. Enfin des carabiniers accoururent à la fusillade, et l'ennemi fut obligé de vider les lieux.

L'armée passa le Tagliamento en bataille, sous le feu de la mitraille, et se trouva en face des colonnes autrichiennes. Le régiment, placé au centre, avait devant lui trois divisions de hussards. Il joignit la plus voisine, la rompit, et donna, en la poursuivant, sur cinq pièces d'artillerie qu'il dépassa. Emporté bien en avant de la ligne d'attaque, il fut enveloppé, et serré de toutes parts; mais il combattit vaillamment, s'ouvrit la voie, et ramena les pièces qu'il avait d'abord laissées en arrière. Le lendemain il gagna Udine, où il fit 60 prisonniers et prit d'immenses magasins.

Placé, le 25, à l'avant-garde de la division Massena, il ne passa pas un jour sans combattre. L'ennemi, enfoncé à Clamfort, atteignit Saint-Veit harrassé et hors d'haleine. Il demanda un sursis de quelques heures sans pouvoir l'obtenir, continua sa retraite, et prit position à Freysach. Le 24ᵉ l'attaqua; mais les Autrichiens étaient exaltés par le désespoir, et il ne put les ébranler. Le reste de la colonne survient; l'action s'anime; de part et d'autre on se bat avec fureur. Le régiment charge les hulans au milieu du feu de l'infanterie, et les rompt; la colonne, emportée par la déroute de cette cavalerie, essaie en vain de se rallier; il l'aborde chaque fois qu'elle veut tenir ferme, et la met en fuite cha-

que fois. Mais il s'engage dans la gorge de Undsmarck, et tombe sous le feu de l'infanterie qui, occupant les hauteurs, est hors de ses atteintes. Les carabiniers surviennent et la débusquent. Elle essaie néanmoins encore d'arrêter la marche des colonnes françaises; elle coupe les ponts, déchausse les routes, et les couvre d'arbres et de tranchées. Inutiles précautions! L'avant-garde, commandée par le chef d'escadron Cavaignac, ne tint compte des obstacles, et se présenta sous les murs de Judenbourg. Les préliminaires venaient d'être signés; elle fit halte, et ne pensa plus qu'à se remettre de ses fatigues.

25e RÉGIMENT DE CHASSEURS A CHEVAL.

Le 25e régiment de chasseurs à cheval partit de Nice le 27 mars 1797. Il se rendit à Loano, suivit le mouvement de l'armée, combattit à Milesimo, Montenote, où le sous-lieutenant Boitieux, qui faisait partie de l'escorte du général en chef, reçut ordre de charger une colonne ennemie qui battait en retraite. Il se jeta sur elle à la tête de 8 chasseurs, la traversa et lui prit deux pièces de canon et des prisonniers.

Le régiment passa après cette affaire dans la division Augereau; il assista avec elle aux affaires de Fossano et de Cherasco, où il contribua à prendre 28 pièces de canon et des magasins considérables. Il poussa ensuite sur Plaisance, reconnut les rives du Pô, et participa encore à la prise de cinq bateaux chargés de subsistances et de la pharmacie de l'armée autrichienne.

Le 25e passa le fleuve le lendemain et s'avança jusqu'à l'Adda. Mis, le 21, sous les ordres du général Rusca, il fut chargé avec un corps d'infanterie légère de se porter sur le pont de Lodi et de franchir la rivière pour intercepter la retraite des Autrichiens. Il contribua, le 22, à la prise de Pizzighitone et à celle de Crémone, s'établit sous les murs de cette ville, et revint à Lodi, où il passa quinze jours à refaire ses chevaux.

Il se rendit ensuite à Vérone, et employa deux mois à faire des reconnaissances sur les routes du Tyrol et dans la Valteline. Les troupes françaises ayant été obligées d'évacuer le Tyrol, il couvrit la retraite, et empêcha constamment l'ennemi de les entamer. Il combattit à Cas-

tiglione, marcha sur Peschiera, attaqua le corps ennemi qui bloquait la place, le força dans ses retranchements, et lui enleva 5 pièces de canon. De Peschiera, il s'avança sur Vérone, passa cinq jours à éclairer les avenues de la place et reconnut les routes et les gorges qui l'entourent, puis se rendit au blocus de Mantoue. Il occupa successivement Marmirolle et Sainte-Marie-des-Grâces. Il combattit à la Favorite, et se distingua à la bataille de Saint-Georges, où il contribua d'une manière si éclatante à la défaite des hulans et des cuirassiers ennemis. Il enleva Governolo, le 23 septembre, sous la conduite de l'adjudant-général Picard, et s'établit, à la suite de cet important fait d'armes à Rivalta, où il resta jusqu'au 12 janvier 1797. De là il se porta sur Rivoli, que venaient d'attaquer les troupes d'Alvinzy. Il ne s'engagea pas; mais un de ses escadrons qui avait été rappelé de la Romagne sur l'Adige se couvrit de gloire à Anghiari. L'armée ennemie étant battue, le régiment gagna Roverbella, où il resta jusqu'à la capitulation de Mantoue. Chargé de conduire à Legnago les troupes autrichiennes qui avaient mis bas les armes, il se rendit bientôt après à Citadella, et prit l'avant-garde de la division Serrurier. Il passa la Piave, culbuta l'ennemi et lui enleva une douzaine de hussards montés. Il continua de le suivre, de le harceler, et pendant cinq jours, il ne le laissa pas reprendre haleine. Arrivé au Tagliamento, il passa à la division Bernadotte, dont il prit l'avant-garde avec le 15e de dragons. Il se jeta de l'autre côté du fleuve, poussa droit à la cavalerie ennemie, la mit en déroute, et força par ce coup de vigueur la gauche des Autrichiens à se mettre en retraite. Il rentra le lendemain à la divi-

sion Serrurier, franchit l'Isonzo avec son audace accoutumée, joignit la cavalerie autrichienne et la rejeta sur Trieste. Il regagna alors Gorice, poussa au loin une colonne engagée dans les gorges, et rejoignit la division qui se dirigeait sur la Carinthie. Il cessa d'être en face de l'ennemi, et n'eut plus aucune action de guerre pendant le reste de la campagne.

1er RÉGIMENT DE CAVALERIE.

Le 1er régiment de cavalerie joignit l'armée sous les murs de Mantoue le 17 septembre 1796. Il passa quelques jours devant la place, se porta sur l'Adige, et entra dans la division Vaubois. Un de ses détachements, conduit par l'adjudant-général Kellermann, s'empara quelques jours après de Bussolengo, battit un parti ennemi considérable, et lui fit 13 prisonniers. Posté la nuit sur Caldiero, il replia la grand'garde ennemie sur son camp. Les Autrichiens accourant avec des forces considérables, il se retira de position en position, et gagna Saint-Michel sans essuyer d'autre perte que celle de 4 prisonniers. L'ennemi essaya de le surprendre à la faveur de la nuit, et se jeta sur sa grand'garde ; mais le capitaine Mongin, qui la commandait, contint l'attaque, et la repoussa jusqu'à Saint-Martin. Une partie de la division Massena survint, et l'ennemi fut replié sur Caldiero.

On était au 15 novembre. On ne savait où était ni ce que projetait l'ennemi. Le général de brigade Leclerc, qui commandait la cavalerie à l'avant-garde de Massena, chargea l'adjoint aux adjudants-généraux Lassalle de pousser une reconnaissance. Celui-ci partit de Saint-Michel à la nuit avec 50 maîtres, et entra à Vicence à neuf heures du matin. Il traversa la ville au trot, s'établit à la porte de Padoue, et envoya des détachements saisir les autres. Un piquet de hussards autrichiens qui se trouvait devant celle de Saint-Barthelemy ne laissa pas aux cavaliers français le temps de la fermer. Il se jeta sur eux et les chargea avec vigueur. Le lieutenant

Nilot, occupé à secourir un des siens, fracassé par la chute de son cheval, les aperçoit qui passent dans la rue. Il accourt auprès du capitaine, et lui signale la nombreuse troupe autrichienne qui arrive à lui. Carlier était en bataille sur la grande place. En avant! s'écrie cet homme intrépide; fussent-ils 10,000, il faut les joindre. La charge sonne, l'ennemi est étonné, confondu de la résolution que montre cette poignée de braves: il s'arrête. Un des siens cherche à faire feu; Carlier abat le pistolet d'un coup de sabre. Son détachement frappe à coup pressés, et pousse au loin la colonne ennemie.

Un nouvel escadron accourt presque aussitôt; le capitaine rallie son détachement et se met en retraite. Lassalle, occupé à d'autres soins pendant qu'on était aux prises, n'eut que le temps de sauter à cheval. Les Autrichines entouraient déjà la maison où il était descendu; il fut obligé de se faire jour à coups de sabre.

Le 10 janvier 1797, le chef d'escadron Nadal fut chargé de faire une reconnaissance sur Caldiero. Il s'avança à la tête de 50 cavaliers et de 50 dragons; il culbuta les avant-postes autrichiens, pénétra dans le village à travers une fusillade meurtrière, et porta la terreur au milieu de la colonne ennemie. Assailli à son tour le surlendemain dans Saint-Michel, il ne put s'y maintenir. Mais il fit sa retraite avec fermeté, en bon ordre, sans se laisser entamer. Un bataillon de la 18e légère le soutenait; l'ennemi ne put parvenir à le rompre. La division Massena avait pris les armes. On fit volte-face: de toutes parts on fondit sur les colonnes assaillantes; les grenadiers de la 75e se jettent sur une

de leurs pièces; quelques cavaliers du 1er régiment accoururent leur prêter main forte, et la pièce fut enlevée. Le brave capitaine Carlier était atteint: une balle l'avait frappé à la poitrine; le sous-lieutenant Platon prit le commandement de la grand'garde. Il se jeta avec 5 hommes à travers le feu, les fossés, et porta le ravage au milieu des postes autrichiens.

Les ennemis s'étaient établis en avant de Caldiero; l'adjudant-général Kellermann fut chargé de les attaquer. Il se mit à la tête du 1er de cavalerie et du 5e dragons, s'avança à travers un feu de mousqueterie violent et battit les hussards autrichiens. Mais la fusillade devenant à chaque instant plus vive, il fut obligé de se retirer. A la nuit, le 1er de cavalerie se mit en marche pour Rivoli, où il arriva à la pointe du jour. Il se rangea en bataille, et envoya une reconnaissance du côté des Pitons. L'infanterie manquait de cartouches; un autre détachement lui en porta, et rafraîchit les munitions sur une partie de la ligne. Un autre encore conduisit une pièce d'artillerie sur la gauche, et essuya un feu assez vif en faisant retirer les tirailleurs pour faciliter le jeu de cette pièce. Pendant que le régiment se fractionnait ainsi pour faire face aux exigences du service, l'ennemi s'emparait de deux pièces de position qui étaient en batterie sur le plateau, et portait son infanterie en avant. Le général Leclerc rallia le 1er régiment de cavalerie, le poussa au galop jusqu'à la gorge de l'Adige, et reprit les pièces. La général en chef ayant sur ces entrefaites demandé un détachement, le lieutenant Duteil se mit en marche sous les ordres de l'aide-de-camp Junot, et se porta sur un défilé occupé

par la colonne de Laudon. Cette colonne abandonna alors les crêtes de la montagne, et descendit sur le défilé en faisant un feu si vif que le détachement fut obligé de gagner les vignes. Cette position devenant aussi pénible que la première, le détachement marcha à l'ennemi et s'ouvrit passage, fouilla les flancs de la montagne, et contribua à précipiter la fuite des Autrichiens.

Le régiment les suivit, et arriva le 15 mars à Paziano. On annonçait qu'une colonne nombreuse d'infanterie et de cavalerie impériale se trouvait à quelque distance. Le 1er de cavalerie se mit en devoir de la joindre; mais, arrivé à Saint-Vito, il ne trouva que les débris et les feux qu'elle avait laissés. Le canon retentissait du côté de Valvassone; il s'y porta, et arriva au moment où la cavalerie commençait à passer le Tagliamento. Il suivit le mouvement et gagna la rive opposée. Il alla se former sur la droite, franchit une suite de défilés, et arriva enfin à la position qu'il avait ordre de prendre. Les hulans ne tardèrent pas à paraître. Le régiment les joignit à travers une nuée de tirailleurs dont ils avaient couvert les avenues. L'action se prolongeait et devenait opiniâtre; il fit un mouvement en arrière pour se rallier, chargea de nouveau, et poussa l'ennemi au loin. Victorieux à sa gauche, il court à sa droite, et l'enfonce encore. L'adjudant-général Kellermann survint alors; il se jeta à la tête d'un escadron, donna un nouvel élan à la charge, mais fut assez grièvement blessé. Le régiment repassa le Tagliamento à la suite de cette affaire et alla bivouaquer à Valvassone. Il joignit le lendemain la division Serrurier, chassa l'ennemi de Saint-Romans, repassa presque aussitôt l'Isonzo, et se mit en bataille

dans la prairie, la droite à la rivière, la gauche à la chaussée. C'est dans cet ordre qu'il approcha de Gradisca. Le canon tonnait avec force; les boulets abattaient hommes et chevaux. Le 1er se replia de quelques toises, et attendit sans perte la fin de la bataille. Il se rendit ensuite à Gorice, à Trieste, à Trévise, à Clagenfurth, à Leybach, mais il n'eut plus occasion de faire preuve de courage devant l'ennemi.

3e RÉGIMENT DE DRAGONS.

Arrivé à Milan, le 29 novembre 1796, le 3e de dragons se rendit à Monza. Il gagna de là Villafranca, puis Vérone. Le 12 décembre, eut lieu à Saint-Michel une action assez vive; mais le régiment qui faisait partie de la cavalerie de réserve n'y prit part que par un de ses escadrons. Sur la fin de la journée il se mit en marche pour Legnago, arriva dans cette ville pendant la nuit, poussa sur Carpi, et se disposait à prendre des cantonnements, lorsque la canonnade se fit entendre. Il continua sa route, joignit le 10e régiment de chasseurs, et se porta avec lui à Castel-Novo. Il avait laissé sous Mantoue un détachement de 50 hommes : cette petite troupe se réunit à la division Joubert. Elle chargea quatre fois les Autrichiens à Rivoli, et leur fit 2,000 prisonniers. De Castel-Novo le régiment se rendit, le 16, à Roverbella. Il se remit en route, à onze heures du soir, avec le 10e de chasseurs, et joignit les Impériaux au moment où ils allaient atteindre Mantoue. La nuit était noire; il les fit reconnaître par deux détachements commandés, l'un par le lieutenant Gibert, et l'autre par le sous-lieutenant Jeannot : celui-ci enleva une pièce de canon qui tirait à mitraille; celui-là, tombé dans une colonne de cavalerie, prit position et s'avança au jour sur les Autrichiens; mais au moment où il arrivait à eux, leur chef lui présenta son sabre en lui demandant ce qu'il exigeait de sa troupe : — « Qu'elle mette bas les armes, » répondit Gibert; ce qui eut lieu après qu'il se fut engagé à faire respecter les officiers : un de ceux-ci néanmoins refusa de se rendre, et voulut combattre. Gibert accepta le

défi; les deux champions en vinrent aux mains, se prirent corps à corps, luttèrent, se jetèrent à terre. L'Autrichien saisit le Français aux cheveux; le Français mordit l'Autrichien, l'obligea de lâcher prise, et, se relevant vivement, lui donna un vigoureux coup de sabre qui mit fin au combat. Cette affaire décida du sort de la colonne qui avait passé l'Adige; Provera mit bas les armes, et se rendit à discrétion.

L'action finie, le régiment alla s'établir à Villafranca, d'où il se rendit à Vérone, à Saint-Michel, et joignit, le 21 janvier 1797, la division Massena.

La division rencontra l'ennemi le surlendemain. Le général Leclerc, qui conduisait un détachement de 65 dragons, voyant l'impossibilité de faire usage de la cavalerie dans un terrain coupé d'arbres et de fossés, fit mettre pied à terre à une partie du détachement, et l'envoya contre les tirailleurs d'infanterie, qui furent refoulés dans Bassano.

L'ennemi se retirait par plusieurs routes. Le régiment mit sur ses traces autant de détachements; deux d'entre eux le joignirent à Osolo, et firent mettre bas les armes à 150 hommes d'infanterie; mais, enveloppés, au moment où ils allaient s'emparer de leurs prisonniers, par une nombreuse cavalerie, ils furent obligés de lâcher prise, et se retirèrent néanmoins sans perdre un homme. L'aide-de-camp Lasalle, qui commandait ces deux détachements, montra le sang-froid dont il avait déjà donné tant de preuves. Le lendemain, le 3e de dragons cantonna en avant de Bassano, d'où il partit, le 2 mars, pour s'engager dans les gorges. Un détachement de 25 hommes, commandé par le sous-lieutenant Milquin, rencontra la queue du convoi d'ar-

tillerie, et se rendit maître de deux pièces de canon. Le 3, le régiment fit halte, et poussa diverses reconnaissances sur la Piave.

Arrivé, le 12, sur Bellune, le régiment ne combattit devant cette ville que par ses ordonnances, qui, au nombre de 25, accompagnaient le général Massena. Des pelotons de dragons marchèrent aux postes ennemis qui se trouvaient isolés sur le haut des montagnes; ils en enlevèrent plusieurs et les ramenèrent. Le lendemain, le régiment s'avança sur Bellune; il gagna Paravanna, Pordenone, Stemberg, Gemonna, où il séjourna jusqu'au 22 mars. Les Autrichiens se présentèrent alors, et diverses charges eurent lieu. Le 3e ne prit encore part à ces rencontres que par ses ordonnances, dont trois, réunies à autant de chasseurs du 10e, chargèrent avec une telle impétuosité que l'ennemi en fut ébranlé; il perdit du temps, fut atteint par le gros de la colonne qui le poursuivait et abandonna 800 prisonniers. Ces six braves furent tous blessés; mais aucun ne resta sur le champ de bataille. Le 23, le reste de la division s'avança sur Trévise. Les Autrichiens étaient en force, et avaient l'avantage de la position. Ils firent une vigoureuse résistance; à la fin cependant ils furent obligés de céder. Une partie de la cavalerie ennemie fut prise par le 10e de chasseurs. Le 3e de dragons n'eut encore part à cette affaire que par ses ordonnances.

Le 24, le régiment s'avança avec ce qu'il avait de disponible sur la route de Trieste; il rencontra l'ennemi avant d'avoir été joint par l'infanterie, fit mettre pied à terre à une vingtaine de dragons, et refoulait les premiers postes lorsque l'adjudant-général Soret se présenta avec ses chasseurs; il prit la charge;

l'ennemi fut replié, et se retira d'autant plus vivement qu'il cherchait à nous attirer sous le feu de deux pièces de canon chargées à mitraille. Soret aperçut le piége, et chargea l'avant-garde des dragons d'enlever la batterie. Elle était placée sur un amphithéâtre de glace. Le capitaine Legros, sentant que les chevaux n'étaient pas sûrs, fit mettre pied à terre, se jeta sur l'artillerie et l'enleva. L'ennemi revint à la charge; l'infanterie se prit d'une terreur panique; les dragons, trop à découvert, furent obligés de se retirer quelques toises en arrière. Massena accourut avec des troupes fraîches qui triomphèrent bientôt de tous les obstacles et s'emparèrent d'un convoi immense.

La division entra dans Trévise à la suite de cette affaire. Elle gagna Clagenfurth, où l'ennemi lui opposa une vigoureuse résistance. Le régiment n'avait que trois pelotons de réunis lorsqu'il reçut ordre de charger. Il pénétra, ébranla les colonnes ennemies, sans néanmoins pouvoir les rompre, et il était au moment de céder lorsque l'infanterie hongroise fléchit elle-même, et obligea la cavalerie de faire un mouvement rétrograde. Le général Leclerc s'en aperçut; il réunit tout ce qu'il avait de dragons disponibles, et les lança sur les Autrichiens. La retraite de ceux-ci fut dès lors décidée, mais ils la firent avec calme et dans le plus bel ordre. Nous perdîmes dans cette affaire le capitaine Legros, le maréchal-des-logis Pralet, le brigadier Leclerc, et plusieurs dragons qui furent tués en défendant deux canons qu'ils avaient pris.

Le 5 avril, au moment où les colonnes atteignaient Midrefild, on annonça une suspension d'armes. Le 7, on se porta à Léoben, et le 8, à Pruck, où l'on séjourna jusqu'à la signature des préliminaires.

8e RÉGIMENT DE DRAGONS.

Affaire de Borghetto. — Le 8e régiment de dragons débuta en Italie le 30 mai 1796. Il joignit les Autrichiens à Borghetto, et les chassa jusqu'à un ravin où l'infanterie l'obligea de faire demi-tour. Celle-ci néanmoins ayant été mise en fuite, il la suivit, et se répandit en tirailleurs. Le général napolitain Couteaux, blessé par le dragon François, fut enlevé à la tête de sa troupe par ce dragon et un officier du 7e de chasseurs. Le colonel napolitain Coulogne fut de même enlevé à la tête de sa troupe par 4 dragons du 8e, 2 chasseurs et 2 hussards.

Le 8e de dragons poussa ensuite sur Goïto, dispersa plusieurs partis ennemis, et se rendit devant Mantoue, où il fut décimé par les maladies.

Affaire de Castiglione. — Deux pelotons de 30 chevaux chacun, qui faisaient alors toute la force du régiment, chargèrent une colonne d'infanterie de 700 hommes, et la mirent en désordre. Deux pelotons de chasseurs et de hussards d'à peu près même force accoururent; l'un la chargea en flanc, l'autre l'attaqua sur les derrières. Elle fut assaillie, pénétrée, et obligée de déposer les armes.

8 *septembre.* — Un poste de 7 hommes était en observation devant Mantoue. Le sous-lieutenant Lachaussée, qui le commandait, fut prévenu par sa vedette qu'un peloton d'une trentaine de cavaliers ennemis arrivait à lui. Il s'avance à leur rencontre avec 5 dragons, il les attaque, les met en fuite, et les pousse jusqu'aux palissades.

Poste de Castiglione. — Cinquante cavaliers autri-

chiens, soutenus par un détachement d'infanterie, se jettent, au milieu de la nuit, sur un poste de dragons. Quoique surpris, ceux-ci refusent de se rendre. Leur chef, le maréchal-des-logis Lepret, chargé de douze coups de sabre, est précipité de son cheval. Il n'en résiste pas moins ; seul à pied, il lutte contre six cavaliers, et leur échappe. Le dragon Lambert montre la même ténacité. Ayant le poignet droit coupé, il saisit son sabre de la main gauche, continue de combattre jusqu'à ce que, estropié de celle-là encore, il tombe percé de quatorze coups. Chasseriaux, tout aussi intrépide, fut plus heureux. Après avoir lutté avec une admirable constance, il réussit à s'ouvrir passage. Ce fut le seul qui parvint à sauver son cheval.

Affaire de Saint-Georges. — Une colonne ennemie, composée en partie de cuirassiers, cherchait à entrer dans Mantoue. Les dragons ne pouvant bien combattre à cheval, mirent pied à terre, et contribuèrent par leurs feux à la défaite de l'ennemi.

15 *janvier* 1797. *Dernière affaire de Rivoli.*—Le régiment ne s'engagea pas, mais il manœuvra avec habileté, et donna complétement le change à l'ennemi, qui crut, comme il en convint plus tard, avoir affaire à une très forte colonne de cavalerie. Deux pelotons chargèrent seuls, refoulèrent les postes autrichiens, et leur firent de nombreux prisonniers.

Affaire de Neumarkt. — Après avoir contribué à chasser l'ennemi des vignes en avant de Neumarkt, le régiment traversa le village par pelotons. Un d'entre eux, composé de 10 hommes, tomba, en débouchant, sur une colonne d'infanterie, et lui fit 250 prisonniers. Un autre de 16 hommes en enleva 60. Un troisième,

formé de 2 officiers et d'un dragon, en prit 30. A la fin de l'action, le régiment comptait 500 prisonniers, et n'avait que 2 soldats hors de combat.

24 *mars. Affaire de Clausen.* — Un détachement de 30 dragons, commandé par le lieutenant Tétard, s'engagea avec les Autrichiens près de Clausen; il les chassa de la ville, et leur enleva 350 hommes.

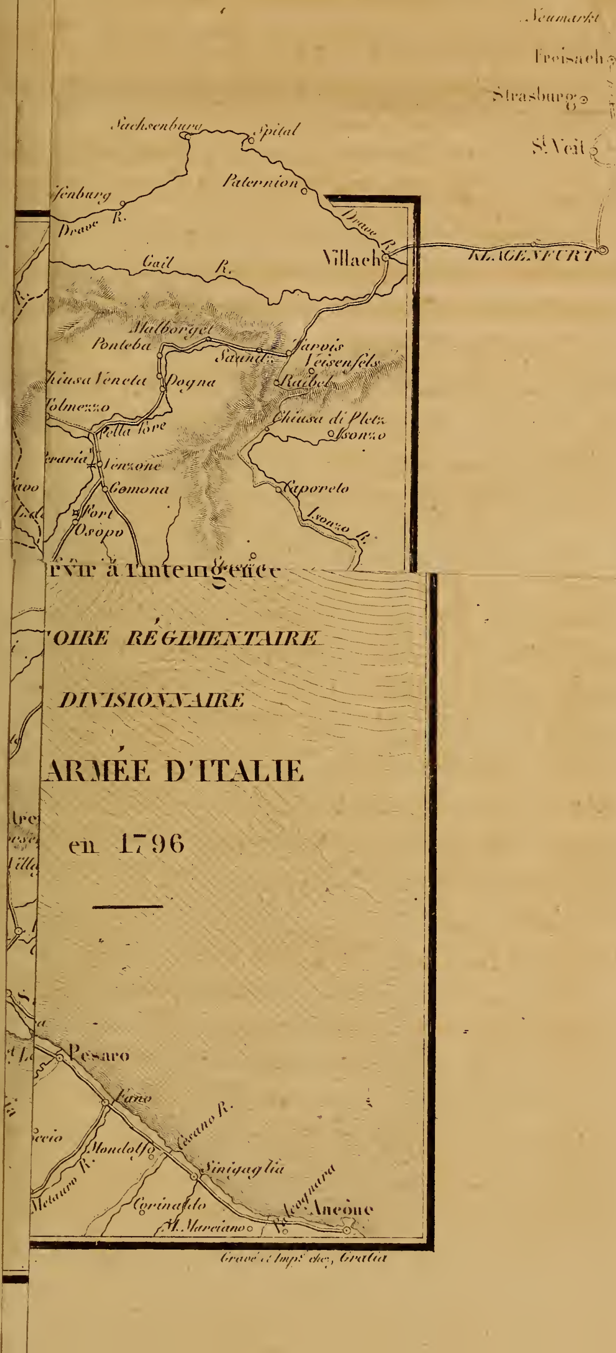
27. *Gorges d'Innspruck.*—Le 8e compte une centaine d'hommes. Il se met à la poursuite des Autrichiens, les joint, les mène battant pendant 5 milles, leur prend une pièce de canon, deux caissons attelés, et leur fait 350 prisonniers. Refoulés sur un pont qui coupait la route dans ces gorges étroites, les Impériaux essaient de tenir ferme. Un maréchal-des-logis, l'intrépide Combe, pousse en avant, et reçoit le feu d'un poste d'infanterie. Tiré à bout portant, il est percé de trois balles. Il n'en persistait pas moins à suivre la charge; il faut que le général Dumas lui réitère plusieurs fois l'ordre de se retirer pour qu'il consente à le faire.

31. *Affaire de Bolzano.* — Un détachement de 40 dragons, dont moitié appartenait au 5e, et moitié au 8e, combat l'ennemi une grande partie de la journée. A l'approche de la nuit, il se jette sur un gros de cavalerie autrichienne, le chasse jusqu'à un village qui se trouve sur la gauche, et lui fait 36 prisonniers.

Le lendemain il reprend l'attaque, et enlève 150 hommes dans les gorges d'Innspruck.

TABLE DES MATIÈRES.

Numéros des demi-brigades de l'armée d'Italie, et des régiments de cavalerie dont les historiques sont contenus dans ce volume.


rvir à l'intelligence
OIRE RÉGIMENTAIRE
DIVISIONNAIRE
ARMÉE D'ITALIE
en 1796
Neumarkt
Freisach
Strasburg
St. Veit
Sachsenburg
Spital
Paternion
Drave R.
Villach
KLAGENFURT
Gail R.
Malborghet
Ponteba
Tarvis
Saifnitz
Weisenfels
Raibel
Chiusa Veneta
Dogna
Colmezzo
Chiusa di Pletz
Isonzo
Venzone
Gemona
Caporeto
Isonzo R.
Fort Osopo
Pesaro
Fano
Cesano R.
Mondolfo
Metauro R.
Sinigaglia
Corinaldo
M. Marciano
Ancône
Gravé et Impr. chez Gratia


CARTE
pour servir à l'intelligence
DE L'HISTOIRE RÉGIMENTAIRE
ET DIVISIONNAIRE
DE L'ARMÉE D'ITALIE
en 1796
GOLFE DE VENISE
GOLFE DE GÊNES
Golfe de Trieste
MILAN
TURIN
GÊNES
VENISE
BOLOGNE
FERRARE
MODÈNE
MANTOUE
VÉRONE
PADOUE
VICENCE
TRÉVISE
BRESCIA
BERGAME
CRÉMONE
PLAISANCE
PARME
ALEXANDRIE
LODI
PAVIE
COMO
BELLANZONA
SONDRIO
TRENTE
ROVEREDO
BOTZEN
BRIXEN
BELLUNE
UDINE
TRIESTE
RAVENNE
FORLI
NICE
MONACO
LUCQUES
FLORENCE
PISE
Rimini
Pesaro
Ancône
Mt. Blanc
Mt. Rose
Mt. Cenis
Lac de Genève
Myriamètres ou lieues nouvelles
Milles d'Italie de 60 au Degré

613
1-E
227715
L of C.
6112 E
Item 3-